

HISTOIRE IMPARTIALE
DES
ÉVÉNEMENS MILITAIRES
ET POLITIQUES
DE LA DERNIERE GUERRE,
DANS LES QUATRE PARTIES DU MONDE.

TOME TROISIEME.

Parcere ſubjectis, & debellare ſuperbos.
Virgil. Eneid. l. 6.



A AMSTERDAM,
Et à PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire,
rue Saint-Jacques.

1785.



HISTOIRE IMPARTIALE

Des Événemens militaires & politiques de la derniere Guerre, dans les quatre Parties du Monde.

LA campagne de 1781 fut sans contredit la plus importante de la guerre d'Amerique, en ce qu'elle mit fin aux grandes expéditions dans ce continent. Cette campagne étoit moins décisive dans les autres parties du monde ; & l'on ne peut trop répéter que ce fut un malheur pour l'Angleterre, qui désormais ne pouvoit éloigner l'instant d'une paix générale, sans approfondir de plus en plus l'abyme où cette guerre l'avoit précipitée. Avant que d'en suivre les progrès dans les autres con- 1781.

1781. trées, achevons d'esquisser le tableau de ses désastres dans les Grandes-Indes.

Combat de San-Jago entre MM. de Suffren & Johnstone.

On a vu que M. Johnstone avoit pris le commandement de l'escadre originairement destinée à Sir Hugh Palliser. Avec les dix-sept voiles qui la composoient, en y comprenant les transports armés, il fit route vers le Cap de Bonne-Espérance, où l'escadre angloise devoit se séparer du convoi qui, sous la protection de quelques sloops, poursuivit sa navigation jusqu'aux Indes orientales. Avant de gagner ce Cap, le Commodore étoit entré dans Saint-Jago pour s'y rafraîchir; c'étoit la plus considérable des isles du Cap Verd. Cette Colonie portugaise & neutre par conséquent, sembloit devoir offrir un asyle également inviolable pour tous les vaisseaux des Puissances belligérantes. Le Commandeur de Suffren se présenta dans cette confiance à la rade de Saint-Jago, & avec la même intention que le Commodore. Il ne s'attendoit point à des actes d'hostilité de la part de M. Johnstone; mais ce Comman-

dant ne crut pas devoir négliger l'avantage de ſa poſition ; il vint attaquer M. de Suffren, & il y eut entre les deux eſcadres un combat très-vif, dont voici la relation extraite des dépêches de l'Amiral anglois. 1781.

Relation de ce combat.

Dans la matinée du 16 Avril, l'Iſis, vaiſſeau de cinquante canons, & de toute l'eſcadre britannique le plus éloigné ſous le vent, ſignala onze voiles françoiſes qui paroiſſoient au large dans la partie du Nord-Eſt. M. Johnſtone ſe tranſporta ſur le champ à bord de l'Iſis, pour vérifier l'obſervation ; il reconnut diſtinctement cinq vaiſſeaux de ligne, & pluſieurs autres de moindre force. Retourné à bord du Romney qui avoit quitté le port de Praya avec toute la flotte, il donna le ſignal de ſe tenir prêt à combattre. A dix heures & demie du matin, le Commandeur tourna la pointe de l'iſle qui eſt à l'Eſt ; ſon eſcadre étoit formée en ligne, & le vaiſſeau de tête conduiſoit les autres dans la baie. Il s'avança courageuſement à deux cables de Monmouth, du Jupiter & du Héro, paſſant

devant la Diane, la bombarde ſa
1781. Terror & le brûlot l'Infernal, qui, ſéparés du reſte de l'eſcadre britannique, en étoient à quelque diſtance. Dans cette poſition, le Capitaine François hiſſa ſon guidon, arbora pavillon blanc, & envoya deux boulets à l'Iſis. Immédiatement après, il vint mouiller à la voile par le travers du Monmouth, & fit feu ſur les vaiſſeaux anglois, dont les batteries commençoient à jouer avec beaucoup d'effet. Dans le premier quart-d'heure du combat, deux ou trois vaiſſeaux de la Compagnie angloiſe avoient amené pavillon, & jeté leurs paquets à la mer; quelques autres ne s'étoient ſauvés qu'en gagnant le large. Cependant le Romney n'avoit de libres que deux ouvertures, & ne pouvoit, en virant, ſe ménager un plus grand eſpace, parce que le Jaſon ſe trouvoit ſous ſa poupe. Se voyant ainſi hors d'état de concourir à l'action, le Commodore ſe fit tranſporter à bord du Héro où le Général Meadows & le Capitaine Saltern voulurent abſolument l'accompagner. Le Héro

faisoit alors un feu terrible de toute son artillerie, & le Monmouth & le Jupiter continuoient le leur avec autant de vivacité que de succès. Suivant cette relation, le Commandant François trouva sa position si dangereuse, qu'il coupa son cable, & gagna la haute mer. Ce mouvement exposoit un de ses vaisseaux au feu de tous ceux de l'escadre angloise qui avoient du canon à diriger contre lui; il resta quinze minutes dans cet état de détresse. 1781.

Retraite de Johnstone & de M. de Suffren.

Le Capitaine Johnstone avoit repris le commandement du Romney. S'étant fait rendre compte de l'état de chaque vaisseau, il fit le signal pour tous les Capitaines de gagner le large avec la célérité nécessaire pour completter la victoire. L'Isis & la Diana n'obéirent point d'abord à ce signal; elles étoient si maltraitées, qu'elles ne joignirent le gros de la flotte qu'après un délai de quelques heures. On fit alors le signal de marcher en ordre de bataille sur la ligne de front; mais l'Isis continua de rester en arrière à la distance d'environ trois milles; il fallut diminuer de voiles pour l'attendre, & ces

1781. nouveaux délais ajoutèrent encore à la diſtance qui ſéparoit les deux eſcadres. Le Commodore ſe voyoit déjà fort loin ſous le vent de Saint-Jago ; d'ailleurs le jour étoit ſur ſon déclin, la mer s'étoit élevée ; il n'y avoit plus d'eſpoir d'en venir à une action déciſive avant le lever du ſoleil ; enfin le convoi britannique & les troupes de débarquement attendoient le retour de l'eſcadre dans une poſition vraiment allarmante. Ces conſidérations déterminèrent l'Amiral à rejoindre les bâtimens confiés à ſa protection. Comme il ſe reſſaiſit le lendemain du vaiſſeau de la Compagnie l'Hinchinbrooke, dont les François s'étoient emparés la veille, il apprit de ceux qui étoient à bord de ce vaiſſeux, que c'étoit au Commandeur de Suffren qu'il venoit d'avoir affaire.

Que M. de Suffren a eu l'avantage dans le combat de San-Jago.

On a cru devoir omettre pluſieurs autres détails de ce rapport ſouvent infidèle, & toujours exagéré à l'avantage des Anglois : mais le ton audacieux du Commodore n'empêchoit pas que ſon eſcadre n'eût beaucoup ſouffert, & beaucoup

1781.

plus que l'escadre françoise. D'après sa relation même, il eut au moins deux cens soixante-huit hommes tués, blessés ou faits prisonniers, & la perte des François fut tout au plus de la moitié. M. Johnstone finit par avouer leur supériorité pendant l'action, & le nombre des prises que la tempête les força d'abandonner. Il y a toute apparence que la flotte angloise ne dut son salut qu'à cette derniere circonstance. Mais l'Amiral essaya de rejeter son mauvais succès sur le Capitaine de l'Isis qui fut démonté. C'est ainsi que l'orgueil national punit souvent les serviteurs de l'Etat; on aime mieux accuser un brave homme malheureux, que de s'avouer vaincu. Après avoir été battu par le Comte de Guichen, l'Amiral Rodney avoit cru devoir s'en prendre à deux Capitaines, qu'il força de se justifier dans un conseil de guerre.

Capitaines françois démontés par M. de Suffren.

Même en calculant d'après les aveux des papiers britanniques, il est au moins probable que M. de Suffren eut l'avantage dans cette rencontre; & cet avantage est dé-

1781. montré dans sa relation, dont les Anglois eux-mêmes n'ont point ôsé contester l'exactitude. La victoire eût été complette, si deux vaisseaux avoient toujours su exécuter les ordres de leur Chef; & si par une fausse manœuvre, deux autres n'avoient empêché l'effet de l'artillerie du reste de l'escadre. Les deux premiers n'imaginant pas qu'il y eût rien à craindre dans une rade neutre, négligèrent les signaux du Général, & furent tués dans un combat auquel ils ne s'étoient pas suffisamment préparés. M. de Suffren crut devoir démonter les deux autres Capitaines, dont l'inaction ou les fausses opérations avoient mis obstacle aux progrès de sa victoire.

Il devance l'ennemi au Cap de Bonne-Espérance, & fait échouer l'expédition du Commodore

L'effet de ce combat entre MM. de Suffren & Johnstone, fut de réduire le dernier, à prolonger son relâche à Saint-Jago, où il employa seize jours à se réparer. Pendant ce tems-là, l'escadre françoise continuoit sa route vers le Cap de Bonne-Espérance; elle y devança le Commodore, & débarqua les renforts

qu'elle étoit chargée d'y conduire. 1781.
Ainsi le Général anglois se vit dans l'impossibilité d'effectuer son expédition. Le Commandeur étoit déjà parti pour les Grandes-Indes, lorsque l'escadre ennemie se présenta devant le Cap. M. Johnstone le trouva si bien gardé, qu'il désespéra d'en faire la conquête. Cependant on y attendoit une flotte hollandoise tout récemment partie de l'Inde; & déjà cinq vaisseaux de la Compagine venoient d'entrer dans la baie du Saldanha. Le Commodore tourna ses vues contre cette flottille. Heureusement pour lui qu'il régnoit un brouillard épais qui se soutint jusqu'à la matinée du 21 Juillet, & qui favorisa son entreprise. Sur les huit heures du matin, il reconnut distinctement la terre à une distance d'environ quatre milles. Il porta directement vers la baie; y pénétra avec rapidité. Lorsqu'il fut apperçu des Hollandois, il n'y avoit plus moyen de lui échapper. A peine eurent-ils le tems de couper leurs cables, de larguer leurs voiles, de faire échouer leurs vaisseaux sur le rivage, & d'y met-

Johnstone tourne ses vues contre une flotille hollandoise.

1781. tre le feu. Les bateaux anglois les abordèrent aſſez tôt pour arrêter le progrès des flammes ſur quatre bâtimens ; il n'y eut de brûlé que le Middlebourg qu'on fit remorquer pour garantir les autres priſes des effets de l'exploſion qui devoit avoir lieu, lorſque la flamme auroit gagné la Sainte-Barbe. Il n'y avoit pas dix minutes que les bateaux s'étoient éloignés, lorſque le Middlebourg ſauta près de la pointe méridionale de la baie. Ainſi les opérations du Commodore ſe bornèrent dans ces mers à la priſe de quatre navires ; ce fut tout le fruit qu'il retira d'une campagne où il ne ſe propoſoit rien moins que d'expulſer les Hollandois du Cap de Bonne-Eſpérance. Après cette expédition, il revint en Angleterre avec ſes trophées, & remit à M. Bikerton le commandement d'une partie de la flotte & des tranſports armés pour les Grandes-Indes. On prétendit qu'il avoit fait une légere apparition à Monte-Video, où il ſe flattoit d'arriver à tems pour intercepter la riche flotte de la Plata ; mais elle avoit fait voile de ce

port quinze jours avant l'arrivée du Commodore, & il ne dut pas moins regretter d'avoir manqué ce précieux convoi, que l'importante expédition du Cap de Bonne-Espérance. Les remises annuelles que l'Espagne retire de cette contrée, sont estimées près de quatre millions sterling; & comme les vaisseaux de registre étoient chargés du produit de deux années, parce que la guerre avoit retardé d'un an le départ de la flotte, l'heureux retour de ces vaisseaux fut pour l'Espagne un coup de cent quatre vingt millions de livres tournois.

1781.
Richesse de la flotte de la Plata.

Les délais du Commodore avoient donné tant d'avance à M. de Suffren, qu'il effectua sa jonction avec M. d'Orves plus d'un an avant celle des Amiraux Hughes & Bikerton. Envain ce premier Amiral voulut opposer des obstacles au passage des renforts envoyés d'Europe à l'armée d'Ayder-Ali Khan, ces secours arrivèrent à leur destination; & ce fut un événement décisif qui changea la face des affaires, en ce qu'il affermit le courage chancelant

1781.

Combat entre les flottes de Hughes & de Suffren. Ce dernier a l'avantage.

des Marattes qui commençoient à se lasser d'une guerre, où malgré les talens & l'intrépidité de leur Chef, ils n'avoient de grands succès à espérer, que par l'entremise des troupes européennes. Il y eut à cette occasion un combat assez vif entre les deux flottes qui étoient à peu-près d'égale force. On comptoit douze vaisseaux de ligne dans l'escadre de M. de Suffren, & onze dans celle de l'Amiral Hughes; les François devoient cette supériorité à la prise d'un vaisseau de ligne, dont ils s'étoient emparés quelques jours avant le combat. Cette perte ne fut point compensée par les trois bâtimens de transport qui, s'étant séparés de la flotte françoise, tombèrent au pouvoir de l'ennemi dans cette journée, dont l'Amiral Hughes s'attribua le succès. Ces trois bâtimens exceptés, tout le convoi arriva sans obstacle à sa destination, & le principal objet de M. de Suffren se trouva parfaitement rempli. Les Anglois manquèrent le leur, & la perte de Pondichery fut un des effets de leur prétendue victoire. D'ailleurs la

jonction des troupes françoiſes à celles du conquérant Indien, expoſa bientôt au même danger la ville de Madras ; l'Amiral Hughes ſe vit obligé d'y porter toutes ſes forces, de laiſſer ainſi M. de Suffren maître de la mer, & de lui abandonner un grand nombre de tranſports chargés d'approviſionnemens pour cette Capitale des Indes britanniques. La diſette de cette grande ville fut extrême, lorſque l'armée d'Ayder l'eût reſſerrée du côté de la terre, de maniere à lui fermet tous les débouchés.

1781.

La ville de Madraſs eſt menacée par les Marattes.

Tels étoient les réſultats du prétendu triomphe de l'Amiral Hughes ſur M. de Suffren, dont la préſence donna bientôt une nouvelle face aux affaires de l'Inde. Il n'eut pour ainſi dire qu'à ſe montrer, pour réparer les mépriſes de ſes prédéceſſeurs, & prévenir les ſuites de quelques opérations mal combinées. La conduite des meilleurs Officiers françois dans cette partie du monde, n'avoit pas toujours été au-deſſus de la cenſure : on blâma, par exemple, M. d'Orves d'avoir choiſi la route la plus lon-

Fautes réparées par M. de Suffren.

1781. gue pour ſe rendre au Coromandel dans la vue d'intercepter les navires qui deſcendoient le Gange. Ayant ainſi conſommé tous ſes vivres dans la traverſée qui fut de trois mois & demi, il ne put que ſe montrer dans les paſſages de Pondichery, & ſe vit forcé de mettre en liberté les priſonniers qu'il avoit faits pendant ſa croiſiere. Ils jetèrent l'allarme ſur la côte où ils débarquèrent, & les Anglois qui juſqu'alors ne s'étoient pas douté de l'approche de l'eſcadre françoiſe, apprenant qu'elle étoit dans le voiſinage de Madraſs, retirèrent leurs troupes de Pondichery, renforcèrent la garniſon du fort Saint-Georges, y dreſsèrent de nouvelles batteries, y firent de nouveaux ouvrages, & mirent la place en état de ſoutenir un ſiége. Cependant Ayder-Aly écrivit à M. d'Orves qu'il ſe faiſoit fort d'enlever Madraſs en moins de ſix ſemaines, s'il vouloit lui fournir douze cens Européens, & ſe tenir devant la place avec toute ſon eſcadre. Le Général François rejeta cette propoſition, & revint à l'Iſle de France. Il y

attendit M. de Suffren, dont les cinq vaiſſeaux devoient ſe joindre à l'eſcadre de l'Inde, & la ſuivre au Coromandel où M. d'Orves ſe propoſoit de retourner inceſſamment, pour la gloire du Commandeur qui l'y remplaça dans le commandement de l'armée. Ses triomphes y redonnèrent à la marine un éclat qu'elle avoit perdu depuis long-tems dans les Grandes-Indes; & déſormais l'Angleterre n'eut plus à ſe glorifier de ſon aſcendant ſur la France dans cette partie du monde. 1781.

Ayder-Aly eſt battu par Sir Eyre Coote.

Elle ſoutint un peu mieux ſes avantages contre les armées indiennes, lors même qu'elle eut à combattre le redoutable Ayder-Aly-Kan. Il eſt bon de rappeller ici la journée du premier Juillet où Sir Eyre Coote ſe montra ſupérieur à ce fameux conquérant, dans l'action générale qui eut lieu entre Porto-Novo & Mooteapollam. Le combat dura huit heures, & fut très-meurtrier du côté des Indiens. Les forces d'Ayder conſiſtoient en vingt-cinq bataillons d'Infanterie, quatre cens Européens, quarante ou cinquante mille chevaux, & près

1781. de cent mille tant Mathelocks que Peons & Polygars. Quarante pièces de canon composoient son artillerie. L'armée de Sir Eyre Coote étoit de beaucoup inférieure en nombre, & ce Général ne dut sa victoire qu'à la supériorité de sa tactique. La seconde ligne des Anglois s'étoit placée sur des hauteurs qui mettoient en sûreté leur arriere-garde, tandis que la premiere ligne s'avançoit vers le canon de l'ennemi, dont la cavalerie faisoit de vaines tentatives pour l'enfoncer. Pendant long-tems il soutint une canonade vive & meurtriere, que tout le feu des troupes britanniques ne pouvoit faire taire. Cédant enfin à la bravoure & à l'activité de ces troupes, il se retira précipitamment, & les Anglois resterent maîtres du champ de bataille. Le Général indien y laissa quarante mille morts; & la perte de Sir Coote fut tout au plus de quatre cens hommes tués ou blessés.

Divers échecs d'Ayder-Aly.

Après l'action du premier Juillet, ce Général s'étoit mis à la poursuite d'Ayder-Aly. Il prit, chemin faisant, le fort de Tripassore,

place importante, dont Ayder n'avoit point eu le tems de renforcer la garniſon. Son armée en étoit à ſeize milles, lors de cette expédition. Le 26 Août, Sir Eyre Coote marcha dans l'intention de livrer une ſeconde bataille. Le terrein qu'occupoit alors le Général indien, avoit été le théâtre d'un triomphe qu'il venoit de remporter ſur le Colonel Baillie. Encouragé par une idée ſuperſtitieuſe, il voyoit dans cet emplacement le champ d'une ſeconde victoire; avec cette confiance il brûloit d'y combattre l'ennemi. Sa poſition étoit d'ailleurs très-favorable, & rien ne fut plus hardi que l'approche de Sir Eyre Coote qui, pour former ſa ligne, ſe vit obligé le lendemain de braver une canonnade de pluſieurs batteries. Le combat du 27 Août, avoit commencé ſur les neuf heures du matin, & ne ſe termina qu'au coucher du ſoleil, époque à laquelle Ayder-Aly-Kan abandonna ſes poſtes & céda le champ de bataille; mais cette ſeconde action coûta plus de monde au Général anglois que l'affaire du premier Juillet;

1781.

1781. & grace à leur poſition avantageuſe, la perte des Indiens fut beaucoup moins conſidérable.

Un mois après, jour pour jour, il y eut près de Sholingur un troiſième combat, qui ſe termina par la déroute de l'armée d'Ayder. Elle eſſuya un quatrième échec devant Vellone, dont il étoit venu former le ſiége. Il y fut repouſſé avec perte; mais le lendemain il prit ſa revanche ſur les troupes de Sir Eyre Coote, dont les bagages & le convoi furent attaqués au paſſage d'un marais, où il périt un grand nombre d'Anglois, parmi leſquels on comptoit pluſieurs Officiers de diſtinction. Dès que l'armée eut traverſé le marais, elle ſe mit à la pourſuite des Indiens, qui lâchèrent pied & ſe retirèrent dans le plus grand déſordre.

Le Carnate n'en eſt pas moins ruiné.

Cette retraite précipitée annonçoit clairement que les troupes d'Ayder-Aly craignoient de ſe meſurer avec l'armée britannique. Dans cette circonſtance, le Général indien auroit dû profiter de ſa ſituation & de la connoiſſance des lieux pour haraſſer l'en-

nemi dans ſa marche, & l'obliger à regagner le Carnate faute de proviſions. Mais ce conquérant fut un moment découragé par le mauvais ſuccès de ſes différentes rencontres avec les troupes de Coote, & elles traversèrent le Palaar ſans trouver le moindre obſtacle. En ſoutenant un feu de mouſqueterie de la rive oppoſée du fleuve, il eſt très-probable qu'il eût fait avorter les deſſeins du Général anglois. Quoi qu'il en ſoit, ces derniers échecs d'Ayder-Aly-Kan n'empêchoient pas que le Carnate ne fut entièrement ruiné, & pour longtems hors d'état de produire un revenu équivalent à ſes charges. D'ailleurs la marine françoiſe n'en prenoit pas moins ſur la marine britannique un aſcendant qu'elle n'avoit point eu juſqu'alors dans les mers de l'Inde.

1781.

L'Amiral Hugues ſedédommage avec les Hollandois de ſes revers avec M. de Suffren.

Si l'Amiral Hughes eſſuya de grands revers avec M. de Suffren, il fut plus heureux avec les nouveaux ennemis de la Grande-Bretagne; il obtint des avantages réels contre les Hollandois, & leur enleva divers établiſſemens tant ſur

1781. les côtes de l'Inde que dans l'isle de Ceylan. De ce nombre furent Negapatam & Trincomale; mais ces conquêtes faciles & par conséquent peu glorieuses, ne devoient point rester aux Anglois. Cette campagne de l'Inde sur laquelle on doit revenir, ne fut qu'une préparation à la campagne de 1782. Le Commandeur de Suffren ne fit qu'y préluder aux combats multipliés, qui tous se termineront à la gloire de ce grand Général, que le suffrage universel de la nation vient de placer au rang des Héros de la marine françoise. Mais pour ne point anticiper, jetons un coup d'œil sur les opérations, ou plutôt sur les préparatifs de la campagne d'Europe.

Conjectures sur les préparatifs de la campagne en Europe.

On venoit d'équiper à Brest une escadre de vingt-deux vaisseaux de ligne & d'un grand nombre de frégates aux ordres de M. de Guichen qui, disoit-on, n'attendoit qu'un vent favorable pour aller se joindre à la flotte espagnole qu'on supposoit en croisière à la hauteur d'Ouessant. On ajoutoit, sans beaucoup de vraisemblance, que M. de la

Motte-Piquet alloit prendre le commandement de quinze vaiſſeaux deſtinés pour une expédition ſecrete ſur laquelle on ſe livroit aux conjectures les plus diſparates. La plus vraiſemblable annonçoit le deſſein de reprendre Minorque, & par ce moyen, d'ôter aux Anglois toute eſpèce de reſſource pour l'entretien & l'approviſionnement de Gibraltar. D'autres ſpéculateurs voyoient dans cet armement les préparatifs d'une invaſion contre les iſles de Jerſey & de Gerneſey. Des Obſervateurs moins timides ſuppoſoient à l'armée combinée un objet plus vaſte & mieux proportionné à l'étendue de ſes forces; ils la faiſoient agir tout-à-la-fois & contre ces différens poſtes, & contre les vaiſſeaux armés pour la défenſe de l'empire britannique; mais à la mi-Juin, il n'y avoit encore rien de certain que beaucoup d'activité, de mouvement & d'appareil dans les ports de France & d'Eſpagne. On s'étoit aſſuré à Breſt d'un plus grand nombre de Matelots, que le ſervice annoncé juſqu'alors ne paroiſſoit l'exiger; on avoit

1781.

1781. ajouté de nouveaux corps, tant à l'artillerie qu'aux autres troupes destinées à s'embarquer; tous les approvisionnemens étoient prévus, & l'armement pouvoit se complet-ter en peu de jours. Le 23 Juin l'escadre du Comte de Guichen fut entièrement équipée, & peu de jours après elle mit à la voile sur les huit heures du matin. Elle étoit composée de dix-huit vaisseaux de ligne, dont quatre montoient cent dix canons, de trois frégates de trente-deux, & de six autres bâtimens de moindre force.

Escadre du Comte de Guichen. Sa force.

Escadre de l'Amiral Darby.

Le 19, la flotte angloise aux ordres de l'Amiral Darby, avoit mis à la voile de Ports-Mouth; elle n'étoit point inférieure à l'escadre françoise, & l'on y comptoit au moins dix-huit vaisseaux de ligne & six frégates. Quatre autres vaisseaux de soixante-quatorze mouilloient dans la rade, & n'attendoient que le vent pour l'aller joindre à la vue de Plymouth, où elle fut apperçue le 21 Juillet. Deux cutters détachés successivement de la flotte angloise, entretenoient une correspondance suivie entre l'escadre &

l'Amirauté, à qui l'on prétendoit que les dépêches de l'Amiral Darby venoient de confirmer le bruit déjà répandu de la prochaine croisière de Don Louis de Cordova avec trente-huit vaisseaux de ligne & onze frégates de vingt-huit à quarante-quatre canons. Dans cette supposition, la croisière de l'Amiral ne pouvoit être longue ; on devoit s'attendre à le voir bientôt rentrer dans les ports d'Angleterre. Ce n'étoit point une vaine conjecture, & nous verrons bientôt Darby se réfugier à Torbay avec toute sa flotte, si l'on excepte trois vaisseaux de ligne détachés pour renforcer l'Amiral Parker qui croisoit depuis quelque tems dans la Baltique. Le Gouvernement informé de l'importance d'une escadre hollandoise, nouvellement expédiée pour aller protéger dans les mers du Nord le retour de plusieurs vaisseaux de l'Inde, crut devoir saisir cette occasion de frapper un coup éclatant sur la marine de Leurs Hautes-Puissances, & d'écarter, au moins pour le reste de la campagne, une branche de

1781.

Projet contre la marine hollandoise.

1781. la confédération formidable qui preſſoit de toutes parts l'Angleterre ; mais l'événement fera voir que dans cette circonſtance, elle avoit trop préſumé de ſon aſcendant ſur la Hollande. Revenons à l'eſcadre du Comte de Guichen.

Tout annonce à Cadix le projet d'une grande expédition.

Dès le 6 Juillet, elle étoit entrée ſans accident dans la baie de Cadix, où elle précéda de quelques jours l'arrivée des quinze vaiſſeaux expédiés du Ferrol avec leſquels elle ne tarda pas à effectuer ſa jonction. Cette nouvelle bientôt répandue dans toute l'Europe, expliqua le retour précipité de l'eſcadre angloiſe deſtinée contre la Zélande, le retardement apporté au départ de l'Amiral Digby, & le changement ſubit qui ſe fit remarquer dans les opérations de la campagne britannique. La flotte prête à quitter la rade de Cadix, étoit de cinquante-trois vaiſſeaux de ligne ; il étoit clair qu'on ſe diſpoſoit à quelqu'expédition vigoureuſe, mais encore inconnue. Cependant on avoit raſſemblé dans le port des munitions de guerre de toute eſpèce ; on avoit équipé dix bombardes

bardes & plusieurs brûlots ; on avoit des transports pour douze ou quinze mille hommes. Ces troupes campées aux environs de Cadix, étoient chaque jour exercées à des évolutions militaires, à des attaques, à des descentes simulées. L'infatigable Duc de Crillon toujours à leur tête, ne cessoit de les encourager par son exemple. Il connoissoit tous ses Soldats, il se mêloit parmi eux; il n'y en avoit pas un seul à qui il n'eût parlé ; tous brûloient de se signaler sous les yeux de leur Général. A la proposition qu'il leur fit de se retirer, s'ils craignoient de le suivre, ils répondirent unanimement qu'il n'y avoit point de périls qu'ils n'affrontassent avec lui; & qu'ils étoient disposés à répandre la dernière goutte de leur sang pour l'honneur des armes du Roi & pour le service de la patrie. Tel étoit le vœu général des troupes, lorsqu'elles s'embarquèrent le 21 Juillet, pour une expédition qui paroissoit regarder Minorque ou Gibraltar.

1781.

Départ des flottes combinées.

Comme la flotte combinée se tenoit encore dans la baie, quoi-

1781. qu'elle eût pu mettre en mer plusieurs jours auparavant, on ne douta pas qu'elle n'eût reçu l'ordre de couvrir & de protéger l'expédition; mais cette conjecture n'étoit appuyée que sur des probabilités, & l'objet de ce formidable armement étoit toujours inconnu. Quoi qu'il en soit, des cinquante vaisseaux de ligne qui composoient la flotte aux ordres de Don Louis de Cordova, treize en furent séparés pour former une escadre légère sous le commandement de M. de Guichen. Elle devoit marcher en avant de l'armée, & agir avec elle ou sans elle, suivant les circonstances. Les cinquante vaisseaux dirigèrent leur marche au Sud-Est, & le 22 avant le coucher du soleil, on les perdit absolument de vue. Le même jour, le convoi du Duc de Crillon sortit aussi de la baie sous l'escorte des vaisseaux espagnols le Saint-Paschal & l'Atlante, des frégates la Junon & la Sainte-Rosine, de deux cutters, trois bombardes & deux brûlots. On y comptoit dix mille hommes de troupes de débarque-

ment. Tout cet appareil annonçoit le projet d'une grande conquête & des mesures bien concertées pour en assurer le succès. On ne s'attendoit pas à voir l'Amiral Darby demeurer oisif dans une pareille conjoncture. 1781.

Cependant on ignoroit la position de l'armée navale, & la curiosité impatiente des spéculateurs donna lieu à toutes les suppositions que suggèrent en pareil cas, la disette des nouvelles, l'avidité d'en savoir & le besoin d'en débiter. On faisoit croiser en même tems les flottes combinées entre l'isle d'Ouessant & les Sorlingues, sur la côte d'Irlande & dans le détroit de Gibraltar; & parmi les oisifs à nouvelles, il s'en trouvoit plusieurs qui supposoient les escadres rentrées dans leurs ports respectifs. Enfin on apprit que l'Amiral Darby venoit d'arriver à Torbay avec ses vingt-trois vaisseaux; & personne ne douta plus qu'il n'eût été chassé par l'armée de Cordova, ou que la crainte de le rencontrer ne l'eût forcé de remonter le canal.

Conjectures des nouvellistes sur la destination de l'armée navale.

La rentrée de l'escadre angloise,

La rentrée de l'Amiral

1781. Darby cause de grandes allarmes en Angleterre.

avant que le terme de ſa croiſière fut expiré, jeta l'allarme en Angleterre, & l'on s'y crut à la veille d'une invaſion ſur les côtes; mais cette opération n'étoit pas vraiſemblable. Pour calmer ces terreurs, & diſſiper des bruits qui déjà faiſoient aſſez de ſenſation pour affecter les fonds publics, l'Amirauté ſe hâta d'expédier à Darby l'ordre de mettre à la voile inceſſamment, avec un renfort de ſix vaiſſeaux de ligne qui portèrent ſon eſcadre à vingt-neuf, ſans y comprendre ſes douze frégates. Pour mieux raſſurer la nation, on eut ſoin de répandre que ſous peu de jours, douze autres vaiſſeaux alloient ſe joindre à la grande flotte, & que l'Amiral avoit ordre de voler au ſecours de Gibraltar & de Minorque, dans le cas où ces places ſeroient inveſties par les flottes combinées, ou de leur livrer bataille quelque part qu'il les rencontrât, & ſans égard à leur ſupériorité qui n'étoit qu'apparente, puiſqu'elle n'exiſtoit que dans le nombre de leurs vaiſſeaux. Cependant, comme le retour précipité de l'Amiral Darby

laiſſoit toujours un reſte de terreur dans la claſſe du peuple la moins diſpoſée à ſe repaître d'eſpérances chimériques, on ne manqua pas d'ajouter que ſon apparition à Torbay avoit eu pour objet de renouveller ſes proviſions pour le reſte de ſa croiſière qu'il vouloit prolonger juſqu'à l'équinoxe, afin de la rendre plus déciſive. 1781.

Une tempête ſépare les flottes combinées.

Toutes ces *aſſertions* (1) &

(1) Non contens de tromper la nation ſur les prétendues reſſources de l'Angleterte, des Nouvelliſtes à gage faiſoient métier de l'endormir dans une ſécurité funeſte, en rempliſſant leurs papiers d'aſſertions ridicules ſur la détreſſe des Puiſſances alliées. A les en croire, les flottes combinées, foibles d'équipages & de munitions de guerre, n'étoient qu'un bel appareil, plus impoſant que redoudable; l'Eſpagne réduite aux expédiens, ſe voyoit déjà dans l'impoſſibilité de continuer les hoſtilités; la France obligée de recourir à des impôts extraordinaires, faiſoit ſon dernier effort; & la Hollande, à qui la pêche du hareng venoit de manquer, n'avoit déjà plus de quoi fournir aux dépenſes d'une guerre à peine commencée. Mais toute l'Europe connoiſſoit les richeſſes de cette nation opulente; & ſes pertes, quoique

1781. beaucoup d'autres qu'on pourroit rapporter, ne faisoient prendre le change, sur la véritable position des Anglois, qu'à des Observateurs aveugles ou prévenus. L'Angleterre étoit dans un moment de crise effrayant; MM. de Crillon, de Guichen & de Cordova avoient quitté le port de Cadix avec le projet d'une grande expédition; ils avoient des forces suffisantes pour l'effectuer; leurs talens & leur expérience étoient regardés comme de sûrs garants du succès de l'entreprise, & malgré les *exagérations* britanniques, toute la marine angloise n'y devoit opposer que de

---

assez considerables, pouvoient se réparer même au sein de la guerre. Quant à l'Espagne; l'arrivée de la flotte de la *Plata* avoit fait entrer dans ce royaume près de deux cens millions de livres tournois, & ce n'étoit pas le moment de parler de la ruine de cette nation. Il est vrai que par un édit du mois d'Août, Sa Majesté Louis XVI venoit d'ajouter deux sols pour livre en sus des droits ordinaires, mais ce nouvel impôt, bien loin d'annoncer l'épuisement de la France, supposoit les plus grandes ressources dans cet État.

la bravade ; mais les élémens se liguèrent un moment pour la Grande-Bretagne, & tous les préparatifs de sa ruine furent dissipés par une tempête qui sépara les flottes combinées, & força chaque division à rentrer dans ses ports effectifs. Les vaisseaux françois arrivèrent à Brest le 11 Septembre, & mirent fin, du moins pour quelque tems, aux allarmes de l'Angleterre. 1781.

Réflexions à ce sujet.

Ainsi fut terminée une croisière qui pouvoit décider du sort de la Grande-Bretagne, la priver du retour de ses flottes, la forcer de demander la paix. Cet événement est une nouvelle preuve de la fragilité des plus sages dispositions dans une guerre maritime : les ordres des Cours & toutes leurs combinaisons ne sauroient prévenir les accidens secondaires qui dérangent souvent le meilleur plan ; la commotion des élémens peut à chaque minute, arracher des mains du vainqueur les lauriers de la victoire. Cependant on verra que cette campagne ne fut pas, même en Europe, tout-à-fait infructueuse pour les Puissances alliées. On fut

1781.
Le Duc de Crillon arrive à Minorque.

bientôt que le Duc de Crillon étoit arrivé heureusement à Minorque, & que sa mission étoit d'en former le siége; on auguroit le plus favorablement de cette expédition. D'ailleurs il se faisoit à Brest des préparatifs qui supposoient toujours de grands projets pour cette campagne; on continuoit d'y rassembler des troupes & de les tenir en haleine par de fréquens exercices; on y voyoit arriver de toutes parts des Soldats détachés de l'infanterie françoise, & destinés, sinon à former de nouveaux corps, du moins à recruter les bataillons alors en activité. On venoit de completter les équipages de huit ou dix vaisseaux, qui, sous les ordres de M. de Beausset, devoient aller renforcer l'escadre espagnole déjà prête à rentrer en croisière pour combattre la flotte angloise, ou du moins pour lui fermer l'accès de la Méditerranée où l'on craignoit qu'elle ne vînt au secours de Minorque. Mais cette crainte n'étoit pas fondée; l'Amiral Darby n'avoit point de troupes de débarquement, & ses vaisseaux n'étoient pas approvision-

Nouvelle croisière de l'Amiral Darby.

1781.

nés pour une expédition dans cette mer. Au reste on ne savoit rien de positif sur la destination de sa flotte, & l'on ignoroit encore à la mi-Septembre en quels parages elle croisoit. Les vents de l'équinoxe la forcèrent enfin de gagner le port; & l'on apprit que toutes ses opérations s'étoient bornées à la prise de quelques navires, & que le principal objet de sa longue croisière avoit été de protéger les côtes d'Irlande qu'on n'avoit point eu l'intention d'attaquer. Mais c'est assez parler des préparatifs de la campagne d'Europe, & de l'inaction des flottes angloise & combinée, il est tems de jetter un coup-d'œil sur le petit nombre d'événemens qui, dans le tableau de cette campagne, peuvent rompre la monotonie des projets sans exécution.

A quoi se réduisent ses opérations.

La France l'avoit ouverte par une entreprise sur l'isle de Jersey, dont l'exécution fut confiée au Baron de Rullecourt, ci-devant Major des Volontaires de Nassau. Il n'avoit avec lui que douze cens hommes tirés, pour la plupart, de la légion du Chevalier de Luxem-

Entreprise malheureuse sur l'isle de Jersey.

1781. bourg. Le 5 Janvier sur les trois heures après-midi, ils s'étoient embarqués à l'isle de Chausey par un vent très-favorable ; en moins de six heures, ils touchèrent à Jersey, y débarquèrent heureusement, & s'étant mis en marche, passèrent sous le feu de cinq ou six forts sans être inquiétés. Arrivés par des chemins affreux, jusqu'à Saint-Hellier, ils s'emparèrent de cette capitale, après avoir massacré une partie de la garde qui voulut opposer de la résistance. Le Baron de Rullecourt envoya un piquet pour se saisir du Gouverneur & des principaux habitans, qui furent conduits sur la place du marché où ils signèrent une capitulation. Le Baron se fiant trop sur cet acte, avoit négligé de s'emparer d'une éminence où la garnison se forma en corps de troupes, & d'où elle fit jouer son artillerie sur les François, tandis qu'ils alloient se mettre en possession du premier fort de la ville, sous la conduite même du Gouverneur prisonnier. Cette perfidie inattendue jeta le désordre dans leurs rangs, & les obligea de se replier dans l'intérieur

de la place; ils y furent bientôt assaillis par quatre mille habitans armés, qui sortirent tout-à-coup des embuscades où ils s'étoient tenus cachés jusqu'à ce moment; la petite troupe de M. de Rullecourt se vit forcée de céder à ce grand nombre d'assaillans. Ce brave Officier ayant reçu trois coups de feu, dont il mourut peu d'heures après, & ne comptant plus sur l'arrivée de son arrière-garde commandée par M. d'Herville qui devoit le seconder dans cette expédition, (1) fit porter à ses Volontaires l'ordre de mettre bas les armes & de se rendre prisonniers; ce qu'ils firent au nombre de cinq ou six cens. Le reste de ses gens avoit trouvé le

1781.

(1) Si le Major d'Herville eût paru à tems avec son artillerie, & les trois cens hommes qu'il commandoit, il est à croire que cette affaire, conduite avec autant de secret que de courage, auroit eu une toute autre issue; mais le retour des bateaux où devoit s'embarquer l'arrière garde, fut retardé par des obstacles imprévus, & la marée basse fut un contre-tems qui mit ces trois cens hommes dans l'impossibilité de faire la descente.

1781. moyen de s'échapper & de gagner la côte, où s'étant saisis de quelques bateaux, ils se rendirent heureusement dans les ports de Bretagne & de Normandie.

Particularité de cette expédition.

On cite une particularité de cette expédition qui peut mériter un moment l'attention du lecteur ; c'est qu'il y avoit dans la petite armée de M. de Rullecourt un Officier Turc de nation, ci-devant au service du Mogol. Il se nommoit Emir-Suad & jouissoit dans l'Indostant d'un revenu de cent cinquante mille livres. Il étoit venu à Paris avec M. Chevalier, dont il étoit l'ami, & qui se louoit beaucoup des bons offices qu'il en avoit reçus lors de son passage de Suez. Emir-Suad avoit sollicité de l'emploi en France, tant pour se former au métier de la guerre, que pour se venger des Anglois, dont le despotisme dans l'Inde paroissoit l'avoir irrité. Il obtint le grade de Colonel en second dans la légion de M. le Chevalier de Luxembourg, & partit avec ce titre pour l'expédition de Jersey, où, pour me servir de son expres-

ſion, il ſe promettoit de tuer beaucoup d'Anglois. Il s'étoit affublé d'un doliman bleu, & comme deſcendant de Mahomet, il portoit une bande d'étoffe verte ſur ſon turban; il ne reſſembloit d'ailleurs aux Officiers que par les épaulettes. Emir-Suad étoit un homme d'environ quarante-cinq ans. Son extérieur annonçoit de la force & du courage. Le parti qu'il avoit pris de venir s'inſtruire en Europe, étoit alors ſans exemple parmi ſes compatriotes. 1781.

Pyramide élevée à Jerſey en mémoire de cet événement.

Quoique le ſuccès n'eût pas couronné l'expédition du Baron de Rullecourt, cette tentative ne laiſſa pas que d'allarmer les habitans de Jerſey. Ils n'étoient point ſans doute revenus de leur frayeur, lorſqu'en mémoire de cet événement, ils firent ériger une pyramide où ſe liſoit cette inſcription :

» Ci gît le corps de M. le Baron
» de Rullecourt, Officier-Général
» françois qui, dans la nuit du 6
» Janvier 1781, envahit cette iſle,
» à la tête de douze cens hommes,
» ſurprit le Gouverneur & les Ma-
» giſtrats, & les fit priſonniers de

1781. » guerre. Heureusement qu'au point » du jour, les François attaqués » par la garnison & la milice aux » ordres du brave Major Pierson, » qui perdit la vie dans cette glo- » rieuse entreprise, furent totale- » ment mis en déroute ; le Gou- » verneur & les Magistrats recou- » vrèrent la liberté ; & l'isle fut dé- » livrée par la destruction ou par » la captivité des envahisseurs ; le » Baron de Rullecourt succomba ; » & cette pyramide est moins un » monument érigé à la mémoire » d'un ennemi, qu'elle n'est, ô Jer- » sey, un avertissement pour vous » & pour vos enfans, de donner à » l'avenir plus d'attention à votre » sûreté »!

Expédition plus heureuse contre l'isle de Minorque

Si la France échoua dans cette tentative contre Jersey, elle fut plus heureuse dans son expédition concertée avec l'Espagne, contre l'isle de Minorque, dont M. le Duc de Crillon se rendit maître sans trouver de résistance. L'Angleterre n'avoit pas même soupçonné la destination des troupes embarquées à Cadix pour cette grande entreprise ; cependant il étoit difficile de prendre le

change ſur l'objet de ce formidable armement. Lorſque l'armée des alliés ſe préſenta devant Minorque, le Général Murray, qui commandoit dans l'iſle, ne vit d'autre reſſource pour ſauver ſa foible garniſon compoſée en grande partie de Soldats invalides, que de ſe précipiter dans le fort Saint Philippe, & d'abandonner ſes proviſions à l'ennemi, ſans excepter l'apothicairerie, objet important, vu l'état de langueur & de maladie où ſe trouvoient la plupart de ſes Soldats. Entrons dans quelque détail ſur cette importante expédition.

1781.

Sécurité funeſte du Gouverneur.

Douze mille hommes bien aguerris étoient embarqués à Cadix, pour aller attaquer Minorque; & les trois mille tant Anglois qu'Hanovriens qui compoſoient alors la garniſon de cette iſle ne devoient pas réſiſter à des forces ſupérieures; la diſcorde régnoit parmi les troupes ſoudoyées pour la défendre, & la dyſſenterie y faiſoit de cruels ravages. Le Gouverneur occupé de ces deux fléaux au progrès deſquels il oppoſoit toute ſa prudence & toute ſon activité, s'endormoit dans une

1781. sécurité funeste sur les autres dangers, lorsque le Duc de Crillon effectua la descente. Sa navigation avoit été longue & pénible. Après avoir franchi le détroit en moins de trois jours, les transports furent obligés de mouiller à la rade de Carthagene, où les vents contraires les enchainèrent un tems considérable. La flotte ne remit à la voile que le dix-septième jour, & elle fut encore retardée par des calmes opiniâtres. Enfin le vent redevint favorable, à la hauteur de Malaga; il ne fallut plus que trois jours pour arriver à la vue de Minorque. Parmi les cent voiles qui transportoient l'armée, on comptoit deux vaisseaux de soixante-dix canons, cinq frégates, six chebecs & un pareil nombre de bombardes.

Disposition de l'armée du Duc de Crillon. Prise de Minorque. Importance de cette conquête.

Le Général en forma trois divisions qui devançoient le convoi & vinrent bloquer les ports de Mahon, de Fornella & de Citadella. Cette précaution étoit nécessaire pour empêcher l'évasion des bâtimens ennemis. Le débarquement s'effectua en quatre endroits différens. Deux bataillons ennemis se

trouvoient alors éloignés du fort Saint-Philippe, l'un à Mahon & l'autre dans le fauxbourg de Ravalle. Si la descente exécutée dans la nuit du 21 Août, n'avoit été ralentie par diverses circonstances, les deux bataillons auroient été faits prisonniers, & le fort eût perdu l'élite de la garnison. Cependant le Duc de Crillon à peine débarqué dans l'isle, y fit arborer le drapeau royal qui fut salué de vingt coups de canon & accueilli par les acclamations des troupes. Immédiatement après, il se mit à la tête des Brigades des Grenadiers & Volontaires de Catalogne, & de celles de Burgos, de Murcie & d'Amerique; prit la route de Mahon, se rendit maître du port où il trouva cent soixante pièces de canon, & se saisit de plusieurs magasins remplis d'effets précieux, dont le riche butin fut estimé supérieur à celui que Rodney venoit de faire à Saint-Eustache. Des piquets dispersés sur la route, eurent ordre d'occuper les postes les plus importans. 1771.

Le premier soin du Général après sa conquête, fut d'ordonner des Toute l'isle est soumise.

1781. à l'exception du fort Saint-Philippe.

prières & de faire chanter le *Te Deum*. Le même jour il reçut, au nom du Roi d'Eſpagne, le ſerment de fidélité des habitans, & il n'eut pas beſoin d'employer la violence; preſque tous les Mahonnois rentroient avec plaiſir ſous la domination de leurs anciens Souverains. Les villes de Citadella & de Fornella s'étoient rendues ſans coup-férir, & toute l'iſle fut ſoumiſe, à l'exception du fort Saint-Philippe. Le Duc de Crillon trouva dans le port cent navires, parmi leſquels il y avoit quatorze corſaires en armement. On prétendit qu'un bâtiment expédié de Gênes, avoit informé le Général Murray du deſſein des Eſpagnols trois jours avant leur débarquement, mais que le Gouverneur ne tint aucun compte de cet avis. Lorſqu'il découvrit les vaiſſeaux ennemis, il n'eut que le tems de faire embarquer ſon épouſe pour l'Italie, & d'enlever à la hâte quelques proviſions de bouche. Il entra dans le fort ſur les cinq heures du ſoir, une heure avant le débarquement de la première diviſion Eſpagnole.

1781.
Force de cette place.

Cependant le Duc de Crillon alla reconnoître les fortifications de Saint-Philippe, & fit tous les préparatifs du siége qu'il devoit commencer à l'arrivée des secours attendus tant de la France que de l'Espagne. L'heureux début de son expédition fut un triomphe pour les deux Cours, & elles ne devoient pas négliger les moyens de la consommer; mais ce dernier pas étoit le plus difficile. Si, au premier moment de la descente, on s'étoit mis à la poursuite de la garnison, il est probable que dans le désordre & la confusion de cette surprise, on eût emporté, sans beaucoup d'effort, la place où elle s'étoit réfugiée; mais on lui donna le tems de se reconnoître, & pour peu qu'ils missent d'ordre & de vigueur dans leur défense, les trois mille hommes retranchés dans cette forteresse, devoient y tenir long tems par le seul avantage de leur position. Le fort de Saint-Philippe est défendu par un rocher qui en rend les approches aussi périlleuses que difficiles: les glacis & le chemin couvert sont également taillés dans

1781. le roc, paliſſadés, minés, contre-minés & garnis de batteries de canon; de diſtance en diſtance s'élèvent de petits forts munis d'artillerie qui protégent les glacis & le chemin couvert. Chacun de ces ouvrages eſt entouré d'un foſſé de vingt pieds de profondeur, creuſé dans le roc vif, avec une galerie couverte à crêneaux pour ſe mettre à l'abri. Tous les ouvrages extérieurs ont des communications ſouterraines avec le corps de la place, où les troupes employées à ſa défenſe, bravent, en quelque ſorte, les inſultes des aſſiégeans. Ces ſouterrains forment une eſpèce de labyrinthe, où ſont creuſés des puits à baſcules, pour y arrêter l'ennemi, s'il parvenoit à s'en emparer. Le corps de la place environné d'un chemin couvert contreminé, eſt défendu par des contregardes & demi-lunes; les murailles ſont taillées dans le roc, elles ont ſoixante pieds de haut, & le foſſé qui les entoure en a trente-ſix de profondeur. Enfin la tour du fort Saint-Philippe eſt un quarré flanqué de quatre petits baſtions, dont l'intérieur forme une

place d'armes qui peut avoir dix-huit perches d'étendue. Tous ces ouvrages, la plûpart taillés dans le roc, ſont, pour ainſi dire, à l'épreuve de la bombe. On portoit à quinze cens mille livres ſterling les dépenſes des fortifications ajoutées à l'iſle de Minorque, depuis 1756 juſqu'au jour où les Eſpagnols y firent leur débarquement. 1781.

Productions de l'iſle de Minorque.

Le Duc de Crillon avoit diſtribué la majeure partie de ſes troupes dans les différentes places de l'iſle, & ce qu'il pouvoit en employer au ſiége de Saint-Philippe n'étoit point ſuffiſant pour l'enlever de vive force; il falloit des renforts conſidérables pour aſſurer la conquête de Minorque, & l'étendre à toutes ſes parties; l'importance d'une telle acquiſition compenſoit bien les frais de l'entrepriſe. Ce n'eſt pas que les Eſpagnols euſſent beſoin d'un nouveau port dans la Méditerranée; mais c'étoit pour eux un coup de partie d'enlever aux Anglois l'entrepôt le plus avantageux de leur commerce du levant. D'ailleurs l'iſle de Minorque fournit tout ce qui eſt néceſſaire à la vie; elle

1781. produit du bled, du vin, des fruits excellens. Tous les bestiaux y prospèrent; & en y donnant quelques soins, on y pourroit tirer un grand parti de la culture. Ses pâturages sont de la même nature qu'en Espagne; & pour y recueillir une laine aussi fine & aussi précieuse que celle de ce royaume, il suffiroit peut-être d'y transporter des brebis espagnoles. Cette isle abonde en poissons de toute espèce; on y trouve des mines de plomb & des carrières du plus beau marbre; ses fromages sont d'un goût exquis, & pourroient devenir un objet de commerce important. Elle fournit du miel & de la cire d'unetrès-bonne qualité; & ses oliviers seroient d'un grand produit, si la culture en étoit perfectionnée. Tous les avantages attachés à la possession de l'isle Minorque, justifient bien les efforts qu'on verra faire à l'Espagne pour en completter l'acquisition.

Renforts envoyés au Duc de Crillon.

Quatre mille hommes attendoient à Barcelone l'instant de mettre à la voile, pour aller renforcer l'armée du Duc de Crillon. La France avoit

le plus grand intérêt à ce qu'on achevât la conquête de Minorque; 1781.
& l'on s'appercevoit déjà ſur nos côtes de l'heureux effet de l'invaſion eſpagnole; depuis que les corſaires de Mahon étoient enchaînés dans leurs ports, le commerce maritime du Languedoc commençoit à jouir d'une ſécurité depuis longtems troublée par leurs pirateries. Pour en aſſurer la tranquillité, il falloit que les troupes françoiſes concouruſſent à la réduction du fort Saint-Philippe. En conſéquence, l'ordre fut expédié dans les ports de la Méditerranée, de frêter, juſqu'à la concurrence de huit mille tonneaux, des bâtimens deſtinés aux tranſports d'une armée auxiliaire de quatre ou cinq mille hommes de troupes françoiſes. On avoit cru d'abord que cet embarquement ſe feroit ſur des navires eſpagnols; mais le tranſport de la groſſe artillerie qu'on fit paſſer de Barcelone en employa un grand nombre, & il fut décidé que la diviſion françoiſe s'embarqueroit à Toulon vers la fin du mois de Septembre. Comme on l'a dit, le Duc de Crillon n'attendoit

1781. que ces renforts pour commencer le siége, & cette nouvelle expédition suivit de près le débarquement des troupes combinées. Il devoit s'écouler encore pusieurs mois avant que toute l'isle passât sous la domination des Espagnols.

Danger pour le riche convoi de la Havane.

Leurs vaisseaux couvroient les mers d'Europe, & la flotte angloise qui venoit de mettre à la voile pour aller secourir la place assiégée, ou pour intercepter le riche convoi de la Havane, se vit forcée de rentrer dans le port, & de laisser le champ libre aux croisières des escadres ennemies. Mais les ouragans ordinaires à l'approche de l'équinoxe, suspendirent les opérations navales de la France & de l'Espagne, & tous leurs vaisseaux plus ou moins mal-traités par les tempêtes, gagnèrent la rade sans attendre l'arrivée de la flotte espagnole. On avoit d'autant plus lieu de craindre pour cette flotte, que les escadres combinées devoient employer beaucoup de tems à se réparer, & que les vaisseaux anglois, pouvoient, à la faveur de cette circonstance, se rendre

rendre maîtres de la mer, & par conſéquent tenter avec ſuccès d'enlever le convoi eſpagnol. D'ailleurs l'occaſion étoit favorable pour ſecourir Gibraltar & reprendre Minorque; mais les Anglois n'entreprirent aucune de ces opérations, & leur grande flotte conſuma ce tems précieux en de vaines croiſières ſur les côtes d'Irlande, dans l'unique vue de donner la chaſſe aux corſaires françois, & de les écarter de ces parages: c'étoit bien des frais pour un ſi petit objet. Il eſt à remarquer que dans toute cette campagne d'Europe, les grandes flottes ne prirent aucune part aux expéditions qui méritent l'attention de l'Hiſtoire. 1781.

On équipe des flottes pour les deux Indes.

La France ne paroiſſoit occupée que du ſoin de conſerver ſa ſupériorité dans les deux Indes. On travailloit dans le port de Breſt, avec la plus grande célérité, à l'équipement des eſcadres qui devoient eſcorter les convois. Cette activité faiſoit eſpérer qu'elles ſeroient en état de mettre à la voile avant la fin de Novembre. Ce ne fut que dans le mois ſuivant qu'elles appareillèrent au nombre de deux vaiſſeaux

1781. ſeulement pour les Indes orientales, ſavoir, l'Illuſtre & le Saint-Michel; & de ſept pour les Antilles, ſous les ordres du Marquis de Vaudreuil, dont le convoi étoit de cent dix-huit tranſports chargés de neuf mille hommes, d'un train d'artillerie conſidérable, de munitions & d'approviſionnemens de toute eſpèce. Moyennant ce renfort, la marine françoiſe aux Indes occidentales devoit ſe porter à trente-huit vaiſſeaux de ligne. M. de Guichen avoit convoyé la flotte de l'Inde juſqu'à l'un des caps; il s'en ſépara pour aller joindre l'armée eſpagnole à Cadix, où il conduiſit treize vaiſſeaux & quelques frégates.

On arme vingt-deux vaiſſeaux dans les ports d'Angleterre.

Tandis que MM. de Guichen & de Vaudreuil diſpoſoient tout pour le départ des convois, on s'occupoit tant à Ports-Mouth qu'à Plymouth de la réparation des vaiſſeaux que l'Amiral Darby venoit de ramener dans ces ports, & dont une partie étoit deſtinée pour les deux Indes, & le reſte pour la défenſe de Gibraltar; la totalité de l'armement pouvoit ſe monter à

vingt-deux vaiſſeaux de ligne. Le plan du Miniſtère étoit d'en confier d'abord le commandement en chef à l'Amiral Rodney, nouvellement arrivé des Antilles, & qui avoit ordre d'y retourner avec le Formidable & cinq autres vaiſſeaux du même rang. La diviſion pour l'Inde étoit d'un pareil nombre de vaiſſeaux; elle avoit pour Commandant Sir Richard Bickerton qui devoit monter le Gibraltar. Suivant le même plan, le reſte de la flotte alloit mettre en mer ſous les ordres de l'Amiral Kempenfelt. On varioit ſur la premiere deſtination de ces dix vaiſſeaux, que les uns envoyoient devant Breſt, & les autres à la rencontre des cent trente-cinq voiles parties de Saint-Domingue le 25 Octobre, ſous l'eſcorte des vaiſſeaux de guerre aux ordres du Chevalier de Botderu. On portoit à ſoixante-dix millions la valeur de cette riche flotte qui, au grand regret des Anglois, arriva le 7 Décembre à Breſt, ſans aucun événement fâcheux. 1781.

La diviſion de Kempenfelt, où l'Amiral Roſſ commandoit en ſecond, devoit ſortir avant les autres, Rencontre des eſcadres de Guichen & de Kempenfelt.

1781. & tenter quelqu'entreprise en attendant qu'elles fussent prêtes à mettre à la voile. La rade de Cadix étoit le point de réunion, & l'on se proposoit d'y bloquer les flottes espagnoles avec les vaisseaux de ligne, tandis que les frégates seroient employées à ravitailler Gibraltar & le fort Saint-Philippe. Quel que dût être le succès de cette tentative, les Amiraux Ross & Kempenfelt avoient ordre de regagner les ports d'Angleterre après cette opération, & tandis que Rodney & Bickerton suivroient la route de leur destination respective. L'escadre de ce dernier ne se chargeoit point du transport des troupes qui, au nombre de cinq mille quatre cens hommes, furent réparties sur les trente navires de la Compagnie dejà rassemblés à Spithead. Ce plan n'eut pas son exécution dans toute son étendue. Des raisons que nous toucherons ailleurs, empêchèrent l'Amiral Rodney de partir à l'époque convenue. Le départ de l'Amiral Bickerton fut aussi différé, & ce retard qui avoit été prévu, facilita les moyens de renforcer l'esca-

dre de Kempenfelt. Il ſortit de Ports-Mouth le 2 Décembre avec douze vaiſſeaux de ligne, un de cinquante canons, quatre frégates de trente-ſix & le brûlot la Tiſiphone. Les avis étoient partagés ſur la deſtination de cette eſcadre, dont la croiſière ne parut point d'abord avoir d'objet particulier. Quoi qu'il en ſoit, M. de Guichen & l'Amiral Kempenfelt ſe rencontrèrent le 12 à cinquante lieues au Sud d'Oueſſant; & telles furent les circonſtances de cette rencontre, ſuivant la relation de l'Amiral anglois.

1781.

Rapport de Kempenfelt.

« La frégate qui étoit à la découverte du côté du vent, ſignala, » dit-il, une flotte dans la partie » du Sud-Eſt. Le vent ſouffloit alors » de ce côté; je fis ſignal aux vaiſ- » ſeaux à deux ponts & aux fréga- » tes de donner chaſſe, & chargeai » le Victory de voiles. A neuf heu- » res du matin, nous diſtinguâmes » que la flotte ennemie alloit vent » largue, & gouvernoit vers l'Oueſt. » Une heure après, j'obſervai plu- » ſieurs vaiſſeaux fort en avant du » reſte, & qui ſe formoient en ordre » de bataille; je fis le ſignal pour

1781. » former la ligne ; mais voyant la » possibilité de passer entre les vaisseaux de guerre françois & une » grande partie de leur convoi, je » continuai de forcer de voiles dans » la vue de les couper ; & j'y réussis » en partie : plusieurs amenèrent pavillon. Comme le jour baissoit, » qu'il ventoit frais, & que le tems » étoit nébuleux, tous ces navires » ne tombèrent point en notre possession. Le lendemain, au point » du jour, nous apperçûmes l'ennemi sous le vent. Je formai encore la ligne ; mais ses forces me » parurent tellement supérieures aux » miennes, que je ne crus pas convenable de hasarder une action ».

Le Marquis de Vaudreuil sauve le convoi.

Lors de cette rencontre, le convoi françois se trouvoit séparé par un coup de vent, de la forte escadre qui le protégeoit ; l'Amiral Kempenfelt saisit ce moment pour l'attaquer avec six vaisseaux, ce qui lui réussit au-delà de ses espérances ; il enleva quinze bâtimens de transport chargés de troupes & de munitions de toute espèce. Cette entreprise courageuse & bien conduite, fit le plus grand

honneur à l'Amiral anglois qui, sans doute, auroit donné plus de suite à cette expédition, si le Marquis de Vaudreuil, avec deux seuls vaisseaux, n'avoit trouvé le moyen d'arrêter les progrès de l'escadre britannique. La tempête avoit dispersé le reste du convoi, dont une partie regagna les ports de France avec beaucoup de peine; quelques autres bâtimens se rallièrent sous l'escorte des vaisseaux de M. de Vaudreuil, & se rendirent à la Martinique avec ce Général.

1781.

Reproches faits au Comte de Guichen.

Cet événement fâcheux, mais inévitable, donna lieu à quelques reproches contre M. de Guichen. On prétendit que l'Amiral Kempenfelt croisoit à la hauteur de Brest, lors de la sortie du convoi; qu'il étoit facile au Général François de combattre ou d'écarter l'escadre ennemie, & qu'il fut inexcusable d'avoir perdu de vue les vaisseaux confiés à sa protection. Pour faire tomber ces clameurs vaines & populaires, il suffisoit de répondre que la mission de M. de Guichen n'étoit pas d'attaquer l'escadre angloise, dont il ignoroit d'ail-

1781.

leurs la position ; & quant à la dispersion du convoi, que ce malheur fut l'ouvrage d'une tempête, accident que toutes les précautions d'un Général ne sauroient prévenir. Au reste, les Anglois eux-mêmes ne se méprirent point sur la nature de cet événement, & le Marquis de Rockingham, à la Chambre des Pairs, en prit occasion de reprocher aux Ministres leur négligence à prevenir les malheurs de l'Angleterre.

On fait aux Ministres d'Angleterre des reproches mieux fondés, à la Chambre des Pairs.

» N'est-il pas honteux, dit-il, » que partout nous soyons écrasés » par la supériorité de l'ennemi, & » que les sommes immenses annuellement votées pour l'entretien & » l'accroissement de notre marine » ne produisent que la honte de la » fuite ou les désastres de la ruine. Ce » qui vient de se passer est d'une négligence, dont on n'a point d'exemple. Il y a plus de six semaines qu'on » savoit en Russie, au fond de la Sibérie, dans tous les coins de la » terre qu'il y avoit dans le port de » Brest vingt-deux vaisseaux de ligne prêts à mettre en mer. Quelle » force nos sages Ministres oppo-

» sent-ils à cet armement formidable? Douze vaisseaux de ligne & un de cinquante canons! Ils font partir le contre Amiral Kempenfelt avec ces treize vaisseaux; & pour couvrir leur coupable conduite, ils répandent le bruit que l'escadre françoise n'est composée que de treize vaisseaux inférieurs en force: une victoire complette doit signaler, disent-ils, cette rencontre; on célébre déjà ce triomphe annoncé comme certain. —— Les dépêches du contre-Amiral arrivent! Rien de tout cela: au lieu d'une victoire, elles nous annoncent *une retraite prudente.* —— Oh! très-prudente en vérité. » De cette retraite de l'Amiral Kempenfelt, le Marquis de Rockingham & les autres membres de son parti inférèrent la nécessité d'expulser les Ministres ou de refuser les subsides.

1781.

Débats sur le même sujet, à la Chambre des Communes.

La séance des Communes du 20 Décembre fut encore plus orageuse. Sir Grey Cooper ayant proposé en forme de motion, qu'avant de finir cette séance, la Chambre s'ajournât au 22 Janvier. « Juste ciel!

1781. » s'écria le ſieur Byng, l'honorable » membre qui ôſe faire une motion » de cette eſpèce, ignore ſans doute » le dernier affront que vient de re» cevoir le pavillon britannique, » la dernière tache qu'a imprimée » ſur nous la coupable négligence » du Bureau de l'Amirauté ; s'il en » étoit inſtruit, il ne propoſeroit » pas de nous ſéparer avant que la » nation ſoit ſatisfaite ſur le der» nier objet de ſes allarmes, avant » qu'on ait fait une enquête rigide » ſur la croiſière de l'Amiral Kem» penfelt, avant que l'univers ſa» che comment il eſt poſſible que » de vingt-huit vaiſſeaux de ligne » en état de ſervice immédiat, l'A» mirauté n'ait détaché que douze » vaiſſeaux contre une eſcadre fran» çoiſe, dont la force ſupérieure de » huit vaiſſeaux étoit connue de tou» te la terre. Se ſéparer ! aller cher» cher les loiſirs de la vie champêtre! » tandis que l'Empire ébranlé juſ» ques dans ſon centre, chancelle » ſur ſes fondemens! ah ! qu'il ne » ſoit pas dit, que la poſtérité ne » diſe pas un jour que dans ce mo» ment d'allarmes, nous avons aban-

1781.

» donné les restes de l'Empire aux » mains qui l'ont démembré : gar- » dons-nous bien de nous ajourner, » quand ce ne devroit être que » pour un jour, que pour une heure ! » constatons d'abord que la der- » niere humiliation que nous ve- » nons de recevoir, est l'effet de » la négligence de quelque dépar- » tement : punissons cette négli- » gence, quels que puissent être ceux » qui s'en sont rendu coupables : » occupons-nous ensuite des moyens » de réparer la faute, s'il nous reste » quelques moyens de cette es- » pèce : en un mot, tâchons de » mettre notre marine sur le pied » respectable où elle devroit être ; » mais sur-tout commençons par » l'enquête, & ne nous ajournons » que lorsqu'elle sera finie ».

Apologie de Lord Sandwich.

Lord North n'en demanda pas moins l'ajournement pour le 21 Janvier ; & après avoir justifié Lord Sandwich, & déclaré en son nom qu'il étoit prêt à subir l'enquête la plus rigide, il observa que le moment d'instituer une pareille enquête ne lui paroissoit pas devoir être celui où la plûpart des mem-

1781. bres étoient déjà sortis de la ville, M. Fox prit la parole, & dans la chaleur de ses déclamations anti-ministérielles, il accusa le premier Lord de l'Amirauté d'une trahison manifeste relativement à l'expédition du contre-Amiral Kempenfelt; & se tournant du côté du Lord North, il le déclara complice de ce délit, s'il ne se désistoit de son premier avis sur l'ajournement. Comme membre de l'Amirauté, Lord Mulgrave crut qu'il étoit du devoir de sa place d'entrer avec quelque détail dans la justification anticipée du Lord Sandwich; & d'abord, il établit que c'étoit le Gouvernement & non le Bureau de l'Amirauté qui avoit déterminé la mesure des forces destinées à l'expédition de l'Amiral Kempenfelt, & réduisit ainsi la quéstion. » L'A-» mirauté a-t-elle mis de la négli-» gence dans l'équipement de l'es-» cadre, dont la force avoit été dé-» terminée par le gouvernement? » Du moment, continua-t-il, où » l'ordre a été notifié à l'Amirauté, » on n'a pas perdu une minute. » L'Amiral Darby n'est rentré dans

» nos ports que le 6 Novembre, » & depuis cette époque jusqu'au » 2 Décembre, les vaisseaux destinés à former l'escadre du contre-Amiral Kempenfelt, ont été mis » en état d'appareiller. Assurément » on ne pouvoit employer plus de » diligence dans l'équipement de » l'escadre. La seconde question à » faire, question à laquelle l'Amirauté pourroit se dispenser de répondre, est celle-ci : pourquoi » n'envoyer que douze vaisseaux » contre une escadre qu'on savoit » être forte de dix-neuf ou vingt? » La preuve qu'on l'ignoroit, c'est » qu'on n'a détaché que ces douze » ou treize vaisseaux. D'après toutes les informations reçues dans » les divers Bureaux, il a paru que » douze vaisseaux de ligne & un de » cinquante canons suffisoient pour » une expédition dans laquelle il » s'agissoit de bloquer ou d'attaquer un nombre égal de vaisseaux » moins forts, embarrassés d'un nombreux & pesant convoi; mais encore une fois l'Amirauté n'a dû » agir que d'après les ordres du » Gouvernement, qui voyoit le

1781.

1781. » mieux dans le parti qu'on a pris:
» or, quand on a tout fait pour le
» mieux, on n'a rien à se reprocher.
» Cette supériorité de nombre que
» les flottes ennemies conservent
» sur nous en Europe & ailleurs,
» est une calamité sans doute; mais
» est-il au pouvoir de la sagesse hu-
» maine de prévenir des calamités
» de cette espèce? Cet ascendant
» actuel de la Maison de Bourbon
» m'étonne d'autant moins, que je
» vois, en consultant l'histoire, qu'elle
» l'a toujours eu sur nous & même
» sur l'Angleterre & la Hollande
» réunies, toutes les fois que n'é-
» tant point distraits par une
» guerre continentale, elle a pu
» tourner ses efforts du côté de sa
» marine. De notre part, on a fait
» des prodiges, on a mis nos for-
» ces navales sur le pied le plus res-
» pectable où elles aient jamais
» été portées, à aucune époque
» des guerres précédentes. A-t-on
» pu faire davantage? je n'en crois
» rien. Témoin des efforts qui se
» sont faits, je suis étonné de ce
» qu'on a pu tant faire; & je ne
» hasarde pas mon opinion légere-

» ment, lorſque je poſe en fait que » jamais premier Lord de l'Amirauté » britannique n'a mieux mérité de » la patrie par ſon zèle, ſon acti- » vité infatigable, les reſſources » puiſſantes de ſon génie, que le » premier Lord actuel de l'Ami- » rauté ». 1781.

Cette apologie de Lord Sandwich n'appaiſa point les mécontens ; & l'on continua de s'en prendre à lui de la foibleſſe d'une eſcadre qu'il étoit d'autant plus aiſé de fortifier, que pendant toute ſa croiſière, la diviſion avoit dû reſter oiſive, ou dans le port ou dans la baie de Cauſand, où elle attendoit pour mettre à la voile, un renfort détaché de l'eſcadre même de l'Amiral Kempenfelt. Quoi qu'il en ſoit, bien des gens doutoient encore du prochain départ de Rodney : cet Amiral à peine arrivé des Indes occidentales, eut à répondre aux inculpations du Général Vaughan, & aux récriminations du Colonel Ferguſon, ci-devant Gouverneur de Tabago. Le premier avoit droit de ſe plaindre, & ſe plaignit en effet qu'à leur départ des

Vaughan & Ferguſon ſe plaignent de Rodney.

Sujet de leurs plaintes.

1781. Antilles, au lieu de le prendre sur son bord, l'Amiral l'avoit relégué sur une des petites frégates, qui, avec le Penther de soixante canons, étoient seules chargées d'escorter la flotte des isles sous le vent, tandis que le Gibraltar que montoit Rodney avoit pris les devants pour mieux éviter le danger auquel il ne craignit pas d'exposer le convoi qu'il abandonnoit. Les négocians intéressés au sort de la flotte, jetèrent d'abord les hauts cris; ils disoient publiquement que l'Amiral les avoit sacrifiés à son intérêt personnel. Le choix qu'il avoit fait du Gibraltar, vaisseau de quatre-vingt canons, & l'un des meilleurs voiliers de l'escadre, déplaisoit à tous les bons patriotes, qui, sans avoir un intérêt direct au sort de la flotte des isles sous le vent, en prenoient aux affaires de l'Etat en général. Tous se plaignoient du vuide irréparable que l'absence d'un vaisseau de cette force devoit laisser dans l'escadre confiée à l'Amiral Hood. Les deux Généraux Rodney & Vaughan étoient revenus très-mécontens l'un de l'autre, & l'on s'at-

tendoit à les voir animer par des accuſations reſpectives, les débats parlementaires auxquels leur conduite à Saint-Euſtache n'avoit déjà que trop fourni de matière. Pluſieurs Anglois avoient des droits à reclamer ſur les priſes faites dans cette iſle, & vendues ſi précipitamment au profit des Généraux. En vendant ces priſes, on avoit d'ailleurs manqué l'objet de la conquête, celui d'ôter aux Américains les reſſources qu'ils tiroient de Saint-Euſtache. « Je veux bien » croire, diſoit le Comte de Shel- » burne à la Chambre des Pairs, » que nos Généraux ont vendu leur » butin à des neutres; mais pou- » voient-ils ignorer que c'étoit pour » le compte des Américains que les » neutres achetoient » ? 1781.

Le produit de cette vente pouvoit être un objet ſi conſidérable pour Vaughan & Rodney, qu'en ſuppoſant les priſes confirmées par une Cour de Juſtice, ils devoient partager, diſoit-on, huit cens mille livres ſterling, ſomme immenſe, dont n'approcha jamais la fortune tant reprochée au Duc de Marlboroug, quoi

1781. qu'il l'eût acquiſe en dix campagnes qui le couvrirent de gloire.

La majorité eſt contre l'enquête propoſée à ce ſujet.

La querelle de Rodney & de Ferguſon devoit porter ſur un objet moins compliqué, mais d'un intérêt qui touchoit ſenſiblement l'honneur du Colonel. Dans une lettre officielle ſur la priſe de Tabago, l'Amiral avoit témoigné tant de ſurpriſe de la reddition de cette iſle, qu'il lui étoit échappé de dire, qu'il falloit des événemens bien extraordinaires pour la juſtifier. Cette phraſe étoit ſuſceptible de toutes les interprétations qu'on vouloit y donner, & l'ancien Gouverneur ſembloit devoir exiger une ſatiſfaction légale qui ne pouvoit avoir lieu qu'après une inſtruction, dont les détails non moins ſcandaleux que ceux du procès de Keppel & de Palliſer, auroient donné une ſeconde fois l'Angleterre en ſpectacle; mais cette affaire s'accommoda ſans bruit; & quant à celle de Saint-Euſtache, elle n'eut d'autre effet que de ſuſpendre le départ de Rodney pour les Indes occidentales. Cependant le vendredi 30 Novembre, M. Buke avoit propoſé

1781.

à la Chambre des Pairs une enquête qui, ſans exiger la préſence de l'Amiral, pût être conduite ſur les pièces & documens qu'il auroit laiſſés entre les mains d'un ami. La motion qu'on fit à ce ſujet, le mardi ſuivant, eut le ſort de toutes celles de l'oppoſition; le nombre des voix contre l'enquête, fut ſupérieur de ſoixante-quatorze. Pour bien juger à quel point Rodney, Vaughan & Ferguſon méritoient le blâme ou l'indulgence du Gouvernement, il faut conſulter l'Hiſtoire dans pluſieurs circonſtances des expéditions de Saint-Euſtache & de Tabago, dont on ne parle ici que par anticipation; mais auxquelles on ſe propoſe de revenir, après avoir eſquiſſé les opérations de la campagne dont l'Europe fut le théâtre.

Campagne d'Europe. Combat de Dogger-Bank.

La fortune avoit eu ſans doute beaucoup de part à la rencontre de MM. de Guichen & Kempenfelt; il n'en fut pas ainſi du combat de Dogger-Bank, le plus vif & le plus meurtrier de toute cette guerre. Il avoit été projeté dans le Cabinet de Saint-James, ſur le plan général qu'on s'étoit fait en Angleterre,

1781. même avant la rupture de la Hollande, de se récupérer avec cette nation de toutes les pertes qu'on faisoit avec les autres Puissances belligérantes. En conséquence des mesures dirigées de longue main contre les Hollandois, une flotte angloise aux ordres du Vice-Amiral Parker, de beaucoup supérieure à la leur, vint les attaquer avec l'avantage du nombre & la confiance de la force; mais les Hollandois avoient celle du courage au même degré que l'ennemi, & ce courage leur suffit pour n'être pas vaincus. Comme on l'a dit, l'action fut longue & meurtrière, & les deux flottes se séparèrent fort maltraitées de part & d'autre; elles étoient dans une égale impuissance de continuer ce combat, dont l'importance justifie l'exposé qu'on va présenter au lecteur.

Relation de ce combat

Dans la matinée du 5 Août, à la pointe du jour, l'escadre du Texel composée de sept vaisseaux de guerre, se trouvant au cinquante-cinquième degré de latitude septentrionale, apperçut au Nord-Nord-Ouest, un grand nombre de

navires étrangers; & ſur le champ
le Contre-Amiral Zoutman, fit 1781.
ſignal de ſe former en ligne de bataille. Il ſut bientôt par le rapport du Cutter l'Ajax, que la flotte étrangère étoit un convoi ennemi qui avoit fait voile du Sund le 26 Juillet, ſous l'eſcorte de onze vaiſſeaux de guerre anglois. A ſix heures & demie, ſept de ces vaiſſeaux arborèrent leurs pavillons, & le convoi reſtant au vent, ils portèrent ſur l'eſcadre Hollandoiſe qui vint ſe ranger en bataille à l'Eſt-Sud-Eſt, après avoir éloigné ſes navires marchands. L'action commença ſur les huit heures; le feu devint très-vif, & toute la ligne hollandoiſe fut bientôt engagée. Elle étoit compoſée des vaiſſeaux le Prince Héréditaire, l'Amiral-Général, l'Argo, le Batave, l'Amiral Ruyter, la Hollande & l'Amiral Piet-Heln. Ce combat dura juſqu'à onze heures & demie. Tous les vaiſſeaux hollandois étoient déſemparés, & hors d'état de pouvoir manœuvrer; mais l'eſcadre angloiſe avoit encore plus ſouffert, quoiqu'elle fût égale en nombre

1781. de vaisseaux & supérieure en force de trente-quatre ou trente-six canons. Elle eut sept cens hommes tués ou blessés, & la perte du Contre-Amiral Zoutman fut d'un cinquième moins considérable; il eut d'ailleurs l'avantage de rester maître du champ de bataille. On ne peut trop exalter la valeur des Officiers & la bravoure des équipages dans cette glorieuse défense de l'escadre du Texel; & l'on est en droit d'en inférer, que si les vaisseaux de la Meuse avoient pu se joindre à ceux d'Amsterdam, les seuls qui se trouvèrent à l'affaire de Dogger Bank, les Hollandois auroient sans doute remporté une victoire complette. Cette réunion n'avoit pas eu lieu, par une négligence qui excita en Hollande une espèce de rumeur publique. Pour l'étouffer, on fit insérer dans les gazettes cette apologie des Magistrats, qui, sans doute, n'y trouva d'accès que sous les auspices de l'autorité. » Comme il se répand » que les vaisseaux de la Meuse & » de Middelbourg qui devoient se » réunir à l'escadre du Texel, ont

Apologie des Magistrats hollandois.

» reçu depuis un contr'ordre à cet » égard ; c'eſt pour nous une ſatisfac- » tion particulière de pouvoir aſſu- » rer le public, d'après les infor- » mations les plus authentiques, » que de telles aſſertions ſont deſ- » tituées de tout fondement & ab- » ſolument contraires à la vérité; » que les ordres donnés plus d'une » fois aux vaiſſeaux de la Meuſe, » de joindre le convoi du Texel, » ont manqué leur effet par l'obſ- » tacle des vents & de pluſieurs » autres circonſtances également » contraires, telles que le danger » de la province de Zélande qui, » menacée dans le même tems, par » une eſcadre angloiſe, n'auroit pu » ſe prêter à ce qu'on diminuât le » nombre des vaiſſeaux qui mouil- » loient alors dans ſa rade. Il eſt » très-fâcheux, ſans doute, que » ces circonſtances aient empêché » de rendre l'eſcadre hollandoiſe » aſſez forte, pour remporter ſur » l'ennemi une victoire non moins » utile que glorieuſe ». 1781.

Tandis que la Hollande mur- muroit contre ſes Magiſtrats, & les accuſoit d'avoir laiſſé échapper une

Murmures contre Sandwich.

1781. aussi belle occasion de battre l'ennemi, on faisoit en Angleterre les mêmes reproches au Comte de Sandwich qui, disoit-on, avoit négligé de renforcer l'escadre britannique de trois vaisseaux qui étoient à portée de s'y joindre, & qui par cette réunion auroient nécessairement décidé la victoire en faveur des Anglois. Quoi qu'il en soit de ces reproches injustes ou légitimes, ce premier essai des armes hollandoises fut glorieux à la République, & fera sans doute époque dans les Annales de l'Histoire qui citera l'affaire de Dogger-Bank, comme un témoignage honorable pour les Hollandois, qu'ils n'ont point dégénéré de la valeur de leurs ancêtres, & qu'ils seroient encore ce qu'ils furent autrefois, si le malheur des tems n'eût enchaîné leur courage, & dirigé leur activité vers des objets étrangers à la gloire militaire.

Récompenses accordées aux Officiers de l'escadre hollandoise.

Cependant la bonne conduite de l'Amiral Zoutman & la bravoure des Officiers, Matelots & Soldats qui l'avoient courageusement secondé dans l'action du 5, leur donnoient des titres à la reconnoissance

de

de la nation. Leurs Hautes-Puiſſances ſe firent un devoir de tranſmettre à chacun d'eux quelque témoignage particulier de la ſatisfaction publique ; & tous ces braves Hollandois furent plus ou moins récompenſés ſuivant leurs titres & l'importance de leurs ſervices. Conformément à la propoſition qui en avoit été faite aux Etats-Généraux par Son Alteſſe le Prince d'Orange, Zoutman fut élevé au grade de Vice-Amiral, les trois plus anciens Capitaines de ſon Eſcadre furent nommés Contre-Amiraux extraordinaires. Tous quatre reçurent en préſent, ainſi que les autres Capitaines, une médaille d'or de la valeur de treize cens florins ; il fut accordé deux mois de gages à chacun des Officiers, Matelots & Soldats qui avoient partagé la gloire & les périls de cette journée mémorable. 1781.

Honneurs rendus à Hyde Parker.

En payant aux Hollandois le tribut d'éloges qui leur eſt dû, nous rendrons aux équipages de l'eſcadre angloiſe un hommage également impartial. Leur valeur s'étoit ſignalée dans cette rencontre avec un éclat qui leur mérita la diſtinc-

1781. tion bien flatteuſe de la voir couronnée par les mains du Roi d'Angleterre en perſonne. Georges III, accompagné du Prince de Galles, s'étoit tranſporté à Sheerneſs afin de juger par lui-même de l'état de la flotte qui venoit de s'y réfugier en grande partie. Il y trouva pluſieurs vaiſſeaux dans un état déplorable. Le Berwick avoit ſes ſabords enfoncés, tous ſes agrès en pièces, ſon beaupré & ſon grand mât emportés, le corps criblé de boulets. La Princeſſe Amelia de quatre-vingt canons, ne faiſoit que de joindre, & l'on peut juger de ſa ſituation par ſon retard. Le Preſton avoit reçu trente-quatre boulets de quarante-deux à ſa flottaiſon, & perdu ſon grand mât & ſon beaupré ; ſes autres mâts, vergues, agrès étoient conſidérablement endommagés. Le Buffalo n'avoit guère moins ſouffert, & l'on en peut dire autant des autres vaiſſeaux ; mais les équipages faiſoient encore bonne contenance. Touchée de ce ſpectacle, Sa Majeſté ordonna que l'Amiral paſſât ſur l'Yacht qu'elle montoit ; elle

le reçut tête découverte, & lui fit les remercimens les plus affectueux. On dîna ſur ce vaiſſeau; que le Roi quitta pour ſe rendre à bord de l'Amiral, où l'on aſſembla les principaux Officiers de l'eſcadre. Le cercle étant formé, Sa Majeſté ſe plaça ſous l'étendard royal, & donna l'accollade au brave Parker qui fut créé Chevalier au bruit des acclamations de tous les équipages, & des ſalves de tous les canons de la flotte. Il y avoit là de quoi animer Hyde Parker à la pourſuite des nouveaux ennemis, ſur qui la Grande-Bretagne avoit ſur-tout à cœur de faire tomber les plus terribles coups de la guerre; mais cette démarche du Roi d'Angleterre & les circonſtances honorables qui l'accompagnoient, n'appaisèrent point le juſte reſſentiment du Vice-Amiral qui, piqué d'avoir manqué la victoire par la faute du miniſtère (1), donna ſa démiſſion & ſe retira du ſervice. Les Anglois eurent quatre cens

1781.

(1) Parker avoit demandé à l'Amirauté des vaiſſeaux de renfort, qu'il ne put obtenir.

1781. quarante-cinq hommes tués ou bleſſés dans le combat opiniâtre de Dogger Bank; & la flotte hollandoise ſe vit hors d'état de pourſuivre ſon voyage dans la Baltique; elle reprit ſa route pour le Texel, où elle rentra avec ſon convoi. Un de ſes vaiſſeaux de guerre avoit coulé bas dans ce trajet.

Rencontre de deux frégates angloiſes & de deux hollandoiſes.

Ce plan de deſtruction & de vengeance dirigé particulièrement contre la Hollande, eut dans les mers d'Europe ſa principale exécution contre les vaiſſeaux de la République qui, dans la confiance d'une pleine paix, & ſe repoſant ſur la foi des traités, regagnoient leurs ports ſans protection & ſans eſcorte; mais dans les quatre parties du Monde, les Hollandois ſoutinrent glorieuſement l'honneur de leur pavillon, toutes les fois qu'ils eurent à combattre des ennemis reconnus. Dans la matinée du 30 Mai, il y eut un combat ſanglant entre les deux frégates angloiſes la Flora & le Creſcent, l'une de trente-ſix & l'autre de vingt-huit canons; & le Briel & le Caſtor vaiſſeaux hollandois qui n'en montoient que

vingt-ſix. Le Briel n'en força pas moins le Creſcent à ſe rendre. Le Caſtor fut moins heureux ; mais cette frégate n'amena pavillon qu'à la dernière extrémité. Lorſqu'elle ſe rendit à la Flora, elle avoit perdu ſon Capitaine & près de ſoixante hommes de ſon équipage. Cependant ces deux priſes ne reſtèrent point aux vainqueurs. La frégate le Briel étoit ſi maltraitée, qu'elle ſe vit hors d'état de prendre poſſeſſion du Creſcent. Elle n'avoit plus ni mâts ni gouvernail, & ce fut avec beaucoup de peine qu'elle arriva juſqu'à la baie de Cadix où elle vint ſe réparer. Quant à la frégate le Caſtor, voici comme elle fut dégagée. Après s'être ragréés de leur mieux, les deux bâtimens anglois voguoient avec leur priſe par le degré de latitude 47. n. lorſqu'ils découvrirent dans la matinée du 19 Juin, deux vaiſſeaux qui leur donnoient la chaſſe. Le Capitaine anglois William Peer qui commandoit la Flora, vira vent-arrière & ſe porta vers le Creſcent & le Caſtor, ſe flattant que l'apparence de leur force réunie

1781.

1781. pourroit ralentir l'ardeur de la pourſuite. Il ſe trompa ; les vaiſſeaux ennemis continuèrent la chaſſe, & le Capitaine anglois ne jugeant pas qu'il fût prudent de haſarder une action, fit prendre à chacun de ſes vaiſſeaux une direction différente ; mais il eut la mortification de voir le Caſtor repris par une des frégates françoiſes, tandis que l'autre pourſuivoit le Creſcent qui ne paroiſſoit pas devoir lui échapper.

L'état des morts & des bleſſés fut à-peu-près égal, c'eſt-à-dire, d'environ cent hommes de part & d'autre ; mais il fut glorieux pour les Hollandois d'avoir pu diſputer la victoire à pertes égales, avec un ennemi qui dans cette nouvelle rencontre leur étoit bien ſupérieur en forces. On ne craint pas de répéter que pendant toute cette campagne, l'Angleterre n'eut d'autre avantage ſur la Hollande que celui de combattre des ennemis ſans défenſe : tous les Hollandois diſperſés ſur les mers lointaines ſe croyoient encore les alliés de la Grande-Bretagne.

1781.

Le Duc de Richmond protege les Hollandois prisonniers en Angleterre.

Graces à cette erreur des Hollandois, les Anglois avoient fait beaucoup de prises sur la marine commerçante des sept Provinces-Unies, & par conséquent un grand nombre de prisonniers, dont le traitement ne fut pas toujours conforme aux loix que l'humanité prescrit même envers des ennemis vaincus. Pour adoucir le sort de leurs malheureux compatriotes, une souscription de cinq cens mille livres fut proposée aux habitans d'Amsterdam, & remplie au profit des Matelots hollandois détenus prisonniers en Angleterre. Le Duc de Richmond, à qui l'on avoit cru devoir s'adresser pour cet objet louable, voulut bien se charger de veiller à ce que les deniers fussent appliqués à leur véritable destination; & il s'acquitta de ce soin avec un zèle qui prouva bien que son humanité ne connoissoit pas d'acceptions. Sans en être moins attaché à sa patrie, il s'établit, en quelque sorte, le protecteur de ses ennemis désarmés. Il voyoit dans les Hollandois d'anciens alliés, que des provocations intolérables avoient

1781. entraînés malgré eux dans la confédération des Puiſſances liguées contre la Grande Bretagne. Cette confédération étoit faite pour tempérer les fureurs de la vengeance, auxquelles l'Angleterre ſe portoit avec une affectation barbare contre la ſeule nation, dont elle eût pu conſerver l'alliance. Mais encore une fois, elle ne pardonnoit point aux Hollandois d'avoir refuſé de ſe précipiter avec elle dans un abyme d'où ils n'auroient pu la tirer; & ce fut le motif de cette animoſité, dont ils devinrent l'objet dans les deux Continens. Elle ſe ſignala particulièrement aux Indes occidentales; & la priſe de Saint Euſtache fut accompagnée de circonſtances atroces qui auroient flétri la gloire des vainqueurs, s'il y avoit de la gloire à vaincre un ennemi ſans défenſe, à faire la guerre au ſein de la paix, à ſurprendre une place ouverte au premier occupant. Telle étoit Saint-Euſtache, lorſqu'une eſcadre angloiſe compoſée de quinze vaiſſeaux de ligne, de trois frégates & de trois bombardes, parut le 3

Février devant la rade de cette iſle; mais cette expédition avoit été précédée d'un événement qu'il faut indiquer.

1781.

Tentative de Rodney ſur l'iſle de Saint-Vincent.

A ſon retour de l'Amérique, où il n'avoit rien exécuté, l'Amiral Rodney trouva les Indes occidentales dans la conſternation ſur les ravages qu'avoit occaſionnés le terrible ouragan, dont on a fait mention ailleurs. Heureuſement que les flottes françoiſes venoient d'abandonner ces parages; cette dernière circonſtance parut favorable à l'Amiral. Se voyant maître de la mer, où perſonne ne lui diſputoit l'empire, il projeta des conquêtes, bien perſuadé que la victoire couronneroit ſes entrepriſes. Dans cette confiance, il s'étoit préſenté devant l'iſle de Saint-Vincent, avec tous ſes vaiſſeaux & quatre mille hommes de débarquement. Elle n'étoit défendue que par ſix ou ſept cens François; mais l'ancien Commandant, M. de Montel, y avoit fait de ſi bonnes diſpoſitions, que cette petite garniſon ſuffit pour écarter les Anglois qui, s'étant rembarqués, vinrent tenter

1781. Prise de Saint-Eustache.

l'expédition plus facile de Saint-Eustache où il y avoit tout au plus cent trente Soldats la plûpart invalides. Pour se rendre maîtres de l'isle, il suffisoit aux Généraux anglois de se montrer avec leur formidable armée; mais voulant donner quelque importance à cette expédition, ils y mirent beaucoup d'appareil. L'Amiral Hood qui commandoit l'avant-garde, poussa sa bordée jusqu'à la pointe du Nord, investit la rade, & vint y mouiller ensuite avec la majeure partie de l'escadre. Le reste parut destiné à croiser devant Saint-Eustache pour empêcher les évasions. A midi, un parlementaire fut détaché avec quatre fusiliers, pour aller notifier à M. de Graaf, Gouverneur de l'isle, la déclaration de guerre faite aux Etats-Généraux par le Roi d'Angleterre, & sommer ce Gouverneur de rendre l'isle à sa Majesté Britannique. M. de Graaf, après avoir assemblé son Conseil; demanda à capituler. Sa demande fut rejetée, & il fallut se rendre à discrétion. Pareille sommation fut faite pour la reddition de la rade; le Comte de Billand qui comman-

doit une frégate hollandoiſe, y répondit à coups de canon,& n'amena pavillon qu'à la dernière extrémité. Cette conduite courageuſe irrita l'Amiral, & donna lieu à un Conſeil de Guerre où l'on mit en délibération ſi l'on ne raſeroit pas le bourg de Saint-Euſtache; le réſultat fut qu'il valoit mieux en enlever les richeſſes que de les détruire. A trois heures & demie, les Anglois prirent poſſeſſion du fort, au nombre de deux mille cinq cens hommes qui formoient les deux tiers de l'armée du Major-Général Vaughan. On ne devoit attendre que pillages & dévaſtations, de la part, de ce guerrier impitoyable qui, dans l'Amérique ſeptentrionale, avoit incendié la ville d'Eſopus, & déſolé les campagnes le long des bords de la rivière d'Hudſon. L'Amiral Rodney ternit ſa gloire & flétrit ſes lauriers en participant aux cruautés de Robert Vaughan. Les troupes furent logées à diſcrétion chez les particuliers, à qui l'on enleva ce qu'ils avoient de plus précieux; toute l'iſle fut traitée comme une ville priſe d'aſſaut; les 1781.

1781. vainqueurs n'épargnèrent pas toujours la vie des habitans.

Fruits de cette conquête.

En arrivant à Saint-Euſtache, l'Amiral avoit détaché trois vaiſſeaux & deux frégates à la pourſuite d'un convoi de vingt-quatre voiles hollandoiſes qui en étoient ſorties le premier Février ſous l'eſcorte du Mars, vaiſſeau de ſoixante canons. Ce vaiſſeau fut bientôt pris, & le Contre-Amiral Krall qui le commandoit ne put ſauver le convoi, malgré la belle défenſe qu'il oppoſa plus d'une heure à l'attaque de l'ennemi, & qu'il eût prolongée bien au-delà, s'il n'avoit été renverſé par un boulet de canon. D'autres diſent que ce brave Commandant mourut de chagrin à la vue des traitemens barbares qu'on faiſoit éprouver à ſes compatriotes.

Outre ces vingt-cinq voiles, les Anglois trouvèrent dans la rade cent quarante bâtimens de toutes les nations, dont pluſieurs furent de bonne priſe; ce fut une perte inappréciable pour les Hollandois. L'Amiral Rodney voulant ajouter de nouvelles captures à celles qu'il avoit déjà faites, laiſſa flotter dans l'iſle le pavil-

ſon de la République; & ce piège tendu à la bonne-foi des navigateurs, attira dans ce port regardé comme neutre, plusieurs navires tant françois qu'américains : en moins de six jours, il y en eut dix-sept qui se laissèrent prendre à cette ruse. 1781.

Les Anglois prennent Déméraray & Essequibo. Importance de ces établissemens.

La conquête de Saint-Eustache fut célébrée en Angleterre avec le plus grand éclat ; on tira le canon de la tour de Londres, on sonna les cloches, on fit des chansons où les plaisanteries britanniques ne furent pas épargnées aux malheureuses victimes d'une surprise aussi funeste aux Hollandois, que peu glorieuse pour leurs vainqueurs. Cette conquête si facile mit sous la domination des Anglois les isles de Saint-Martin & de Saba ; elle leur valut aussi la petite isle françoise de Saint-Barthélemi. Mais toutes ces prises furent encore moins avantageuses à la Grande-Bretagne, que l'acquisition des Colonies hollandoises de Déméraray & d'Essequibo, dans le continent de l'Amérique méridionale. Quoique ces établissemens eussent été soumis aux mêmes termes que l'isle de St-Eustache, leurs habitans

1781. éprouvèrent un traitement plus humain que ceux des isles nouvellement conquises. Ils durent cette faveur à l'importance de leurs colonies, qu'il falloit apprivoiser au joug de la Grande Bretagne ; elle s'en promettoit plus d'avantage que de toutes ses possessions dans les Indes occidentales.

Les établissemens de Démérary & d'Essequibo prennent leurs noms des rivières qui en baignent le territoire ; ils sont situés environ à trente lieues Ouest de Surinam. Leur existence ne date que de 1743 : aussi les appelle-t-on colonies naissantes ; les plus belles maisons y sont construites en bois. On compte dans les deux peuplades environ onze mille blancs & plus de quatre-vingt-six mille esclaves. Le produit annuel de ces colonies étoit, lors de l'acquisition, d'environ dix mille bariques de sucre avec du rum en proportion ; de cinq millions de livres de café, de huit cens mille livres de coton, & d'une quantité indéterminée d'indigo & de cacao. C'étoient des établissemens à ménager ; & quoique le Général Cuningham les eût d'abord soumis aux

termes les plus durs, MM. Rodney & Vaughan prirent ſur eux d'adoucir ces termes, & les Colons furent maintenus dans la propriété de leurs poſſeſſions, & dans le privilége de ſe gouverner par leurs loix, aux conditions toutefois qu'ils prêteroient ſerment d'allégeance, & ſe mettroient ſous la protection de la Couronne d'Angleterre; qu'ils exporteroient ſur des vaiſſeaux anglois, leur productions dans ce Royaume ou dans les iſles de Tabago & de la Barbade. Quant au Commandant & autres Officiers hollandois, il leur fut libre de paſſer en Hollande avec tous leurs effets ſur un bâtiment parlementaire. Les troupes eurent également à ſe louer de la modération des vainqueurs. 1781.

M. de la Motte-Piquet s'empare d'un convoi chargé des richeſſes de Saint-Euſtache.

On ne peut diſſimuler que toutes ces conquêtes faites en moins de ſix ſemaines, ne fuſſent un vrai triomphe pour les Miniſtres d'Angleterre, dont l'ambition, à cette époque, étoit ſur-tout de juſtifier par des ſuccès l'imprudente démarche qui venoit de les engager dans une nouvelle guerre; mais ce triomphe ne fut pas de longue durée.

1781. Dans l'ivreſſe de ſa gloire, ou plutôt dans l'accès de ſon aveugle joie, l'Amiral Rodney ſe hâta de faire paſſer en Angleterre des monumens de ſes victoires. Trente-deux vaiſſeaux chargés en grande partie des richeſſes enlevées aux habitans de Saint-Euſtache, avoient mis à la voile ſous l'eſcorte du Sandwich, & de trois autres vaiſſeaux de ligne, aux ordres du Commodore Hotham. Leur navigation fut heureuſe juſqu'à la hauteur des Sorlingues environ quarante lieues du cap Lézard; mais à cette latitude, ils furent rencontrés le 2 Mai par l'eſcadre de M. de la Motte-Piquet, compoſée de l'Invincible que montoit ce Commandant, de cinq autres vaiſſeaux de ligne, & de quatre ou cinq frégates. Le Commodore n'ôſa pas haſarder un combat contre des forces auſſi ſupérieures. Sans perdre un inſtant, il s'éloigna avec ſes vaiſſeaux de guerre, & fit pour ſon convoi le ſignal de *ſauve qui peut.* Les vaiſſeaux françois étoient à portée de la flotte angloiſe, & tandis qu'une partie de l'eſcadre pourſuivoit le Commodore Ho-

1781.

tham, les frégates la Sybille & la Levrette donnerent dans le convoi, & plusieurs navires furent amariné s. Après douze heures de chasse, tous les vaisseaux rejoignirent l'Invincible ; ils avoient déjà pris treize bâtimens ennemis, & le lendemain 3 Mai un pareille nombre fut obligé de se rendre. Le 4 au matin, M. de la Motte-Piquet voulut profiter du vent pour arriver à Brest ; mais le tems vint à changer dans la matinée du lendemain, & le retour de l'escadre fut différé de quelques jours. Le Général détacha le lougre le Chasseur avec la relation de cet événement.

En dépouillant les malheureux Colons de Saint-Eustache, l'Amiral Rodney n'avoit pas cru sans doute travailler pour les François. Cette perte enlevoit aux Anglois le principal fruit de leurs conquêtes ; & ce ne fut pas le seul événement qui leur fit éprouver les retours cruels de la fortune.

Combat peu meurtrier entre le Comte de Grasse & l'Amiral Hood.

M. de Grasse étoit arrivé à la Martinique, où il prit le commandement des flottes, d'abord destiné à M. de la Touche-Tréville ; ses forces

1781. étoient ſupérieures à celle de Rodney, & ſa préſence, ou plutôt celle de ſon eſcadre alloit mettre un terme aux proſpérités des Anglois dans les Indes occidentales. Cependant Sir Samuel Hood étoit allé à ſa rencontre avec toute l'eſcadre angloiſe, ſi l'on excepte le Sandwich de quatre-vingt-dix canons, & deux autres vaiſſeaux de même force que Rodney gardoit à Saint-Euſtache pour la sûreté de ſa conquête. Le Samedi 28 Avril, le Ruſſel & l'Amazone croiſant entre Sainte-Lucie & la Martinique, découvrirent la flotte françoiſe avec un convoi très-conſidérable. Elle étoit compoſée de vingt-un vaiſſeaux de ligne & de quatre frégates. L'Amiral Hood n'avoit que dix-huit vaiſſeaux; ſon infériorité ne l'empêcha pas de faire voile au vent dans l'eſpoir de fermer à l'ennemi l'entrée du Fort-Royal. Le lendemain, quatre vaiſſeaux de guerre ſortis de ce port, joignirent l'eſcadre du Comte de Graſſe qui avoit trouvé le moyen de ſe procurer l'avantage du vent. Il y avoit là de quoi effrayer un courage

moins déterminé que celui de M. Hood & de ses équipages ; son armée n'en montra que plus d'ardeur pour le combat. L'action commença sur les onze heures & demie, & ne finit qu'à trois heures après-midi. Le feu cessa de part & d'autre, sans qu'on pût dire de quel côté penchoit la victoire ; mais Hood avoit eu la gloire de combattre avec des forces inférieures ; & jusqu'au Mercredi suivant, il fit de vains efforts pour engager son ennemi dans une seconde affaire. Le Comte de Grasse avoit d'autres vues, & son inaction dans cette circonstance, fut sans doute motivée par de bonnes raisons qui la justifient. (1) Quoi qu'il en soit, quelques jours après ce combat peu meurtrier (2) & nullement décisif,

1781.

(1) On débita que le Général françois avoit ordonné les plus habiles manœuvres; mais que n'ayant pu se faire obéir, il n'y eut rien d'exécuté.

(2) Il y eut du côté des Anglois quarante morts & cent cinquante blessés ; la perte des François fut encore moins considérable.

1781. l'escadre françoise se porta devant l'isle de Tabago avec la confiance d'un plein succes. Elle étoit d'autant mieux fondée, que le Marquis de Bouillé alloit diriger en grande partie cette brillante expédition. L'attaque de Tabago fut vive, prompte & décisive comme toutes les opérations militaires de cet excellent Officier. Cette conquête se fit, pour ainsi dire, sous les yeux de l'Amiral Rodney, dont les mouvemens annoncèrent d'abord quelqu'intention d'y mettre obstacle ; mais quoiqu'il eût des forces à peu-près égales à celles de M. de Grasse, il finit par ne rien entreprendre contre la flotte françoise. Entrons dans quelques détails sur cette expédition.

Le Marquis de Bouillé prend l'isle de Tabago.

Comme il étoit important de masquer les projets qu'on avoit sur l'isle de Tabago, il fut décidé qu'on dirigeroit une fausse attaque contre Sainte-Lucie ; & le Marquis de Bouillé se réserva de la commander en personne. Les troupes furent embarquées le 8 Mai, la flotte appareilla le 9 ; & le 10 à minuit on arriva à Sainte-Lucie. L'isle fut attaquée par trois en-

droits, & l'allarme se répandit dans tous les quartiers; ce n'étoit qu'une vaine menace, & tout cet appareil n'avoit rien de sérieux. Le Général françois connoissoit trop bien l'état du *morne Fortuné*, pour y compromettre ses forces; mais habile à tirer parti des circonstances, il eut le bonheur d'enlever l'Hôpital des Anglois, ce qui diminua la garnison ennemie d'environ cent hommes. Cependant le vaisseau le Pluton de soixante quatorze canons, l'Expériment, le Serapis plusieurs frégates & autres bâtimens de transport, furent détachés pour Tabago avec deux mille hommes sous la conduite de M. de Blanchelande; & après une croisière de quarante-huit heures devant Sainte Lucie, le Comte de Grasse se rendit le 15 au Fort-Royal de la Martinique: il étoit accompagné du Marquis de Bouillé, & emmenoit avec lui vingt-cinq vaisseaux & le reste des troupes. M. de Blanchelande s'acquitta parfaitement de sa commission; le 24, ses deux mille hommes débarquèrent heureusement, & s'emparèrent de la ville de Scarboroug & d'un petit fort qui la

1781.

1781. protégeoit. Ce Commandant s'y retrancha jusqu'à l'arrivée des Généraux qu'on attendoit à chaque instant. En effet, MM. de Grasse & de Bouillé reparurent le 30, avec trois milles hommes de nouvelles troupes, au moment où l'Amiral Rodney voulant suppléer à l'infériorité de ses forces par l'activité de ses dispositions, & se mettre à portée d'observer les mouvemens d'un ennemi supérieur, avoit remonté jusqu'à la Barbade, & envoyé delà six vaisseaux avec des troupes suffisantes pour tenir tête à M. de Blanchelande, & empêcher la prise de Tabago. Mais à la vue des vingt-cinq vaisseaux de ligne françois, l'escadre angloise prit la fuite, & le sort de l'isle fut décidé. M. de Bouillé débarqua avec ses trois mille hommes, se présenta devant le *morne Concorde*, l'enleva sans éprouver de résistance, & força le Major Ferguson à se mettre en pleine marche avec sa garnison. Les troupes françoises le plus en avant furent détachées à sa poursuite, & tout le reste fut bientôt mis en mouvement. Le Vicomte de Damas eut

ordre de s'établir ſur le morne que les ennemis avoient abandonné dans la nuit du 30 au 31. On les pourſuivit une journée entière. La chaleur étoit exceſſive, & les Soldats n'y réſiſtoient plus, lorſqu'ils atteignirent enfin les troupes angloiſes qui étoient en halte dans une gorge. Le Major Ferguſon, Commandant-Général de l'iſle, ſe vit forcé de capituler le 2 Juin; ſa garniſon mit bas les armes, & dépoſa ſes drapeaux. On y comptoit quatre cens hommes, tant de l'artillerie que du quatre-vingt-ſixième régiment, cinq cens Ecoſſois compoſant une milice équivalente à des troupes réglées, & un nombre conſidérable de Nègres armés; mais ces forces n'étoient point ſuffiſantes pour oppoſer une longue réſiſtance aux armées réunies de MM. de Bouillé & de Blanchelande, & l'on peut dire à la louange du Gouverneur Ferguſon, que la capitulation de Tabago ne fut propoſée qu'à la dernière extrémité. 1781.

Cependant l'Amiral Rodney, dans ſa lettre au Miniſtre, préſenta divers faits relatifs à cet évenement,

1781. ſous un jour peu favorable au Gouverneur ; &, comme on l'obſerve ailleurs, pour mieux exprimer ſon étonnement ſur la reddition de Tabago, il ne craignit pas d'ajouter que la priſe de cette iſle ſuppoſoit quelque choſe de bien extraordinaire. Le Gouverneur, dont le retour en Europe avoit devancé celui de Rodney, lut avec indignation, dans la gazette de la Cour, la relation de l'Amiral où cette phraſe recevoit une interprétation d'autant plus offenſante, que dans tout le cours du récit, il n'étoit point queſtion d'opérations du Gouverneur tendantes à reculer la priſe de Tabago. Les dépêches de l'Amiral laiſſoient au moins beaucoup de louche ſur la conduite de Ferguſon. Pour la juſtifier, le Gouverneur écrivit une longue lettre qu'il rendit publique. Cette apologie ſatisfaiſante à beaucoup d'égards, dégénère trop ſouvent en récriminations. Voici comme il la termine.

Inſinuations injurieuſes au Gouverneur Ferguſon.

« *Il faut*, dit Sir George, *qu'il* » *ſoit arrivé quelque choſe de bien ex-* » *traordinaire pour avoir déterminé* » *le Gouverneur Ferguſon à capitu-* *ler*,

Récrimination du Gouverneur.

» *ler*; mais il eſt bien plus extraor- 1781.
» dinaire qu'un Amiral anglois ayant
» vingt-un vaiſſeaux de ligne à ſes
» ordres, ait ſouffert qu'une eſca-
» dre de deux vaiſſeaux, de deux
» frégates & quelques ſloops, tînt
» aſſiégée une colonie angloiſe où
» il pouvoit ſe rendre en vingt-qua-
» tre heures, ſans donner de ſe-
» cours à cette colonie, ſans tâ-
» cher de détruire l'eſcadre aſſié-
» geante! Cette inaction paroît bien
» plus extraordinaire que la priſe
» d'une iſle ſans fortifications,
» qui n'avoit qu'une foible garniſon
» à oppoſer à une armée de vété-
» rans, dont le nombre excédoit
» cinq fois celui des aſſiégés. Peut-
» être auſſi paroîtra-t-il extraordi-
» naire que la flotte françoiſe ait fait
» le trajet de la Martinique à Tabago,
» avant que l'eſcadre angloiſe y ſoit
» arrivée de la Barbade, quoique
» j'euſſe dépêché un exprès à Sir
» George Rodney trente-ſix heures
» avant que le Général Blancheſande
» eût expédié un cutter pour deman-
» der un renfort. Tout le monde ſait
» que la traverſée de Tabago à la
» Martinique eſt plus que le double

» de celle de Tabago à la Barbade ».

1781.

Rodney & Ferguſon jugés également irréprochables.

Sir George ne répondit point formellement aux accuſations indirectes que renfermoit l'apologie du Gouverneur ; mais il circula différentes lettres anonymes où l'Amiral fut très-bien défendu, ſans que Ferguſon en parût moins irréprochable ; &, dans toutes cette affaire de pure récrimination, il n'y eut de part & d'autre de torts bien prouvés, que beaucoup d'indiſcrétion & d'animoſité. Rodney continua de jouir de la faveur du Monarque & de la confiance de la nation ; & pour dernière preuve que Ferguſon méritoit l'une & l'autre, ce Colonel produiſit l'adreſſe qui lui avoit été préſentée le 10 Juin par les habitans de l'iſle de Tabago ; elle étoit conçue en ces termes : » Nous, habitans de Tabago, demandons la permiſſion de reconnoître » avec la gratitude la plus vive, le » zèle & l'impartialité qui ont caractériſé votre conduite en qualité de Gouverneur de cette iſle, » ainſi que la bravoure avec laquelle vous l'avez défendue pendant neuf jours, contre une armée

» puiſſante. C'eſt d'après nos ſup- » plications que vous vous êtes ren- » du à cette armée, & dans l'unique » vue de ſouſtraire nos propriétés » à la deſtruction qui les menaçoit. » Nous nous flattons que la brave » conduite que vous avez tenue en » cette occaſion, vous recomman- » dera à l'approbation & à la faveur » de votre Souverain ».

1781.

Ce qu'eſt & fut l'iſle de Tabago.

Quoiqu'aſſez fertile, l'iſle de Tabago l'eſt beaucoup moins que la Grenade ; elle eſt plus petite de moitié, & n'a que dix lieues dans ſa plus grande longueur; ſa largeur moyenne eſt d'environ quatre lieues. Son port eſt sûr, commode & bien ſitué. Cette iſle avoit appartenue aux Hollandois, & leur fut enlevée en 1717 après un ſiége de ſix mois & ce fameux combat naval où d'Eſtrées leur coula bas tant de vaiſſeaux. Les François la négligèrent après la conquête, & n'y firent aucun établiſſement. En 1748, elle fut déclarée neutre par le traité d'Aix la-Chapelle, & les Anglois y commencèrent quelques défrichemens; enfin, ils en obtinrent la propriété en 1763, & la réunirent au

1781. Gouvernement de la Grenade & de Saint-Vincent qui leur furent cédées à la même époque. De riches planteurs s'y établirent, & y formèrent des ſucreries qui toutes réuſſirent très-bien. Lors de la priſe de Tabago, on y comptoit ſoixante plantations de ce genre, & environ cent habitations de la ſeconde claſſe en café, coton, indigo. Elles procuroient alors une exportation d'environ trois millions de livres tournois, & paroiſſoient ſuſceptibles d'accroiſſement. La culture y occupoit vingt mille Nègres eſclaves, & la population libre conſiſtoit en dix mille blancs de tout âge, & environ douze cens nègres ou mulâtres affranchis. Quelque avantageuſe que pût être l'acquiſition de cette iſle, Sa Majeſté n'en jugea pas la conquête aſſez importante pour admettre en ſa préſence les Envoyés qui en apportoient la nouvelle ; elle crut auſſi devoir ſe refuſer à ce que les drapeaux lui fuſſent préſentés ſolemnellement.

Rodney met à la voile pour l'Angleterre.

La priſe de Tabago termina, pour ainſi dire, la campagne dans les Indes occidentales, & l'Amiral

Rodney n'y jugeant plus sa présence nécessaire, fit embarquer sur le Gibraltar, l'un des plus forts vaisseaux de la flotte, tout ce qu'il put enlever des richesses qui se trouvoient encore à Saint-Eustache. Il s'y embarqua lui-même, & fit voile pour l'Europe, où il vint jouir de ses triomphes. Il avoit laissé le commandement de son escadre à l'Amiral Hood qui se mit à la poursuite de M. de Grasse, dont les vingt-quatre vaisseaux avoient appareillé le 5 Juillet de la Martinique pour se rendre à Saint-Domingue avec un convoi de cent cinquante bâtimens. Il vint mouiller le 16 au Cap-François, sans autre accident que la perte de l'Inconstante, frégate de ving-six canons, qui brûla dans la traversée, & dont on ne put sauver que vingt hommes. Il y apprit que l'Intrépide, vaisseau de soixante-quatorze canons, appartenant à l'escadre de M. de Monteil qui se trouvoit alors à Saint-Domingue, avoit éprouvé le sort de l'Inconstante dans la rade même du Cap. Personne ne périt dans cet incendie, dont

1781.

Incendie des vaisseaux françois l'Inconstante & l'Intrépide.

1781. la violence ne put être arrêtée par les ſecours les plus prompts & les mieux ordonnés. On s'étoit vu dans la néceſſité de faire échouer ce vaiſſeau près du petit carénage. Heureuſement qu'il faiſoit un grand calme; ſi la briſe eût régné comme la veille, c'en étoit fait des vaiſſeaux de la rade; le feu les auroit tous enveloppés, & peut-être détruit de fond en comble & le port & la ville.

Beau trait de M. Dupleſſis Parſeau.

Il n'y avoit plus d'eſpoir de ſauver l'Intrépide, & l'équipage l'avoit abandonné par ordre de M. Dupleſſis Parſeau. Ce brave Capitaine y reſtoit avec ſes Officiers. Leurs prières & les larmes de ſon fils, jeune homme de quinze ans, ne pouvoient le déterminer à deſcendre avec eux dans la chaloupe; il étoit réſolu de périr ſur ſon bord. Il embraſſa tendrement ſon fils, & lui ordonna de s'éloigner avec les autres Officiers. Le jeune homme ſe rendit près du Général, & lui fit part de la courageuſe réſolution de ſon père. M. de Monteil envoya ſur le champ un canot au brave Capitaine, avec ordre de venir le trouver. M. Dupleſſis Parſeau obéit, & le canot étoit à peine à

cinquante pas de l'Intrépide, lorſque ce vaiſſeau ſauta en l'air. 1781.

La flotte de la Jamaïque échappe à M. de Graſſe. Allarmes dans cette iſle.

Après avoir embarqué les bataillons d'Agénois, de Gâtinois & de Tourraine, M. de Graſſe remit à la voile le 25 Août pour l'Amérique ſeptentrionale avec toutes ſes forces, qui conſiſtoient en vingt-huit vaiſſeaux de ligne, quatre frégates & trois cutters. Il s'étoit engagé dans le rapide canal de Bahama, dont aucune armée n'avoit ôſé riſquer le paſſage depuis l'Amiral Boſcawen, qui, dans la guerre précédente, tenta heureuſement cette navigation, lorſqu'il vint attaquer la *Havane*. Le paſſage du vieux lac réuſſit également à M. le Comte de Graſſe; il s'en tira ſans autre accident que la rencontre de l'Amiral Hood, qui lui livra un ſecond combat encore moins déciſif que le premier, & qui retarda tout au plus de quelques heures l'arrivée du Général François à ſa deſtination. En prenant la route périlleuſe du lac de Bahama, ſon objet avoit été d'intercepter la flotte de la Jamaïque, l'une des plus riches qui fût jamais ſortie de Port-Royal. Elle y rentra heureuſement

1781. le 21 Juillet ; mais cinq ou ſix jours plus tard, elle tomboit dans les eaux de l'eſcadre françoiſe ; & pour concevoir quelle perte c'eût été pour le commerce d'Angleterre, il ſuffit de ſe rappeller que cette flotte de cent quatre vingt ſix voiles portoit quarante deux mille cinq cens tonneaux, & environ quatre mille hommes. Elle s'étoit éloignée de Port-Royal, jusqu'à la diſtance du Cap Maiſi. Son retour précipité jeta la terreur dans l'iſle, parce que l'armée de Graſſe n'étoit alors qu'à cinq ou ſix lieues des traîneurs, & qu'on la ſuppoſoit réunie avec les forces eſpagnoles de la Havane pour tenter une deſcente à la Jamaïque. L'allarme y fut univerſelle, & déjà l'on parloit d'y proclamer la loi martiale; mais le Comte de Graſſe avoit d'autres vues, & l'objet de ce mouvement qui cauſoit de ſi vives inquiétudes aux habitans de l'iſle angloiſe, étoit de ſe porter ſur la Cheſapeak, & d'y traverſer les opérations de Lord Cornwallis.

Avant que d'expoſer comment M. de Graſſe influa dans le mauvais ſuccès de l'expédition du Général an-

glois, il faut remonter à quelques événemens antérieurs qui préparèrent cette cataſtrophe déciſive. 1781.

Que tout préſage la ruine des Anglois.

On a vu que l'effort de la guerre ſe faiſoit particulièrement ſentir dans les parties méridionales de l'Amérique, & toujours ſans beaucoup d'effet pour la déciſion de la grande querelle qui fixoit les regards du monde entier. Je ne rappellerai point ici les expéditions peu importantes, & la plûpart manquées, des Généraux Arnold & Leſlie; la retraite forcée du Général Cornwalis après la victoire de Camden; le triomphe exagéré du Colonel Tarleton ſur M. Sumpter; la priſe du fort Saint-George par les Eſpagnols ſur la côte de Honduras; l'expulſion des Anglois de la rivière Tinto & de leurs établiſſemens pour la coupe du bois de campêche, leurs défaites partieles, ou nos échecs infructueux, tant ſur le continent que ſur les mers qui l'environnent: tous ces petits faits appartiennent en grande partie à la campagne précédente, & n'eurent d'autre importance que de hâter l'événement dé-

cisif qui alloit consommer l'étonnante révolution de l'Amérique. Nous touchons enfin au dernier acte de cette grande tragédie. La catastrophe dès longtems annoncée ne pouvoit plus se reculer que par des tours de force, des combinaisons toujours sages, une prévoyance infaillible & toujours victorieuse des moindres obstacles. Les choses en étoient au point qu'une simple méprise dans les opérations de la campagne, devoit ruiner toutes les ressources de l'Angleterre en Amérique ; mais par une fatalité bien malheureuse, & sans doute par l'effet naturel de leur position désespérée, la politique des Anglois, leur habileté, leur génie pour la guerre les abandonnèrent tout-à-fait dans cette circonstance. On en jugera sur le simple exposé des faits.

1781.

Détails antérieurs à l'affaire de Guild-Ford.

L'affaire de Guild-Ford-Court-House fut l'événement de la campagne, le plus heureux en apparence, & l'un des plus funestes en effet pour les Anglois, auxquels il inspira une confiance aveugle qui les poussa vers l'abîme où nous les

verrons bientôt ſe précipiter. Entrons dans quelques détails antérieurs à cet événement. 1781.

Marche victorieuſe de Cornwalis.

Le plan de Cornwallis, pour la campagne d'hiver, avoit été de pénétrer dans la Caroline du nord, & de confier pendant ſon abſence la Caroline méridionale à Lord Rawdon, avec ordre de s'y tenir ſur la défenſive. En conſéquence de ce plan, le 15 Janvier il prit ſa route pour les hauteurs, dans l'eſpérance de battre, chemin faiſant, ou de chaſſer de la Caroline du ſud, un corps d'Américains aux ordres du Général Morgan, & par une marche rapide de gagner la *Pedée*, de s'établir entre ce poſte & la Virginie, d'engager le Général Greene dans une action, ou de le forcer à une retraite précipitée. Tous ces projets réuſſirent en partie, & en moins de quinze jours, Lord Cornwallis arriva par des chemins impraticables juſqu'à la Catawba, dont les Américains occupoient tous les gués dans un eſpace de plus de quarante milles. Cependant il falloit tenter le paſſage; & quoique trois cens hommes de Milices commandés

1781. par le Général Davidſon défendiſſent la rive oppoſée, l'armée angloiſe paſſa le gué de M. Cowan qui avoit plus de deux cent cinquante toiſes de largeur, & où chaque Soldat étoit ſouvent dans l'eau juſqu'à la ceinture. L'Infanterie Légère ayant gagné le rivage, tua ou mit en fuite ce qui s'offrit devant elle. Trois ou quatre morts & trente-ſix bleſſés furent tout ce qu'il en coûta, & ce paſſage difficile ne pouvoit s'exécuter à moins de frais. Lorſque toute la colonne eut paſſé, le Lieutenant Colonel Tarleton fut détaché avec la Cavalerie & le vingt-troiſième régiment à la pourſuite des trois cens Miliciens de Davidſon, dont il acheva la déroute; & pouſſant ſa marche juſqu'à dix milles du gué, il rencontra un autre corps d'environ quatre cens hommes, dont cinquante furent tués ou faits priſonniers. Cette expédition jeta l'allarme parmi la Milice dans tout le diſtrict d'Yadkin, où ſe rendit l'armée de Cornwallis. Cependant le Général Morgan avoit abandonné ſon poſte & marchoit vers Saliſbury. On atteignit ſon arrière-

garde dans la ſoirée du 3 Février, & on lui enleva quelques chariots; mais il eut le tems de paſſer la riviere tant à gué que ſur des bancs, & l'on ſut bientôt que le Général Greene étoit en marche pour former à Guild-Ford ſa jonction avec Morgan. Comme il n'avoit pu raſſembler la Milice de la Caroline ſeptentrionale, & qu'il n'avoit point reçu des renforts de la Virginie, il dut éviter une affaire ſur la côte méridionale de la Dan, & ſe hâter de la traverſer; ce qu'il fit avec tant de célérité, qu'il ne ſe trouva pas un Soldat ſur la rive lorſque le Général qui s'étoit mis à ſa pourſuite arriva le 15 au bac de Boyd. Il y auroit eu de la témérité à Lord Cornwallis d'ôſer pénétrer dans la Virginie par ce côté-là; deux raiſons s'y oppoſoient: la puiſſance de cette province, & la foibleſſe de l'armée britannique. Après avoir donné quelque repos à ſes troupes, il marcha à petites journées vers Hillsboroug où il arbora l'étendard britannique. Il y fit une proclamation à laquelle ſe rendirent quelques faux freres du parti Américain;

1781.

1781. deux cens furent enveloppés & mis en pièces par un détachement de l'armée de Greene, qui, ayant repassé le Dan avec des renforts considérables, obligea Cornwallis à transporter son camp près de la Crique d'Allamance, d'où il détacha le Lieutenant Colonel Tarleton, pour aller découvrir les desseins de l'ennemi. A quelques milles du camp, cet Officier rencontra la légion de Lée & trois ou quatre cens hommes de Milice aux ordres du Colonel Preston; il les attaqua, les mit en déroute & leur fit quelques prisonniers. Cet échec des Américains fut suivi peu de jours après d'une autre affaire où Lord Cornwallis en personne, défit un corps nombreux de la Milice Virginienne, & dispersa les troupes légeres des Américains. Le gros de l'armée de Greene avoit précipité sa retraite de l'autre côté de la rivière Haw, où il attendoit de la Virginie de nouveaux renforts sans lesquels il n'ôsoit risquer une affaire générale. Cependant la difficulté de faire subsister les troupes dans un pays épuisé, fit prendre au Général anglois la

résolution d'ouvrir une communication entre son armée & les vaisseaux qu'il avoit dans la rivière *Capfear*; mais pour remplir le grand objet de sa pénible campagne, celui de rassembler sous ses drapeaux tout ce qu'il y avoit de royalistes dans la Caroline septentrionale, il falloit éviter de paroître se défier de ses forces, & continuer par conséquent à montrer le même empressement pour une affaire décisive. Pour se conformer à ce plan, Lord Cornwallis vint camper le 13 Mars, entre les fourches de la rivière Deep, où il apprit qu'un renfort considérable venoit de porter l'armée de Greene à neuf ou dix mille hommes, qu'ils marchoient pour attaquer les troupes britanniques, & que déjà ils étoient à Guildford environ à douze milles du camp. Sans perdre une minute, l'armée angloise se mit en mouvement, & le lendemain matin à quatre milles de Guild-Ford, la garde avancée rencontra un corps ennemi qu'elle défit; & continuant sa marche, elle trouva l'armée continentale postée sur un terrein élevé à quinze cens

1781.

1781. pieds environ de Court-House. Elle paroissoit disposée à hasarder la bataille; & Lord Cornwallis n'étoit pas venu pour s'y refuser.

Rélation angloise de l'affaire de Guildford.

Après avoir fait leurs dispositions respectives, les deux Généraux ordonnèrent l'attaque, & l'action commença vers une heure & demie après midi. Le Major Général Leslie qui commandoit la droite de l'armée angloise, mit bientôt en déroute tout ce qu'il avoit d'ennemis en front; & le Lieutenant Colonel Webster qui commandoit la gauche, n'eut pas moins de succès; il défit entièrement l'aile droite des Américains. Cependant entre leur ligne & la tête de leur colonne, il y avoit un bois dont l'épaisseur ménagea de fréquentes pauses à l'ennemi, & d'où il faisoit un feu irrégulier, mais assez vif, qui ne laissa pas d'incommoder l'armée britannique & de retarder ses progrès. Enfin le second bataillon des Gardes ayant gagné le terrein ouvert près de Guild-Ford-Court-House, eut à combattre un corps d'Infanterie continentale qui lui étoit de beaucoup supérieur en nombre, & qui après une foible ré-

fiſtance, n'eut de reſſource que la fuite pour éviter une défaite abſolue. 1781.
Le détachement anglois le pourſuivit dans les bois avec trop d'ardeur, & il fallut eſſuyer un feu très-vif de la part de cette Infanterie qui s'étoit ralliée, & de celle des Dragons du Colonel Washington qui le chargèrent avec autant d'impétuoſité que de ſuccès. La Cavalerie continentale fut repouſſée à ſon tour par les Grenadiers du 71e régiment & par le feu bien dirigé de deux pièces de canon qu'avoit amenées le Lieutenant M. Cléod, Commandant de l'Artillerie. Le ſecond bataillon des Gardes ſe rallia bientôt, & ſe voyant ſoutenu par les Grenadiers, il revint à la charge avec une nouvelle intrépidité. Enfin le vingt-troiſième & le trente troiſième règiment, l'Infanterie légère & une partie de la Cavalerie, firent des prodiges de valeur qui décidèrent la victoire de ce côté-là. L'ennemi perdit dans cette première déroute quatre pièces de canon & deux chariots munitionnaires. La canonnade ſe continuoit encore avec fureur à l'aile droite de l'armée royale. Le Lieute-

1781. nant Colonel Tarleton s'y porta avec de la Cavalerie, & sa présence ranima le courage des combattans; l'attaque devint encore plus vigoureuse, & l'action fut bientôt terminée à l'avantage de l'armée britannique. Les troupes continentales se retirèrent dans le plus grand désordre; mais comme leur Cavalerie avoit peu souffert, & que celle de Cornwallis étoit excessivement fatiguée, ce Général ne crut pas devoir poursuivre l'ennemi dans sa retraite, dont le terme fut Iron-Workes à dix-huit milles du champ de bataille. Dans la première action le nombre des morts n'avoit été que de douze hommes du côté des Anglois, & celui des blessés d'environ quatre-vingt-dix; dans l'affaire du 15 Mars, cent des leurs restèrent sur la place, & ils en eurent quatre cens de blessés. S'il faut s'en tenir aux relations britanniques, la perte des Américains fut beaucoup plus considérable; quelques-unes la portoient à dix-huit-cens hommes; mais tous ces rapports sont exagérés à l'avantage de l'armée angloise, & pour démêler la vérité, il faut comparer

les relations des deux partis. C'eſt dans cette vue que nous allons extraire des lettres du Général Greene, le précis de cet événement ſi diverſement préſenté dans les papiers anglois américains. 1781.

Rapport du Général Greenè ſur le même événement.

Le 12 Mars, les ennemis avoient paſſé le gué de High Rock, & le 14, ils étoient à Guild Fort. Dans la matinée du 15, on apprit qu'ils s'avançoient ſur le grand chemin de Saliſbury; l'armée américaine ſe mit auſſitôt ſur trois lignes. La milice de la Caroline du Nord compoſoit la première; elle étoit commandée par les Généraux Eaton & Buller. La milice de la Virginie formoit la ſeconde ſous les ordres de Stevens & Lawſon. La troiſième ligne conſiſtoit en deux brigades, l'une de la Virginie & l'autre du Maryland; elles avoient pour chef le Colonel Williams. Un détachement d'Infanterie légère, les Dragons du premier & du troiſième régiment commandés par le Colonel Washington, & le régiment de Chaſſeurs aux ordres du Colonel Lynch, formoient un corps d'obſervation pour la ſûreté de l'aile droite. Les Colonels Lée & Camp-

1781. bell protégoient l'aîle gauche, l'un avec sa Légion & l'autre avec un corps de Chasseurs. Le Général Greene rangea son armée en bataille, pourvut à la sureté des bagages, & attendit impatiemment l'approche de l'ennemi. Il savoit que dans leur position, les Anglois avoient peu de chose à espérer de la victoire même, & qu'ils étoient perdus si elle leur échappoit. Le Colonel Lée s'étoit porté en avant avec sa Légion & les Chasseurs; il eut à soutenir une vive escarmouche contre le Colonel Tarleton, dont la troupe fut maltraitée. Le Capitaine Armstrong chargea la Légion angloise & tua ving-neuf Dragons; mais l'ennemi s'étant renforcé, Lée fut contraint de se retirer & de prendre sa position dans la ligne. L'action commença par une canonnade qui dura vingt minutes. Les Brigades américaines qui devoient soutenir ce premier effort, tinrent peu de tems, & une partie recula sans avoir fait feu; la milice de la Virginie fut aussi repoussée après une belle défense. Enfin l'action devint générale; les troupes continentales firent par-

faitement leur devoir, & le combat fut très-opiniâtre; mais les troupes angloises durent quelqu'avantage à la supériorité de leur discipline. Elles se disposoient à tourner l'armée américaine par la droite, & déjà elles faisoient un mouvement pour l'enfermer; le Général Greene s'apperçut de leur dessein, & pour en empêcher l'exécution, il ordonna la retraite. Pendant ce tems, le brave Colonel Washington à la tête d'un corps de Cavalerie & secondé du premier régiment des Marylandois, chargeoit une Brigade ennemie: il l'enfonça à coups de bayonnettes, & la détruisit presqu'entièrement. Les Américains se retirèrent en bon ordre, & passèrent le gué de Fork River, à trois milles environ du champ de bataille; ils y attendirent les traîneurs, & se portèrent le lendemain à dix milles de Guild-Ford. Ils s'étoient vus dans la nécessité d'abandonner l'artillerie à l'ennemi, faute de chevaux pour la conduire. Sans compter les prisonniers & les soldats qui s'égarèrent, la perte des Anglois tués ou blessés fut d'environ six cens hommes; 1781.

celle des Américains ne fut que de
1781. trois cens. On obſervera que cette relation a été publiée par ordre du Congrès.

Inutilité des triomphes de Cornwallis.

Le contraſte eſt frappant dans les deux rapports qu'on vient d'extraire, & l'on en doit conclure qu'il y a beaucoup à rabattre des exagérations britanniques ; mais que les palliations du Général Greene affoibliſſoient trop la perte des Américains. Quoi qu'il en ſoit, Lord Cornwallis eut quelqu'avantage à l'affaire de Guild-Fort, & les ſuites de cette journée répondirent d'abord aux vues de ce Général. Il pénétra dans la Caroline ſeptentrionale juſqu'à Wilmington, y renouvella ſes proclamations, & parvint à détacher du parti républicain un petit nombre d'Américains effrayés de ſes menaces, ou ſéduits par ſes promeſſes ; mais ces proclamations & les exploits de Cornwallis dans les deux Carolines ne devoient rien produire de bien déciſif pour l'Angleterre, & ne pouvoient retarder l'affranchiſſement de ces provinces.

Echec des Américains près de Camden.

Tandis que ce Général hâtoit ſa marche vers le Nord, le ſort de la

Caroline Méridionale étoit confié à Lord Rawdon & au Lieutenant Colonel Balfour qui commandoient, l'un ſur les frontières, & l'autre à Charles-Town. Après l'action de Guild-Ford, Greene tourna ſes vues contre cette province que l'abſence de Cornwallis affoibliſſoit conſidérablement. Le 19 Avril, il arriva devant Camden, avec pluſieurs corps de milice. Huit cens hommes de troupes aux ordres de Rawdon, formoient la garniſon de cette place, & pour les attaquer, le Général américain attendoit les renforts que lui amenoient le Colonel Lée & le Brigadier Marion. Voulant prévenir cette jonction, Rawdon ſortit de Camden dans la matinée du 25, arriva ſur les dix heures au camp des ennemis, & fondit ſur eux à l'improviſte. Les piquets avancés eſſuyèrent le premier feu des Anglois, & le ſoutinrent avec beaucoup de courage. La ligne ſe forma preſqu'au même inſtant, & fut bientôt engagée dans un combat très-vif. La troupe de Rawdon parut d'abord s'ébranler, & ſa gauche plioit déjà ſenſiblement, lorſque deux

1781.

1781. compagnies du premier Régiment de Maryland ſe débandèrent. Ce mouvement ſe comuniqua aux autres Compagnies du méme corps, qui, dans ſa retraite entraîna tout le ſecond régiment. Ils furent ralliés l'une & l'autre; mais l'ennemi avoit eu le tems de gagner les hauteurs, d'en déloger l'artillerie américaine, & de tourner en flanc les troupes en déſordre, qui ſe trouvoient engagées ſur le front. Parmi ces troupes étoit le deuxième régiment de Virginie, qui, ayant deſcendu la montagne, s'étoit avancé à quelque diſtance. Celui du Colonel Campbell avoit auſſi plié en quelques endroits. Le Général ordonna la retraite, n'eſpérant plus regagner l'avantage qui lui promettoit d'abord tout l'honneur de cette journée. Au commencement de l'action, le Colonel Washington força les ennemis, tant Cavalerie qu'Infanterie, à ſe retirer précipitamment du côté de la ville; & avant que les troupes américaines abandonnaſſent leur terrein, il avoit fait deux cens priſonniers, dont il ne put emmener que cinquante hommes. Le Colonel

Colonel se couvrit de gloire en cette rencontre ; s'il eût été secondé, l'armée de Green auroit enveloppé toute la garnison de Camden, l'eût faite prisonniere, & seroit entrée dans la ville. Les sages dispositions du Général Américain sembloient devoir en assurer la conquête ; mais une terreur panique, dont les troupes les plus braves ne sont pas toujours exemptes, avoit jeté le désordre dans cette petite armée, qui fit pourtant sa retraite sans beaucoup de perte, jusqu'à trois milles de la place. Cet échec des Américains leur coûta deux cent cinquante hommes, en y comprenant les blessés, les prisonniers & les cent trente Soldats qui s'égarèrent. La perte des Anglois ne fut guère moins considérable, & l'avantage qu'ils remportèrent dans cette journée, fut au moins balancé par la réduction du Fort Watson qui se rendit aux troupes continentales le 19 du même mois, après un blocus de trois ou quatre jours.

1781.

Cette place étoit une des plus fortes de la Caroline ; & ce fut pour

Ils prennent le fort Watson.

1781. les Colonels Lée & Marion une véritable gloire de l'avoir enlevée, sans autre perte que deux hommes tués & trois blessés. Elle étoit fournie d'abondantes munitions de guerre & de bouche, & défendue par une garnison d'environ deux cens hommes, dont cent neuf furent faits prisonniers. Encore une fois cette conquête compensoit bien le petit désavantage des Américains devant Camden, échec auquel les Anglois donnèrent trop d'importance dans leurs gazettes qui, pour la plûpart, ne sont pas exactes dans la relation de cet événement. A les en croire, la déroute des Américains fut complète, & malgré la supériorité de leur nombre, Rawdon les battit à plate couture, les força de lâcher pied, les poursuivit l'espace de six milles, & mit le Général Greene dans la nécessité de fuir jusqu'à cinq lieues de Camden. Cet échec est encore plus exagéré dans les dépêches de Balfour à Lord Germaine; il y fait monter la perte des ennemis à cinq cens hommes tués, blessés ou faits prisonniers; il termine sa lettre par une rodomontade, & tire de

cette victoire les conclusions les plus satisfaisantes pour l'avenir. Mais nous arrivons au moment où les Américains vont prendre contre les Anglois, une revanche aussi terrible que décisive.

Combat naval entre MM. Arbuthnot & Destouches.

Avant que d'esquisser le tableau de ce grand événement, il nous reste à faire quelques réflexions sur un combat de mer assez important, pour mériter l'attention du lecteur; mais dont l'issue ne fut pas un triomphe pour le Vice-Amiral Arbuthnot, comme l'ont affirmé quelques papiers anglois. En débitant que les François avoient été battus, les gazetiers britanniques ne devoient pas ajouter qu'on ne leur avoit ni pris, ni coulé bas aucun vaisseau. C'est le sixième combat naval donné en Amérique; dont les Anglois se sont attribué l'honneur, sans qu'il y ait eu de leur côté l'apparence même d'une victoire. Puisqu'il s'agit d'Arbuthnot, on conçoit que son escadre a dû se mesurer avec celle de Rhode-Island commandée par M. Destouches, à qui cet honneur appartenoit, comme au plus ancien Capitaine, depuis la mort du Che-

Que les Anglois s'attribuent à tort l'avantage.

1781. valier de Ternay qu'il remplaçoit par *interim*. Le combat s'engagea dans la Chesapeak où les François cherchoient à débarquer quelques renforts sur la côte de Norfolk. Arbuthnot arriva à tems pour empêcher l'exécution de ce projet ; & ce fut tout le parti qu'il tira de sa supériorité, tant pour le nombre que pour la force des vaisseaux. Il y eut beaucoup de sang répandu de part & d'autre ; mais le Commandant françois eut du moins l'avantage de ramener en bon ordre à Rhode-Island son escadre accrue du Romulus, vaisseau de quarante canons, qu'il avoit pris aux Anglois peu de jours avant cette action. Cependant le Vice-Amiral Arbuthnot parle dans ses dépeches, de cette retraite honorable comme d'une fuite. » Je dois regreter, dit-» il, qu'en prenant la fuite de si » bonne heure, l'ennemi ait empê-» ché que l'action ne devint géné-» rale ». Mais pour faire partager ce regret à ses compatriotes, il ne falloit pas convenir que les huit vaisseaux de son escadre étoient dans le plus mauvais état ; qu'on fut

1781.

obligé de remorquer le Prudent & le Robuste pour les tenir à flot & leur faire gagner le cap Henry; que l'Europa naviguoit à peine, que le London ne pouvoit plus porter toutes ses voiles. Il faut avouer que les Anglois sont heureux de voir toujours leur ennemi prendre la fuite au moment où écrasés par son feu, ils ne sont plus en état de le poursuivre. Cette remarque est du gazetier le moins partial de l'Angleterre. « M. Arbuthnot, » ajoute-t-il, prétend que les François virèrent vent arrière immédiatement après que leur ligne eût été » rompue, & qu'ils en formèrent » une nouvelle; qu'il suivit leur » exemple, mais que le délabrement » de ses vaisseaux rendoit la poursuite impraticable. » Et il s'écrie à ce sujet: « ô Anglois! fermez l'oreille à de pareils aveux! O postérité! que le bruit n'en parvienne pas jusqu'à vous »!

Faux rapport du Vice-Amiral.

Dans ces mêmes dépêches le Vice-Amiral fait mention de ses pertes qu'il affoiblit, comme c'est l'usage, & de celles des François qu'il suppose très-considérables, en convenant

1781. qu'ils ont peu souffert dans leurs agrès. C'est encore un aveu qui paroît démentir les assertions précédentes.

Enfin Arbutnoth finit par jeter un coup-d'œil sur la position respective des Anglois & de leurs adversaires dans cette partie de l'Amérique. Il convient de la détresse d'Arnold & de sa petite armée également pressés par le besoin de vivres & par les mesures formidables dirigées contre lui ; mais il suppose le Marquis de la Fayette bloqué dans Annapolis avec le détachement qu'il y commande. A l'en croire, la milice continentale mécontente du service, est au moment de se disperser ; & il faudra que M. le Comte de Rochambeau differe son entrée dans la Virginie. Il ajoute que le plan de la campagne est tout à-fait déconcerté pour les rebelles, & que les événemens présens annoncent de solides avantages pour les armes de S. M. B. On verra tout à l'heure, que le Vice-Amiral Arbuthnot n'étoit pas bon prophete.

Cornwallis est harcelé dans sa marche par le Marquis de la Fayette.

Au premier mouvement de Lord Cornwallis pour se rendre de Charles-Town à l'embouchure de la

Chesapeak, le Marquis de la Fayette s'étoit mis en devoir de le harceler dans sa marche avec un corps d'Américains qu'il conduisit habilement, & qu'il sut placer avec tant d'avantage, que le Général Anglois, malgré sa supériorité, n'ôsa ni l'attaquer ni répondre à ses attaques. Il trouva tant d'opposition de la part du Général François, que ce fut avec de grandes difficultés qu'il pénétra dans la Virginie. Il n'y parvint qu'après avoir surmonté mille obstacles; & sa position y fut encore plus fâcheuse qu'elle n'avoit été jusqu'alors. L'orage qui s'étoit formé contre lui, s'approchoit rapidement; MM. Greene, Wayne & la Fayette avoient formé leur jonction, & à moins d'un renfort prompt & considérable, il falloit nécessairement que l'armée angloise se trouvât dans la même circonstance, & subît le même sort que l'armée du Général Burgoygne. Sir Henry Clinton étoit bien loin de prévoir ce malheur, lorsqu'il écrivoit à Lord Germaine, que la flotte de l'Amiral Arbuthnot étoit en mer avec un puissant renfort pour le Comte de Cornwallis, que le Mar-

1781.

Jonction de ce Général avec MM. Greene & Wayne.

1781.

quis de la Fayette ne pouvoit plus lui échapper, & qu'avec des forces auſſi redoutables dans la Cheſapeak, l'Angleterre devoit compter ſur la ſoumiſſion de tout ce qu'il y avoit de rebelles dans ces Provinces. Mais le 12 Juin, on vit reparoître à New-York la flotte, dont il eſt fait mention dans la lettre de Clinton, & qu'on ſuppoſoit alors occupée à gêner les opérations de l'armée françoiſe. Des lettres interceptées de Washington au Marquis de la Fayette avoient tout à coup répandu l'allarme dans cette place, & fait prendre à la fois le parti de rappeller Arbuthnot, & d'appliquer à la défenſe de New-York les deux mille hommes deſtinés à renforcer Lord Cornwallis. Dans une de ces lettres datées du 31 Mai, le Général Américain s'exprimoit en ces termes. » Après » avoir mûrement conſidéré nos » affaires ſous tous les points de vue, » une tentative ſur New York, dont » la garniſon peut conſiſter en huit » mille hommes, a été regardée » comme préférable à une expédi» tion du côté du Sud, parce que

La flotte d'Arbuthnot eſt rappellée à New-York.

Lettres de Washington interceptées. Que ces lettres ſont une feinte.

» nous ne ſommes pas maîtres de la » mer ».

1781.

Ce qui en réſulte.

L'arrivée de Cornwallis à York-Town, offroit une occaſion trop belle de ruiner les eſpérances de l'Angleterre en Amérique, pour laiſſer échapper cette occaſion. MM. Waſhington & de Rochambeau, dans leurs délibérations à Weatherfield, s'étoient décidés à venir attaquer cette place, & ſe promettoient d'y faire priſonnier le Général anglois avec toute ſon armée. En conſéquence, ils ſe portèrent ſur York-Town où tous les François de Rhode-Iſland ſe diſposèrent à les ſuivre; & pour aſſurer le ſuccès de l'expédition, le Général Américain fit des mouvemens qui confirmèrent le Commandant de New-York dans la réſolution de ne point dégarnir cette place. Le principal objet de la feinte n'étoit pas d'écarter d'York-Town les renforts de Clinton qui n'auroient pu la ſauver; mais de faire prendre le change à Lord Cornwallis, de l'endormir dans une fauſſe ſécurité, & de le fixer dans ſa poſition juſqu'à l'entier inveſtiſſement de l'armée bri-

1781. tannique. Cette adroite manœuvre réussit parfaitement aux Généraux de l'armée combinée. Clinton bien persuadé que c'étoit à lui qu'on en vouloit, se mit en défense à New-York, & Cornwallis ne songea pas même à se fortifier dans York-Town, où, à son grand étonnement, il se vit bientôt investi, & par les troupes de Washington & par celles qu'amenoit le Comte de Grasse, dont la flotte arriva presqu'aussitôt à l'embouchure de la Chesapeak.

Le Comte de Grasse annonce son arrivée dans la baie de Chésapeak.

Ce Général avoit annoncé le 15 Août son entrée dans la baie, avec trois mille trois cens hommes aux ordres du Marquis de Saint-Simon; & comme il étoit informé par le Comte de Barras de la situation de l'armée de Washington & de Rochambeau, des succès antérieurs de l'ennemi dans la Virginie & le Maryland, & de la possibilité de surprendre Cornwallis avec des forces navales supérieures; il fit part aux Généraux & de ses dispositions & de la force de son escadre qui étoit composée de vingt-huit vaisseaux de guerre. Les troupes combinées campoient dans le voisinage de

New-Port, lorsque la frégate la Concorde y apporta les dépêches du Comte de Grasse. Sur les avis de ce Général, l'armée de Rochambeau fut mise en mouvement le 19 avec deux mille Américains; un pareil nombre fut destiné à couvrir Westpoint en gardant la rive gauche de la rivière du nord. Pour masquer ce mouvement au Général Clinton, & lui persuader qu'on avoit des vues sur Staten-Island, le Comte de Rochambeau fit partir sur le champ un Commissaire des guerres, qu'il avoit mis dans le secret, pour aller établir une Boulangerie à Chatam qui n'est qu'à trois lieues de l'isle des Etats. Ce travail fut couvert par un petit corps d'Américains, dont une partie s'étant approchée de l'embouchure de Rareton, se fit cannoner exprès par les batteries du Général Clinton. Cette manœuvre exécutée avec autant de courage que d'adresse, confirma ce Général dans la résolution de garder les secours destinés à Lord Cornwallis, qui revenu de sa première sécurité, & se voyant presqu'investi dans la Virgi-

1781.

Autre feinte du Comte de Rochambeau

1781. nie, commençoit à prévoir le malheur de sa position.

Manœuvre du Comte de Barras.

Cependant le Comte de Barras, bien persuadé de l'avantage qui pouvoit résulter de sa jonction avec l'armée du Comte de Grasse dans la baie de Chesapeak, avoit fait ses dispositions pour s'y rendre. Le Glorieux, l'Aigrette & la Diligente chassoient en avant de cette armée, lorsqu'elle entra dans la baie ; ils eurent connoissance de la frégate la Guadeloupe & de la corvette la Loyaliste, qu'ils poursuivirent jusqu'à l'entrée de la rivière d'York. La corvette fut prise ; & le Glorieux accompagné de deux frégates, vint mouiller à l'embouchure de la rivière pour en former le blocus ; il fut renforcé le lendemain par les deux vaisseaux le Vaillant & le Triton. On s'empara le même jour de la rivière de James qui se jette dans la Chésapeak. L'Expériment, l'Andromaque & plusieurs corvettes se portèrent dans la rivière pour couper la retraite à Lord Cornwallis sur la Caroline, & protéger en même tems les canots & les chaloupes qui devoient transporter les

trois mille trois cens hommes du Marquis de Saint-Simon dans le haut de la rivière de James, à la diſtance d'environ dix-huit lieues du mouillage de Linhaven, occupé par l'armée navale. Les Marquis de Saint-Simon & de la Fayette arrivèrent le 2 Septembre avec leurs troupes, & ſe portèrent le ſurlendemain à Williamſbourg environ à cinq lieues d'York. Il ſuit de cet expoſé préliminaire, que le théâtre de cette importante expédition étoit une preſqu'iſle d'environ quinze lieues de l'Eſt à l'Oueſt, & de quatre à cinq du Nord au Sud, formée par les rivières York, James, & la baie de Chéſapeac. C'eſt dans cette preſqu'iſle que ſont les poſtes d'York, d'Hampton, de James-Town & de Williamſbourg, ancienne réſidence des Gouverneurs de la Virginie. 1781.

Combat entre les eſcadres du Comte de Graſſe & de l'Amiral Graves.

L'armée navale attendoit au mouillage de Linhaven des nouvelles de Washington, lorſque le 5 Septembre, ſur les huit heurs du matin, la frégate de découverte ſignala vingt-ſept-voiles à l'Eſt qui dirigeoient leur marche ſur la baie de Chéſapeak.

1781. On reconnut que c'étoit une flotte ennemie, & non celle du Comte de Barras, comme on l'avoit cru d'abord. On fut bientôt à portée d'obſerver ſes mouvemens, & l'on s'apperçut qu'elle ſe rangeoit ſur la ligne du plus près ſtribord, en faiſant paſſer les vaiſſeaux de force à ſon avant-garde. Le Comte de Graſſe ordonna de ſe tenir prêt à appareiller, & dès que la marée eût permis de mettre ſous voile, il fit ſignal de former une ligne de viteſſe, & en moins de trois quarts-d'heure, l'armée fut rangée en ordre de bataille. Le Général voyant qu'il n'y avoit point d'Officiers Généraux à ſon arrière-garde, envoya ordre à M. de Monteil d'aller en prendre le commandement. En formant leur ligne, les vaiſſeaux ennemis avoient conſervé le vent. A deux heures après midi, ils virèrent tous enſemble vent arrière, & prirent les mêmes amures que l'armée françoiſe. Dans cette poſition, ils ſe trouvèrent au même bord, ſans pourtant être rangés ſur des lignes parallèles, l'arrière-garde de l'Amiral Graves étant infiniment au

vent de ſon avant-garde. A trois heures, le Commandant françois s'apperçut que la ligne des vaiſſeaux de tête de ſon eſcadre n'étoit pas encore aſſez bien formée, & il ordonna une manœuvre qui procuroit à tous ſes vaiſſeaux l'avantage de combattre enſemble. Les deux têtes des armées s'approchèrent alors à portée de la mouſqueterie. Le combat commença ſur les quatre heures à l'avant-garde, commandée par M. de Bougainville, & bientôt les vaiſſeaux du corps de bataille prirent part à l'action. Le Comte de Graſſe deſiroit que l'engagement fût général. Pour y diſpoſer les ennemis, il fit ſignal à ſon avant-garde d'arriver; mais celle de l'Amiral Graves étoit fort maltraitée; il profita de l'avantage du vent qui le rendoit maître de la diſtance, pour éviter l'arrière-garde françoiſe qui faiſoit tous ſes efforts pour atteindre & l'arrière-garde & le centre de l'armée ennemie. Ce combat, dont le feu avoit été vif & meurtrier, ne ſe termina qu'au coucher du ſoleil. L'armée angloiſe tint le vent, &

1781.

1781.

L'Amiral se refuse à un second combat.

l'ayant conservé toute la journée du 6, elle en profita pour se réparer.

Le 7 à midi les vents changèrent à l'avantage de l'armée françoise; & jusqu'au soir du lendemain, cette armée fit tous les mouvemens nécessaires pour engager l'ennemi dans une seconde action. Il parut un moment vouloir présenter une ligne de combat; mais l'Amiral Graves vit le danger de cette manœuvre. Il fit arriver vent arrière à son armée pour se former sur son arrière-garde. Ce mouvement céda tout à fait le vent à l'escadre françoise, dont les Anglois s'étoient éloignés à toutes voiles; dans la nuit du 9 au 10, ils disparurent absolument. Le Comte de Grasse désespérant enfin d'amener l'Amiral Graves à une nouvelle action, & craignant qu'il ne le devançât dans la baie de Chésapeak, prit le parti d'y ramener ses vaisseaux, d'y continuer ses opérations & d'y reprendre ses équipages. Le 11, il mouilla sur le cap Henry où le Comte de Barras étoit arrivé la veille, pour effectuer sa jonction avec l'armée de Grasse.

1781.

Perte des Anglois.

Cette armée composée de vingt-quatre vaisseaux & de deux frégates, avoit eu en tête, dans la journée du 5, les deux escadres de Hood & de l'Amiral Graves qui réunissoient vingt vaisseaux de ligne & neuf frégates ou corvettes. Les quinze premiers vaisseaux de la ligne françoise eurent seuls part à l'action, & n'eurent à combattre qu'un pareil nombre de vaisseaux ennemis; toute l'arrière-garde angloise avoit refusé de se mettre à portée; mais de l'aveu des Commandans, cinq vaisseaux du centre ou de l'avant-garde furent très-maltraités, & particulièrement le Terrible qu'il fallut brûler, parce qu'il étoit hors d'état de tenir sur l'eau. Cet engagement fut beaucoup plus meurtrier pour les Anglois que pour leurs adversaires, dont la perte ne se monta qu'à deux cens hommes en y comprenant les blessés; dans ce nombre on comptoit dix-huit ou vingt Officiers.

Belle marche de l'armée françoise.

Cependant le Comte de Rochambeau avoit fait passer la rivière du nord à son armée. Il arriva le premier Septembre à Trenton sur la

1781. Delaware, & le 3 il étoit à Philadelphie, où ses troupes défilèrent dans le meilleur ordre, & rendirent au Président du Congrès assemblé les honneurs prescrits par la Cour de France. Le Congrès témoigna sa reconnaissance à l'armée françoise, dont il admira la discipline, & le bel ordre qui régnoit dans chaque brigade, même après une marche de deux cens soixante lieues. Les deux premières étoient commandées par M. Viomenil à qui cette marche fit le plus grand honneur, ainsi qu'au Chevalier de Chatellux, l'un des principaux Officiers de l'armée. Le 6 du même mois, elle étoit à l'embouchure de l'Elk, sur la baie de Chesapeak où les Généraux trouvèrent les dépêches du Comte de Grasse, qui leur faisoit part de son arrivée dans la baie, & du débarquement des troupes aux ordres du Marquis de Saint-Simon, pour joindre à James-Town le détachement du Marquis de la Fayette. L'Officier porteur de cette lettre n'étoit arrivé que depuis une heure, & ce fut un hasard bien heureux, que pour une expédition

concertée dans le nord de l'Amérique & dans les isles sous le vent, on se trouvât au rendez-vous de la baie de Chesapeak à une heure de différence. 1781.

Les troupes combinées arrivent successivement à Williamsbourg.

L'avant-garde de l'armée aux ordres du Comte de Custine, s'étoit embarquée sur des bateaux du pays; elle arriva le 19 à Williamsbourg; le reste des troupes s'y rendoit avec le Baron de Viomenil sur des frégates & des transports que M. de Grasse avoit envoyés à Baltimore. MM. Washington, de Rochambeau & de Chatellux avoient pris les devants par terre, à marches forcées de soixante milles par jour; ils arrivèrent le 14, & trouvèrent MM. de Saint-Simon & de la Fayette qui les attendoient dans une excellente position. Le 24, toute l'armée fut réunie à Williamsbourg. Les deux Généraux s'étoient rendus le 18 à bord de la ville de Paris, pour concerter les opérations avec le Comte de Grasse, qui ne tarda pas à quitter le mouillage de Linhaven où ses vaisseaux n'étoient point en sûreté, & vint au débouché des bancs de mill-Ground & de Horse-

Shœ pour s'y embosser dans le cas
1781. où l'Amiral Graves feroit mine de vouloir secourir Lord Cornwallis. D'ailleurs cette position donnoit les moyens d'accélérer le siége, par une plus grande facilité du transport des munitions; il y eut aussi trois vaisseaux nommés pour aller s'embosser à l'entrée de la rivière de James.

Investissement de York-Town.

Le 28, l'armée des alliés partit de Williamsbourg, à la pointe du jour, & se porta vers York-Town. Les sept mille hommes aux ordres de M. Rochambeau commencèrent l'investissement de manière à resserrer l'ennemi jusqu'à la portée du pistolet de ses ouvrages. Les trois brigades françoises s'étant partagées le terrein, vinrent camper à l'abri du canon des Anglois. Le Baron de Viomenil commandoit les Grenadiers & les Chasseurs de l'armée à l'avant-garde. Cet investissement se fit au plus près, sans la perte d'un seul homme. Le lendemain, l'armée américaine vint appuyer sa gauche & sa droite au bas de la rivière d'York, & l'investissement de York-Town se trouva complet,

1781.

La légion de Lauzun se porte à Glocester, ainsi que huit cens hommes de l'armée de Grasse.

& serré d'aussi près qu'il étoit possible. Cependant l'Infanterie de Lauzun s'étoit mise en marche, pour aller rejoindre sa Cavalerie qui avoit été dirigée par terre dans le Comté de Glocester, où le Brigadier général Wieden commandoit un corps de milice d'environ douze cens Américains. Toute sa légion s'y réunit le 28, jour de l'investissement de York-Town. La nuit du 29 au 30, l'ennemi craignant d'être insulté dans la position trop étendue qu'il avoit fortifiée, prit le parti d'abandonner tous ses ouvrages extérieurs, & de se réduire au corps de la place. Les François s'emparèrent des ouvrages abandonnés; ce qui leur facilita le moyen de resserrer l'ennemi dans un cercle encore plus étroit. On n'attendoit les équipages de l'armée que pour le 5 Octobre; l'artillerie de siége arriva six jours plutôt, & toute la journée du 30 Septembre fut employée à la débarquer. M. de Choisy étoit allé la veille, demander à M. le Comte de Grasse un détachement de ses troupes; il en obtint huit cens hommes avec les-

1781.

Echec du Colonel Tarleton.

quels il se rendit à Glocester : il y choisit sa position à trois milles de la place. Avec ce renfort, le Duc de Lauzun attaqua si vigoureusement le Colonel Tarleton, qu'il força son détachement à rentrer dans Glocester, avec perte de cinquante hommes.

A cette même époque, c'est-à-dire, le 3 Octobre, deux compagnies de Grenadiers & Chasseurs d'Agénois, & cent Volontaires aux ordres du Baron de Saint-Simon attaquèrent quelques piquets ennemis qu'ils forcèrent à se replier sur une des redoutes. Il n'y eut de blessés dans l'exécution de ce coup de main, qu'un Officier & quelques Soldats. Enfin la tranchée fut ouverte à York-Town, dans la nuit du 6 au 7 Octobre, & fut relevée dix fois dans l'espace de treize jours de siége. Le 17, Lord Cornwallis demanda une supension d'armes jusqu'au lendemain ; il n'obtint que deux heures, à l'expiration desquelles il fallut capituler. On employa tout un jour à discuter les articles de la capitulation, qui fut signée & conclue le 19 Octobre.

Capitulation de York-Town & de Glocester.

A midi les troupes françoises & américaines, avoient pris possession de deux redoutes; & sur les deux heures, la garnison défila tambour battant, portant en faisceaux ses drapeaux & ses armes. Il en fut de même à Glocester; les troupes ennemies l'évacuèrent ainsi que York-Town, pour être conduites dans l'intérieur du pays. Il se trouva dans ces deux postes six mille hommes de troupes réglées, quinze cens Matelots, cent soixante canons de tout calibre, huit mortiers, environ quarante bâtimens, dont un vaisseau de cinquante canons qui fut brûlé. Vingt bâtimens de transports avoient été coulés bas, & de ce nombre étoit la Guadeloupe, frégate de vingt-quatre canons. L'importante expédition de York-Town fut peu meurtrière pour l'armée combinée. L'état des morts s'y monta tout au plus à soixante-dix hommes, & celui des blessés n'étoit que d'environ deux cens. La perte des Anglois fut au moins le double, sans y comprendre les Officiers & Soldats qui s'égarèrent, & les Matelots & habitans de la ville qui

1781.

Pertes respectives des Anglois & des Alliés.

1781. périrent aux deux attaques de York-Town & de Glocester.

Traitement fait à l'armée prisonnière.

Le Comte de Cornwallis avoit demandé que les garnisons de ces deux places fussent envoyées aux parties de l'Europe auxquelles elles appartenoient respectivement, avec promesse de ne point servir contre la France, l'Amérique ou leurs alliés, jusqu'au moment d'un échange régulier. Cet article ne fut point accordé, & le Général Washington décida que l'armée prisonnière seroit dispersée dans la Virginie, le Maryland ou la Pensilvanie. Les termes de la capitulation furent d'ailleurs à peu près tels que les avoit proposés le Général anglois. L'armée eut tous les honneurs accordés à la garnison de Charles-Town. Les Officiers gardèrent leurs épées, & conservèrent ainsi que les Soldats toutes leurs propriétés. Quant aux procédés & au traitement particulier qu'ils éprouvèrent dans le commerce des François, ils furent si décens, si parfaitement honnêtes, que Lord Cornwallis dans sa lettre à Sir Henry Clinton, ne put s'empêcher de rendre ce témoignage à

la

la générosité de ses vainqueurs; 1781.
» les prévenances & les attentions
» obligeantes des Officiers françois,
» l'intérêt affectueux qu'ils ont paru
» prendre à notre situation, leurs
» offres généreuses & pressantes,
» toute leur conduite à notre égard,
» passent réellement les expressions
» de la reconnoissance, & feront,
» je l'espère, une juste impression
» sur la sensibilité de tout Officier
» britannique, lorsque la fortune de
» la guerre sera tomber quelques
» François en son pouvoir ».

Que Lord Cornwallis comptoit sur les renforts envoyés de New-York.

La lettre d'où ce détail est tiré, avoit été confiée à un Aide de Camp, parti sur la *Bonetta*, sloop de guerre qui fut laissé à la disposition du Général anglois avec cinquante hommes d'équipage, dont il devoit tenir compte en cas d'accident. Dans ses dépêches au Commandant de New-York, Lord Cornwallis déclare qu'il n'a jamais considéré le poste de York-Town sous un jour bien favorable, & que s'il n'eût eu la confiance d'être puissamment secouru, il n'auroit jamais tenté la défense de ce poste. « Informé, dit-il, de
» l'arrivée de Washington à Wil-

1781. » liamſbourgh, ou j'aurois tâché de » gagner New-York par des mar- » ches rapides du côté de Glocester ; » ou, malgré l'inégalité du nombre, » j'aurois attaqué les troupes alliées » en pleine campagne ; il n'étoit pas » impoſſible que la fortune ſecondât » l'effort de mes braves Soldats de ce » côté-là. Mais votre Excellence » m'aſſuroit du concours de la flotte » & de l'armée pour me tirer de ce » mauvais pas, & je n'ôſai pren- » dre ſur moi de haſarder aucune » de ces tentatives périlleuſes. Vo- » tre lettre du 24 Septembre me » donnoit avis, que le ſecours feroit » voiles le 5 Octobre ; en conſé- » quence, je me retirai dans l'inté- » rieur des ouvrages, me flattant » avec raiſon de prolonger la dé- » fenſe juſqu'à l'arrivée des ſecours » attendus ».

Des tentatives avant la capitulation.

Après avoir détaillé & la violence de l'attaque & l'inutilité de la plus brave réſiſtance, Lord Cornwallis ajoute que ſe voyant réduit à la cruelle extrémité ou de ſe rendre, ou de chercher ſon ſalut dans la fuite, il avoit préféré ce dernier parti, & fait préparer ſeize gros bateaux

pour la nuit du 18 au 19 Octobre, 1781.
tems marqué pour l'embarquement des troupes. Il se flattoit de sauver ainsi toute son Infanterie, à l'exception d'un foible détachement chargé de la capitulation pour les habitans de la ville, pour les malades & pour les blessés. On devoit remettre de sa part au Général Washington une lettre relative à cet objet. Toutes les mesures étant bien prises, l'Infanterie Légère, la majeure partie des Gardes, & plusieurs compagnies du vingt-troisième régiment s'embarquèrent à dix heures du soir, & la moitié des bateaux vint débarquer à Glocester: mais sur ces entrefaites, il survint une tempête qui dérangea le projet de Cornwallis. Les bateaux dérivèrent jusqu'au bas de la rivière; le passage fut jugé impraticable, & l'on ne songea plus qu'à ramener les troupes qui étoient à Glocester. Elles rejoignirent dans la matinée, sans beaucoup de perte. Cependant les ouvrages de York-Town tomboient en ruine, & il n'y avoit pas moyen de les réparer. L'opinion des Ingénieurs & des principaux Officiers

1781. de l'armée étoit que si le feu des ennemis continuoit quelques heures de plus, ce feroit un coup de désespoir de vouloir soutenir ces ouvrages. D'ailleurs la dyssenterie faisoit de grands ravages dans l'armée angloise, & les fatigues d'un service sans relâche avoient épuisé la vigueur des troupes qu'épargnoit la maladie. Ces considérations déterminèrent le Général à ne pas courir les risques d'un assaut, qui, vu le nombre des ennemis & la foiblesse de la place, ne pouvoit manquer d'avoir un plein succès. En effet, on comptoit dans l'armée des alliés au moins vingt mille hommes, dont huit mille étoient François. Quant au poste de York-Town, c'étoit moins une place fortifiée, qu'un camp retranché, exposé de toutes parts à l'enfilade; le terrein en étoit si désavantageux, qu'il ne falloit pas moins que la nécessité d'y protéger la marine, pour justifier les ouvrages qu'on y avoit construits à tant de frais.

Que Clinton eut tort de craindre pour New-York.

Il suit de cet exposé, que le poste de Cornwallis à York-Town ne fut pas du choix de ce Géné-

ral ; qu'il avoit reçu l'ordre de s'y porter de Charles-Town, & que les secours tant de fois annoncés & toujours retenus par Clinton, furent un autre ordre de ne point abandonner ce poste. L'habileté, dont il avoit donné des preuves à Cambden, autorise toutes les conjectures qui servent à justifier Cornwallis. Il dut voir, & sans doute il vit que la place, dont on lui confioit la défense, n'étoit pas tenable contre la forte armée de MM. de Rochambeau & Washington. Elle ne l'eût point été, même avec les renforts attendus de New-York ; & la faute de Clinton ne fut pas d'avoir rappellé les deux mille hommes embarqués pour aller secourir York-Town ; mais d'avoir pu croire que c'étoit à lui qu'on en vouloit dans cette circonstance. Assurément le poste de New-York étoit le dernier, dont les Américains songeassent à s'emparer. Quoi qu'il en soit, ce Général donna dans le piége qu'on lui tendit ; il s'occupa de la défense d'une place qu'on ne devoit point attaquer, & tranquille sur le sort

1781.

1781. de l'armée aux ordres de Cornwallis, il ne sçut qu'après l'événement que la jonction des troupes combinées avoit coupé la retraite à ce Commandant, & par conséquent livré cette armée à la discrétion de l'ennemi.

Mouvement tardif de ce Général pour secourir York-Town.

Cependant le Général Clinton, honteux de sa méprise, se mit en devoir, mais trop tard, d'en prévenir les funestes effets. Il fit embarquer des troupes, il s'embarqua lui-même & dirigea sa route vers York-Town; mais il en étoit encore bien éloigné, lorsqu'il apprit que l'armée angloise avoit mis bas les armes. Ce mouvement du Général Clinton n'eût rien produit, même en supposant que son arrivée à York-Town eût prévenu le désastre de Cornwallis. M. de Grasse étoit maître de la mer, & jamais le débarquement des renforts arrivés de New-York, n'eût pu s'effectuer en présence de son escadre; mais ce débarquement pouvoit avoir lieu, sans qu'il fût possible d'enlever à l'ennemi des postes qu'il avoit eu le tems de fortifier. Toute cette opération n'étoit donc qu'une

vaine parade qui auroit eu les suites les plus fâcheuses pour Clinton, si l'Amiral françois plus actif ou moins occupé ailleurs, s'étoit mis en mesure pour le faire repentir de cette démarche infructueuse & tardive.

1781.

A quels dangers sa retraite dut exposer les provinces méridionales.

La défaite du Général anglois eût ajouté, sans doute, à la gloire de la France dans cette partie du monde; mais n'eût guère empiré la situation de l'Angleterre en Amérique. Ses affaires étoient absolument ruinées & dans les Provinces du Nord & dans celles du Midi. En se portant à York-Town, Lord Cornwallis avoit abandonné la Géorgie & les Carolines à la merci des armées américaines; par ce mouvement il se coupoit toute communication avec Charles-Town & Savannah, & exposoit ces Places à tomber entre les mains du premier assaillant. L'événement fit voir toute l'imprudence, je ne dis pas des opérations du Général qui ne fit qu'obéir à des ordres supérieurs, mais de ces ordres mêmes, dont l'exécution la plus heureuse n'eût procuré que de foibles avan-

1781. tages dans la Virginie, & devoit néceſſairement entraîner de grands déſaſtres dans les Provinces méridionales. Le tort de Cornwallis, en quittant ces Provinces, fut d'avoir trop compté ſur la victoire, & de n'avoir point établi de Gouvernement civil dans la Caroline. Faute de Loix qui les protégeaſſent, les Royaliſtes n'ôsèrent ſe montrer, dès qu'ils eurent perdu de vue le Général & ſon armée. A meſure qu'il s'avançoit vers le nord, la crainte dût ſoumettre à la domination américaine tous ceux que la crainte en avoit détachés, & un grand nombre de ceux que l'ambition enchaînoit encore au parti de la Couronne. Dans le Sud de l'Amérique ce parti s'affoiblit au point de n'avoir, pour ainſi dire, une exiſtence impoſante, que dans les diſtricts de Charles-Town & de Savannah; mais ces conquêtes pouvoient échapper aux Anglois ainſi que beaucoup d'autres qui leur furent enlevées à l'époque de leur déſaſtre de York-Town, ou peu de mois avant ce grand événement.

La prise de Pensacola dans la Floride occidentale, avoit été pour les Espagnols, un triomphe presqu'aussi décisif que le fut pour les Américains, dans la Virginie, l'investissement de Cornwallis & de toute son armée. Cette conquête fut d'autant plus importante, qu'elle entraîna la reddition de toute la Province. Sans entrer dans les détails de cette expédition, nous observerons que la place & les forts de Pensacola se rendirent aux armes de Sa Majesté Catholique le 8 Mai, après douze jours de tranchée ouverte, & le soixante-unième depuis le débarquement des troupes Espagnoles à l'isle de Sainte-Rose. En moins de six semaines, les Anglois y avoient dépensé plus de soixante-douze mille livres sterling au travail des fortifications. La garnison étoit d'environ deux mille hommes, sans compter beaucoup de Nègres qui défendoient les forts, & une multitude de Sauvages auxiliaires qui, dispersés dans les bois, s'étoient rendus maîtres de la campagne. Plusieurs de ces Sauvages échap-

1781.

Prise de Pensacola par les Espagnols.

1781. pèrent; mais toute la garnison fut faite prisonnière, ainsi que le Major-Général Campbell qui commandoit les forces de Sa Majesté Britannique dans la Floride occidentale. Dans ses dépêches à Lord George Germaine, cet Officier observe que dans la matinée du 8 Mai, une bombe ayant éclaté près du magasin de la redoute avancée, mit le feu à la poudre qui étoit en dedans, & que bientôt le corps de cette redoute ne fut plus qu'un monceau de ruines. L'explosion fit perdre la vie à cinquante-six hommes & en blessa vingt-quatre. Les Espagnols voulant profiter de ce désastre, firent une première tentative pour livrer l'assaut; mais ils furent repoussés, & l'ennemi eut le tems d'enlever ses blessés. Un second assaut ne réussit pas mieux, & les assiégeans s'en tinrent au feu de leur mousqueterie, qui fut si constant & si vif, que le Général Campbell n'ayant aucune espérance d'être secouru, & ne pouvant se flatter de tenir encore longtems, ne crut pas devoir prodiguer, en pure

perte, le ſang & la vie de ſes braves ſoldats : dans l'eſpoir d'obtenir une capitulation honorable, il arbora un pavillon parlementaire ſur le fort George, & propoſa une ſuſpenſion d'hoſtilités, qui fut acceptée du Général Galvez. Le Major-Général Campbell & le Gouverneur Cheſter dreſsèrent des articles, dont quelques-uns ſouffrirent difficulté. Enfin la capitulation fut ratifiée par le Général eſpagnol, avec quelques modifications; &, dans la ſoirée du 9, il ſe mit en poſſeſſion de Penſacola. Le fort George & la redoute de la Marine royale ne furent livrés que le lendemain aux troupes de Sa Majeſté Catholique. Suivant les rapports britanniques, la force des aſſiégeans ne conſiſtoit pas en moins de ſept mille huit cens hommes, ſans y comprendre les équipages de quinze vaiſſeaux de ligne, de ſix frégates & de pluſieurs ſloops. Le Major Campbell ajoute que, de l'aveu des Officiers eſpagnols, ils avoient une artillerie ſuffiſante pour entreprendre le ſiége de Gibraltar. Quoi qu'il en ſoit, leur perte ne

1781.

1781. fut que de trois cens hommes, y compris les bleſſés. Celle des Anglois eût été encore moins conſidérable, ſans l'exploſion du magaſin à poudre qui leur tua, comme on l'a dit, cinquante ſix Soldats, & leur en bleſſa vingt-quatre.

Priſe de Saint-Auguſtin.

D'autres conquêtes ſignalèrent les armes eſpagnoles dans cette partie de l'Amérique. Une des plus importantes fut la priſe de Saint-Auguſtin, capitale de la Floride orientale. Le Général Galvez en fit l'inveſtiſſement avec une flotte de onze vaiſſeaux de guerre, & d'environ cinquante bâtimens de tranſport, ſur leſquels il y avoit quatre mille hommes. La place n'étoit défendue que par trois cens Anglois, & cette foible garniſon n'avoit pas l'eſpérance de ſe voir renforcée. Ce fut le 18 Août que les Eſpagnols effectuèrent leur débarquement. Ils ne pouvoient choiſir, pour cette expédition, un moment plus favorable que celui où les François occupoient toutes les forces des Anglois dans les Provinces méridionales, & les mettoient par conſéquent dans l'impoſ-

ſibilité de faire paſſer le moindre ſecours dans la Floride : toutes les circonſtances néceſſitoient la prompte reddition de Saint-Auguſtin. Cette conquête rapide mit la Géorgie dans un danger extrême. Les deux branches de la Maiſon de Bourbon ſe trouvoient par-là rapprochés au point d'agir en même-tems dans les Provinces du Sud ; & de la jonction de leurs forces, on devoit conclure la ruine prochaine des Anglois dans ces Provinces, ſur le ſort deſquelles la ſupériorité des ſeuls François leur cauſoit déjà tant d'inquiétude.

1781.

Les Eſpagnols avoient pris le Fort de la Conception.

Quoique moins importante, quant à ſes effets, la priſe du Fort de la Conception, dont les Eſpagnols s'étoient emparés quelques tems auparavant, fut pour les armes de Sa Majeſté Catholique un événement tout auſſi glorieux que l'acquiſition de Saint-Auguſtin. Ce premier Fort, ſitué ſur la rivière de Saint-Jean, étoit défendu par une garniſon nombreuſe, qui ſembloit devoir le rendre imprenable; mais après une vigoureuſe défenſe, la place ſe rendit aux troupes Eſ-

1781. pagnoles de la province de Guatimala. Cette expédition coûta peu de monde aux assiégeans, & les Anglois y perdirent environ quatre cens hommes, tant sur mer que sur terre.

Projets échoués de Johnstone sur Buenos-Ayres.

Toutes les opérations de l'Espagne en Amérique, eurent plus ou moins de succès pendant cette campagne. Non seulement elle fit des conquêtes sur les possessions angloises; mais elle garantit les siennes des incursions les mieux concertées. Et ce ne fut pas seulement dans l'Amérique septentrionale qu'elle conserva cet ascendant; les parties méridionales du nouveau monde furent aussi le théâtre de ses triomphes; elle sut du moins y rendre inutiles les vains projets de la témérité britannique. Ceux du Commodore Johnstonne sur Buenos-Ayres, n'avoient point eu d'exécution; & malgré l'armement considérable qui fut équipé à ce dessein, le Vice-Roi Espagnol avoit tout disposé de manière à faire repentir les Anglois de leur imprudence, s'ils s'étoient présentés sur les rives de la Plata. Jus-

qu'à la fin de la campagne, cette bonne contenance du Gouverneur & de ses troupes écarta l'ennemi de ces parages.

1781.

Conspiration dissipée dans le Pérou.

Au défaut des Anglois, les Espagnols eurent à combattre dans l'Amérique méridionale un ennemi domestique, dont la révolte les allarma quelque tems sur leurs possessions dans le Pérou. Un chef de brigands appellé Tupac-Amaro, avoit conçu le projet de soulever le peuple contre l'administration espagnole; il se disoit de la race des Incas, & portoit l'habillement & les autres marques de souveraineté de ces anciens Enfans du Soleil. Il étoit parvenu à rassembler autour de lui une armée, plus considérable par le nombre, que redoutable par le courage. Avec cette armée, il avoit pourtant dévasté quelques Provinces, & commis des atrocités qui démentoient bien sa prétendue origine. Pour arrêter ses brigandages, on mit sa tête à prix, & l'on fit avancer de Lima, de Cusco & des autres places du Pérou, des troupes & des milices, sous les ordres du Maréchal-de-Camp

1781. Don Joſeph Delvalle. Le 9 Mars, cet Officier, avec dix-ſept mille hommes, s'étoit mis à ſa pourſuite des révoltés qui occupoient alors une colline eſcarpée auprès d'un village que Tupac appelloit ſa capitale. A l'approche des Eſpagnols il abandonna ce poſte, & rangea ſon armée en bataille dans la plaine ; elle ne put réſiſter au premier choc des troupes réglées. Les débiles Indiens ſe retirèrent en déſordre, & pluſieurs ſe noyèrent dans une rivière profonde & rapide qu'ils voulurent traverſer à la nage. Tupac fut moins heureux, il la paſſa ſur ſon cheval ; mais à peine étoit-il ſur le bord oppoſé, qu'il fut arrêté par un Cacique de ſa faction & livré aux Eſpagnols. Si la déroute de ſon armée n'eût pas été complette, la priſe du Chef auroit achevé de la diſſiper. On s'empara du Village, chef-lieu des révoltés ; on y trouva ſix pièces de canon, ſans compter celles que Tupac avoit laiſſées dans le champ de bataille. Ils étoient d'un calibre plus fort que ceux de l'armée Eſpagnole, & l'on ne

ſauroit expliquer comment cette artillerie avoit été tranſportée à quatre cens lieues dans les terres, ſans que le Gouvernement en eût eu connoiſſance. La femme, les enfans, l'oncle de Tupac tombèrent au pouvoir des vainqueurs, ainſi que pluſieurs caiſſes d'argenterie & deux malles remplies de papiers qui contenoient la correſpondance des rebelles & qui donnèrent toutes les notions qu'on pouvoit deſirer ſur les agents ſecrets de la conſpiration. En entrant dans la capitale de Tupac, Don Joſeph Delvalle fit pendre dix-huit de ces brigands. Leur Chef, ſa famille & ſes principaux Officiers furent envoyés à Cuſco, où leur ſupplice ne fut différé, qu'autant qu'il le falloit pour éclaircir tous les détails de ce ſoulèvement. 1781.

Quoique la déroute des Indiens fût d'une date bien antérieure aux autres triomphes de l'Eſpagne pendant la campagne d'Amérique, la relation n'en vint à Madrid qu'avec celle des victoires poſtérieures. Ce fut pour cette ville un ſujet de

1781. fêtes & d'actions de graces, qui signalèrent la joie & la pieuse reconnoissance des Espagnols.

Les nouvelles de l'Amérique portent la joie dans la cour de France.

Tandis qu'ils célébroient leurs triomphes sur les Anglois, la France éprouvoit les mêmes transports au récit des victoires de MM. de Rochambeau & de la Fayette. Le Duc de Lauzun & M. Duplessis Pascaut venoient d'arriver à Brest le 15 Novembre, sur la frégate la Surveillante, commandée par M. de Caillart; ils apportoient les dépêches des Généraux de l'armée victorieuse à York-Town. Elles confirmèrent les rapports jusqu'alors incertains de cette heureuse expédition, & détailloient plusieurs circonstances honorables aux Officiers qui l'avoient dirigée.

Nouvelles circonstances de l'affaire d'York-Town.

On y voyoit que le Comte de Rochambeau avoit pris le parti de faire attaquer les redoutes, afin de terminer promptement un siége, qu'il étoit essentiel de ne pas conduire jusqu'à l'entrée de l'hiver; que le Baron de Viomenil, & M. le Vicomte de Deux-Ponts, Mestre-de-Camp du régiment de ce nom, s'étoient particulièrement

distingués à cette attaque. Celui-ci ayant sauté le premier dans les retranchemens, avoit donné la main à un Grenadier pour l'aider à le suivre, & le voyant tomber mort à ses pieds, il retira sa main & la présenta à un second avec le plus grand sang-froid. Le Vicomte de Damas eut aussi la gloire d'y pénétrer un des premiers, & ce fut à l'insçu du Général, dont il étoit Aide-de-Camp. Mais de tous les Officiers françois, celui qui eut le plus de part au succès de cette grande entreprise, fut, sans contredit, le Marquis de la Fayette. Il avoit suivi pas à pas, le Général Cornwallis, l'avoit harcelé sans relâche, & nécessité sa perte en l'acculant dans York-Town. Aussi les François, les Américains, & les Anglois eux-mêmes faisoient-ils le plus grand éloge de ce Général, qui, très-jeune encore, n'en déployoit pas moins les talens d'un Grand Homme de Guerre. On admiroit en lui la douceur & la simplicité des mœurs, unies à toute la valeur de l'héroïsme. Lord Cornwallis, forcé

1781.

1781. d'admirer les qualités de ce Guerrier aimable, avoit demandé comme une grace de traiter avec M. de la Fayette, & de ne remettre ses armes qu'à lui. Le modeste Héros s'y refusa, & renvoya le Commandant Anglois au Général Washington, qui lui accorda une capitulation honorable. Elle l'auroit été davantage, si dans cette circonstance, les vainqueurs ne s'étoient crus obligés de rappeller aux Anglois, la rigueur qu'ils avoient mise dans la capitulation de Charles-Town. Tous les détails de la lettre du Comte de Rochambeau au Roi son Maître, exprimoient la satisfaction de ce Général, dans le témoignage qu'il rendoit, & de la bravoure des Soldats françois, & de la valeur éclairée des Officiers qui les commandoient sous ses ordres. Elle mérita à M. le Duc de Lauzun un accueil d'autant plus flatteur, de la part de Sa Majesté, qu'il étoit fondé sur les exploits brillans de cet Officier, dont l'éloge occupoit une place distinguée dans la relation du Général.

1781.

Te Deum en action de graces du succès des françois en Amérique.

Le succès des alliés en Amérique étoit un acheminement à la paix, & ce fut sous ce point de vue, que les opérations heureuses de cette campagne flattèrent surtout le Monarque François. Après en avoir retracé les événemens, dans sa lettre à M. l'Archevêque de Paris, & reconnu combien l'habileté des Généraux & la valeur des Troupes avoient rendu cette campagne glorieuse, il ordonna des Prieres en actions de graces, & le *Te Deum* fut chanté dans l'Eglise Métropolitaine de Notre-Dame de Paris. Peu de jours après, M. le Marquis de Ségur, Ministre de la Guerre, travailla avec Sa Majesté; & il y eut une promotion d'Officiers-Généraux des Armées de terre, où les vainqueurs de Cornwallis ne furent pas oubliés; mais cette promotion ne devoit point être rendue publique avant la fin de l'année; & ce qu'on sut alors, ou plutôt ce qui se débita, fut que le premier grand Gouvernement qui viendroit à vaquer, étoit promis au Comte de Rochambeau, & qu'en atten-

Promotion d'Officiers Généraux.

1781. dant, Sa Majesté lui accordoit un traitement de vingt huit mille livres de pension; que le régiment du Roi, Dragons, alloit passer au Vicomte de Noailles, par la démission du Marquis de la Fayette, à qui la France, en le rappellant à son service, réservoit le même grade que celui dont il jouissoit dans l'Armée des Etats-Unis; que le Chevalier de Chastellux obtiendroit un Gouvernement, en récompense de sa campagne d'Amérique; que M. de Charlus, fils du Marquis de Chartries, étoit nommé Major-Général de la Gendarmerie, & que le Prince de Broglie devoit le remplacer en Amérique, avec le grade de Colonel; on faisoit partir, avec le même titre, le Comte de Ségur, fils aîné du Ministre de la Guerre. Ce qu'il y a de certain, c'est que la plûpart des Officiers françois se disposoient à venir jouir de leurs triomphes au sein de la Patrie, & que leurs successeurs désignés brûloient de les remplacer dans le champ de la gloire, où la campagne prochaine sem-

bloit promettre de nouvelles moissons de lauriers. La frégate l'Andromaque venoit d'amener à Brest MM. de Charlus, de Laval, de Damas & de Deux-Ponts. On conçoit avec quels transports la France accueillit ces jeunes Héros. Ce dernier apportoit quelques drapeaux enlevés à l'armée de Lord Cornwallis, & dont le Congrès faisoit hommage à Louis XVI.

1781.

Apparition de l'Amiral Graves devant la Chesapeak.

Les dépêches du Comte de Grasse, confiées à l'Andromaque, étoient datées du 27 Octobre, jour auquel l'Amiral Graves avoit fait une légère apparition devant la Chesapeak. La flotte francoise alors occupée à rembarquer ses troupes & son artillerie, s'embossa, & l'Amiral anglois ne jugea pas à propos de l'attaquer; il se tint à l'entrée de la baie toute la journée du lendemain, & le 29 il s'éloigna de manière que le soir même on l'avoit perdu de vue. On sut par l'Andromaque, que M. le Comte de Grasse alloit appareiller avec toutes ses forces, pour retourner aux Antilles; que le Com-

1781. te de Rochambeau devoit hiverner dans la Virginie, & que le Marquis de la Fayette se proposoit d'aller rejoindre le Général Greene, pour resserrer Charles-Town & meme l'attaquer, s'il voyoit jour à quelque succès dans cette tentative.

Victoire du Général Greene.

Le Général américain en avoit préparé le succès par l'affaire du 8 Septembre, qui fut une victoire signalée où les Américains se couvrirent de gloire. Ils n'étoient que neuf cens hommes de troupes réglées, & environ douze cens miliciens. L'Armée angloise; nouvellement renforcée par un détachement de la garnison de Charles-Town, se montoit à dix-huit cens hommes de troupes européenne. Ce fut à seize lieues de cette capitale que se livra la bataille. Les Anglois s'étoient arrêtés à Eutaw's-Springs (les Sources-d'Eutaw), où ils se proposoient d'établir un poste fixe. L'Armée de Greene étoit à sept milles du camp ennemi; elle se mit en marche à quatre heures du matin. Quatre bataillons de milice des deux Ca-

rolines

rolines composoient sa ligne de front, & la seconde ligne consistoit en trois petites brigades de troupes continentales. La Légion du Lieutenant-Colonel Lée, & les troupes de l'État qui couvroient les deux flancs de l'Armée américaine, rencontrèrent à quatre milles du camp, un parti de cavalerie & d'infanterie ennemies qu'elles chargèrent avec la bayonnette, qu'elles mirent en fuite, & dont il y eut un grand nombre de Soldats tués ou blessés. Les Américains pressèrent leur marche jusqu'à deux milles ; le feu recommença, & la milice le soutint avec tant de vigueur, que les postes avancés de l'ennemi furent obligés de reculer. Cependant elle se vit au moment de plier à son tour ; mais elle fut renforcée par la brigade de la Caroline septentrionale, dont les Soldats enrôlés depuis un mois, se battirent avec une opiniâtreté qui auroit fait honneur aux meilleures troupes de vétérans. Leur feu étoit vif & bien dirigé ; l'ennemi y répondoit avec une égale précision & la même intré-

1781.

1781. pidité. Dans ce moment de l'action, les Virginiens & les Marylandois, s'avancent ſous le feu d'une canonnade terrible, & au travers d'une grêle de balles qui pleuvent de tous côtés, ils bravent tous les obſtacles; ce choc violent ſe termine par la déroute des Anglois. Ils faiſoient encore quelque réſiſtance ſur la gauche; le Colonel Washington, qui commande le corps de réſerve, s'y porte avec tant d'impétuoſité, qu'il n'a pas le tems de rallier ſa troupe. Une diviſion de l'Armée, vaincue, s'étoit jetée dans une maiſon de brique, ſituée près des Sources, qui couvroient ſon arrière-garde. Une autre troupe avoit pris poſte dans un jardin paliſſadé & dans un bois impénétrable. Le Colonel fit les derniers efforts pour en déloger les Anglois; mais il eut ſon cheval tué ſous lui, reçut deux bleſſures & fut fait priſonnier. On eſſaya de forcer la maiſon avec quatre canons de ſix livres de balle; & tout le fruit de cette tentative fut d'expoſer au feu des Anglois un

grand nombre d'Officiers & de Soldats, employés au service de ces pièces. Le Général Greene ne crut pas devoir pousser plus loin son avantage, du moins pour le moment. Il prévoyoit que l'ennemi ne pourroit tenir ses postes encore long-tems, & qu'il seroit plus avantageux de l'attaquer dans sa retraite, que de s'opiniâtrer à le déloger. L'Armée continentale regagna donc le terrein qu'elle occupoit dans la matinée, ne laissant qu'un fort piquet sur le champ de bataille. Le lendemain le Général Marion & le Colonel Lée, furent détachés du côté de Charles-Town avec la cavalerie de la Légion, pour intercepter les renforts envoyés au secours de l'ennemi, ou retarder sa marche, s'il tentoit de se retirer, & donner ainsi aux troupes américaines le tems de charger l'arrière-garde angloise, & de completer sa défaite. Les ennemis se retirèrent dans la soirée du 9, laissant plus de soixante & dix de leurs blessés en arrière, & environ mille fusils qu'ils avoient brisés ou cachés dans les Sources

1781.

1781. d'Eutaw. L'Armée de Greene se mit à leur poursuite ; mais ils précipitèrent leur marche & gagnèrent les environs de Charles-Town. Ce Général fut sur-tout redevable de la victoire à l'usage vigoureux que les Virginiens, les Marylandois & une partie de l'infanterie, avoient fait de la bayonnette. Ceux du Maryland n'employèrent point d'autres armes ; & ce fut avec un acharnement qu'ils croyoient justifier, en criant aux ennemis : *Souvenez-vous de Cambden.* Cependant la victoire de Greene lui coûta cinq ou six cens hommes, y compris les blessés & les Soldats qui s'égarèrent. La perte des Anglois fut au moins le double de celle des Américains. Ceux-ci firent environ six cens prisonniers; & toute l'Armée britannique seroit tombée entre leurs mains, sans la maison de brique où elle s'étoit en partie retranchée, & dont la force & la position avantageuse sauvèrent un tiers de cette Armée. Les suites de sa défaite dans les Provinces du Sud, furent d'y réduire les Anglois aux seules posses-

1781.

ſions de Charles Town & de Savannah. Les déſaſtres de l'ennemi dans ces Provinces, étoient en grande partie l'ouvrage de Greene. Ses triomphes continus l'avoient déjà mis en état d'effectuer des échanges pour tous les priſonniers américains faits à Cambden & à Charles-Town, & il lui en reſtoit environ 1500, contre leſquels les Anglois n'avoient point d'échange à propoſer.

Washington remercie les troupes victorieuſes, au nom du Congrès.

Les proſpérités ſoutenues des armes américaines dans les Provinces méridionales, déterminèrent le Congrès à la réſolution d'après laquelle le Préſident fit paſſer au Général Greene les remerciemens des Etats-Unis, en reconnoiſſance du zèle, de la valeur & de la bonne conduite qu'il avoit déployés dans toutes ſes opérations militaires. Les mêmes témoignages furent tranſmis à tous les Officiers de l'Armée victorieuſe à York-Town; & ce fut au nom de cette auguſte aſſemblée, que le Commandant en chef les félicita ſur l'heureux événement de la journée du 19 Octobre. Tel fut le début de Waſ-

1781. hington, dans l'expreſſion de la reconnoiſſance des Etats, dont il étoit l'interpréte.

Expreſſion de ſa reconnoiſſance envers Sa Majeſté Très-Chrétienne.

» Les preuves génereuſes que » Sa Majeſté Très-Chrétienne a » données de ſon attachement à la » cauſe de l'Amérique, doivent, en » détrompant les eſprits les plus » abuſés, les convaincre des conſé» quences heureuſes & déciſives de » cette alliance, & inſpirer à tous » les Citoyens des Etats-Unis les » ſentimens d'une gratitude inalté» rable. Une flotte la plus nom« breuſe, la plus puiſſante qui ait » encore paru dans ces mers ; une » Armée d'un choix diſtingué tant » pour les Officiers que pour les » Soldats, ſont des gages ſignalés » de l'affection de notre auguſte » allié : c'eſt au concours de ces « forces puiſſantes, qu'eſt dû le » ſuccès éclatant que nous venons » d'obtenir ».

Eloges des Officiers françois & américains.

Le Général adreſſe enſuite ſes remerciemens aux Chefs de l'Armée, dont il nomme les principaux. Il ſe répand en éloges ſur M. le Comte de Rochambeau, dont les conſeils & l'aſſiſtance l'ont puiſ-

ſamment ſecondé : il le ſupplie de faire paſſer les témoignages de ſa reconnoiſſance aux Officiers des corps réunis ſous ſon commandement, & particulièrement à MM. de Viomenil, de Chatelux, de Saint-Simon & de Choiſi, qui dans l'affaire d'Yorh-Town ont eu la plus grande part au ſuccès de la cauſe commune. Il les prie d'offrir en ſon nom, aux régimens de Gâtinois & de Deux-Ponts, les trois pièces d'artillerie qu'ils ont enlevées à la pointe de l'épée, lors de l'attaque de la redoute qui fut emportée dans la nuit du 14 Octobre. Le Général américain paie enſuite le même tribut d'éloge aux Majors-Généraux de ſon Armée ; & MM. de la Fayette, Lincoln & Struben reçoivent des remerciemens pour les bonnes diſpoſitions qu'ils ont faites dans les tranchées. Il rappelle enſuite les talens & l'activité que les Colonels du Portail & Kerveller, ont développés dans la conduite des travaux confiés à leur direction. Enfin, il aſſocie à ſa gloire tous les Officiers & Soldats qui ont eu

1781.

1781. quelque part à la défaite de Lord Cornwallis ; & pour que la joie publique ſoit générale parmi les troupes, il ordonne qu'on mette en liberté tout Soldat empriſonné pour des fautes excuſables.

Que les Anglois riſqueront une nouvelle campagne.

Cette allégreſſe, premier fruit d'un triomphe déciſif, paſſa bientôt de l'Armée dans tous les ordres de la République américaine, & fut regardée comme un préſage heureux de la paix glorieuſe, qui devoit cimenter ſon indépendance. Tandis qu'elle jouiſſoit, par anticipation, des avantages d'une révolution prête à ſe conſommer ; & que la France voyoit dans un avenir prochain, la grande portion de gloire qui devoit lui revenir de cet heureux dénouement, l'Angleterre aux abois n'avoit plus d'eſpérance que dans ſon déſeſpoir. La cataſtrophe tant de fois annoncée, étoit déſormais inévitable même aux yeux de ſes Miniſtres ; mais la fierté britannique ſe refuſoit à cet aveu, & pour l'éluder encore une année, les Anglois ſe ſoumirent à tous les déſaſtres d'une nouvelle campagne.

1781.

Sa Majesté Britannique dispose le Parlement à seconder ses vues.

Dans son discours adressé aux deux Chambres du Parlement, Sa Majesté Britannique les informa le 27 Novembre, des fâcheux événemens de la guerre en Virginie, & des funestes résultats de l'entière défaite du Général Cornwallis; mais au lieu d'en conclure la nécessité de la paix, elle y prépara la nation à l'imposition des fardeaux additionels, qui devoient l'accabler lors des préparatifs d'une nouvelle campagne. Pour disposer la Chambre des Pairs à seconder les intentions de Sa Majesté, & leur faire adopter l'esprit de ce discours, Lord Southampton proposa l'adresse de remerciement. Cette motion délicate, dans la circonstance présente, exigeoit des talens plus qu'ordinaires de la part de l'Orateur : voici l'extrait de sa harangue.

Discours de Lord Southampton, tendant au même objet.

» J'ai l'honneur de parler à des » Pairs de la Grande-Bretagne, & » aucun de vous n'ignore que l'a- » battement dans l'infortune, est » étranger au caractère anglois; que » dans toutes les périodes de la mo- » narchie, le courage britannique

1781. » s'eſt élevé au-deſſus des revers ; » telle eſt du moins l'idée que nos » peres en ont donnée à tous les » peuples leurs contemporains. L'é- » xemple de nos peres doit nous » apprendre qu'il n'eſt de remedes » aux grandes calamités, que la » vigueur & la perſévérance. Il » fut un tems où la gloire de la Gran- » de-Bretagne fut obſcurcie par des » nuages paſſagers ; mais elle en » ſortit plus reſplendiſſante, & bien- » tôt on la vit briller d'un nouveau » luſtre. Je ne me le diſſimule pas, » Mylords ; nos derniers revers dans » la Chéſapeak ſont un coup terri- » ble pour l'Angleterre ; mais nous » trouvons une ſorte de conſolation » dans la conduite irréprochable » de Lord Cornwallis. On doit ſur- » tout applaudir à l'humanité qui » lui fit attacher aſſez de prix à la » conſervation des braves Sujets de » Sa Majeſté, pour ſacrifier à cette » conſidération le preſtige d'un peu » de gloire que lui promettoit une » réſiſtance d'ailleurs inutile. Lord » Cornwallis ne fut pas moins grand » dans ſa défaite, qu'il l'avoit été

» dans ſes victoires. Ce n'eſt pas, 1781.
» je le répete, que l'événement ne
» ſoit en lui-même infiniment triſte;
» mais gardons-nous, Mylords,
» dans cette circonſtance critique,
» de laiſſer échapper des mouve-
» mens indignes de notre caractère.
» Songez, Mylords, que tout l'Em-
» pire britannique a les yeux fixés ſur
» vous, & qu'il réglera ſa conte-
» nance ſur la vôtre; ſongez que
» l'Europe entière, que les deux
» Mondes vous obſervent, que
» l'on jugera partout de la ſituation
» de l'Angleterre, par l'impreſſion
» qu'aura faite ſur vous l'événe-
» ment fâcheux qui vient de vous
» être communiqué du haut du
» trône. Un grand peuple qui pa-
» roîtroit conſterné à la face de
» l'Univers, perdroit aux yeux de
» ſes ennemis la grandeur qui lui
» reſte; & la préſomption que leur
» inſpireroit un ſpectacle ſi nou-
» veau, leur tiendroit lieu peut-
» être de la ſupériorité qu'ils ré-
» clament & que nous leur con-
» teſtons. Combien d'autres objets
» qui concourent d'ailleurs à calmer
» en nous le ſentiment de ce revers

1781. » local ! Quoi de plus trifte que » la fituation où fe trouvoient nos » affaires de l'Inde à la fin de la » dernière feffion ! Quoi de plus » confolant que notre fituation ac- » tuelle dans cette partie du mon- » de ! La même révolution peut » s'opérer en Amérique. Peut-être, » Mylords, qu'envifageant diffé- » remment les chofes, quelqu'un » de vous propofera d'y renoncer à » la guerre; mais les motifs qui vous » ont fait rejeter cette propofition, » ne font pas moins puiffans au- » jourd'hui qu'ils ne l'étoient au- » trefois; plus les liens fe confo- » lideroient entre la France & l'A- » mérique, plus la confédération » qui les unit deviendroit allar- » mante pour la Grande-Bretagne. » Voudriez-vous abandonner, à la » merci de cette confédération, » votre commerce, votre marine, » tranchons le mot, l'exiftence po- » litique de l'Angleterre? Il n'eft » plus tems de fe le diffimuler; la » perte, ou ce qui revient au mê- » me, l'indépendance de l'Améri- » que, entraîneroit rapidement la » perte de la Jamaïque & de nos

» autres isles, dans les Indes occi-
» dentales ».

1781.
Lord Walsingham seconde sa motion.

Lord Walsingham, chargé de seconder la motion de Lord Southampton, s'étendit beaucoup plus que ce dernier, sur la nécessité de pousser vigoureusement la guerre d'Amérique; & voici dans quels termes il développa cette grande question.

Discours à ce sujet.

» S'il étoit possible que le Parlement refusât d'adopter l'esprit de
» ce discours (de Sa Majesté),
» que résulteroit il, Mylords? L'in-
» dépendance immédiate de l'Amé-
» rique. Que résulteroit-il de cette in-
» dépendance? Que les Américains,
» croyant en être redevables à la
» nation Françoise, contracteroient
» avec elle des engagemens solem-
» nels, &, dans la chaleur de la re-
» connoissance, stipuleroient que
» pour le débit des productions de
» l'Amérique, la France auroit tou-
» jours la préférence; en sorte que
» les productions du sol américain
» ne nous viendroient que par le
» canal de la France. Qu'arrive-
» roit-il delà? La chose du mon-
» de la plus naturelle: la France
» ayant à sa disposition toutes les

» productions néceſſaires à l'en-
781. » tretien de notre marine, ne
» manqueroit pas d'anéantir notre
» exiſtence navale. Dans les cir-
» conſtances préſentes, faire la paix
» avec les Américains, c'eſt renon-
» cer à notre exiſtence politique,
» c'eſt compromettre même notre
» exiſtence phyſique. Car enfin,
» l'Amérique une fois perdue, les
» iſles des Indes occidentales nous
» échappent néceſſairement; & ſi
» nous perdons encore cette fé-
» conde ſource de nos richeſſes,
» je ne vois pour la nation, que
» l'indigence qui touche de ſi près
» à l'anéantiſſement des individus
» qui la compoſent. Si nous por-
» tons les yeux ſur nos acquiſitions
» territoriales dans l'Inde, je vois
» qu'en renonçant à la guerre d'A-
» mérique, ces poſſeſſions devien-
» nent plus que précaires. Crai-
» gnons que graduellement dépouil-
» lés de tout ce qui conſtituoit la
» grandeur de cette nation floriſ-
» ſante, une fauſſe démarche ne
» nous conduiſe au fond de l'aby-
» me qui engloutit autrefois les na-
» tions imprudentes que nous pre-
» nons encore pour modeles; imi-

» tons-les en tout, excepté dans 1781.
» les fautes qui les ont fait disparoître de la surface de la terre ».

» J'en conviendrai comme le » noble Lord dont j'ai l'honneur » de seconder la motion ; c'est un » coup affreux que celui qui nous » prive à la fois d'un excellent Gé» néral, d'excellens Officiers, de » sept mille hommes d'excellen» tes troupes ; ce coup renverse « toutes les mesures qu'on avoit » prises pour étouffer la rebellion. » Je conviendrai de même que ja» mais combinaison aussi formidable » ne s'est formée contre l'existence » politique de la Grande Bretagne ; » mais plus cette confédération est » redoutable, plus cette Chambre » & l'Empire en général doivent » redoubler d'efforts pour décon» certer le complot connu des Puis» sances alliées. Je dis le complot » connu, parce qu'on n'ignore pas » les vues particulières de chacun » des membres de la confédéra» tion. La France y joue le pre» mier rôle ; l'ambition la plus illi» mitée fut toujours le caractère » dictinctif de cette nation. Elle a

1781. » cru le moment favorable pour
» satisfaire sa passion dominante;
» prouvons-lui qu'elle s'est abusée.
» L'autre branche de la Maison de
» Bourbon n'est guère moins am-
» bitieuse ; elle s'est flattée de re-
» couvrer la Jamaïque & Gibral-
» tar ; il n'en falloit pas davantage
» pour l'embarquer dans la que-
» relle ; détrompons de même cette
» Puissance. Quant aux Hollandois;
» la France a fait luire de l'or à
» leurs yeux, ils ont été éblouis.
» D'ailleurs ils ont embrassé la plus
» étrange des chimères ; ils se sont
» persuadés que leur commerce s'en-
» richiroit de nos pertes, qu'ils de-
» viendroient, à la place des An-
» glois, le premier peuple mar-
» chand de l'Univers. Cette consi-
» dération sordide leur a fait violer
» les engagemens sacrés qui les at-
» tachoient à notre fortune ; ils ont
» grossi le nombre de nos enne-
» mis, en adoptant leurs principes,
» & l'ambitieux projet, sinon d'a-
» néantir, au moins d'affoiblir no-
» tre importance politique, & d'é-
» clipser cette splendeur qui depuis
» si long-tems offusquoit leurs re-

» gards. Ce projet étant connu, » souffrirons nous, Mylords, qu'il » soit mis à exécution? Adoptons, » sans balancer, l'esprit que respire » le discours qui vient d'être pro- » noncé sur le trône; consacrons » nos sentimens patriotiques, en les » consignant dans une adresse res- » pectueuse, conçue dans les ter- » mes que Sa Majesté daigne em- » ployer elle-même pour rassurer » son Parlement & son Peuple! A » quoi nous meneroit une conduite » différente? Irons nous à la face » de nos ennemis prendre des ré- » solutions timides, qui non seule- » ment decéleroient de la foiblesse, » mais encore de l'impuissance? Eh! » pourquoi nous livrer à l'abatte- » ment? Notre situation est-elle » donc si désespérée? Nos yeux, » il est vrai, ne peuvent s'arrêter » qu'avec douleur sur la Chésapeak; » mais portons-les sur l'Inde, & » contemplons avec satisfaction la » face riante que nos affaires vien- » nent de prendre dans cette con- » trée. Les conquêtes passagères » d'Ayder-Aly, jettoient la cons- » ternation dans les établissemens

1781.

1781. » anglois ; qu'arrive-t-il ? Sir Eyre-
» Coote entre en campagne, &
» l'on voit Ayder disparoître ; il
» abandonne ses conquêtes avec
» plus de précipitation qu'il ne les
» a faites ; il ne reste de lui dans les
» contrées qu'il a parcourues, que
» les vestiges de ses dévastations
» (1). Mais quelque difficile que
» puisse être d'ailleurs notre posi-
» tion ; plus elle est critique, plus
» j'y vois la nécessité de concourir
» unanimement au développement
» de nos ressources, de notre éner-
» gie, &, j'ose dire encore, de toute
» notre grandeur ».

Amendement proposé à l'adresse de remerciement.

On vient de voir que l'adresse de remerciement étoit en bonnes mains ; mais le Duc de Richmond & le Comte de Shelburne s'étoient chargés des propositions d'amendement, & il suffit de les nommer, pour faire connoître à quelle sorte partie les Lords Southampton & Walsingham avoient affaire. Quoi qu'il en soit, l'amendement pro-

(1) On verra tout-à-l'heure combien est exagéré ce tableau de la nouvelle situation des Anglois dans l'Inde.

posé par le Comte de Shelburne étoit conçu en ces termes. 1781.

——» Et nous nous appliquerons, » sans délai, avec des cœurs unis, » à proposer, digérer & mettre aux » pieds de Sa Majesté, des conseils » faits pour exciter les efforts, diri- » ger les armes, & capter la con- » fiance de tous ses sujets ».

Le Duc de Richmond s'en prend aux ministres de tous les malheurs de la guerre.

Comme le second paragraphe de l'adresse, portoit que l'ambition des Puissances ennemies, prolongeoit la guerre qu'elle avoit occasionnée, le Duc de Richmond, releva cette assertion, en disant, que ce n'étoit point à l'ambition des ennemis qu'il falloit s'en prendre de tous ces malheurs, mais à l'incapacité des Ministres qui seuls avoient comblé la mesure des calamités de la patrie. » Nous de- » vons, ajouta-t-il, la triste & hon- » teuse situation de nos affaires à ce » systême non moins insensé que bar- » bare, qui, dès l'aurore du règne » de Sa Majesté, établit une dis- » tinction odieuse entre un sujet » du Roi & un ami du Roi, com- » me s'il étoit impossible d'improu- » ver les mesures du Gouverne-

1781. » ment, ſans être perſonnellement » l'ennemi de Georges III. La pro» poſition du noble Comte me pa» roît mériter les applaudiſſemens » de la Chambre ; rien n'eſt plus » vrai, Mylords, votre premier » devoir eſt de défendre les droits » du peuple, & de ſuggérer des avis » ſalutaires à la couronne ; mais » le premier avis à donner, le ſeul » qui puiſſe rendre les autres ſalu» taires, c'eſt de rétablir la conſ» titution dans la pureté de ſes prin» cipes, & de faire en ſorte que le » peuple ſoit véritablement repré» ſenté dans la Chambre de Com» munes ; ce que vous ſavez n'être » pas, du moins dans la propor» tion d'un ſur ſept, ſuivant l'eſ» prit de la conſtitution, qui en» tend que le peuple ſoit ainſi re» préſenté. Si vous pouvez ré» former cet abus, on peut encore » eſpérer de voir cette nation re» couvrer une partie de ſa gran» deur ».

La majorité ſe déclare pour l'adreſſe. Vaine proteſtation des oppoſans.

Le noble Duc finit par ſeconder dans les formes, la motion du Comte de Shelburne, & les débats s'engagèrent entre les deux partis ;

1781.

mais une majorité considérable s'étoit déclarée pour l'adresse, & une vaine protestation fut toute la ressource des opposans. Et qu'auroient-ils ajouté à la force des objections de Shelburne; contre cette adresse anti-patriotique! Son discours rassembloit tout ce qu'un Citoyen Homme-d'Etat, peut imaginer de raisons pour détourner sa patrie de l'abyme où des guides aveugles & pervers, sembloient vouloir la précipiter. Comme ce discours a d'ailleurs le mérite de présenter un état bien rapproché des frais énormes de la guerre britannique depuis le commencement des hostilités, le Lecteur nous saura gré sans doute de mettre sous ses yeux ce tableau progressif de la ruine des Anglois, jusqu'à cette époque.

Discours de Shelburne sur la nécessité de renoncer à la guerre d'Amérique.

» Je conçois, dit Lord Shelburne, comment un Prince, jeune » encore, dont la sensibilité égale » le courage, dont l'ame généreuse, élevée, ouverte aux sentimens de l'honneur & à ceux de » la commisération, plus touché » peut-être des calamités de son

1781. Suite du même discours.

» peuple, que de ses infortunes personnelles ; comment un grand Monarque qui s'est vu naguère le premier du monde, voyant l'édifice de ses prospérités & de sa gloire s'écrouler avec une rapidité, dont notre histoire n'offre point d'exemple ; je conçois, dis-je, comment un Prince, dans toutes ces circonstances, peut dérober à l'œil de ses Sujets, sous le voile du sourire, les angoisses de son ame ; & dans le moment où son peuple partage les calamités qui s'accumulent autour du trône, il daigne, pour ainsi dire, le consoler, en lui donnant la sérénité de son front pour exemple de la contenance qu'il lui conseille, & des sentimens à l'adoption desquels il l'invite. Mais comme il est de notorité universelle que les discours prononcés sur le trône, sont les discours des Ministres ; ce qui paroîtroit intéressant dans la bouche du Prince, est au moins déplacé dans la leur. Ils ont profité de la connoissance qu'ils avoient des sentimens intimes de

» Sa Majesté, pour fabriquer un » discours qui flattât ces sentimens. » En cela, ils ont mal consulté » l'histoire, qui auroit pu leur ap- » prendre que dans tous les tems » & dans tous les pays, le carac- » tère d'un mauvais Ministre fut de » ne savoir pas résister à l'influence » que suppose, dans les Conseils, » la connoissance des sentimens du » Maître. D'ailleurs, à quoi tend ce » discours? Quelle en est la teneur? » En nous annonçant la résolution » prise de continuer la guerre, on » nous promet la continuation, le » complément de nos infortunes! » Quel est l'objet de l'adresse à la- » quelle on nous propose de souscri- » re? d'obtenir notre assentiment, » de nous engager à consacrer par » notre approbation solemnelle, » une résolution qui doit combler » la mesure de nos calamités. On a » pris soin, il est vrai, de nous pré- » senter une espèce de compensa- » tion pour les revers, dont on ne » pouvoit éluder l'aveu; on nous a » parlé de la face riante que pre- » noient nos affaires dans l'Inde. » J'avouerai que je ne comprends

1781.
Suite du même discours.

1781. Suite du même discours.

» pas ce que l'Inde offre d'assez sa-
» tisfaisant pour balancer le moins
» du monde les pertes réelles que
» nous essuyons par-tout ailleurs.
» En supposant que nos armes aient
» eu quelque succès sous la con-
» duite de Sir Eyre-Coote, je
» puis déclarer ici qu'un très-
» grand nombre d'années ne suf-
» fira pas pour réparer ce que l'ir-
» ruption d'Ayder-Aly-Khan,
» a causé de ravages dans le Car-
» nate. On nous parle aussi pom-
» peusement du Bengale, & des
» ressources immenses dont est pour
» nous cette Province. D'après ces
» notions, on seroit tenté de croi-
» re que le trésor du Bengale est
» rempli, quelque vaste qu'il puisse
» être; & le fait est qu'il n'y a pas
» un shelling dans ce trésor. Bien
» loin que l'Inde en général soit
» pour nous une mine d'or, une
» source inépuisable de richesses,
» comme on voudroit nous le per-
» suader, les revenus même que
» nous sommes censés y tirer de
» nos possessions territoriales, sont
» pour nous une charge d'un poids
» insupportable: tout y est entre-
tenu

» tenu aux frais de la Grande-Bretagne; Gouvernement, Etabliſſement militaire & civil, rien n'y » exiſteroit, ſi le tréſor de notre » Iſle n'avoit plus de reſſources que » celui du Bengale; ainſi je ne vois » pas que l'Inde offre de grands » adouciſſemens aux revers que » nous déplorons ailleurs. Eh! de » quel côté pouvons-nous attendre » des adouciſſemens?

1781.

Suite du même discours.

» Il y a treize ans que nous » ſommes engagés dans cette déplorable guerre, qui vient de » nous enlever pour la ſeconde fois » une armée entière: je dis treize » ans; car je me ſouviens qu'en » 1768, on délibéra ſur la propoſition de faire paſſer deux Régimens au Général *Gade*. Mon » avis fut qu'on les envoyât, en » laiſſant à la diſcrétion du Général d'en faire uſage s'il le jugeoit » néceſſaire, ou de les renvoyer, » s'il pouvoit ſe paſſer de leur ſervice. L'opinion de mes Collègues » étoit que dans tous les cas il falloit retenir les Régimens en Amérique; le nombre l'emporta, & » je prédis alors tous les événe-

1781.

Suite du même discours.

» mens funestes qui ont résulté de
» cette première mesure. En 1775,
» l'affaire de Lexington & de Bunker's-Hill, fut le signal du carnage : c'est-à-dire, qu'il y a sept ans que les malheureux sujets de cet empire divisé, n'ont cessé de s'entr'égorger. Quel fruit a-t-on recueilli de l'effusion de tant de sang, de la profusion de tant de trésors ? Qu'a-t-on gagné à tout cela ? Rien ! Nos pertes sont immenses, & notre situation est plus critique aujourd'hui qu'elle ne l'étoit au commencement de la guerre. De quatre-vingt mille hommes transportés successivement en Amérique, un seul n'en est pas revenu ; & pour prix de cent millions sterling, follement prodigués dans l'exécution de plans mal dirigés, sans liaison & sans objet, il ne nous reste pas même l'espérance de voir la dette nationale se borner au point qui touche immédiatement à la banqueroute forcée. Dès 1775, on vota pour ce malheureux service, deux millions sterling. Quel bien résulta-t-il pour la

» Grande-Bretagne de l'emploi de » cette somme ? Un bien de comparaison ! On fut moins malheureux » cette première année que les années » suivantes ; parce que l'on paya » moins, on fut moins écrasé. En » 1776, cinq millions furent votés ; » qu'y gagnâtes-vous ? Vos affaires » prirent en Amérique une face » plus défavorable, plus allarmante que l'année précédente. » L'année d'après, même somme » de cinq millions, même emploi, » même fruit ; vous observâtes que » vos succès faisoient un progrès » régulier dans l'ordre rétrograde. » En 1778, le fardeau fut doublé » tout-à-coup ; il ne fallut pas » moins de dix millions sterling. » Pour cette fois, vous eûtes quelque chose pour votre argent ; vous » vîtes arriver la capitulation de » Saratoga. L'année suivante, il » falloit deux millions de plus pour » mettre un terme à la guerre ; » vous en votâtes douze. La France récompensa vos largesses en » vous déclarant la guerre ; & vous » perdîtes quelques-unes de vos » Isles des Indes occidentales. En

1781.

Suite du même discours.

1781. Suite du même discours.

» 1780, encore douze millions.
» L'Espagne saisit ce moment pour
» vous fournir l'occasion de les
» employer, & se joignit à la Fran-
» ce. L'année d'après, même som-
» me de douze millions. Cette an-
» née fut marquée par la perte du
» seul allié naturel que vous eus-
» siez, par celle de Tabago, & ré-
» cemment enfin par la captivité
» d'une brave armée, & de son brave
» Général. Comme l'armée de Sa-
» ratoga, elle a été sacrifiée à l'im-
» péritie, aux projets vagues & mal
» concertés de l'administration ac-
» tuelle. Les mêmes fautes, le mê-
» me défaut de combinaison, de
» liaison & d'ensemble dans les vues,
» ont occasionné la catastrophe du
» Général Burgoyne & celle du
» Comte de Cornwallis. Jamais l'ad-
» ministration n'a eu sous les yeux
» un plan régulier & général; jamais
» ses vues n'ont pu s'étendre au-
» delà des détails d'une expédition
» particulière. Faute de pouvoir
» embrasser un grand plan, on dis-
» persa les troupes qui, rassemblées,
» auroient formé un corps d'armée
» formidable, au progrès duquel

» les Américains n'avoient point de » forces égales à oppoſer. Quelle » a été la diſtribution des troupes » pendant tout le cours de la cam- » pagne ? A New - York treize » mille hommes, nombre à peine » ſuffiſant pour la défenſe de la » place, & pour la ſûreté de cette » diviſion principale de l'armée ; » cinq mille à Charles-Town dans » une ſituation ſi reſſerrée, & telle- » ment circonſcrits, qu'aucun Offi- » cier n'oſoit s'éloigner à un mille » de l'enceinte. Lord Cornwallis » en avoit ſept mille en Virginie ; » mais diſpoſés de manière qu'ils » n'avoient pu faire corps, juſqu'au » moment où l'ennemi les força de » ſe réunir pour capituler.

1781.

Suite du même diſcours.

» Si de l'Amérique où nos déſaſ- » tres ſe ſont accumulés par l'im- » péritie de l'adminiſtration, nous » portons les yeux ſur les Indes » occidentales, nous y verrons en- » core des déſaſtres toujours occa- » ſionnés par des fautes. La plus » grave de toutes, eſt l'habitude où » nous ſommes de ne jamais de- » vancer les François, & de les » ſuivre par-tout ; ainſi nous arri-

1781. Suite du même discours.

» vons toujours trop tard ; & si » nous persistons dans cette con- » duite, prenons-y garde, My- » lords, nous trouverons par-tout » une Chésapeak. Nous la trouve- » rons à la Barbade, nous la trou- » verons à la Jamaïque, devant » chacune de nos Isles, devant » Plymouth, & jusques dans la » Tamise.

» Je n'ai encore taxé l'adminis- » tration que d'incapacité ; mais ne » pourroit-on pas l'accuser de bri- » gandage & de perfidie? Sa con- » duite à l'égard de la Hollande » ne justifieroit-elle pas ce repro- » che? N'y a-t-il pas une mau- » vaise foi marquée dans l'affecta- » tion avec laquelle on a déguisé » aux Etats-Généraux des ressenti- » mens prétendus qui n'ont écla- » té qu'au moment d'une surprise » aussi honteuse qu'inutile. Il me » semble que si je prenois sur moi » de jouer le personnage de bri- » gand, je voudrois être un bri- » gand habile ; je voudrois rache- » ter par l'éclat du succès, la honte » de la perfidie. Supposant la même » émulation dans le Cabinet ; lors-

» que les Miniſtres ont parlé de » rompre avec la Hollande, je » m'attendois à leur voir prendre » l'iſle de Ceilan; point du tout, » c'eſt de Saint-Euſtache qu'ils ſe » ſont emparés. Lorſqu'on m'annon- » ça cette priſe, je m'écriai que » c'étoit la plus grande des inepties » qui caractériſent la conduite de » cette guerre; & je ne prévoyois » pas que tout ce qu'on alléguoit, » pour juſtifier ce coup de main, » étoit le contre-pied de la ſpécu- » lation des Miniſtres. Ils avoient » pris Saint-Euſtache, pour ôter, » diſoient-ils, aux Américains les » reſſources qu'ils trouvoient dans » cette Iſle; & les munitions de » Saint-Euſtache ſe vendoient à » des neutres qui les achetoient » pour le compte des Américains! » Voilà donc évidemment la perfi- » die & le brigandage unis à l'igno- » rance, à l'impéritie abſolue; » & c'eſt ſous la direction de cette » adminiſtration abſurde qu'on par- » le de continuer la guerre! Mais » en ſuppoſant plus de talens & » de bonne foi dans nos Miniſtres, » une nouvelle campagne ſeroit-

1781.

Suite du même diſcours.

1781. Suite du même discours.

» elle proposable? Où prendre des » recrues pour les troupes de terre? » On n'en trouve nulle part à quelque prix que ce soit ; elles sont » presqu'aussi rares pour la marine. » Et de l'argent, où prétendons-» nous en trouver? Le dernier em-» prunt de douze millions nous re-» vient à vingt-un! Nous en avons » dépensé quatre-vingt en pure » perte. Avant la fin de la cam-» pagne prochaine cette partie de » la dette nationale monteroit à » cent millions ; sans aucun espoir » de rétablir la paix, nous aurions » à payer le double des intérêts » que nous payions avant la guerre! » Et nous nous entêterions à vou-» loir continuer cette guerre rui-» neuse! »

Le Comte de Shelburne finit par répéter son amendement, dont l'ojet, comme on l'a vu, étoit de faire entendre au Roi que la Chambre desiroit l'aider de ses conseils & de ses lumières, sur le plan de conduite qu'il falloit adopter dans ces difficiles conjonctures.

Grands débats à la Chambre des Communes.

Les séances furent beaucoup plus orageuses à la Chambre des Com-

munes. Dans celle du 17 Novembre, M. Percival s'étoit chargé de proposer l'adresse de remerciement, & sa motion que seconda M. Ord, fut précédée, selon l'usage, d'une espèce de harangue où l'orateur ne fit guère que répéter ce qu'avoient dit les Lords Southampton & Walsingham sur la nécessité d'adopter l'esprit de vigueur qui caractérisoit le discours de Sa Majesté Britannique. Il est bon d'observer que MM. Ord & Percival étoient ce qu'on appelle de jeunes membres de la Chambre, & que dans son préambule, ce dernier avoit ôsé reprocher *à une certaine classe de citoyens* qu'il désignoit clairement, l'intention perverse d'encourager les ennemis de l'Angleterre en décourageant ses défenseurs. M. Fox chargé de proposer l'amendement, commença par féliciter le Ministère sur le choix de ses Orateurs, dont l'inexpérience excusoit la tâche ridicule qu'ils venoient de remplir. » Mais ajouta-t-il, ils doivent se » borner à l'apologie de leurs Maî» tres, & s'interdire les réflexions » offensantes sur les membres de la

1781.

Diatribe de M. Fox contre les Ministres.

1781. » Chambre qui ont préféré leurs » concitoyens aux destructeurs de » la constitution. La conduite des » Orateurs à cet égard est d'une » arrogance qui ne peut excuser » ni leur jeunesse, ni leur inexpé- » rience. Pour essayer leur forces, » ils affectent de nous présenter le » discours que nous venons d'enten- » dre, comme l'expression des sen- » timens de Sa Majesté; mais heu- » reusement pour l'Angleterre, ce » n'est pas le discours du Roi, c'est » le discours des Ministres. Un Roi » capable de prononcer de lui-mê- » me un pareil discours, seroit un » Monarque cruel, dont le cœur » endurci se fermeroit au sentiment » de ses propres infortunes, & des » calamités de son peuple : non, » encore une fois, ce n'est point là » le discours de notre gracieux Mo- » narque, & je suis indigné, la Cham- » bre entière doit être indignée, de » l'audace des Ministres qui mettent » un pareil discours dans la bouche » de leur Souverain; qui lui font » dire ouvertement à son peuple » qu'il l'écrasera d'impôts d'autant » plus accablants, que le terme de

» la guerre ſera plus éloigné ! Ce » n'eſt pas le langage d'un Prince » en qui nous nous plaiſons à con- » templer toutes les vertus qui font » l'ornement du trône ! C'eſt le lan- » gage des traîtres qui nous ont » perdus, & qui ne laiſſent à la na- » tion d'autre eſpérance que de les » voir un jour expier ſur l'échaffaud » l'énormité de leurs forfaits. Ce » jour n'eſt pas éloigné, je l'eſpère. » —— Un ſavant Lord (le Lord » Avocat d'Ecoſſe) ſourit à cette » expreſſion qui lui paroît outrée. » Je ne ſais ſi dans la chaleur du » diſcours je me ſuis laiſſé empor- » ter ! Non je n'ai parlé que d'é- » chaffaud. Le noble Lord croit- » il donc que les Miniſtres n'en ont » pas aſſez fait pour juſtifier cette » expreſſion ? N'ont-ils pas ruiné » nos affaires en Amérique & dans les » Indes occidentales ? Ne nous ont- » ils pas rendus ridicules & mépri- » ſables aux yeux du monde entier ? » Sont-ils en état de porter le » moindre ſecours à Gibraltar & » au fort Saint-Philippe ? N'ont-ils » pas anéanti notre commerce ? ne » nous ont-ils pas fait perdre la

1781.

1781. » domination des mers ? Que leur » reste-t-il à faire pour mériter l'é» chaffaud ? Si le noble Lord ne les » trouve pas encore assez coupa» bles, qu'il nous dise donc à quel » point il faut l'être pour obtenir » cette récompense de leur funes» tes travaux ? Ce n'est pas nous, » disent-ils, qui perdons l'Améri» que, c'est la supériorité de l'en» nemi qui nous l'enlève. Notre ma» rine est trop foible, dit l'un, pour » protéger les opérations de nos » armées ; nous n'avons pas assez » de troupes de terre, dit l'autre, » pour faire une guerre offensive. » Eh ! c'est, depuis cinq ans, ce que » ne cesse de leur représenter ce côté » de la Chambre ! on leur a dit mille » fois : vous n'êtes pas en état de » soutenir cette guerre. Qu'ont-ils » répondu ? qu'il falloit aller en » avant, c'est-à-dire, se précipiter » dans l'abyme qu'on leur montroit » du doigt. Celui-ci, avec cinq mille » hommes, se chargeoit de parcou» rir en triomphe l'Amérique d'un » bout à l'autre ; celui-là répondoit » sur sa tête de la supériorité de nos » flottes, en déclarant à la face de

1781.

» la nation, qu'un Miniſtre de la ma-
» rine, qui négligeroit d'entretenir,
» en tous tems, des forces navales
» ſupérieures à celles de nos enne-
» mis, méritoit l'échaffaud ! Je ne
» fais aujourd'hui que confirmer,
» au nom du peuple la Sentence
» que ce Miniſtre a prononcée
» contre lui-même ! Qu'il ſoit donc
» conduit ſur l'échaffaud, ainſi que
» ſes collègues ; que le Savant Lord
» ſourie, mais que le peuple m'en-
» tende ; c'eſt le vœu du peuple
» que j'exprime ici. Je fais ſerment
» de n'entendre à rien, de ne me
» prêter à rien, de ne me relâcher
» ſur rien, juſqu'à ce que j'aie vu
» ſur l'échaffaud ceux qui ont perdu
» la patrie ».

Lord North eſſaie de ſe juſtifier.

A peine M. Fox eut ceſſé de parler, que M. Minchin prit la parole avec la même véhémence que ſon ami, dont il ſeconda ſa motion relative à l'amendement. Lord Mulgrave répliqua de ſon mieux en faveur de l'adminiſtration ; & M. Pitt déclama contre les Miniſtres avec tant de chaleur & d'emportement, qu'il força Lord North à juſtifier lui-même & ſa conduite &

1781. celle de ses collègues. « Dussé-je » finir, dit-il, par monter sur l'é» chaffaud, dont on nous menace, » j'y porterois les mêmes sentimens » que j'ai constamment avoués au » sujet de la guerre dans laquelle » nous sommes engagés. Cette guer» re est malheureuse, mais elle n'est » point injuste ; ce n'est point une » guerre d'ambition, mais de né» cessité ; tous les échaffauds du » monde ne me feroient pas changer » de langage à cet égard ».

Son éloquence & ses succès dans les autres séances.

La séance du lendemain 28 Novembre, ne fut guère qu'une continuation de lapremière. Dans celle du Mercredi 12 Décembre, Sir James Lowther fit deux motions qui tendoient à prouver que les efforts de la Grande-Bretagne pour réduire les colonies américaines à l'obéissance, avoient épuisé toutes ses ressources, & ne pouvoient manquer de l'écraser, si elle ne se désistoit de la guerre d'Amérique. M. Powis seconda ces motions avec toute l'éloquence d'un Orateur consommé, & toute la chaleur d'un excellent citoyen. Il distingua dans la foule des membres qui compo-

ſoient la majorité, ceux qui n'étoient point dévoués au Miniſtère, de ceux qui lui étoient vendus; & il invita les premiers à ſe joindre à lui pour ſauver la patrie. Il réuſſit à en détacher pluſieurs, & dans cette occaſion la majorité ne fut pas, à beaucoup près, auſſi décidée en faveur du Gouvernement, qu'elle avoit coutume de l'être. On s'attendoit à quelqu'aſſaut violent; Lord North ſe chargea de le ſoutenir; il parla en Miniſtre habile, & déploya autant d'éloquence que de lumières. Le ſuccès couronna ſes efforts, & il n'y eut rien de changé dans le projet de continuer la guerre d'Amérique; ce point favori fut emporté de quarante voix.

1781.

Remontrances des cités de Londres & de Weſtminſter.

Cependant le vœu de la nation étoit pour la paix, & toutes les grandes corporations firent des remontrances à ce ſujet. Les cités de Londres & de Weſtminſter avoient été les premières à s'allarmer ſur la déclaration énoncée dans le diſcours de Sa Majeſté; elles furent les premières à lui repréſenter le danger qu'il y avoit de perſévérer dans une illuſion, dont toute l'Angleterre

1781. étoit revenue, & de poursuivre une guerre injuste & dénaturée qui menaçoit le commerce britannique d'un anéantissement absolu. Les deux cités insistèrent particulièrement sur les funestes conséquences de cette guerre désastreuse. « Les » manufactures, est-il dit dans leur » pétition, languissent faute de matériaux; leurs branches les plus » précieuses sont absolument ruinées. Les biens-fonds n'ont plus » qu'un tiers de leur valeur dans toute » l'étendue du Royaume; le crédit » public est anéanti, & par une conséquence nécessaire, le crédit des » particuliers s'affoiblit sensiblement. Les flottes de Votre Majesté » ont perdu leur supériorité dans toutes les mers; vos Généraux & » vos armées languissent dans une » captivité honteuse. Vos domaines » enlevés de toutes parts sont devenus la proie de l'ennemi; le démembrement de l'Empire est un » des effets de cette guerre malheureuse; & la nation humiliée » de nos revers, gémit sous le poids » des taxes exorbitantes qui l'accableroient même au sein de la vic-

» toire ». Cette requête étoit terminée par une humble prière à Sa Majesté, pour qu'il lui plût bannir de sa présence & de ses Conseils les Ministres instigateurs des mesures perverses que déploroit la nation, & se désister à la face de l'Univers entier, d'un système incompatible avec les intérets de sa Couronne & le bonheur de son peuple. 1781.

Mais de vaines remontrances ne pouvoient rien changer à ce système qu'on étoit résolu de soutenir malgré l'épuisement de la nation, l'affoiblissement de sa marine (1),

Le Ministère l'emporte, & la guerre se continue.

(1) Dans le tableau qui parut à la fin de cette année, des pertes comparées de la Grande-Bretagne & des autres Puissances belligérantes, on portoit à quatre-vingt-deux vaisseaux de guerre la perte des Anglois, & à quatre-vingt-quatorze celles du Congrès, de la France, de l'Espagne & de la Hollande A douze vaisseaux près, la seule Marine angloise avoit autant perdu que celles des Puissances réunies; & comme de part & d'autre il y avoit eu moins de vaisseaux prix que de vaisseaux engloutis ou brûlés, il n'y eut point échange, & par conséquent, point de compensation pour l'Angleterre dans ces pertes

1781. le dépériſſement de ſes armées, l'impuiſſance de les réparer, & la perſpective effrayante de voir combler la meſure des calamités en perdant la Jamaïque, la ſeule colonie d'une importance réelle qui fût encore ſous la domination de la Grande-Bretagne. On preſſoit à Cadix un armement conſidérable de tranſports deſtinés à recevoir quatre mille hommes de troupes pour les Indes occidentales, & l'on ne doutoit pas que ce convoi eſcorté de ſix vaiſſeaux de ligne, n'allât joindre l'armée du Comte de Graſſe. On aſſuroit d'ailleurs que la première expédition de la campagne prochaine, menaçoit la Jamaïque; que l'invaſion de cette Iſle étoit arrêtée depuis le mois de Mars dans les cabinets de Verſailles & de Madrid; qu'aux trente-ſix vaiſſeaux de M. de Graſſe, alloient ſe joindre les ſept vaiſſeaux

---

reſpectives. D'un côté elles ſe trouvoient reparties ſur quatre Puiſſances en état de les ſupporter; & de l'autre, elles étoient à la charge de la ſeule Angleterre, qui en étoit accablée.

1781.

de M. de Vaudreuil; que Don Joſeph Solano en amenoit dix-ſept autres à la grande armée qui devoit effectuer cette importante expédition avec trente mille hommes, dont vingt-quatre mille étoient d'excellentes troupes. Ces formidables préparatifs, qui même aux yeux des Anglois, n'étoient point une vaine menace, auroient dû ce ſemble, faire tomber les armes de leurs mains. Mais leur obſtination étoit invincible; mais il étoit décidé que pour affermir l'indépendance de l'Amérique, & rendre la paix aux deux mondes, il falloit braver les périls d'une nouvelle campagne. Avant que d'en tracer les principales opérations, achevons d'eſquiſſer le tableau de quelques événemens antérieurs.

Le Marquis de Bouillé reprend Saint-Euſtache.

En quittant l'iſle de Sainte-Lucie pour ſe rendre en Angleterre, Rodney avoit laiſſé le commandement de la flotte britannique à l'Amiral Hood, avec ordre d'aller joindre l'Amiral Graves à New-York; & tandis que cette flotte ſe portoit vers le continent de l'Amérique, M. de Graſſe avoit appa-

1781. reillé de la Martinique le 5 Juillet, & fait route vers Saint-Domingue avec son convoi. Ces mouvemens laissoient, pour ainsi dire, sans protection les petites Antilles. Il ne restoit aux isles du vent, pour toute force navale angloise & françoise, qu'un petit nombre de frégates & quelques autres bâtimens armés. La circonstance parut favorable au Marquis de Bouillé, pour aller attaquer Saint-Eustache. C'étoit une entreprise audacieuse contre laquelle la garnison de l'Isle ne croyoit pas devoir se tenir en garde, tant que les François ne seroient pas soutenus par des forces maritimes. Les huit cens hommes qui la composoient vivoient dans une telle sécurité, qu'ils laissoient sans défense leurs postes extérieurs. Le Marquis de Bouillé avoit contre lui toutes les probabilités, & cependant il réussit dans cette expédition, à laquelle il n'employa que douze cens hommes. Il étoit parti de la Martinique le 15 Novembre, avec trois frégates, une corvette, & quatre ou cinq bateaux armés. Il n'arriva que le 25 à la

vue de Saint-Euſtache, après une navigation contrariée par les vents & les tempêtes. Le débarquement devoit ſe faire dans la nuit même; on y travailloit avec ardeur, lorſqu'on s'apperçut de l'erreur des pilotes qui guidoient les bâtimens armés. Un ſeul débarqua heureuſement avec cinquante hommes du régiment de Dillon. Pluſieurs chaloupes chavirèrent & vinrent ſe briſer contre les rochers; de ce nombre fut celle du Marquis de Bouillé. Quelques Soldats périrent dans cette circonſtance, & le Général courut le plus grand danger. Enfin, une heure avant le jour, il n'y avoit pas quatre cens hommes à terre, & l'on étoit ſans eſpoir de faire débarquer le reſte des troupes : les frégates avoient dérivé, les chaloupes & les canots étoient en pièces. La retraite paroiſſoit impoſſible, & le Commandant françois n'avoit de reſſources que dans ſon intrépidité. Il entreprit, contre toute apparence de ſuccès, d'attaquer & de vaincre l'ennemi juſques dans ſes fortifications. Cependant à quatres heures & demie

1781.

1781. du matin, il ſe trouvoit encore à deux lieues du fort & des caſernes. Sa petite troupe ſe mit en marche, & les Chaſſeurs irlandois ayant à leur tête le Comte de Dillon, arrivèrent à ces caſernes ſur les ſix heures. Une partie de la garniſon faiſoit alors l'exercice ſur l'eſplanade; la ſurpriſe fut complete, & les Anglois ne reconnurent l'ennemi qu'à la charge de la mouſqueterie. Le Gouverneur Coekburn, qui ſe rendoit au lieu de l'exercice, fut pris au même inſtant par le Chevalier o Connor, Capitaine des Chaſſeurs du régiment de Walsh. Pendant ce temslà, le Chevalier de Frène, Major du régiment Royal-Comtois, marchoit droit au fort où la garniſon ſe précipitoit en foule. Les François y pénétrèrent avec elle, & le Major fit lever le pont après eux. Dans cette poſition, les Anglois quoique ſupérieurs en nombre, perdirent la tête à la vue des ennemis enfermés & confondus avec eux dans le fort. Il falloit vaincre ou périr; mais ne pouvant ſe rallier, ils prirent le parti de rendre les ar-

mes, quoiqu'ils fussent au nombre de sept cens hommes contre moins de quatre cens. Leur perte fut considérable, & cette expédition ne coûta pas dix hommes aux François. Le Marquis de Bouillé ayant rétabli les Hollandois dans la possession de Saint-Eustache, leur fit remettre deux millions qui leur appartenoient, & qui se trouvèrent chez le Gouverneur où ils étoient en séquestre, en attendant une décision de la Cour de Londres. Le Vicomte de Damas fut chargé d'aller reprendre la petite isle de Saint-Martin, & il s'acquitta victorieusement de cette Commission.

1781.

Projets de M. de Grasse contre la Barbade.

Cependant l'armée navale, aux ordres du Comte de Grasse, avoit fait voile de la baie de Chésapeak le 5 Novembre; & le 8, ce Général ayant détaché quatre vaisseaux sous le commandement du Chevalier d'Albert de Sainte-Hyppolite, avec ordre de se rendre à Saint-Domingue pour le service de cette colonie, étoit remonté aux isles du vent dans l'intention de se porter sur la Barbade. Il avoit tout à la fois le projet d'attaquer cette Isle, de

1781. combattre l'Amiral Hood, & d'intercepter les convois britanniques; mais il trouva des vents ſi contraires, que plusieurs vaiſſeaux de ſon armée furent conſidérablement endommagés. Chaque inſtant étoit marqué par un ſignal de détreſſe, & le Général ſe vit bientôt forcé, ſinon, d'abandonner ſa première réſolution, au moins d'en ſuſpendre l'effet, & d'aller ſe réparer au fort Royal de la Martinique, où il mouilla le 16 Novembre.

Il eſt contrarié par les vents.

Continuation des mêmes obſtacles

A ſon retour de Saint-Euſtache, le Marquis de Bouillé s'étant concerté avec M. de Graſſe pour l'expédition de la Barbade, ils convinrent enſemble d'embarquer trois mille cinq cens hommes, & leur plan fut d'aller bloquer l'Amiral Hood qui étoit arrivé de la Nouvelle-Angleterre avec dix-huit vaiſſeaux. Pendant ce tems, l'eſcadre aux ordres de M. de Barras devoit favoriſer le débarquement des troupes, dont le commandement appartenoit au brave Gouverneur de la Martinique. Les Généraux mirent à la voile le 17 Décembre, & malgré l'obſtacle des courans & l'impétuoſité

pétuosité du vent qui souffloit de la partie de l'est, l'armée s'engagea dans le canal de Sainte Lucie ; mais elle y trouva de si fortes brises & des grains si violens, qu'elle fut obligée de relâcher après s'être séparée du Solitaire, qui fut démâté par la tempête, & jetté sur les côtes de Saint-Domingue. Le Comte de Grasse remit à la voile le 28, toujours avec le même projet contre la Barbade ; & cette seconde tentative n'eut pas plus de succès que la première. Le Lion Britannique, vaisseau de transport, chargé d'une partie considérable de l'artillerie de siége, fut très-maltraité dans ses agrès & dans sa mâture ; ne pouvant suivre l'armée à Fort Royal où elle entra le 3 Janvier, il se vit forcé d'aller se réparer à Saint-Eustache.

1781.

Expédition de Saint-Christophe.

1782.

Cependant les vents contraires fermoient toujours à la flotte le chemin de la Barbade, & les Généraux François n'en étoient pas moins impatiens de remettre en mer. Ces contrariétés soutenues les déterminèrent à changer l'objet de leur expédition, & ils tournèrent

1782. leurs vues ſur l'iſle de Saint Chriſtophe, qui, placée ſous le vent, n'offroit pas les mêmes difficultés à ſurmonter. Dans la matinée du 5 Janvier, toute l'armée partit de Fort-Royal, à l'exception de l'Hector, du Palmier, du Conquérant & du Réfléchi, qui n'étoient point ſuffiſamment réparés; mais qui ſe rallièrent à la flotte dès qu'ils furent en état. Elle arriva le 11 devant Saint-Chriſtophe. A peine eût-elle mouillé dans la rade de Baſſe-Terre, que les notables de l'Iſle vinrent en députation pour aſſurer les Généraux François de leurs diſpoſitions pacifiques. Cependant les Anglois avoient évacué la Ville; & s'étoient réfugiés dans la fortereſſe de Brimſtone-Hill, après avoir abandonné les batteries de la côte. Ce rocher ſitué à quatre lieues & demie de Baſſe-Terre, que l'art & la nature ont également fortifié, étoit d'un accès ſi difficile, que le Major-Général Fraſer ſe flattoit de le bien défendre avec une garniſon de huit cens hommes ſeulement. Mais les troupes débarquées au nombre de ſix

mille hommes, s'étant formées en quatre divisions, se mirent en marche sur les neuf heures du soir, pour aller investir Brimstone-Hill; elles avoient à leur tête les Marquis de Chilleau & de Saint-Simon, le Comte de Dillon & le Vicomte de Damas. Le premier voulant prendre poste à Sandy-Point, où le Marquis de Bouillé devoit établir le lendemain son quartier-général, tourna le morne par sa droite, tandis que la division du Comte de Dillon formoit l'investissement à sa gauche; celles de Damas & de Saint-Simon investirent le morne du côté opposé. On avoit projeté deux attaques, l'une à Sandy-Point & l'autre à la vieille rade. Le 13, les bâtimens de transports s'y rendirent avec toutes les munitions nécessaires pour un siége. Le Lion britannique alloit rejoindre l'armée avec la grosse artillerie, lorsqu'il vint se briser sur des rochers au dessous de Sandy-Point. Pour remplacer cette perte, on dépêcha quelques bâtimens dans les isles voisines; & toute la nuit du 13 au

1782.

1782. 14 fut employée à pêcher les canons submergés. Le Chevalier de Medine & le sieur d'Albert de Rioms, présidoient à cette opération, & ce fut à leur zèle patriotique, qu'on fut sur-tout redevable du recouvrement de plusieurs pièces d'artillerie. Le 15, les Anglois mirent le feu au bourg de Sandy-Point, & dirigèrent leur artillerie de maniere à favoriser les progrès de l'incendie, qui se répandit dans le voisinage & gagna jusqu'aux plantations. La division du Marquis du Chilleau s'étoit vue forcée d'abandonner ce poste, & d'aller camper sur la hauteur. Dans la nuit du 16 au 17, la tranchée fut ouverte à l'attaque projettée du côté de Sandy-Point, & les jours suivans à l'attaque du Marquis de Saint-Simon du côté de la vieille rade. Le 24, les batteries de canon & les mortiers qu'on y avoit établis commençerent à jouer sur le soir avec beaucoup d'effet. Le même jour on avoit signalé la flotte de l'Amiral Hood, qui dans l'espérance de secourir St-Christophe, étoit parti d'Antigues avec dix-huit

où vingt vaisseaux de ligne, & quelques troupes de débarquement.

1782. Hoods'empare du mouillage de M. de Grasse.

Pendant ce tems-là, l'escadre aux ordres du Comte de Grasse mouilloit à Basse-Terre ; il se hâta de mettre à la voile pour aller à la rencontre de l'ennemi. Le 25, il y eut une espèce d'engagement entre les deux armées navales, & le lendemain deux attaques assez vives où les manœuvres de Hood furent si bien exécutées, que malgré l'infériorité de ses forces, il réussit à s'approcher de l'Isle assiégée, vint jeter l'encre à la pointe des Salines, s'empara du mouillage même que le Comte de Grasse avoit abandonné, & parvint à s'y embosser à la vue de ce Général, dont l'escadre resta sous voile jusqu'à la fin de l'expédition.

Comb[illegible] terre. Angloi[illegible] forcés rembar[illegible]

Le 28, l'ennemi débarqua treize cens hommes, auxquels le Comte de Fléchin, qui commandoit à Basse-Terre, en opposa cinq cens tant Grenadiers que Chasseurs ou Volontaires de la Compagnie de Bouillé. Après une heure & demie de combat, la tête de la colonne angloise fut enfoncée, & les Grena-

1782. diers d'Agénois ſoutenus des Chaſſeurs du régiment de Touraine, alloient en faire un grand carnage, lorſque la troupe du Comte de Fléchin ſe vit au moment d'être aſſaillie par une autre colonne, qui l'obligea de ſuſpendre ſa pourſuite & de laiſſer aux Anglois le loiſir d'exécuter leur retraite. A la nouvelle de leur débarquement, le Marquis de Bouillé étoit parti le ſoir même de Sandy-Point, avoit raſſemblé deux mille hommes à la vieille rade, & s'étant porté vers Baſſe-Terre, y arriva à la pointe du jour avec l'intention d'y ſurprendre les ennemis dans leur poſte; mais ils l'avoient abandonné, & déjà leur arrière-garde établie ſur un rocher qui s'avance dans la mer, achevoit de ſe rembarquer ſous la protection de leurs frégates. Pendant la nuit du 29, des chaloupes angloiſes tentèrent de jeter du ſecours dans Brimſtone-Hill; elles furent apperçues, & forcées de ſe retirer avec perte.

Effets de la belle manœuvre de l'Amiral Hood.

Le lendemain on ſomma le Gouverneur de ſe rendre; mais quoiqu'inſtruite de la retraite des ſe-

cours attendus, quoiqu'aſſiégée par une armée de ſix mille hommes, la garniſon ſe ſentoit encouragée à la vue de la flotte britannique, & l'eſpérance d'être ſecourue ne l'abandonna qu'à la dernière extrémité. Un autre effet de l'habile manœuvre de l'Amiral Hood, fut de couper toute communication entre l'eſcadre & l'armée françoiſes; &, comme on l'a vu, de mettre ſouvent entre deux feux les troupes du Marquis de Bouillé, ſans expoſer la flotte emboſſée à une diſtance qui la préſervoit du feu des batteries établies ſur la plage. Mais le Général françois devoit ſurmonter tous les obſtacles; & dans la journée du 31, il fut enlever aux ennemis un riche magaſin d'artillerie, & lui en brûler un autre rempli de vivres & de munitions de toute eſpèce. Cependant leur feu ſe ſoutenoit avec avantage, du côté de Sandy-Point; pour l'éteindre, il falloit au Marquis de Bouillé du canon ſupérieur à celui de ſes batteries. Le vaiſſeau le Caton fut détaché de l'eſcadre françoiſe, & grace à la vigilance

1782.

M. de Bouillé ſurmonte les obſtacles.

1782. du Comte de Framont qui le commandoit, il vint débarquer ſa groſſe artillerie, dont le ſervice bien ſoutenu décida la priſe de Brimſtone-Hill; en moins de dix jours, tout le revêtement du front d'attaque ſe trouva écroulé.

Capitulation des iſles de Saint-Chriſtophe & de Nieves.

Dans la ſoirée du 12 Février, le Gouverneur anglois propoſa la capitulation de Saint-Chriſtophe; elle fut ſignée dans la nuit même, & ratifiée le lendemain matin. La garniſon compoſée de onze cens hommes, évacua la place ſur les dix heures, ſortit par la brèche avec les honneurs de la guerre, poſa les armes devant nos troupes & ſe rendit priſonnière. La petite iſle de Nièves ſubit le ſort de Saint-Chriſtophe, & fut compriſe dans la même capitulation, dont le dix-ſeptième & dernier article mérite une attention particulière : » Nous » conſentons, eſt-il dit dans cet ar- » ticle, en conſidération du courage » & de la conduite réſolue des Gé- » néraux Shirley & Fraſer, qu'ils » ne ſoient pas regardés comme » priſonniers de guerre; mais que » le premier rejoigne ſon Gouver-

» nement d'Antigues, & que l'au- » tre continue ſon ſervice où bon lui » ſemblera, nous eſtimant heureux » de témoigner ainſi notre eſtime » pour ces braves Officiers ». 1782.

Prise de Monſerrat. Générosité du Marquis de Bouillé.

Ce témoignage honorable pour MM. Fraſer & Shirley, fait encore plus d'honneur au Marquis de Bouillé, dont il atteſte la modération & la généroſité. Ces qualités diſtinctives du brave Général françois, ſe ſignalèrent également lors de la priſe de Monſerrat, qui ſuivit de près celle de Niéves & de Saint-Chriſtophe. Une diviſion de l'armée navale, aux ordres du Comte de Barras, s'étoit portée ſur l'Iſle angloiſe, avec un détachement de cinq cens hommes commandés par le Comte de Fléchin. Elle ſe rendit aux armes du Roi le 22 Février, & ce même jour on ſigna la capitulation, dont le neuvième article taxoit les Habitans à deux mille *moëdes* payables en totalité, pour la premiere année, au moment préfix de cette capitulation; mais ſur les repréſentations de ces malheureux inſulai-

1782. res, le compatiſſant Gouverneur des iſles du Vent prit ſur lui de leur faire remiſe de la dixième partie de cette taxe, & de la repartir en quatre paiemens. Pour aſſurer la totalité de la ſomme, on étoit convenu d'envoyer des Otages à la Martinique. Ils y furent traités avec magnificence ; & peu de jours après leur arrivée, le Gouverneur leur fit ſignifier qu'ils étoient libres de retourner à Monſerrat.

Retraite de l'Amiral Hood.

Ces deux expéditions, où furent employées les forces de terre & de mer, n'avoient coûté que cent hommes à la France, ſans y comprendre les bleſſés, dont le nombre ne fut guère plus conſidérable. Les ennemis y perdirent plus de monde, de l'aveu même de l'Amiral anglois, dont les manœuvres furent admirées dans les divers combats qu'il eut à ſoutenir devant Saint-Chriſtophe. On a dit qu'il s'étoit emboſſé à la vue de la place aſſiégée. Cette poſition critique ſembloit devoir rendre ſa retraite périlleuſe ; mais au moment

de la capitulation, le Comte de Grasse étoit allé mouiller à l'isle de Nièves; & l'Amiral Hood profita de la première nuit, qui suivit la réduction de Brimstone-Hill pour lever ses ancres & gagner le port de Sainte-Lucie, où l'Amiral Rodney ne tarda pas à le joindre. Cette retraite de l'escadre britannique fut regardée comme un événement extraordinaire, & donna lieu à des observations qui déjà ont été recueillies par l'estimable auteur d'un petit ouvrage bien raisonné sur les méprises des Anglois, dans plusieurs opérations de la dernière guerre. Ces observations ne paroîtront point déplacées dans notre histoire, & l'on nous saura gré de les présenter, à quelques changemens près, sous la forme que leur a donnée M. Joly de Saint-Vallier (1). 1782.

(1) L'ouvrage de cet Ecrivain observateur est rempli d'excellentes vues sur les opérations de la dernière guerre; vues fines & souvent profondes, que nous avons adoptées toutes les fois que nous avons pu le faire sans déroger au caractère

1782. Observations sur cette retraite.

» Une flotte embossée a tous ses vaisseaux arrêtés par deux ancres, une sur l'avant, l'autre sur l'arrière, & par conséquent chaque vaisseau présente le travers à l'ennemi. Dans une telle position, il faut beaucoup de tems à cette flotte pour remettre à la voile, parce qu'il lui en faut beaucoup pour lever ses ancres, & cette manœuvre ne peut s'exécuter sans être apperçue. Comment est-il arrivé que la flotte de l'Amiral Hood ait fait les préparatifs de sa retraite à l'insçu de M. le Comte de Grasse? Comment l'a-t-elle effectuée sans accident? Comment a-t-elle échappé aux trente vaisseaux de ligne qui composoient la flotte françoise? La singularité de cet événement ne justifie-t-elle pas le bon mot attribué à M. le Marquis de Bouillé? On dit qu'après la ré-

de l'histoire. Nous sommes aussi redevables de plusieurs détails intéressans de notre ouvrage, à M. Hilliard d'Auberteuil, dont la plume élégante s'est exercée avec succès sur les événemens relatifs à la révolution de l'Amérique.

duction du fort de Saint-Christophe, ce Général apprenant la retraite de la flotte angloise, répondit : *Cela n'étoit pas dans la capitulation.* Dans la position de l'Amiral Hood, la seule ressource qu'il paroissoit avoir pour mettre promptement à la voile, étoit de couper ses cables, & il n'eut point recours à ce moyen ! Passons à d'autres observations. 1782.

Suite des observations.

Une flotte embossée, ne peut plus manœuvrer, elle est fixe dans la place qu'elle occupe, & la flotte ennemie peut diriger ses attaques sur quel point elle juge à propos, sans craindre d'autres obstacles que ceux qui lui sont d'abord présentés ; puisque chaque vaisseau de la flotte embossée est, pour ainsi dire, enchaîné par ses ancres. Avec une flotte beaucoup plus nombreuse que celle de l'Amiral Hood, n'étoit-il pas au pouvoir de M. le Comte de Grasse, d'occuper tout le front de l'escadre ennemie, de porter sur elle tout son feu, ou d'attaquer successivement chaque vaisseau avec des forces supérieures ; de prolonger ou renouvel-

1782. ler ces attaques, jusqu'à ce que cette escadre fut prise, brûlée ou coulée à fond. C'étoit dans une pareille position que les Russes avoient brûlé la flotte ottomane, dans leur dernière guerre contre la Porte. Vu la supériorité de la flotte françoise, celle de Hood pouvoit être attaquée de front, par ses flancs, par ses derrières; le Comte de Grasse n'avoit presque rien à risquer en formant cette entreprise. On a voulu comparer sa position à celle du Comte d'Estaing devant Sainte-Lucie; mais l'Amiral Barrington, embossé dans le port de cette Isle, dont les Anglois étoient les maîtres, se voyoit protégé par les batteries qu'ils avoient construites sur le rivage; & l'Amiral Hood n'avoit aucune protection à espérer du côté de Saint Christophe, dont les troupes étoient assiégées dans Brimstone-Hill par M. le Marquis de Brouillé. Quoi qu'il en soit, l'heureuse retraite de l'escadre angloise à Sainte-Lucie, eut des suites bien fâcheuses pour les armes de Sa Majesté ».

L'Amiral Rodney venoit d'entrer à la Barbade avec douze vaisseaux de ligne. Son premier soin avoit été de hâter sa jonction avec l'Amiral Hood ; & la réunion des deux escadres porta l'Armée britannique à trente-cinq vaisseaux de ligne, sans y comprendre le Duke, le Vaillant & le Warrior, qui, peu de jours après, arrivèrent séparément, & la renforcèrent de deux cens trente-huit canons. La flotte du Comte de Grasse n'étoit que de trente vaisseaux; elle attendoit à Fort-Royal le moment de mettre à la voile pour Saint-Domingue, où devoit se rendre l'escadre espagnole, destinée à la seconder dans l'expédition projetée contre la Jamaïque. Jusqu'à l'arrivée de Rodney, l'allarme avoit été générale parmi ses Habitans, informés des préparatifs redoutables de la France & de l'Espagne. Le Lieutenant-Gouverneur Campbell, s'étoit décidé à mettre toute l'Isle sous la loi martiale; mais elle n'en étoit pas plus rassurée contre une invasion, dont le succès étoit regardé

1782.

1782. comme infaillible, par-là même qu'il alloit dépendre, en grande partie, des opérations du Marquis de Bouillé, qu'il suffisoit de nommer, pour garantir, dans l'opinion générale, la réussite de cette expédition. Les allarmes se dissipèrent enfin, lorsqu'on eut sous les yeux l'état de la flotte aux ordres de Rodney (1). On se reposa sur lui, du soin de prévenir le

---

(1) Tel fut l'état bien constaté de cette flotte, depuis la réunion des deux armées de Hood & de Rodney.

Ancienne escadre aux ordres du Contre-Amiral Sir Samuel Hood.

Vaisseaux.	Canons.	Vaisseaux.	Canons.
Le Prince George	96	La Résolution	74
Le Barfleur	90	Le Bedford	74
L'Alcide	74	Le Canada	74
Le Torbay	74	Le Montagu	74
La Princessa	74	Le Saint-Alban's	64
L'Ajax	74	L'Intrépid	64
Le Shrewsbury	74	Le Prince William	64
Le Royal-Oak	74	Le Belliqueux	64
Le Robust	74	Le Prudent	64
Le Monarch	74	L'America	64
Le Centaur	74		
L'Alfred	74		23
Le Russel	74		

désastre de la Jamaïque, & voici comme il répondit, en cette occasion, à la confiance de ses concitoyens. 1782.

Engagement entre MM. de Grasse & Rodney.

Cet Amiral, mouillé sur une ancre à Sainte-Lucie, avec trente-huit vaisseaux sous son commandement, épioit l'instant du départ de l'escadre françoise; & le 5 Avril, il apprit que M. de Grasse faisoit embarquer ses troupes sur les vaisseaux de guerre, & qu'il se disposoit à mettre à la voile. Les mouvemens de son escadre furent observés avec plus d'attention; & le 8, à la pointe du jour, la frégate l'Andromaque, indiqua par

Renfort conduit par Sir George Rodney.

Vaisseaux.	Canons.	Vaisseaux.	Canons.
Le Formidable. .	90	Le Prothée.	64
Le Namur	90	L'Yarmouth. . . .	64
L'Arrogant	74	Le Repulze.	64
Le Marlborough.	74	*Vaiss. qui ont rejoint.*	
L'Hercules.	74	Le Duke	90
Le Conqueror . . .	74	Le Vaillant	74
Le Fame.	74	Le Warrior.	74
L'Anson.	74		
Le Nonsuch.	64	Total.	38

1782. un ſignal, que les François venoient de ſortir, & qu'ils gouvernoient au Nord. Sur le champ, l'Amiral anglois fit lever l'ancre, & donna le ſignal de chaſſe-général. Dès la pointe du jour, les deux armées furent en préſence; mais un calme les ſurprit ſous la Dominique, & les força quelque tems à l'inaction. Le lendemain matin, les François gagnèrent le vent les premiers, & portèrent ſur la Guadeloupe. La diviſion de l'avant-garde, aux ordres du Contre-Amiral Hood, ſe mit bientôt à portée d'accepter le combat, que lui livra le Comte de Graſſe; elle plia ſous ſon feu, dès le commencement de l'action qui devint très-vive ſur les deux heures & demie. Cette canonnade avoit cauſé de grands dommages aux vaiſſeaux de l'avant-garde ennemie, & déſemparé le Royal-Oak & le Montagu. Quoique partiel, cet engagement fut aſſez meurtrier, & coûta la vie à pluſieurs Officiers anglois, parmi leſquels on diſtinguoit le Capitaine Bayne, commandant de l'Alfred. Suivant

les dépêches de Rodney, l'avant-garde françoise fut encore plus maltraitée. Ce qu'il y a de certain, c'est que dans la nuit du neuf au dix, sa flotte mit en panne pour se réparer, tandis que celle de France s'élevoit au vent de la Guadeloupe. 1782.

Que le Comte de Grasse devoit éviter un second combat.

L'intention du Comte de Grasse, ne devoit point être d'engager un second combat, contre des forces aussi supérieures. Ce n'étoit pas sans peine, qu'il étoit parvenu à rallier son armée, & qu'il avoit mis en sûreté son convoi sous l'escorte du Sagittaire & de l'Expériment. Le lendemain, le Caton se trouva séparé de la flotte, on ne sait comment, & l'Amiral françois ne crut pas devoir s'occuper de la recherche de ce vaisseau; son premier soin alors fut de sauver l'armée, en évitant une nouvelle action avec la flotte angloise; dans la situation où il se trouvoit entre les Saintes & la Dominique, il étoit impossible de l'y forcer. Dans la journée du 11, l'escadre poursuivit sa route avec

1782. toute la célérité poſſible ; & quoique l'Amiral anglois eût fait ſignal de chaſſe générale au vent, elle avoit gagné ſur lui tant d'avance, qu'il ne pouvoit ſe flatter de l'atteindre ; mais un événement peu digne de l'attention du Comte de Graſſe dans la circonſtance, lui fit oublier que ſon principal objet étoit de précipiter ſa marche vers Saint-Domingue.

Le vaiſſeau le Zélé eſt déſemparé & ſéparé de la flotte.

Dans la nuit du 11 au 12, le vaiſſeau *le Zélé* avoit abordé le vaiſſeau Amiral *la Ville de Paris* ; il perdit dans ce choc ſon mât de beaupré & ſon mât de miſaine, & fut d'ailleurs tellement déſemparé, qu'il ne pouvoit plus ſuivre, & riſquoit beaucoup d'être pris par les vaiſſeaux de l'avant-garde de la flotte angloiſe. Le Comte de Graſſe l'avoit perdu de vue, & ſon armée étoit ſi fort élevée au vent, qu'il dépendoit de lui d'arriver à ſa deſtination, & d'effectuer promptement, une jonction déciſive avec la flotte eſpagnole. Il ſuffiſoit pour cela, d'abandon-

ner le Zélé, ou même, ſans l'abandonner, de le faire remorquer par deux ou trois frégates ; mais encore une fois, la perte de ce vaiſſeau n'étoit rien dans la circonſtance où ſe trouvoit l'Amiral françois. Il n'ignoroit pas que le ſuccès de la campagne dépendoit de la célérité de ſa marche, qu'il étoit alors de beaucoup inférieur à l'Amiral Rodney, & que ſa jonction avec les Eſpagnols lui donneroit une ſupériorité qui le rendroit maître de la mer. Malgré toutes ces conſidérations, le Général ne put ſe réſoudre au ſacrifice d'un vaiſſeau, & pour le dégager, il fit faire un mouvement rétrograde à toute ſon armée ; & dès-lors il ne put éviter un combat, qui, vu ſon infériorité, devoit lui devenir fatal. Sir George Rodney, s'avançoit avec une armée ſupérieure à l'armée françoiſe de huit ou neuf vaiſſeaux (1).

1782.

Imprudence du Comte de Graſſe. Ses Suites.

(1) Dans ſon tableau des lignes de bataille angloiſe & françoiſe, l'Amiral Rodney égale les forces des François aux ſien-

1782. Désordre dans notre armée.

Dès le commencement de l'action, qui se passa entre l'isle de la Dominique & les Saintes, les Anglois, selon leur usage, cher-

nes, & voici la liste exagérée des vaisseaux francois, telle qu'il la fit passer à l'Amirauté d'Angleterre.

Vaisseaux.	Canons.	Vaisseaux.	Canons.
La Ville de Paris.	110	Le Royal Dauphin	74
L'Auguste.......	80	Le Magnifique ..	74
Le Duc de Bourgogne........	80	Le Réfléchi,....	74
Le Languedoc...	80	Le Bien-Aimé...	74
Le Saint-Esprit...	80	Le Sceptre......	74
La Couronne....	80	Le Northumberland.........	74
Le Neptune.....	80	Le Conquérant. .	74
Le Triomphant..	80	Le Marseillois...	74
Le Zélé........	74	Le Palmier.....	74
Le Glorieux....	74	L'Ardent.......	64
Le Citoyen.....	74	L'Eveillé.......	64
Le Souverain....	74	Le Caton......	64
Le Magnanime ..	74	Le Jason.......	64
Le César.......	74	Le Fier (armé en flûte).........	54
L'Hector.......	74	Le Minotaure, *id*	74
Le Brave......	74	Le Sagittaire....	50
Le Pluton......	74	L'Expériment...	50
L'Hercule......	74		
Le Scipion.....	74		
Le Bourgogne...	74	Total.......	38
Le Destin.......	74		

Or, de ces trente-huit vaisseaux portés dans la liste de l'armée du Comte de Grasse, il y en eut au moins neuf qui ne se trou-

chèrent à rompre la ligne du Comte de Grasse. Les premiers vaisseaux 1782.

vèrent point au combat du 12 Avril,
Savoir :

Vaisseaux.	Canons.	
Le Saint Esprit.	80	Resté en carene au Fort-Royal de la Martinique.
Le Zélé	74	Démâté par abordage avant le combat, & remorqué jusqu'à la Guadeloupe.
Le Bien-Aimé.	74	Encore à la rade de Brest, & qui, de toute la guerre, n'avoit point paru en Amérique.
Le Caton	64	Ces deux vaisseaux étoient de relâche à la Guadeloupe depuis le 10 Avril. Ils en partirent le 15 pour gagner Saint-Dominique, & furent pris dans la traversée.
Le Jason.	64	
Le Minotaure.	74	Retourné en France depuis plus de six mois avec le convoi de Saint-Domingue, que commandoit M. de Borderu, Capitaine de Vaisseau.
Le Sagittaire	50	Ils escortoient le convoi françois lors de sa retraite à Saint-Domingue pendant le combat.
L'Expériment.	50	
Le Fier	50	Stationné à Rochefort depuis le mois de Décembre 1781.

On regrette que l'Amiral anglois, qui avoit rendu compte des revers des François, d'une manière simple & noble, n'ait pas soutenu ce caractère de modération & de véracité, dans la liste qu'on vient de mettre sous les yeux du Lecteur.

1782. qui se présentèrent furent vigoureusement repoussés par le Sceptre & par le Glorieux ; mais ce dernier se vit bientôt démâté, par un vaisseau à trois ponts, qui malheureusement l'avoit accroché. L'ordre de bataille de l'escadre Françoise s'étoit dérangé dans le premier mouvement du Comte de Grasse; & la ligne une fois rompue, les armées combattirent par pelotons & sans aucune règle. Les élémens concouroient à rendre ce désordre général ; les vents changèrent & devinrent favorables aux Anglois. Ils s'étoient acharnés contre la Ville de Paris, & sembloient n'en vouloir qu'à M. de Grasse. Il eut à soutenir, en même-tems, le feu de huit ou dix vaisseaux ; & les efforts du Pluton & du Triomphant, ne purent les détourner de leur proie & leur faire lâcher prise. L'Amiral Hood, lui-même, ne craignit pas d'abandonner sa division, pour venir prendre part avec le Barfleur qu'il montoit, à la réduction de l'Amiral françois.

Cependant le Glorieux, entièrement démâté; se voyoit au moment

ment de ſuccomber ; le Vicomte de Mortemar l'apperçoit au fort de l'action, & forme le hardi projet d'aller le dégager avec la ſeule frégate le Richmond. Il parvient à lui jeter une amarre, & commençoit à le remorquer, malgré le feu des ennemis, dont le nombre l'accabloit ; mais le Vicomte d'Eſcars, non moins généreux que le Commandant de la frégate, ne voulut pas que le Richmond partageât ſa deſtinée, & il fit couper l'amarre. Le *Glorieux* fut pris ainſi que l'*Ardent*, le *Céſar* & l'*Hector*. Le même ſort attendoit la Ville de Paris, qui déſemparée totalement, n'ayant plus avec elle ſes deux matelots & ſe voyant inveſtie de quatorze vaiſſeaux ennemis, fut obligée de ſe rendre, après un combat de onze heures & demie (1), où le Comte de Graſſe avoit ſignalé ſa bravoure. Si, à cette qualité, qui ſeule ne conſtitue pas un Général, il avoit ſu réunir, dans

1782.

Beaux traits de MM. d'Eſcars & Mortemar.

Priſe du vaiſſeau amiral la Ville de Paris.

(1) L'action avoit commencée à ſept heures du matin ; elle continua ſans relâche juſqu'à ſix heures & demie du ſoir.

1782. cette journée, la prévoyance, le ſang-froid & cet eſprit de combinaiſon qui fait éviter le danger ou qui fournit les moyens de s'en tirer, la France n'auroit pas à regretter d'avoir donné à l'Europe, le premier exemple d'un vaiſſeau amiral de cent dix canons, réduit à l'humiliante extrémité d'amener ſon pavillon. En ſacrifiant le Zélé, M. de Graſſe eût donné lieu, ſans doute, aux murmures de quelques ſpéculateurs ignorans; mais les bons juges d'une telle conduite, auroient applaudi à la ſageſſe de ce Commandant.

Suites de cette défaite.

Suivant les dépêches du Marquis de Vaudreuil, le nombre des morts fut de onze cens hommes, ſans y comprendre ceux des vaiſſeaux pris ou ſéparés. On comptoit parmi ces derniers, toute la diviſion de M. de Bougainville, qui, après le déſaſtre de l'armée, s'étoit retiré à Saint-Euſtache pour réparer les dommages qu'il avoit reçus dans le combat, dont il fut accuſé de n'avoir été que ſimple ſpectateur, ainſi que pluſieurs autres Capitaines, à la négligence deſquels le Général voulut s'en prendre

M. de Graſſe s'en prend aux Officiers de ſon armée.

de ſa défaite. On vit circuler des extraits de lettres, où le Comte de Graſſe ſe plaignoit de leur déſobéiſſance aux ſignaux, & de l'abandon volontaire où ils l'avoient laiſſé dans ſa cruelle poſition. Ce reproche tomboit particulièrement ſur les matelots de l'Amiral; mais ſuivant d'autres rapports, il n'y eut que des victimes & point de coupables dans cette journée déſaſtreuſe, où huit capitaines perdirent la vie. Quant à M. de Bougainville, pour qui l'eſtime & l'amitié du Comte d'Eſtaing ſont un témoignage non ſuſpect de bravoure & de capacité, il ne mérita pas, ſans doute, le reproche d'inaction, s'il eſt vrai, comme l'atteſtent pluſieurs journaux de l'armée, qu'il ait ſauvé le Northumberland, au moment d'une réduction forcée. De tous les Officiers de ce vaiſſeau, il ne reſtoit plus ſur ſon bord qu'un enſeigne & un auxiliaire, lorſque l'Auguſte le couvrit de ſon feu & parvint à le délivrer. Quoi qu'il en ſoit des torts de l'armée ou du Général, ſur leſquels un Conſeil de Guerre devoit prononcer, le Marquis de

1782.

1782. Vaudreuil, dont le Comte de Graſſe avouoit alors les ſervices & reconnoiſſoit l'intrépidité, recueillit les débris de la flotte, & conduiſit heureuſement dix-neuf vaiſſeaux à Saint-Domingue. Après le combat du 9, le Caton, le Jaſon & la frégate l'Aimable, s'étoient rendus à la Guadeloupe pour s'y réparer. N'étant point informés de la journée du 12, ils mirent à la voile pour Saint-Domingue, dès qu'ils furent en état de ſoutenir la mer; mais le Contre-Amiral Hood, qui avoit été détaché de la flotte britannique avec une eſcadre de ſix vaiſſeaux de ligne, rencontra les trois bâtimens françois, le 19 Avril, & les força d'amener pavillon après une légère canonnade.

Le patriotiſme des François ſe manifeſte en cette occaſion.

La nouvelle de ces déſaſtres ſe débitoit dans tout le Royaume, avec des circonſtances plus ou moins conformes à la vérité, lorſque le Vicomte de Mortemar vint en confirmer les détails les plus importans. Il avoit rencontré le Roi ſur la route de Saint-Hubert, & Sa Majeſté l'ayant reconnu, le fit

monter dans ſon carroſſe, & s'entretint avec lui pendant un quart-d'heure. Elle apprit les revers de ſes armes ſans en être abattue, & ne vit pour l'ennemi, dans ces fâcheux événemens, qu'une foible compenſation des avantages précédens. La nation montra la même énergie que le Monarque ; & dans tous les ordres de l'Etat, il ſe trouva des Citoyens ambitieux de réparer par le généreux abandon d'une partie de leur fortune, l'échec que la marine venoit d'éprouver aux Antilles. On prétendit qu'à la première nouvelle de ce déſaſtre, Monſieur & Monſeigneur le Comte d'Artois avoient donné un grand exemple de patriotiſme, en faiſant à Sa Majeſté l'hommage d'un vaiſſeau de cent dix canons, pour remplacer la Ville de Paris. Le Prince de Condé s'étoit chargé, diſoit-on, de préſenter les mêmes offres au nom des Etats de la Province de Bourgogne. Les Pariſiens ſignalèrent ſur-tout leur dévouement patriotique en cette circonſtance. Le Corps-de-Ville pria M. le Lieutenant-Général de Police, 1782.

1782. de faire agréer à Sa Majeſté, la conſtruction d'un vaiſſeau de rang égal à ceux que le malheur de la guerre venoit de faire tomber aux mains des Anglois. Les Receveurs généraux avoient offert ſix cens mille livres ; & les Six-Corps des Marchands s'étoient ſignalés par les mêmes offres. Différentes corporations ſe diſputoient la gloire de ces généreux ſacrifices. Les ſouſcriptions ouvertes pour ce noble objet, ſuffiſoient, diſoit-on, à la conſtruction de quatorze vaiſſeaux. Quand bien même le Gouvernement n'auroit pas jugé néceſſaire d'en accepter le produit, un tel dévouement prouvoit du moins quelles devoient être un jour les reſſources de la France, ſi le ſort de la guerre continuoit d'être favorable à ſes ennemis.

A la nouvelle de cette défaite, un des premiers ſoins de Sa Majeſté fut de pourvoir à la ſubſiſtances des veuves & des enfans qui avoient perdu leurs maris ou leurs pères dans cette journée déſaſtreuſe. Le ſort de ces malheureuſes victimes intéreſſoit bien plus cet

augufte Monarque, que la perte des vaiffeaux enlevés à fa marine. « Ne vous laiffez point abattre, » dit-il à fon Miniftre; augmentez » d'activité, doublez, triplez les » moyens; je vous fournirai les » forces néceffaires. Mes ennemis » n'auront la paix qu'au prix où » j'ai voulu la mettre.... On peut » réparer la perte de mes vaiffeaux; » mais, ajouta t-il avec émotion, » où retrouver tous les braves gens » que j'ai perdus ».

1782.

Fermeté de Louis XVI.

Comme on l'a dit, Sa Majefté donna fes premiers foins à leurs familles défolées, & crut devoir enfuite s'occuper des récompenfes fi juftement acquifes à ces braves Officiers, qui furvivoient heureufement à la défaite du Comte de Graffe, & dont les talens & la bravoure méritoient un autre fuccès. M. le Vicomte de Mortemar fut le premier à recueillir le fruit de fes fervices; & le grade de Capitaine de vaiffeau devint le prix de fon héroïque intrépidité. Le Marquis de Vaudreuil avoit fur-tout des titres à la reconnoiffance de la nation; mais il en acquéroit de

M. de Mortemar eft fait Capitaine de vaiffeau.

1782.

MM. de Vaudreuil & de Bougainville se rejoignen. à Saint Domingue.

nouveaux, en réparant autant qu'il étoit en lui, les malheurs de la journée du 12 Avril. Il avoit recueilli les débris de l'armée, & l'avoit conduite heureusement à Saint Domingue, où il trouva les dix-sept vaisseaux de la flotte espagnole, destinée à renforcer M. de Grasse. Il y fut bientôt rejoint par M. de Bougainville, qui, après avoir réparé son escadre à Saint-Eustache, l'amena sans accident au Cap François. Le premier soin du Marquis de Vaudreuil, fut d'envoyer en France, sous une bonne escorte, un riche convoi, dont la navigation ne fut traversée par aucun événement fâcheux.

Rodney arrive à la Jamaïque. Vaines menaces de cet Amiral.

Cependant l'Amiral Rodney avoit pris la route de la Jamaïque ; il y arriva le 29 avec sa flotte accrue de toutes les prises qu'il avoit faites au combat du 12. Son premier soin fut de détacher le Contre-Amiral Hood pour aller observer les escadres combinées à Saint-Domingue, d'accélérer le radoub de ses vaisseaux endommagés, & de tout disposer pour une action plus décisive contre ces mêmes es-

cadres, dont il annonça la ruine dans toutes ses dépêches à l'Amirauté. Après cette grande expédition, dont le succès lui paroissoit infaillible, Rodney se proposoit de tourner ses forces contre les établissemens espagnols dans le Golfe du Mexique. Mais toutes ces menaces furent sans effet ; & pendant les trois mois que l'Amiral se tint à la Jamaïque, son armée resta dans une inaction qui laissa le tems à la flotte des Espagnols, de se retirer dans ses ports, & de mettre à couvert de toute entreprise leurs Colonies jusqu'alors exposées aux insultes de l'ennemi. Quant au Marquis de Vaudreuil, il mit à la voile longtems avant l'Amiral anglois, & loin d'éviter sa rencontre, il croisa dans ces mers, jusqu'à ce que la saison des opérations navales y fût à son terme. Des Indes occidentales, il se porta dans les mers du Nord de l'Amérique, en écarta tous les vaisseaux ennemis qui gênoient la navigation des Américains ; & ayant détaché une petite escadre pour la baie d'Hudson, il finit par mettre les François

1782.

Conduite plus active du Marquis de Vaudreuil.

1782. en possession des Comptoirs britanniques établis dans cette baie. Enfin, cet habile Général vint se pourvoir à Boston de nouvelles munitions de guerre & de bouche, & regagnant les Indes occidentales, il sut y protéger les établissemens contre les tentatives des escadres angloises, & tenir tête à l'Amiral Pigot, qui venoit d'y remplacer l'Amiral Rodney dans le commandement des forces navales de l'Angleterre.

Rappel de Rodney.

Les services reconnus de ce Général, ses talens & son courage également avoués de toute l'Europe, n'avoient pu faire oublier le pillage de Saint-Eustache. Le reproche d'y avoir connivé avec Vaughan, fut le prétexte du rappel de Rodney, dont les mœurs & les principes déplaisoient d'ailleurs à quelques membres du Parlement. Mais toujours heureux, même dans ses disgraces, Sir George le fut assez, pour que l'ordre expédié à son successeur, ne s'exécutât qu'après la journée du 12 Avril, & ce fut la plus brillante de la vie de cet Amiral.

Il se montra dans Londres couvert d'une gloire sans égale dans les fastes de la marine angloise. Ce rappel avoit paru si extraordinaire à M. Rolle, qu'il osa le dénoncer à la Chambre des Communes. Après avoir demandé si c'étoit bien Sir George que les Ministres ôsoient rappeller au moment qu'il sauvoit la Patrie. « Qu'attendre, ajouta-t-il, » de l'administration qui se permet un » pareil traitement contre un Amiral qui, dans toutes les périodes » de sa vie, s'est signalé par de » grandes actions ; qui, à la gloire » dont il s'est couvert dans les » guerres précédentes, vient d'ajouter dans le cours de la guerre actuelle, la gloire inouie d'avoir enlevé seize vaisseaux à » l'ennemi, & d'avoir fait trois » Amiraux prisonniers. Je ne sais ; » mais j'ai beau feuilleter l'histoire, » je ne vois aucun Amiral anglois » qui ait rendu à la patrie la moitié des services que vient de lui » rendre le grand homme, dont » je dénonce le rappel à la Chambre ».

1782.

Ce rappel est dénoncé à la Chambre des Communes.

1782.

Récompense pécuniaire proposée en faveur de Rodney ; il est elevé à la dignité de Pair. Débats à ce sujet.

Ces exagérations ne prouvoient rien en faveur de Rodney, & ne supposoient que beaucoup d'exaltation & d'enthousiasme dans M. Rolle; mais ce qui forme un contraste bien frappant avec l'espece d'affront qu'on faisoit à son ami, c'est la dignité de Pair, à laquelle il fut élevé presqu'à l'époque de sa destitution. Le titre de Baron lui fut conféré, & comme ce titre, pour être soutenu dignement, suppose beaucoup de faste & de grandes richesses, on mit en délibération à la Chambre des Communes, si l'on n'accorderoit pas à Sir George une récompense pécuniaire & des revenus proportionnés à la représentation exigée dans un Pair du Royaume. Sir Francis Basset, auteur de la motion en faveur de Rodney, crut la justifier en rappellant à la Chambre les graces accordées en pareil cas, disoit-il, au Duc de Marlborough & au feu Comte de Chatam. M. Fox, qui ne voyoit pas les mêmes rapports que Sir Francis, entre le nouveau Pair & ces deux grands Hommes,

désapprouva ce rapprochement, & dit que Marlborough étoit un Général à qui l'on ne devoit comparer personne; que jamais l'Europe ne produisit son égal, qu'il occupoit une classe à part, & qu'il l'occuperoit longtems seul. » Quant » au Lord Chatam, ajouta-t il, c'est » après sa mort qu'on a songé à sa fa» mille; son noble désintéressement » l'avoit recommandée à la muni» ficence nationale. Si de son vi» vant on avoit proposé, en sa fa» veur, une récompense pécuniai» re, il eût regardé l'auteur d'une » pareille motion, comme son plus » cruel ennemi. D'ailleurs cette » motion est inconstitutionnelle & » par conséquent répréhensible; » personne n'ignore que la dispen» sation des récompenses est la » prérogative exclusive de la Cou» ronne, & qu'avant d'ajouter à » la fortune de l'Amiral, il faut » d'abord s'assurer qu'elle est in» suffisante pour soutenir la digni» té du nouveau titre qui fait sa » récompense ». 1782.

On ne manqua pas de réveiller, à cette même époque, les impu-

Le Comte de Grasse arrive à Londres, réception qu'on lui fait.

1782. tations de rapine & d'avidité déjà faites à Sir George Rodney, lors de la conquête de Saint-Eustache. La meilleure réponse aux objections élevées contre lui dans le plus beau moment de sa gloire, étoit de montrer le Comte de Grasse au peuple anglois, & Sir George n'avoit pas négligé ce moyen de triompher de ses envieux. Il avoit fait partir le Général françois sur la flotte de la Jamaïque, qui arriva heureusement en Angleterre, ainsi que les autres convois britanniques des Indes occidentales. A la vue de cet Amiral vaincu & prisonnier, tout le peuple de Londres tressaillit de joie, & Rodney n'eut plus que des apologistes & des admirateurs dans cette Capitale. Le Comte de Grasse y reçut l'accueil le plus brillant; on lui donna des fêtes, le peuple se portoit en foule sur son passage, sa présence excita des acclamations générales, & la reconnoissance se mêloit à tous ces témoignages de la satisfaction publique. Le Général françois se prêta de bonne grace à ce triomphe de la

Nation angloiſe ; il fut préſenté au Roi, il ſe fit voir à la Bourſe & dans les promenades, ſe montra de ſon balcon à la foule aſſemblée ſous ſes fenêtres, & ſa complaiſance fut toujours payée d'un cri d'applaudiſſement & de gratitude. Dans ſon enchantement, le peuple admiroit la phyſionomie angloiſe de M. de Graſſe, & pour en conſerver la mémoire en Angleterre, on y grava ſon portrait, dont les copies ſe répandirent bientôt de la Capitale dans toutes les Provinces. Ce fut le dernier hommage de l'enthouſiaſme britannique pour cet illuſtre priſonnier, lors de ſon départ pour la France, où on lui deſtinoit une réception moins flatteuſe. 1782.

L'époque du rappel de Sir George Rodney, fut marquée par la deſtitution de pluſieurs autres Officiers employés en Amérique, & ſpécialement par celle du Général Clinton, que Sir Gui Carleton alla remplacer à New-York, dans le commandement en chef des armées britanniques. Le nouveau Gouver-

Clinton eſt remplacé par Carleton.

1782. neur trouva cette Isle dans un état allarmant pour le Commerce. Toute communication étoit coupée entre la Ville & les Américains, & les affaires y languissoient dans une mortelle inaction. Il n'y avoit d'activité que pour la guerre ; & comme l'Armée de Washingston, postée dans les Jerseys, paroissoit toujours menacer New-York avec ses onze mille hommes, la garnison & les habitans n'étoient occupés que des fortifications de l'Isle, & des préparatifs d'une défense honorable, quoique nécessairement infructueuse. Mais on verra dans la suite, que les instructions de Carleton portoient d'évacuer cette place en cas d'attaque, de faire la guerre en retraite avec les Américains, & d'employer les voies de modération pour disposer le Congrès à des propositions d'accommodement. L'Angleterre sentoit enfin la nécessité de la paix. Son intention étoit de la faire partielle, & toute sa politique s'appliqua d'abord à pressentir les Etats-Unis sur leurs dispositions à cet égard ; mais les offres même de l'Indépen-

dance ne pouvoient être acceptées à ce prix, & quand bien meme la nouvelle République n'eût pas été ce qu'elle est, incorruptible & fidèle à ses engagemens, son intérêt l'auroit détournée d'un pareil traité. Le piége étoit manifeste ; par cette démarche l'Angleterre ne cherchoit qu'à se débarrasser un moment de la guerre d'Amérique, dans la vue de triompher plus aisément des autres puissances confédérées, & de venir fondre ensuite sur les Américains qui, après avoir lâchement abandonné la France leur bienfaitrice, se seroient trouvés sans alliés & sans espoir de s'en procurer.

1782.

Que l'offre d'une paix séparée est un piége.

Pour se convaincre de l'inutilité de cette tentative, Carleton n'eut pas besoin d'attendre que le Congrès se refusât avec dédain à la communication des dépêches britanniques ; il avoit pressenti ce refus sur la bonne intelligence qui régnoit entre les François & les nouveaux Républicains. Jamais l'harmonie n'avoit été plus frapante depuis le commencement de la guerre. Et ce fut à cette époque

Autres raisons qui rendoient cette paix impossible.

1782. d'une reconnoiſſance plus ſentie de la part des Américains, & d'une protection non moins ſignalée de la part de la France, qu'on ôſa ſe flatter en Angleterre d'une paix ſéparée avec les Etats-Unis! Pour mieux ſéduire à cet égard la crédulité du public, on fit inſérer dans pluſieurs feuilles que le Docteur Franklin, & MM. Adams & Laurens négocioient cette paix à Londres; mais les Agens du Congrès, étoient alors bien loin de cette Capitale, & M. Laurens lui-même, ayant obtenu ſon élargiſſement dès le mois de Janvier, venoit de partir pour Bath, dont ſes Médecins lui avoient ordonné les eaux. La facilité du miniſtère à relâcher ſur une ſimple caution cet ancien Préſident du Congrès, ſuppoſoit des vues pacifiques, & l'intention peut-être de le diſpoſer favorablement pour l'Angleterre; mais les Commiſſaires du Congrès en Europe, ne devoient entamer aucune négociation à moins que l'indépendance de l'Amérique ne fût préalablement reconnue; & cette indépendance une fois admiſe,

ils ne pouvoient rien conclure ſans l'approbation de la France.

1782.

Que la continuation de la guerre eſt impoſſible, malgré quelques échecs des Américains.

Si le projet de cette paix ſéparée étoit chimérique dans la poſition des Anglois, la continuation de la guerre avec les Américains étoit déſormais impoſſible ; & Carleton ne tarda pas à s'en convaincre. L'Angleterre avoit épuiſé toutes ſes reſſources dans l'Amérique ſeptentrionale, où ſes victoires mêmes concouroient à ſa ruine. Dans ſa ſituation, quels avantages pouvoit-elle retirer du petit échec du Général Marion ſur la rivière Santée, où un parti de cavalerie, aux ordres du Lieutenant Colonel Thompſon, tua, bleſſa ou fit priſonniers quatre-vingts Américains, du nombre deſquels étoit le Major Benſon ? Que pouvoit-il réſulter de l'expédition du Lieutenant Blanchard, contre le fort Dover & la petite ville de ce nom ſituée ſur la rivière Tom, dont quinze maiſons furent incendiées par les cent trente Matelots ou Soldats royaliſtes, aux ordres de cet Officier ?

24 Février.

23 Mars.

Priſe de Beaufort.

Sans être déciſive, la priſe de

1782. Beaufort dans la Caroline méridionale, eut plus d'éclat & d'importance que les expéditions précédentes. Ce fut une ſurpriſe, dont les Royaliſtes durent tout l'avantage à leur bonne fortune momentanée. Le Corſaire le Peacock & les goëlettes la Roſe & la Retaliation, aux ordres du Capitaine Duncan Mc Lean, paſsèrent la barre de Beaufort, dans la matinée du 4 Avril. Ce dernier navire qui, depuis quinze jours, avoit perdu ſes mâts dans une tempête, étoit remorqué par le corſaire, & portoit en même-tems deux pavillons, l'un anglois & l'autre américain. Cet accident & cette feinte tournèrent à l'avantage des Royaliſtes, & la mépriſe des habitans de Beaufort fut complette. Ne doutant pas que le vaiſſeau remorqué ne fût une priſe faite ſur l'ennemi, ils dépêchèrent leurs pilotes & beaucoup de gens armés, qui ſe rendirent ſur huit bateaux à bord du Peacock, où il découvrirent enfin l'erreur qui les avoit fait tomber dans ce piége. Le 5, vers les deux heures après-midi, le Capi-

taine Stewart fit paſſer ſon monde ſur les bateaux américains, & malgré le feu des ennemis, il débarqua heureuſement dans une Iſle voiſine de Beaufort. Une heure après, il gagna le continent, & s'avançant vers le fort, il en prit poſſeſſion ſans trouver beaucoup de réſiſtance; la réduction de la ville ſuivit de près celle de la fortereſſe. Tandis que Stewart en faiſoit enlever les munitions & les marchandiſes, le Capitaine Mc Lean s'emparoit d'un gros navire richement chargé, d'une belle goëlette, d'un ſloop & de tous les bateaux qui étoient dans le Havre. Le 10, il relâchèrent vingt-ſix priſonniers ſur leur parole, évacuèrent la Ville, & ſe rembarquèrent avec leurs gens, dont un ſeul avoit été bleſſé dans cette expédition.

1782.

Unanimité des Etats-Unis.

Encore une fois, le ſuccès des Royaliſtes étoient une foible compenſation de leurs pertes; & de toutes les Provinces affranchies dans l'Amérique ſeptentrionale, il n'y en avoit pas une ſeule qui n'eût été le théâtre de quelqu'événement déciſif contre l'Angle-

1782. terre ; pas une qu'il lui fût possible de soumettre par la force des armes, ou d'entraîner par la séduction. La grande puissance des Etats confédérés naissoit de leur unanimité ; tous sentoient alors le besoin qu'ils avoient les uns des autres, & les décisions du Congrès étoient pour chacun d'eux une loi suprême, à laquelle ils se soumettoient aveuglément. Sans déroger tout-à-fait à ce systême d'union générale & de soumission à la souveraineté des représentans du peuple américain, les habitans de Vermont, avoient paru vouloir en restreindre l'autorité, en réclamant un territoire, dont le Congrès avoit accordé la garantie aux Etats de New-York & de New-Hampshire. En conséquence de cette prétention, les Commissaires de ce petit Etat s'étoient permis des remontrances, dont plusieurs articles mettoient des bornes aux pouvoirs de l'assemblée de Philadelphie. « Nous voulons, est-il dit, » au troisième numéro de leurs réclamations, que le Congrès re-

Que le district de Vermont paroît vouloir restreindre l'autorité du Congrès.

» vêtu de la souveraineté, s'interpose
» pour prévenir l'effusion du sang; 1782.
» mais nous désapprouvons que
» ce même Congrès siége com-
» me tribunal de judicature, pour
» juger ce différend en vertu de
» l'autorité qui lui en a été donnée
» par un acte des Etats, qui ne
» constituent qu'une partie dans la
» dispute ».

Les Commissaires de l'Etat de Vermont, finissoient par déclarer qu'un déni de justice, mettroit leurs constituans dans la nécessité d'en appeller à Dieu & au monde, pour juger à qui l'on devoit s'en prendre des suites fatales qui pouvoient en être la conséquence. Ces paroles renfermoient des menaces, dont le Congrès ne tint aucun compte; & pour terminer cette contestation, il crut devoir persister dans ses premières résolutions. Sa réponse fut donc qu'une des conditions indispensables de l'indépendance du peuple habitant le territoire appellé Vermont, & de son admission dans l'union fédérale, étoit qu'il abandonnât explicitement toute prétention aux terres

Commen se termine ce différend.

1782. enclavées dans les limites de l'Etat de New-Hampshire & de celui de New York.

* Que la prétendue mésintelligence des Etats est une invention des Anglois.

Ce différend entre les Vermontois & les représentans de la République, n'eut pas d'autres suites, & cependant on ne manquoit pas de répandre dans toute l'Europe, que les Commissaires de l'Etat de Vermont s'étoient abouchés avec le Général Haldimand, & qu'ils offroient de rentrer sous la domination de la Couronne Britannique. On ajoutoit que les conditions proposées par les Commissaires de cet Etat, ayant été transmises à Sir Henry Clinton, ce Général n'avoit ôsé déterminer un point de cette importance, & que cette grande affaire venoit d'être portée sous les yeux du Roi & de son Conseil. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à son arrivée à New-York, Carleton trouva le Congrès & les Etats qu'il représentoit, parfaitement d'accord sur tous les points. Frappé de cette bonne intelligence, il désespéra du succès de ses négociations, & regretta peut-être d'avoir accepté le commandement

mandement à la place de Sir Henry Clinton. En général, le changement d'Officiers ne produisit rien d'heureux pour l'Angleterre, tant en Amérique qu'en Europe, où se firent aussi de grands déplacemens. 1782.

Un des plus remarquables & le moins prévu sans doute, fut celui de l'Amiral Darby, qui céda le commandement général des flottes à l'Amiral Howe.

Ce dernier étoit à peine nommé, qu'il mit à la voile avec toute l'armée navale, pour aller bloquer au Texel la flotte hollandoise, & tenter de la brûler ou de la couler bas. On ne doutoit point en Angleterre du succès de cette terrible expédition; cependant l'entreprise de Howe échoua, & si complettement, qu'il revint un mois après, sans avoir tiré un coup de canon. On doit convenir que ce n'étoit guère la peine de supplanter l'Amiral Darby.

Ce changement subit des principaux Officiers de la guerre & de la marine, seroit inexplicable, s'il ne supposoit pas une révolution totale dans l'administration. En effet, le

1782. Miniſtère venoit d'être renouvellé, & le parti de l'oppoſition tenoit enfin les rênes du Gouvernement. Diſons en peu de mots comment le nouveau ſyſtème avoit prévalu.

Depuis long-tems la nation s'en prenoit aux Miniſtres de tous ſes revers dans l'ancien & dans le nouveau continent. La nouvelle de la priſe de Saint-Chriſtophe avoit porté le mécontentement à ſon dernier période, & la capitulation du fort Saint-Philippe acheva de ſoulever les eſprits contre l'adminiſtration; ce fut un des effets les plus ſenſibles de la conquête de M. le Duc de Crillon, dont nous allons terminer l'eſquiſſe.

Priſe du fort Saint-Philippe.

Ce Général avoit employé tout le mois de Septembre aux préparatifs du ſiége, lorſque l'artillerie & les troupes embarquées à Barcelone arrivèrent dans les premiers jours d'Octobre. Leur débarquement précéda de quelques jours celui d'un renfort de huit cens Anglois qui, munis de quelques pièces de canon, attaquèrent bruſquement, pendant la nuit, la tour dites *des Signaux*. Les quatorze Soldats qui

la défendoient, ne pouvoient oppoſer une longue réſiſtance ; & cette tour étoit au moment de ſauter, lorſque le Duc de Crillon parut avec un détachement de mille hommes, & força l'ennemi à précipiter ſa retraite. Les Anglois ne furent pas plus heureux dans une ſortie qu'ils tentèrent le 23. Les troupes auxiliaires de France débarquèrent le lendemain au nombre de cinq mille hommes, & ce renfort porta l'armée combinée juſqu'à dix-huit mille. Quatorze batteries formant en tout cent vingt canons & quarante mortiers, compoſoient l'artillerie des aſſiégeans. C'en étoit aſſez pour faire taire le feu des Anglois. Cependant ils parvinrent à détruire une batterie de mortiers, & à couler bas un navire chargé de munitions ; mais on prit bientôt la revanche, & on leur enleva ſous le canon du fort, ſept bâtimens richement chargés. L'honneur de cette expédition fut particulièrement dû aux Capitaines François Eyriés & Varage, & au Chevalier de Liniers, Officier de la marine eſpagnole. On a dit que les

1782.

1782. opérations du siége devoient se prolonger bien avant dans l'hiver ; en effet, la place tenoit encore le 5 Janvier. Le Duc de Crillon, impatient de la réduire, prit toutes ses mesures pour l'enlever de vive force. Le 6, il ordonna l'attaque, & les assiégés se retirèrent dans leurs casemates, après avoir fait, pendant quelques jours, des sorties toujours infructueuses. Heureusement pour les Anglois qu'il s'éleva une tempête qui écarta les vaisseaux, & suspendit le feu des batteries ; mais ce relâche ne fut que momentané. Après une interruption de trois ou quatre jours, le canon recommença à tirer avec plus de vigueur qu'auparavant. Un des plus funestes effets de l'artillerie espagnole fut d'incendier les magasins du fort Saint-Philippe, & de priver ainsi les assiégés des munitions nécessaires pour le service de leurs batteries. La disette de vivres commençoit d'ailleurs à s'y faire sentir ; la dyssenterie y continuoit ses progrès, & le scorbut y faisoit de cruels ravages ; presque tous les malades y périssoient faute de remedes. Ce-

pendant la garnifon prolongea fa défenfe jufqu'au 4 Février, & dans la nuit même qui précéda cette journée, elle fit un feu vif & foutenu, qui enleva beaucoup de monde à l'armée des alliés; mais les batteries efpagnoles & françoifes y répondirent avec tant de vigueur & de fuccès, que la place fe trouvant ouverte en plufieurs endroits, Lord Murray fe vit réduit à la cruelle extrémité d'arborer pavillon blanc, & d'envoyer propofer une capitulation; elle fut acceptée avec des modifications. Il offroit de remettre la forterefle aux mêmes termes qu'elle s'étoit rendue au Duc de Richelieu. Les ordres de M. de Crillon portoient de faire la garnifon prifonnière, & le Commandant anglois fut obligé d'en paffer par cette loi de la guerre. Le lendemain matin, les troupes combinées fe mirent fous les armes; les Anglois fortirent tambour battant, méche allumée, & vinrent dépofer leurs armes en faifceaux à l'extrémité de l'aîle gauche de l'armée victorieufe; le Général Murray & fon Etat Major fermoient la Marche. Cette cé-

1782.

Capitulation

1782. rémonie achevée, tous les Officiers ſe mêlèrent, & leur premier ſoin fut de ſecourir la garniſon qui pleuroit de rage ſur la néceſſité de mettre bas les armes. Quoiqu'il ne lui reſtât qu'une ſeule bombe, & qu'elle fût réduite à quinze cens hommes, dont ſept cens étoient malades ou bleſſés, elle reprochoit comme une lâcheté au Général, de s'être rendu avant que d'avoir épuiſé ſa poudre & ſes boulets. Sir William Draper qui commandoit en ſecond dans le fort Saint-Philippe, ſe montra l'un des plus hardis *improbateurs* de Lord Murray. Le Duc de Crillon avoit invité à dîner ce Général avec les principaux Officiers de la garniſon; le ſeul Draper s'y refuſa, prétextant ſa répugnance à ſe trouver avec un traître. Sur ce refus, Murray préſageant l'orage qui le menaçoit à ſon retour en Angleterre. « J'en ſuis certain, dit-il, » le Commandant en ſecond va » m'accuſer à Londres; & ſes partiſans rempliront les papiers d'in» vectives contre ma perſonne; ce» pendant il y a plus de dix jours » qu'il me preſſe de rendre la place,

Murmures de la garniſon contre le Général Murray.

» & qu'il s'eſt mis en frais de me » prouver que toute réſiſtance étoit » inutile ». 1782.

La mauvaiſe humeur de Sir William, & les murmures de la garniſon du fort Saint-Philippe, annonçoient une enquête ſur la conduite de Lord Murray. Mais ce n'étoit point de lâcheté qu'on pouvoit accuſer ce Général, dont la réputation de bravoure étoit juſtement affermie depuis très-long-tems. Dans la ſituation où ſe trouvoit le fort, il étoit impoſſible de le ſauver; & une réſiſtance plus opiniâtre n'eût fait qu'ajouter à la perte des Anglois. Quant à la prévoyance du Général, il n'étoit pas auſſi facile de le trouver irréprochable de ce côté-là. S'il ne dépendit pas de lui de hâter les ſecours ſi vivement promis & ſi vainement attendus pendant ſix mois entiers, peut-être fut-il en ſon pouvoir de tirer un meilleur parti de ſa foible garniſon, en la préſervant du ſcorbut par l'uſage des viandes fraîches, dont il étoit naturel d'approviſionner le fort Saint-Philippe

Torts de ce Général.

avant l'invaſion des Eſpagnols (1).
1782. Il eût dû prévoir cette invaſion, dont il étoit menacé un mois avant leur débarquement, Peut-être auſſi que le Général anglois ne mit point aſſez d'activité dans le ſervice de ſon artillerie, lors des premières attaques de l'ennemi. Peut-être a-t-on à lui reprocher de n'avoir pas oppoſé aſſez d'obſtacles à l'établiſſement des batteries eſpagnoles. Sans doute que des ordres vigoureux auroient été ſuivis d'une exécution prompte & déciſive; la bravoure des Soldats de Murray étoit un ſûr garant de leur obéiſſance. Le Général leur rend ce témoignage flatteur dans une lettre au Miniſtre, que nous allons extraire comme

(1) Dans le *Poſtſcriptum* de ſa lettre au Comte d'Hillsborough, dont nous préſenterons l'extrait, Lord Murray ſemble avoir voulu prévenir le reproche de négligence à cet égard, en exagérant la bonté des vivres, dont la place étoit approviſionnée, dit-il, pour ſix mois encore, lors de la capitulation. Ce Général ſavoit mieux que perſonne que ces vivres n'étoient ni ſains, ni fort abondans; &

un monument de leur intrépidité, & le complément du tableau de leur détresse, à l'époque de la prise du fort Saint-Philippe. Cette lettre est d'ailleurs une expression bien sentie de la reconnoissance du Général Murray pour tous les soins généreux du Duc de Crillon, dont elle atteste l'humanité.

1782.

Lettre de ce Général, qui atteste l'humanité des vainqueurs.

» MYLORD, j'ai l'honneur d'in-
» former Votre Seigneurie que le
» fort Saint-Philippe s'est rendu à
» Sa Majesté Catholique le 5 Fé-
» vrier, & je me flatte que l'Eu-
» rope entière n'en sera pas moins
» disposée à reconnoître l'héroïsme
» de mes braves compagnons. Le
» scorbut le plus invétéré qui ja-
» mais ait infecté l'espèce humaine,
» les avoit réduits à six cens soixan-
» te hommes en état de servir, & dans
» ce nombre cinq cens étoient plus
» ou moins affectés de cette cruelle
» maladie. Encore trois jours d'une

son assertion démentie par le témoignage de tous ses Officiers ne le justifie pas à cet égard; mais il n'en est que plus vrai qu'il fit bien de ne pas s'opiniâtrer à une résistance aussi meurtrière qu'inutile.

» résistance téméraire, & c'en étoit
1782. » fait de toute la garnison. Mais
» tel étoit le rare courage des
» Soldats du Roi, qu'ils dissimuloient
» leurs souffrances afin de pouvoir
» continuer leur service & ne point
» aller à l'hôpital ; plusieurs ont été
» trouvés morts en faction. Peut-
» être n'y eut-il jamais de spectacle
» plus touchant & plus noble que
» celui de la garnison de Saint-Phi-
» lippe, marchant au milieu des ar-
» mées espagnoles & françoises. Elle
» n'étoit alors composée que de six
« cens Soldats moribonds, de deux
« cens Matelots, de cent vingt hom-
» mes du corps de l'Artillerie Roya-
» le, de vingt Corses & de vingt-
» cinq tant Grecs que Turcs, Mau-
» res ou Juifs. Les deux armées
» disposées sur deux lignes, s'éten-
» doient du Glacis jusqu'à George-
» Town, où nos bataillons mirent
» bas les armes, en déclarant qu'ils
» ne se rendoient qu'à Dieu seul ;
» ils se flattoient que les vainqueurs
» ne mettroient pas leur gloire à
» prendre un hôpital. A la vue de
» l'affreuse détresse où se trouvoient
» nos gens, les Espagnols & les

« François ne purent arrêter leurs » larmes. L'humanité du Duc de » Crillon en fut sensiblement tou- » chée, & ses soins compatissans ont » passé mes espérances. Nous avons » aussi de grandes obligations au » Baron de Falkenhaye, Comman- » dant des troupes françoises, ainsi » qu'au jeune Marquis de Crillon, » dont l'humanité s'est également » signalée dans cette occasion ». 1782.

Le Général Murray termine sa lettre par un état des morts, qu'il porte à cinquante-neuf tant Officiers que Soldats, & des blessés qu'il fait monter à cent cinquante hommes. Le nombre des canons trouvés dans le fort étoit d'environ trois cens, & celui des mortiers de quarante-neuf. Mais dans le nombre de ces pièces, il y en avoit plusieurs hors d'état de servir.

Le Duc de Crillon est désigné pour commander au siége de Gibraltar.

La conquête du Port-Mahon flatta d'autant plus le Roi d'Espagne, qu'elle s'étoit faite sans une grande effusion de sang. L'armée combinée n'avoit perdu que cent quatre-vingt-trois hommes. On y comptoit, à la fin de l'expédition, environ deux cens quatre-vingt ma-

1782. lades ou bleſſés ; mais dans ce nombre, vingt ſeulement étoient en danger. Un ſuccès auſſi brillant & auſſi peu coûteux ranima l'ardeur des Eſpagnols, & fit deſirer à toute la nation qu'on profitât de cette effervéſcence pour tenter une plus grande entrepriſe. La Cour ſe rendit aux vœux de toute l'Eſpagne, & le ſiége de Gibraltar fut réſolu. Quoique le Commandant en chef ne fût pas encore nommé, il étoit aiſé de prévoir ſur qui tomberoit le choix du Roi. Le Duc de Crillon venoit d'être déclaré Capitaine général des armées eſpagnoles, & c'étoit une forte préſomption en ſa faveur. En effet, Sa Majeſté devoit le charger de cette grande expédition ; il eut ordre de faire partir ſon armée pour le camp de Saint-Roch, & de ne laiſſer à Mahon qu'un ſeul régiment d'Infanterie, & deux ou trois cens Dragons. Le commandement de Minorque avoit été donné au Colonel Caro, qui venoit d'être fait Brigadier, & dont le premier ſoin fut de raſer les fortifications de l'Iſle.

Nouveaux murmures contre les Miniſtres en Angleterre.

La priſe du fort Saint-Philippe avoit été pour l'Angleterre un coup

non moins accablant que la défaite de Cornwallis à York-Town. A la nouvelle de cet événement, la nation ne mit plus de bornes à ſes murmures contre les Miniſtres. Elle accuſoit Lord North, elle accuſoit ſes collegues de tous les revers qu'elle venoit d'éprouver en Amérique & dans la Méditerranée. On récapituloit, on exagéroit dans les Chambres du Parlement les fautes qu'ils avoient faites depuis le commencement des hoſtilités; on s'en prenoit de tous les malheurs de la patrie à leur opiniâtreté criminelle dans le deſſein pervers & combiné de ſacrifier au pouvoir de la Couronne, les deux autres pouvoirs conſtitutifs du Gouvernement britannique. L'expulſion des Miniſtres & la paix avec les Etats-Unis furent deux points ſur leſquels les vœux de l'Angleterre parurent ſe réunir. En conſéquence de ces diſpoſitions, dont la Chambre des Communes ſe montra la fidèle interprète dans la ſéance du 22 Février, le Général Conway fit la motion ſuivante.

1782.

Motion du Général Con-

» Qu'il ſoit préſenté à Sa Majeſté

1782.
way, pour que la guerre d'Amérique soit discontinuée.

» une humble adresse, pour la supplier instamment de prendre dans » sa considération royale les grandes » & fréquentes calamités qui ont accompagné la guerre actuelle, & les » pesans fardeaux qu'elle a accumulés sur son peuple loyal & affectionné; de prêter gracieusement » l'oreille aux humbles prières & » avis de ses fidèles Communes, afin » que la guerre soit discontinuée sur » le continent de l'Amérique septentrionale, & que par une heureuse réconciliation avec les Colonies révoltées, la tranquillité » publique soit rétablie : grande fin » à laquelle les fidèles Communes » de Sa Majesté sont prêtes de donner, avec le plus vif empressement, toute l'assistance qui est en » leur pouvoir ».

Cette motion fut combattue par le nouveau Secrétaire d'Etat au département de l'Amérique. Voici la substance des objections contenues dans son discours.

Motifs sur lesquels s'appuie le Ministre, pour combattre cette motion.

» La guerre d'Amérique, dit M. » Welbore-Ellis, m'a toujours paru » juste dans son principe; mais en » la regardant comme telle, je ne

» me ſuis jamais flatté de voir les Colonies ramenées à l'obéiſſance par la force des armes ; toutes mes eſpérances étoient fondées ſur le grand nombre d'amis que nous avions dans le Nouveau-Monde. Suivant mon opinion, leur donner un appui étoit un sûr moyen de faire triompher le parti attaché au Gouvernement britannique ; à mes yeux, l'unique objet de cette guerre fut d'aſſurer & de hâter ce triomphe. Rien n'eſt changé, ajouta-t-il, ni dans le nombre, ni dans la diſpoſition de nos partiſans en Amérique ; mais les événemens, je ne crains pas de l'avouer, me forcent d'enviſager les choſes ſous un point de vue moins favorable, & j'ai beaucoup rabattu de l'eſpérance qui m'a long-tems ſouri. Jamais on n'eut tant de raiſons de deſirer la paix ; mais le moyen de l'obtenir n'eſt pas de retirer nos troupes du continent de l'Amérique, & d'affranchir ſes habitans des calamités de la guerre. Ce parti aviliſſant, en nous mettant à la merci des Rebelles, nous donneroit une paix bien

1782.

1782. » précaire ; encore eſt-il douteux » qu'il nous la procurât. Quand on » parle de la *guerre d'Amérique*, » il me ſemble qu'il y a abus dans » les termes, & qu'elle ſeroit mieux » nommée guerre françoiſe, puiſ- » que l'armée de Washington & les » autres troupes continentales, ſont » nourries, vêtues & ſoudoyées par » la France, & que par conſéquent » c'eſt la France & non l'Améri- » que que nous combattons dans » le nouveau continent. La guerre » dont il s'agit dans la motion de l'ho- » norable Genéral, eſt donc très- » improprement nommée guerre » d'Amérique. Mais quelles ſont » les vues de l'adminiſtration rela- » tivement à cette guerre améri- » caine ou françoiſe ? Je les trouve » indiquées dans la diminution des » troupes votées pour le ſervice de » l'année courante en Amérique ; » rien ne prouve mieux, ce me » ſemble, que les opérations mili- » taires y doivent être moins éten- » dues cette année que les années » précédentes ». Le nouveau Miniſ- tre conclut en diſant, qu'il refuſoit ſa voix à la motion du Général Conway.

1782. Cette motion passe avec des modifications.

Dans la même ſéance, M. Adams repréſenta fortement à la Chambre, qu'approuver l'adreſſe propoſée, c'étoit porter une atteinte directe à la prérogative du pouvoir exécutif; & Lord North déclara que le plan des opérations étoit abſolument changé pour la campagne prochaine ; qu'on ne ſongeoit point à remplacer l'armée perdue en Virginie, & qu'on ne feroit paſſer en Amérique d'autres troupes que les recrues néceſſaires pour completer les corps qui s'y trouvoient déjà ; qu'au lieu d'étendre les opérations de la guerre, on ne s'attacheroit qu'à les reſſerrer ; & que cette guerre purement défenſive, feroit un acheminement à la paix, objet de tous ſes vœux. On recueillit les voix, & la majorité ne l'emporta que d'une ſeule, au grand mécontentement de Lord North, dont la mauvaiſe humeur s'exhala en propos incivils qu'il fallut réparer par des excuſes. Il prévit que la motion du Général feroit encore mieux accueillie dans la ſéance prochaine. En effet, elle paſſa le 27 Février à la pluralité de deux cens quarante voix

1782. contre deux cens neuf; mais avec des modifications qui sembloient accorder quelque chose à Lord North, & restreindre la demande du Général à la cessation de la guerre offensive. Voici la nouvelle forme sous laquelle cette motion avoit été soumise à la considération de la Chambre des Communes.

» Résolu, que l'opinion de cette » Chambre est que la continuation » ultérieure d'une *guerre offensive* » sur le continent de l'Amérique » septentrionale, dans la vue de ré» duire à l'obéissance des Colonies » révoltées, ne peut qu'affoiblir les » efforts de l'Angleterre contre ses » ennemis européens; que dans les » circonstances présentes, elle ne » peut qu'ajouter à cette inimitié si » fatale aux intérêts de la Grande- » Bretagne & de l'Amérique; &, » en empêchant une heureuse récon» ciliation entre les deux partis, » frustrer les vœux de la majorité » de la chambre, & le desir ardent, » dont elle est pénétrée, de nous » rendre les bénédictions de la tran» quillité publique ».

Sa Majesté Le Vendredi premier Mars, deux

cens membres des Communes se rendirent au Palais de Saint James, & présentèrent leur adresse à Sa Majesté qui, l'ayant reçue des mains de l'Orateur, y fit la réponse suivante.

1782. Britannique répond à l'adresse de la Chambre des Communes.

« MESSIEURS DE LA CHAMBRE DES COMMUNES. Rien ne me » touche de plus près que le bon» heur de mon peuple : vous pouvez « être assurés qu'en conséquence de » votre avis, je prendrai les me» sures qui me paroîtront tendre le » plus directement à rétablir entre » la Grande-Bretagne & ses Colo» nies l'harmonie si essentielle à la » prospérité de l'une & des autres ; » & que mes efforts seront dirigés » de la manière la plus efficace con» tre nos ennemis européens, jus» qu'à ce qu'on puisse obtenir une » paix compatible avec les intérêts » & le bien-être permanent de mon » Royaume ».

Nouvelle motion & nouvelle adresse sur le même sujet.

Le Lundi suivant, l'Orateur rendit compte à la Chambre de la réponse faite à son adresse, & le Général Conway fit une seconde motion qui tendoit à déclarer ennemi de l'Etat quiconque ôseroit suggérer à S. M. de continuer en Amérique

1782. une guerre *offensive*. Cette motion passa ainsi que l'adresse de remerciement au Roi, dont on convint unanimement. Les députés de la Chambre se rendirent en conséquence au Palais de Saint-James, au milieu d'un concours de peuple qui s'y portoit en foule, pour féliciter S. M. d'une résolution qu'elle étoit forcée d'adopter.

Pour l'autoriser à conclure la paix ou du moins à suspendre les hostilités en Amérique, il falloit un bill, & telle est la substance de celui qui fut présenté à la Chambre des Communes.

Bill présenté à la Chambre des Communes.

« Comme il est essentiel aux intérêts de la Grande-Bretagne & des » Colonies de l'Amérique, que la » paix & le commerce soient rétablis entre elles ; pour manifester le » desir sincere qu'ont Sa Majesté » & son Parlement de mettre fin aux » calamités de la guerre, *qu'il soit* » *statué* par la très-Excellente Majesté du Roi, & par les Lords & » Communes assemblés en ce Parlement, que la loi autorise Sadite » Majesté à traiter & conclure une » paix ou trève avec lesdites Colonies. *Qu'il soit de plus statué*,

» qu'en vertu de cet acte, elle aura » les pleins pouvoirs & autorité » d'annuler, révoquer ou suspen- » dre tout autre acte du Parlement » à ce contraire en quelque manière » que ce puisse être ».

1782.

Récapitulation des fautes du Ministère, dans l'emploi des forces navales.

L'opposition avoit enfin pris le dessus. Lord North & ses collègues se voyoient délaissés de leurs plus zélés partisans, & il étoit aisé de prévoir qu'ils ne braveroient pas long-tems encore l'orage qui grondoit sur leurs têtes. Dès le mois de Janvier, M. Fox avoit proposé une enquête solemnelle sur la conduite du premier Lord de l'Amirauté ; ce qui donna lieu à une récapitulation de toutes les fautes des Ministres dans l'emploi des forces navales de l'Angleterre, depuis son aggression contre la France. Cette récapitulation est bonne à suivre, ne fût-ce que pour réveiller l'attention sur une foule d'événemens épars dans cette histoire, & peut-être oubliés de quelques-uns de nos lecteurs.

Ce fut à l'époque de cette guerre en Europe, que le Comte de Sandwich prononça les paroles mémo-

rables & sentencieuses qui l'obli-
1782 geoient sur sa tête, à ne laisser, dans aucun cas, à la Maison de Bourbon, la supériorité des forces navales. Suivant M. Fox, cette déclaration téméraire avoit endormi la nation dans une sécurité funeste. Elle vit sans inquiétude les préparatifs de la France, sur-tout depuis qu'on eût désigné l'Amiral Keppel pour commander les vingt-six vaisseaux qui, disoit-on en pleine Chambre, n'attendoient à Portsmouth qu'un Amiral pour mettre à la voile. Mais à son arrivée, au lieu de cette forte escadre, il ne trouva que six vaisseaux en état d'appareiller. Les lenteurs furent extrêmes, & la plus belle partie de la campagne de 1777 se passa dans l'inaction. Cependant, on ne cessoit de répéter au Ministre, que la France pressoit son armement avec une célérité allarmante pour l'Angleterre. Ainsi la négligence de Sandwich fit perdre aux Anglois une si belle occasin d'étouffer à son berceau la marine renaissante des François. « Etoit-» il allié à la Maison de Bourbon, » s'écrie M. Fox, étoit-il à ses

» gages ? Dans l'un ou l'autre cas
» pouvoit-il mieux la servir ? Mais 1782.
» qu'il ait été soudoyé par elle
» ou par la Grande-Bretagne, peu
» importe, puisque l'effet a été le
» même ».

Suite de la récapitulation.

Une autre imprudence qui caractérise la conduite de cette première campagne britannique, est le parti qu'on avoit pris d'envoyer en Amérique tout ce qu'on avoit de frégates; de sorte que, pour donner la chasse à de simples navires, on s'étoit vu forcé d'employer des vaisseaux de ligne ; mais lorsqu'il fut question de former une escadre pour l'Amiral Keppel, il fallut rappeller ces vaisseaux qui, ayant plus ou moins souffert dans leur croisière, avoient besoin d'être réparés avant de s'incorporer dans l'armée navale; faute de prévoyance & d'activité, on perdit ainsi tous les frais de cette campagne.

Ce même systême de lenteur & d'inaction parut être celui de l'Angleterre dans les campagnes suivantes. La jonction & la séparation des escadres françoises & espagnoles ne fut jamais troublée par la moindre tentative de la part des Anglois.

1782. Habiles à pourſuivre une flotte après ſa ſortie ou lors de ſa retraite, ils ne ſurent preſque jamais ni la prévenir ni l'atteindre. Leurs plus heureux ſuccès furent ordinairement des coups de la Providence qui ſe plaiſoit quelquefois à réparer les fautes de l'adminiſtration. En 1778, il s'agiſſoit de gagner les François de vîteſſe aux Indes occidentales, & de leur diſputer la ſupériorité du nombre. En conſéquence on fait partir une forte eſcadre ſous le commandement de l'Amiral Rodney; mais avec ordre de toucher auparavant à Gibraltar; c'étoit manquer l'objet qu'on avoit principalement en vue. Cette fauſſe meſure réuſſit aux Anglois; ils prirent & coulèrent bas neuf vaiſſeaux de l'eſcadre de l'Angara. » Mais en » cette occaſion, dit M. Fox, ne » remercions que la Providence; » c'eſt la ſeule alliée qui nous reſte. » Quels ſuccès, ajoute-t-il, ont eu » les deux campagnes ſuivantes? » Quels fruits a recueilli la nation « des ſommes immenſes qu'elle a » prodiguées dans l'eſpoir de ſou» tenir ou de réparer l'honneur de ſon

» ſon pavillon ? Revers ſur revers, » fuite ſur fuite. Les clameurs d'un » peuple entier & la retraite ſucceſ- » ſive des Amiraux dégoûtés d'un » ſervice ingrat qui peut compro- » mettre leur gloire ; tout proclame » les hautes vues du premier Lord » de l'Amirauté. Mais ſemblable à » ces conquérans célèbres dans » l'hiſtoire, qui puiſoient de nou- » velles reſſources dans leurs dé- » faites mêmes, le Comte de Sand- » wich trouve que l'Angleterre n'a » point aſſez de trois ennemis, il » en provoque un quatrieme, & de » concert avec ſes Collègues, il dé- » clare la guerre à la Hollande. Ce » fut par cet acte de démence que » ſe termina la campagne de 1780. 1782.

La campagne ſuivante fut encore plus féconde en revers, toujours imputés à la confiance aveugle, à la négligence, au peu de prévoyance des Miniſtres d'Angleterre. A cette époque, ils avoient porté juſqu'à quatre le nombre des Puiſſances armées contre la Grande-Bretagne, ſans avoir pu lui ménager un ſeul allié ; & par une inconſéquence digne de leur politique, la même ad-

1782. miniſtration qui avoit provoqué les Hollandois avec des forces ſupérieures, (1) ne leur oppoſa qu'une foible eſcadre après la déclaration de guerre. Mais dans cette circonſtance, la Providence vint encore au ſecours des Anglois, & pour me ſervir des expreſſions de M. Fox, prit en main le gouvernail du Berwick, & le conduiſit à Dogger-Bank, pour ſoutenir les efforts de l'Amiral Parker qu'on avoit négligé de renforcer, & dont les talens & la valeur ne purent terminer cette affaire d'une manière glorieuſe pour la nation. Pendant ce tems-là, l'Amirauté mal informée envoye en croiſière l'Amiral Darby, & impute à de fauſſes terreurs la prudente retraite de ce Général, qui n'avoit pourtant que ce moyen d'éviter les flottes combinées ; lui donne un démenti formel ſur l'apparition de

(1) On ſe rappelle qu'avant la déclaration de guerre entre les deux Puiſſances, le Commodore Fielding avoit été détaché avec pluſieurs vaiſſeaux de force, pour intercepter un Convoi hollandois, protégé par un ſeul vaiſſeau de ligne.

ces flottes ; & par de faux avis envoyés à Briſtol, raſſure les Négociants de cette ville, qui, ſur la foi de l'Amirauté, alloient expédier leurs vaiſſeaux, & les jeter au milieu des eſcadres ennemies, ſi une lettre de Lord Shuldham ne fût arrivée à tems pour détourner ce malheur. Et ce qui prouve le défaut d'harmonie entre les divers départemens de l'adminiſtration ; c'eſt qu'à cette même époque, Lord Stormont faiſoit informer le commerce d'Irlande que les flottes des alliés ſe portoient ſur les côtes de ce Royaume. 1782.

Malgré les faſtueuſes promeſſes de l'Amiral Rodney, les opérations de la marine angloiſe n'étoient ni plus heureuſes, ni mieux combinées dans les Indes occidentales. De foibles canonnades entre les eſcadres reſpectives, des ſimulacres de combats, & la perte réelle de quelques iſles britanniques, furent tout ce que produiſirent les rodomontades de l'Amiral.

Enfin, l'occaſion de réparer ſes diſgraces, s'offrit encore une fois à l'Angleterre. On équipoit à Breſt

1782. une escadre destinée à renforcer la flotte françoise des Antilles. De deux choses l'une ; ou le premier Lord de l'Amirauté ignoroit la force de cet armement, ou il en étoit informé. Dans la première supposition, la négligence de Lord Sandwich fut inexcusable, & dans la seconde, il fut également répréhensible d'avoir détaché des forces inférieures contre cette escadre, tandis qu'il en avoit de supérieures à sa disposition. D'ailleurs pourquoi les instructions de l'Amiral Kempenfelt l'obligeoient-elles de revenir avec quinze prises, quand il pouvoit s'emparer de tout le convoi françois ?

Chefs d'accusation produits contre Lord Sandwich.

Si toutes les fautes imputées à Lord Sandwich étoient constatées, elles motivoient suffisamment l'enquête proposée par M. Fox ; mais le premier Lord trouva pour ce moment, des apologistes zélés dans le Capitaine Jonh Luttrell, & dans Lord Mulgrave, qui reprochèrent à M. Fox de n'avoir appuyé sa motion d'aucunes raisons solides, &, à ce défaut, de l'avoir noyée dans un torrent d'invectives

& de calomnies. L'enquête n'en fut pas moins fixée au 7 Février. En la bornant à la campagne de 1781, M. Fox produisit quatre chefs d'accusation contre le premier Lord de l'Amirauté. 1782.

1°. D'avoir souffert que le Comte de Grasse fît voile pour les Indes occidentales, sans prendre la moindre mesure pour intercepter son escadre dont il connoissoit la destination & l'infériorité, pour la devancer aux Antilles, & pour assurer à l'Amiral Hood la supériorité qu'y cherchoient les François. De cette négligence criminelle du Comte de Sandwich, s'ensuivirent la perte des isles angloises, & la capitulation de York-Town.

2°. D'avoir laissé prendre à M. de la Motte-Piquet le convoi de Saint-Eustache, dont Sir George Rodney avoit annoncé l'arrivée, & qu'il étoit possible de sauver en rappellant l'Amiral Darby de sa croisière inutile sur la côte d'Irlande. A cette même époque, on attendoit une flotte de la Jamaï-

1782. que, dont on ne daigna pas se mettre en peine. Heureusement qu'elle fut rencontrée par une frégate qui l'avertit du danger qu'elle couroit. Le convoi de Saint-Eustache n'eut pas le même bonheur, il fut enlevé par la faute de l'administration.

3°. D'avoir tendu un piége aux Négocians de Bristol, en faisant écrire au Maire de cette ville que la flotte combinée n'étoit point dans la Manche, & que celle de l'Amiral Darby n'avoit relâché à Torbay, que pour faire de l'eau. Lord Sandwich écrivoit une fausseté, puisqu'il n'ignoroit pas que l'Amiral avoit assigné une toute autre raison à sa retraite précipitée.

4°. Le quatrieme chef d'accusation portoit sur la conduite de la guerre avec la Hollande. Selon M. Fox, de toutes les absurdités de l'administration, la plus absurde fut la manière de s'embarquer dans cette guerre. On supposa d'abord que les Hollandois étoient absolument dénués de défense; & que le parti des Anglois n'attendoit qu'un effort vigoureux

pour devenir le parti dominant dans la République. On imaginoit d'après cela, que Lord Sandwich alloit envoyer une escadre puissante au Texel, pour y foudroyer la marine naissante des Hollandois; mais, pour attaquer leurs vaisseaux, il attend qu'ils soient en pleine mer, & tout le monde sait quelles ont été les suites de cette opération. 1782.

L'enquête n'a pas lieu, & les reproches continuent.

Cette enquête sur la conduite des affaires navales s'évanouit comme les autres, & la motion de Charles Fox fut rejetée à la pluralité des voix; mais dans cette occasion, le parti du Ministère ne l'emporta que d'un petit nombre de voix, & il étoit aisé de voir que l'opposition s'acheminoit à la majorité. Les abus introduits dans l'administration de la marine, étoient l'objet de violens débats, toujours renaissans & jamais terminés dans ces séances tumultueuses. Dans celle du 13 Février, M. Hussey, accusant l'indolence de l'Amirauté, lui reprocha de laisser dépérir la marine, & de tromper la nation sur l'état effectif

1782. de la puiſſance navale, en produiſant des liſtes ſans fin de vaiſſeaux qui n'exiſtoient nulle part. « N'eſt-» il pas honteux, ajouta-t-il, qu'a-» près tant de millions prodigués, » notre marine royale ſe borne à » quatre-vingt-dix vaiſſeaux de li-» gne. Et tandis qu'on s'endort en » Angleterre, que rien ne finit » dans nos baſſins & ſur nos chan-» tiers, les François ſe livrant à » toute l'activité de leur caractère, » conſtruiſent, équipent, réparent » des vaiſſeaux avec une célérité » qui tient du prodige ». A ce ſujet, il raconta qu'un Anglois de ſes amis, tout récemment venu de Breſt, lui avoit dit, qu'ayant témoigné à un Officier de ce Port quelque deſir d'en viſiter l'Arſenal, cet Officier s'y étoit prêté de la meilleure grace, en lui diſant: « Pendant la dernière » guerre nous n'admettions au-» cun étranger, parce que nous » rougiſſions de notre nudité; mais » à préſent il n'en eſt pas ainſi, » nous nous plaiſons à montrer nos » richeſſes ». Mon ami, continua M. Huſſey, ſuivit ſon introduc-

teur, parcourut tout, vit tout, & fut enchanté, étonné de tout ce qu'il vit; mais rien ne le surprit comme un vaisseau de soixante-quatorze canons qu'on alloit mettre à flot, & dont la quille n'étoit posée que depuis trois mois. Lord Howe dit qu'il n'en croyoit rien; & M. Hussey offrit de présenter son ami qui affirmeroit le fait à la barre de la Chambre. 1782.

Lord Howe se déclare pour le Comte de Sandwich.

Quoique dans l'opinion de beaucoup de gens, Lord Howe fût désigné successeur du Comte de Sandwich, il n'en désapprouva pas moins le projet d'une motion tendante à déplacer le premier Lord de l'Amirauté; il fit entendre qu'aucun des aspirans à ce poste difficile, ne lui paroissoit en état de le remplir. Il n'excepta ni Lord Mulgrave ni l'Amiral Keppel, qui, disoit-on, avoient de grandes prétentions au ministère de la marine. M. Fox déclara qu'il ne portoit point ses idées sur le choix du successeur, pourvu que la succession fût ouverte; & il convoqua solemnellement, pour le 20 Fé-

1782. vrier, une aſſemblée générale des Communes.

Tandis qu'on travailloit dans cette Chambre à l'expulſion d'un Miniſtre encore en exercice, on s'occupoit à la Chambre Haute de la deſtinée d'un Miniſtre déplacé, à qui Sa Majeſté Britannique venoit d'accorder les honneurs de la Pairie. Quoiqu'aſſez étrangères aux affaires publiques, les tracaſſeries ſuſcitées en cette occaſion à Lord Germaine, nous ont paru mériter un moment l'attention du lecteur.

Le projet d'élever Lord Germaine à la Pairie, eſt dénoncé à la Chambre des Pairs.

Le bruit s'étoit répandu que l'ex-Miniſtre alloit paſſer à la Chambre des Pairs avec le titre de Vicomte de Sackville. Dès que ce bruit ſe fut confirmé, le Marquis de Carmarthen crut devoir dénoncer à la Chambre ce projet de la Cour; voici la ſubſtance de ſa motion: « *Réſolu*, qu'il eſt dé- » rogatoire à l'honneur de cette » Chambre, qu'une perſonne con- » vaincue du crime énoncé dans la » ſentence d'un Conſeil de guerre, » ſoit appellée à la dignité de Pair » du Royaume ».

Le délit conſtaté par cette ſentence, n'étoit rien moins qu'un acte de déſobéiſſance aux ordres du Prince Ferdinand de Brunſwich, lors de la bataille de Minden; en conſéquence de cet acte Lord Germaine avoit été déclaré incapable de remplir aucun poſte militaire, & le feu Roi biffa ſon nom ſur la liſte de ſes Conſeillers privés. Toute l'Europe impartiale avoit fixé ſon jugement ſur l'affaire de Minden, & ſur la ſentence qu'on vouloit faire revivre; d'ailleurs, la protection dont le Roi actuel honoroit le Vicomte de Sackville, ſembloit, pour me ſervir de ce terme, avoir paſſé l'éponge ſur un monument de *l'iraſcibilité* de ſon ayeul. Cependant une partie de la Chambre s'obſtinoit à regarder cette ſentence comme une flétriſſure; & l'objet de la première motion du Marquis de Carmarthen avoit été de ſauver un outrage à la dignité de la Pairie. Sa précaution ayant été infructueuſe, il ſe préſenta le 18 Février, avec une ſeconde motion, tendante à cenſurer les Mi-

1782.

Sur quel délit eſt fondée cette dénonciation.

1782. niſtres de Sa Majeſté, qui lui avoient fait conſommer cet outrage. Le Comte d'Abingdon ſeconda la motion du Marquis, & motiva ſon approbation dans un diſcours, dont voici le réſumé.

Diſcours du Comte d'Abingdon contre Lord Germaine.

« La Chambre des Pairs eſt le Conſeil héréditaire de la Couronne; elle a des droits primitifs indépendans de la Couronne & du peuple; un de ces droits eſt d'exclure un Pair, dont l'admiſſion répugne à Vos Seigneuries. Il eſt vrai que la création des Pairs eſt la prérogative excluſive de la Couronne; mais dans ce double ſens, que la Couronne eſt la ſource des *honneurs* & non pas de la *honte*. Ce ſont les principes ſur leſquels j'établis que l'admiſſion de Lord Germaine à la Pairie, n'eſt pas moins une tache imprimée à l'honneur de cette Chambre, qu'un outrage fait au peuple en général. C'eſt une tache pour la Pairie, de nous aſſocier un homme avec lequel tout ſoldat, homme d'honneur, refuſeroit de s'aſſocier; c'eſt un outrage fait au peuple, que d'élever au-deſſus de ſes concitoyens, un homme qui

n'a d'autres titres à cette diſtinction que d'avoir perdu l'Angleterre. Mais en cela même, il n'a fait que remplir les vues du Cabinet; il reçoit le prix de ſon obéiſſance à des ordres pervers; & c'eſt pour moi une nouvelle raiſon d'appuyer la motion du noble Marquis ». 1782.

Le Vicomte de Sackville étoit préſent à cette ſéance; il ne reſta point ſans réponſe, & voici les principaux moyens qu'il fit valoir dans ſa défenſe.

Défenſe de ce Lord.

Après avoir établi que la diſpenſation des honneurs eſt une prérogative inconteſtable de la Couronne, toutes les fois qu'ils ſont conférés à des perſonnes compétentes pour les recevoir, le nouveau Pair ſe mit en devoir de prouver ſa compétence, en rappellant à la Chambre les circonſtances dans leſquelles il fut jugé par un Conſeil de guerre. « Quels » tems, s'écria-t-il, nous rappelle » cette motion? Des tems de fac» tions & de clameurs ſuſcitées » contre moi. Il eſt de fait que je » fus condamné ſans être entendu,

1782. » & puni avant qu'on m'eût fait » mon procès. Dépouillé, fur de » fimples rumeurs, de tous mes ti» tres militaires, en butte aux » traits de la calomnie, & victime » dévouée à l'animofité de mes » ennemis, j'avois tout à craindre » d'une enquête; cependant je » pris fur moi les conféquences, » je follicitai cette enquête, & » fommai mes accufateurs de com» paroître. Qui pouvoit m'infpirer » cette fermeté dans ces circonf» tances périlleufes, fi ce n'eft la » conviction intime de mon inno» cence ? Je favois que la fentence » que je follicitois feroit exécutée, » fût-elle capitale; j'avois la mort » devant les yeux, & je n'en per» févérai pas moins. Je me tairai » & fur le Confeil de guerre & » fur fes procédés; mais je dois » vous rappeller l'impreffion que » fit cette fentence paffionnée à » laquelle je m'étois foumis. Quatre » ans après je fus appellé au Con» feil privé, & enfuite au Miniftè» re. Je crus voir dans ces diftinc» tions qui m'étoient accordées, » la caffation de la fentence. J'en

» ai joui dix ans, ſans qu'on ait » prétendu qu'elle me rendoit in- » compétent pour les emplois que » je rempliſſois. Il y a pluſieurs an- » nées qu'il plut à Sa Majeſté de » m'élever au poſte éminent de » Secrétaire d'Etat, & perſonne ne » m'a reproché mon incompétence » pour cette haute dignité. Com- » ment ſe peut-il faire que la ſen- » tence en queſtion me rende in- » compétent aujourd'hui pour oc- » cuper un ſiége dans cette Cham- » bre? Selon l'eſprit de la conſti- » tution britannique, les dignités » de Conſeiller privé & de Secré- » taire d'Etat ſont ſupérieures à » celle même de la Pairie. Ce fait » poſé, comment ſe peut-il que je » n'aie point été incompétent pour » remplir ces premiers poſtes, & » que je le ſois pour occuper un » ſiége parmi vous? »

1782.

Il y eut pour & contre la motion du Marquis de Carmarthen de longs débats, où la cauſe du Vicomte de Sackville fut vivement attaquée par Lord Derby, & non moins vivement défendue par Lord Walſingham; mais le Duc de

Le Duc de Richmond éclaircit l'état de la queſtion.

1782. Richmond présenta l'état de la question sous un point de vue qui laissoit sans réplique les plus ardents apologistes du nouveau Pair. Et d'abord, il examina l'étendue de la prérogatige royale au sujet de la Pairie, & fit voir que depuis Edouard III jusqu'à Henri VII, la création d'un Pair ne s'étoit jamais faite sans le consentement du Parlement ; qu'après Henri VII, la Couronne s'attribua cette prérogative exclusive ; que dans ces derniers tems, elle en a joui sans réclamations, & que c'est un principe admis ajourd'hui, que la création des Pairs appartient incontestablement à la Couronne. Cette partie de la question étoit décidée par l'admission même de ce principe. Mais dans le cas présent, étoit-il convenable de faire usage de la prérogative ? Suivant le Duc de Richmond, cette nouvelle question restoit indécise jusqu'à qu'on eût éclairci un point qui ne l'avoit pas encore été depuis 1759, époque de la sentence qui flétrit l'honneur du Vicomte de Sackville. Ce point à éclaircir est l'in-

tervalle qui ſépara le moment où Lord Germaine reçut du Prince Ferdinand l'ordre d'avancer avec la cavalerie, & le moment où il arriva au théâtre de l'action, qui n'étoit éloigné que d'un mille. 1782.
« J'étois préſent, continue le Duc » de Richmond, & j'ai vu une » heure & demie s'écouler entre » la réception de l'ordre & l'arri- » vée de la cavalerie. Le noble » Lord a donné pour excuſe, qu'il » avoit reçu deux ordres contra- » dictoires. Quoi qu'il en ſoit, le » fait eſt qu'il n'obéit ni à l'un ni » à l'autre; il ne s'ébranla qu'a- » près une heure & demie. L'ac- » tion continuoit; elle étoit ter- » minée lorſqu'il arriva. Une dou- » ble imprudence me frappe dans » le Conſeil qu'ont donné les Mi- » niſtres du Roi d'élever le noble » Lord à la Pairie; premièrement, » cette meſure peut encourager la » déſobéiſſance & l'indiſcipline dans » nos armées; en ſecond lieu, elle » doit indiſpoſer de plus en plus » les Américains, qui, ſans doute, » n'apprendront pas avec indiffé- » rence, qu'on vient d'élever aux

1782. » honneurs de la Pairie, le Minif-
» tre qui déploya contr'eux toutes
» les fureurs d'une guerre atroce ».

Imprudence du Minifière dans cette conjoncture.

On fentoit dès-lors en Angleterre la néceffité de conclure la paix avec fes anciennes Colonies ; & cette obfervation juftifie le nouveau trait qu'on vient d'ajouter au tableau des inconféquences britanniques. Suivant le nouveau plan du Miniftère, c'en étoit une bien mal-adroite de paroître récompenfer Lord Germaine. Dans cette circonftance, la Chambre devoit adopter la motion du Marquis de Carmarthen ; cette motion fut pourtant rejetée à la pluralité de quatre-vingt-treize membres contre vingt huit. Parmi ces deniers, il s'en trouva neuf qui firent la proteftation fuivante. « Que l'élévation du noble Lord » à la Pairie, eft une mefure également funefte aux intérêts & à » la gloire de la Couronne ; injurieufe pour la mémoire du feu » Roi, ainfi que pour toutes les » branches furvivantes de l'illuftre » maifon de Brunfwick ; contraire » à tout principe de difcipline mi-

» litaire, & particulièrement à la » dignité de cette Chambre, dont » l'inclination & le devoir furent » dans tous les tems, de transmet- » tre sans tache à la postérité la » gloire de la nation britannique ».

1782.

Que les inculpations contre le Ministère en général retombent indirectement sur Lord North.

Si l'opposition voyoit avec peine l'admission de Lord Germaine à la Pairie, elle avoit la satisfaction de voir un autre Ministre à la tête des affaires de l'Amérique. La retraite volontaire ou forcée du Vicomte de Sackville, paroissoit d'ailleurs un acheminement à l'expulsion de ses anciens Collegues. Ce premier triomphe remporté sur l'administration, encourageoit les efforts du parti contraire, & ce qu'ils avoient déjà produit à la Chambre des Communes dans les débats élevés contre Lord Sandwich, laissoit présager la chûte prochaine de ce premier Lord de l'Amirauté. La défection de ses partisans devenoit chaque jour plus sensible, & il étoit nécessaire qu'il cédât enfin à l'orage qui grondoit autour de lui. La faction anti-ministérielle jouissoit d'avance & sans inquiétude, du triomphe qu'elle

1782. s'étoit assuré de ce côté-là. Elle tourna désormais ses principales batteries contre le Ministre des Finances, bien persuadée que la chûte de Lord North entraîneroit celle des autres Ministres. Ce fut dans cette vue que, sans attaquer aucun Membre de l'administration en particulier, toutes les mesures proposées à la Chambre des Communes furent dirigées contre le Ministère en général. Comme chef de l'administration, Lord North se trouvoit ainsi chargé de toutes les inculpations; ne s'adresser directement à personne, c'étoit s'adresser indirectement au premier Ministre.

Quoi qu'il en soit, dans la séance du Vendredi 8 Mars, à laquelle furent invités tous les Membres de l'opposition, sans excepter ceux que leurs infirmités dispensoient de s'y rendre ordinairement, Lord George Cavendish mit sous les yeux de la Chambre les observations les plus allarmantes sur la position de l'empire britannique. Il résultoit de ce tableau, que depuis 1775, les frais

de la guerre ſe montoient à cent millions ſterling, ſans autre fruit que la perte de cent mille hommes, l'abandon forcé des plus riches domaines de l'empire, & l'aliénation de toutes les Puiſſances de l'Europe. Il chercha la ſource de ces calamités, & la trouva dans la négligence & l'incapacité des Miniſtres. Ce fut la matière de quatre motions, dont la première relative à l'emploi des cent millions ſterling, fut débattue dans cette ſéance. La quatrième étoit une inculpation directe contre le Miniſtère. On recueillit les voix ſur cette motion, & il ne s'en fallut que de ſix qu'elle ne paſsât; elle eût entraîné l'expulſion générale de tous les Membres de l'adminiſtration; mais cet événement ne fut que différé. Les motions devoient ſe renouveller ſous d'autres formes, & le Vendredi 15 Mars, Sir John Rous les reproduiſit en ces termes. 1782.

« *Réſolu*, que cette Chambre » prenant en conſidération les calamités graves & multipliées qui » ont réſulté de la guerre; & Motion tendante à l'expulſion des Miniſtres.

1782. » confidérant que malgré l'immen-
» fité des fommes votées à la
» concurrence de plus de cent
» millions fterling, la nation a
» perdu en Amérique treize Pro-
» vinces ; celle de la Floride oc-
» cidentale ; les ifles de la Domi-
» nique, de la Grenade, de Saint-
» Vincent, de Tabago, & l'ifle
» de Minorque en Europe, où
» nous fommes en guerre avec la
» France, l'Efpagne & la Hollan-
» de, fans avoir pu nous procurer
» un feul allié qui nous affifte ;
» que cette Chambre enfin, por-
» tant le regard de l'effroi fur les
» dangers de toute efpèce qui
» nous enveloppent de tous côtés,
» ne peut continuer de placer fa
» confiance dans l'adminiftration
» actuelle ».

Récrimination en faveur du Miniftère.

Cette motion fut fecondée par M. Harrifon, qui récapitula tous les chefs d'accufation tant de fois rebattus contre les Miniftres, & particulièrement contre Lord North, auquel il reprocha les taxes oppreffives fur lefquelles il venoit d'affeoir le paiement de l'intérêt d'un nouvel emprunt de

treize millions cinq cens mille livres ſterling. Il finit par demander aux Miniſtres, comment avec la conviction de leur incapacité, ils avoient le front de conſerver leurs places. Sir Richard Symons & le Colonel Onſlow prirent en main la défenſe de l'adminiſtration actuelle, & rejetèrent ſur l'oppoſition, tout le blâme qu'elle vouloit faire retomber ſur le Gouvernement. Ce dernier remontant à la ſource des calamités de la Grande-Bretagne, en trouva le germe dans la révocation de l'acte du timbre & dans l'acte déclaratoire, meſures dangereuſes adoptées par l'adminiſtration précédente, qu'avoua le Parlement, auxquelles applaudit le grand Chatham lui-même, & qui entraînèrent la guerre d'Amérique, guerre inévitable, dont la juſtice ne feroit pas conteſtée ſi le ſuccès l'eût couronnée. « Cette guerre » fut malheureuſe ! à qui s'en prendre? Aux diſcours inflammatoires » prononcés dans cette Chambre, » aux démarches non moins funeſtes des Sénateurs britanniques. » Tandis que leurs émiſſaires al- 1782.

» loient en France, pour y faire à
1782. » la Cour de Verſailles & aux
» Agens de l'Amérique inſurgen-
» te, le tableau exagéré de notre
» foibleſſe, les murs de cette Cham-
» bre retentiſſoient des éloges de
» la rébellion, dont on exaltoit la
» magnanimité ! Eh, ce ſont les
» panégyriſtes de la révolte qui ôſent
» aſpirer aux premières places de
» l'adminiſtration ! Si le ſuccès
» couronnoit leur ambition & ſes
» intrigues, comment pourroient-
» ils ſe refuſer à l'indépendance
» de l'Amérique? Comment, après
» avoir reconnu au commence-
» ment de la guerre, la légiti-
» mité de ſes prétentions à cet
» égard, ôſeroient-ils les lui con-
» teſter au moment de la paix ?
» Il réſulte de ces obſervations,
» ajouta le Colonel, que la guerre
» d'Amérique eſt l'effet d'une cauſe
» antérieure à l'exiſtence de l'ad-
« miniſtration actuelle ; & que le
» mauvais ſuccès de cette guerre,
» eſt l'ouvrage de l'oppoſition ;
» j'en conclus qu'il n'y a point de
» raiſons de retirer ſa confiance aux
» Miniſtres.

M.

M. Adams ſe montra l'un des plus zélés panégyriſtes de l'adminiſtration, & ſe mit en devoir de prouver que les revers de l'Angleterre étoient abſolument indépendans de la conduite de ſes Miniſtres. Pour cet effet, il rappella l'affaire d'Oueſſant, comme le premier anneau d'une longue chaîne de calamités déployées ſur la Grande-Bretagne ; & pour diſculper le Gouvernement, il fut obligé de convenir de la ſupériorité de l'eſcadre de Keppel ſur la flotte de M. le Comte d'Orvilliers. Quant aux frais immenſes de cette guerre, objet des reproches le plus fréquemment renouvellés contre l'adminiſtration, il obſerva que toute guerre eſt néceſſairement diſpendieuſe, & que la dernière l'avoit été infiniment plus que celle-ci. De grands triomphes l'avoient ſignalée à la vérité ; mais ſuivant M. Adams, ces triomphes mêmes furent préjudiciables à l'Angleterre, en ce qu'ils ſuſcitèrent contre elle la jalouſie de l'Europe entière. « Conſultez, dit-il, » les faſtes de l'Hiſtoire, & vous

1782.

Quelles ſont, ſuivant M. Adams, les premières cauſes des calamités de l'Angleterre.

Qu'on en trouve la ſource dans ſes proſpérités antérieures.

1782. » trouverez que toutes les nations » qui, comme la Grande-Bretagne, » ont porté, dans certaines périodes, la gloire de leurs armes à ce » point d'éclat & de renommée, » sont devenues par-là même, chez » tous leurs voisins, un objet d'allarmes & d'envie pour les générations contemporaines ; vous » verrez Louis XIV, avec les plus » grands Ministres qui jamais ayent » illustré un règne d'aucun Prince, » embarqué seul dans la guerre de » la succession, sans pouvoir engager une autre Puissance dans sa » querelle. L'Autriche nous offre » aussi des exemples de cet abandon » général. Je n'ai jamais lu que » l'Autriche, je n'ai jamais lu que » la France & Louis XIV lui-même, ayent blâmé leurs Ministres de n'avoir pu former d'alliances ; ces nations & leurs Princes en sentoient l'impossibilité. » Pourquoi les Ministres britanniques seroient-ils traités avec » moins d'impartialité ? C'est tout » aussi légèrement qu'on leur » impute les désastres de la » guerre actuelle, & qu'on at-

» tribue au célèbre Pitt les ſuccès 1782.
» brillans de la guerre précédente.
» Ces ſuccès étoient dus aux me-
» ſures d'une adminiſtration anté-
» rieure, qui, avant de déclarer
» la guerre à la France, avoit
» anéanti le commerce de cette
» nation, & l'avoit miſe ainſi dans
» l'impoſſibilité d'équiper ſes vaiſ-
» ſeaux de guerre. Ce coup, dont
» la France ne put ſe relever dans
» tout le cours de la guerre, ne
» fut point l'ouvrage de Lord
» Chatham : il ſut en profiter;
» mais la gloire en appartient à ſes
» prédéceſſeurs. N'en doutez pas,
» Meſſieurs, le parti viſiblement
» intéreſſé au déplacement des Mi-
» niſtres actuels, n'a d'autres vues
» que de frayer un chemin à ſon
» ambition; il vous propoſe une
» réſolution qui, ſi vous l'adop-
» tiez, couronneroit toutes ſes in-
» trigues. Mais avant de vous dé-
» terminer, conſidérez, je vous
» prie, quelles ſeroient les *nou-*
» *velles* meſures des hommes *nou-*
» *veaux* qui ſe préſentent. Trouve-
» rez-vous en eux de meilleurs
» Miniſtres que ceux qui gouver-

1782. » nent actuellement ? Je laisse à » votre équité le soin de répondre » à cette question ».

Lord North se désiste au nom de tous les Ministres.

Les Membres de l'opposition répliquèrent avec plus ou moins de force, aux apologies du Ministère, & ce ne fut que par des répétitions de tout ce qu'ils avoient déjà dit. Lord North repoussa leurs attaques avec les mêmes armes, dont on l'a vu s'escrimer en vingt autres occasions. Enfin, cette longue séance se termina sans rien décider ; mais la motion deux fois annoncée vainement, devoit se renouveller avec plus de succès le mercredi suivant. Tous les Membres du parti anti-ministériel, se trouvèrent à la Chambre pour y seconder de leur suffrage le Comte de Surrey, qui étoit chargé de la motion. Il se mit en devoir de prononcer son discours, & Lord North qui se voyoit personnellement menacé, se leva au même instant, dans l'intention de prévenir une décision du Parlement. Il avoit reçu de l'Orateur le signe d'approbation, qui désigne en pareil cas, la préférence que la Chaire donne

20 Mars.

à l'un des concurrens. Le côté de la Chambre qui s'appelloit encore l'oppofition, protefta contre cette partialité de l'Orateur, & prétendit que la motion du Comte de Surrey étant annoncée dans les formes parlementaires, c'étoit à lui d'ouvrir la féance. De leur côté, les partifans de l'adminiftration faifoient beaucoup de bruit, & Lord North effayoit en vain de fe faire entendre, M. Fox rétablit le calme en faifant une motion tendante à ce que le Comte de Surrey fût entendu fur le champ. Cette motion devint l'objet de la première difcuffion, & mit enfin Lord North en état de parler fans contrevenir à l'ordre. On ne s'attendoit pas au difcours qu'il alloit prononcer, & l'étonnement de nos lecteurs égalera peut-être la furprife de l'affemblée qui l'entendit. 1782.

Quoi qu'il en foit, il porta la parole au nom de tous ceux qui avoient part au miniftère, & dit : « L'honorable Membre qui » vient de faire une motion, a cru » ce moyen néceffaire pour appai-

1782. » ser le tumulte de cette Cham-
» bre ; il en étoit un plus simple,
» il suffisoit de m'écouter. On au-
» roit su du premier mot, que loin
» de venir souffler, je viens étein-
» dre le feu de l'effervescence,
» donner l'exemple de la modéra-
» tion, inviter à l'harmonie & tra-
» vailler au rapprochement des
» partis. . . . . . Quoique l'effet des
» motions précédentes ne se soit
» pas étendu jusqu'à une résolu-
» tion, par laquelle il auroit été
» constaté que la Chambre avoit
» retiré sa confiance aux Minis-
» tres alors existans, j'avouerai
» que le nombre des Membres dis-
» posés à souscrire à cette résolu-
» tion est si considérable, que mê-
» me en conservant la majorité,
» j'ai senti immédiatement après la
» décision, que le bien du service
» de Sa Majesté exigeoit qu'il y
» eût un changement dans l'admi-
» nistration de son Royaume : or,
» comme on a répété mille fois
» que l'entêtement avec lequel je
» m'opiniâtrois à rester en place,
» s'opposoit à la formation d'un
» nouvel arrangement, je suis si

1782.

» convaincu de ſa néceſſité, que » dans la crainte d'y apporter le » plus léger obſtacle, je me rends » expreſſément ici pour déclarer » que la perſonne, dont l'ordre de la » Chambre ne me permet pas d'ar- » ticuler le nom, (LE ROI) s'eſt » déterminée à éloigner immédia- » tement de ſes conſeils, l'admi- » niſtration qui exiſtoit hier; & que » je ſuis autoriſé à déclarer que » cette adminiſtration n'exiſte plus » dans le fait, que les Membres » qui la compoſoient, continuent » de remplir les devoirs attachés à » leurs départemens reſpectifs, juſ- » qu'à ce que le nouvel arrange- » ment ſoit fixé; ce qui ſera, je » l'eſpere, l'affaire de deux jours » au plus; mais qu'ils n'exiſtent » plus comme Miniſtres, & qu'ils » doivent être conſidérés, à cet » égard, comme s'ils étoient à mille » lieues de la Cour ».

Ses remerciemens à la Chambre.

Lord North finit par remercier la Chambre des marques de bienveillance & de l'appui conſtant qu'il en avoit reçus avant ſon Miniſtère. Il déclara lui devoir, & ne devoir qu'à elle, l'honneur

1782. qu'il avoit eu de préſider à l'un des premiers départemens de l'adminiſtration. « C'eſt dans l'enceinte de ces
» murs, ajouta-t-il, que je me ſuis
» fait connoître; c'eſt la conduite que
» j'ai tenue dans cette Chambre qui
» m'a recommandé au Souverain. Je
» ne puis qu'être douloureuſement
» affecté, en voyant une partie con-
» ſidérable de cette Chambre me
» retirer la confiance, dont elle m'a
» honoré ſi longtems ; mais cette
» ſenſation douloureuſe n'affoiblit
» point en moi le ſentiment de la
» reconnoiſſance....... Il eſt aiſé
» de me trouver un ſucceſſeur qui
» ait, dans un plus haut degré que
» moi, les talens néceſſaires pour
» remplir dignement les devoirs
» attachés au poſte que je quitte ;
» il ne le ſera pas également de
» trouver un Miniſtre plus zélé,
» & qui ait plus à cœur les intérêts
» de l'Angleterre..... Quels que
» puiſſent être les Membres qui
» compoſeront la nouvelle admi-
» niſtration, Dieu m'eſt témoin de
» la ſincérité des vœux que je
» forme pour le ſuccès de leurs
» opérations. Dans le cas où la

» motion, dont l'inutilité me pa-
» roît démontrée, auroit un objet
» plus étendu que l'éloignement
» des Miniſtres, celui, par exem-
» ple, de me faire rendre compte
» de mon adminiſtration, je ſuis
» prêt de comparoître à la barre
» de la Chambre, je ſuis prêt de
» ſubir toute eſpece d'enquête qu'il
» lui plaira d'inſtituer ».

1782.

Soupçons contre la bonne foi de Lord North.

Lord North termina la ſéance par une motion d'ajournement juſqu'au Lundi ſuivant; motion à laquelle la Chambre acquieſca. Cependant il s'écoula deux ou trois jours, ſans que le Cabinet de Saint-James laiſsât rien tranſpirer qui indiquât la retraite effective des Membres de l'adminiſtration. Il circuloit de faux bruits, tous plus allarmans les uns que les autres; on aſſuroit d'une part, que les chefs de l'oppoſition déſunis par la diverſité des intérêts, ne s'accordoient pas entr'eux ſur le choix des Sujets qu'ils devoient propoſer à Sa Majeſté. D'un autre côté, on prétendoit qu'ils n'avoient point été conſultés ſur ce choix, & les ex-Miniſtres étoient ſoupçonnés

de tromper la Chambre, & de n'avoir
1782. demandé le dernier ajournement, que pour gagner du tems, & l'employer à concerter les moyens de rester en place. On indiquoit quelques-uns de ces moyens, & entr'autres celui d'un message royal, en vertu duquel le Parlement devoit être aussitôt dissous qu'ajourné. L'opinion peu avantageuse qu'on s'étoit faite de la véracité de Lord North, sembloit justifier ces derniers soupçons. On avoit du patriotisme de ce Ministre une idée toute aussi peu flatteuse ; & l'on ne doit pas dissimuler que Lord North, grand financier, orateur subtil, adroit courtisan, travailleur infatigable & fécond en ressources, s'étoit rendu odieux à l'Angleterre, par son obstination à vouloir augmenter la prérogative royale, même au préjudice de la constitution britannique. Avec de grands talens, il avoit conduit la nation au bord de l'abyme où elle sembloit devoir s'engloutir. Il étoit naturel qu'ayant perdu complettement la confiance des Anglois, le caractère attribué à Lord North leur

inſpirât de la défiance ſur la ſincérité de ſa déclaration ; mais il n'en eſt pas moins vrai, que le Chancelier travailloit ſecrettement à former une nouvelle adminiſtration, & que ce grand ouvrage étoit ſi fort avancé dans la journée du 24 Mars, que le Procureur-Général annonça pour le ſurlendemain une révolution miniſtérielle, conforme au vœu de la nation britannique. En effet, le Roi abandonné de ſes Conſeillers, ne vit pas d'autre ouverture pour rentrer dans le cœur de ſes ſujets, dont il avoit trop longtems dédaigné les remontrances & les réclamations, que de choiſir ſes nouveaux Miniſtres parmi ceux-là même qui avoient gagné les ſuffrages du peuple, en s'oppoſant avec chaleur aux meſures de la Cour.

1782.

Choix des nouveaux Miniſtres.

En conſéquence de cette réſolution, le Mercredi 27 Mars, le Roi étant préſent en ſon Conſeil de Saint-James, Sa Majeſté déclara Lord Camden, Préſident du Conſeil-Privé ; Charles Fox, Auguſtus Keppel, John Dunning

1782. Edmond Burke, en furent nommés Conseillers, ainsi que Lord John Cavendish, déjà Chancelier & sous-Trésorier de l'Echiquier. Le sceau-privé fut confié au Duc de Grafton ; & le même jour, Charles Fox & le Comte de Shelburne, prirent place comme Secrétaires d'Etat, adjoints au Marquis de Rockinham, désigné Lord de la trésorerie, & qui fut mis à la tête des affaires le 30 du même mois. Il fut aussi nommé Trésorier de l'Echiquier, conjointement avec Lord John Cavendish, George Spenser, communément appellé Lord Vicomte Althorpe, James Grenville & Frédérik Montagu, Ecuyers. L'Amiral Keppel, prêta serment comme premier Lord de l'Amirauté ; il eut pour adjoints, Sir Henri Harland, Baronet, le Vice-Amiral Hugh Pigot, William Ponsonby, plus connu sous le titre de Lord Vicomte Duncannon, John Townshend, Charles Brett, & Richard Hopkins. Isaac Barré obtint la place de Trésorier de la Marine ; le Duc de Richmond prit celle de Grand-Maître de l'Ar-

tillerie, & le Général Conway fut nommé Commandant en chef de toutes les forces de terre.

1782.

Circonstances de l'élection de M. Fox.

Cette révolution subite plongea les Anglois dans une espèce de délire ; le choix des nouveaux Membres combloit les vœux de la nation ; mais aucun d'eux n'étoit plus selon le cœur du peuple que M. Fox, & pour s'en convaincre, il suffit de revenir sur quelques circonstances de son élection. Huit ou neuf mille habitans de Westminster, étoient allés prendre le Ministre candidat à son hôtel, précédés d'une bannière & de deux étendarts, qui avoient pour inscriptions : L'HOMME DU PEUPLE. UNE PAIX HONORABLE OU UNE GUERRE GLORIEUSE. LIBERTÉ ET INDÉPENDANCE. Deux cens carrosses marchoient à la file, suivis des tous les Electeurs à pied. Lorsque le Ministre candidat fut arrivé à l'amphithéâtre avec son Comité, le Sieur Byng prononça un long discours où il fit honneur à cette multitude assemblée, du retour des Communes au sentiment de leurs devoirs, à ce cri de la

1782. vertu, qui leur fit porter jufqu'au pied du trône, & les griefs de la nation & les fouffrances d'un peuple accablé fous les vexations de l'ancien miniftère. Ce fut aux réclamations des nobles Electeurs, à la perfévérance de leurs gémiffemens, qu'il attribua la gloire d'avoir mis les rênes de l'Etat aux mains de ces perfonnages éminens qui, Miniftres du peuple, s'honoroient de ne le point être de la tyrannie. Le Sieur Byng prévint l'affemblée, que les effets de la glorieufe révolution ne pouvoient fe faire fentir dans ces momens de crife, où toutes les difficultés fembloient fe réunir pour juftifier le découragement; mais il ôfa répondre que ces obftacles, ouvrage de l'ancienne adminiftration, feroient écartés par les lumières, le patriotifme & les fages mefures des nouveaux adminiftrateurs. « Confidérons, ajouta-t-il, » l'état de détreffe & de confufion » dans lequel fe trouve l'Empire, » au moment où ils ont le courage » d'en prendre le gouvernement; » & s'ils ne rempliffent pas à l'inf-

» tant même, tout ce que leur haute » réputation nous fait attendre « d'eux, n'accusons que les circonstances dans lesquelles, cédant aux » instances du peuple, ils entrent » dans la sombre carrière où leurs » vertus doivent rétablir la lumière. » Les jours de corruption & de mésintelligence se sont dissipés, & » nous tirons de la revolution présente cet avantage précieux, que » nous allons voir ce que cette malheureuse terre n'a pas vu depuis » longtems, une alliance parfaite » entre la nation & ses Ministres ». 1782.

Ce discours terminé, M. Fox s'avançant au milieu des acclamations de la multitude, la harangua dans les mêmes termes que M. Byng. Il fit de grands remerciemens au peuple, & lui promit de régler sa conduite, dans le Ministère, sur les principes qu'il avoit toujours professés, n'étant que simple Membre des Communes. —— Ici les acclamations redoublèrent, & l'élection du nouveau Ministre fut confirmée sans la moindre opposition. Alors le peuple s'en empara, & l'ayant placé

1782. dans un fauteuil, quatre Irlandois le portèrent en triomphe sur leurs épaules, le promenèrent dans les rues, & le déposèrent dans une taverne, où il dîna avec un grand nombre des Electeurs.

Représentations du Duc de la Vauguyon aux Etats-Généraux.

Le premier acte du nouveau Ministère, fut d'entrer en négociation avec les Etats-Unis de l'Amérique, & d'accepter enfin de bonne foi la médiation des Puissances conciliatrices entre l'Angleterre & la Hollande. Le Prince de Gallitzin, Envoyé Extraordinaire de l'Impératrice de Russie, venoit de présenter aux Etats-Généraux un mémoire, par lequel M. Fox leur faisoit passer au nom de Sa Majesté Britannique, l'offre d'une armistice & d'un traité de paix, formé sur le modèle de celui de 1674. Si l'offre étoit sincère, la Grande-Bretagne faisoit à la République de Hollande, une concession qui sembloit devoir applanir toutes les difficultés; mais, sur ces entrefaites, M. le Duc de la Vauguyon, Ambassadeur de France à la Haye, crut devoir rappeller à Leurs Hautes Puissances, qu'en

acceptant la médiation de la Ruſſie, elles avoient mis pour condition préliminaire à toute eſpèce de traité, la reconnoiſſance de la liberté illimitée des mers, & rejetté d'avance toute eſpèce d'engagement incompatible avec la neutralité ; que par une ſeconde réſolution, elles avoient autoriſé le Prince, auquel l'adminiſtration de leurs forces navales étoit confiée, à propoſer au Roi un concert d'opérations offenſives & défenſives. L'Ambaſſadeur obſerva que depuis le commencement des hoſtilités entre la Hollande & la Grande-Bretagne, Sa Majeſté s'étoit abſtenue d'inviter Leurs Hautes Puiſſances, à ſe concerter avec elle ſur les meſures à prendre contre l'ennemi commun ; mais, que ſi l'intérêt de la République la déterminoit à ce parti, elle devoit ſavoir que toute combinaiſon de forces deviendroit illuſoire, ſi elle n'avoit pour fondement la certitude que, de part ni d'autre, on ne pourroit ſe déſiſter d'aucun plan d'opérations navales une fois arrêté. Il finit par demander ſur

1782.

1782. ce point aux Etats-Généraux, une explication amicale & précise.

Réponse de Leurs Hautes Puissances.

La réponse de Leurs Hautes-Puissances fut de remettre sous les yeux de l'Ambassadeur, leur résolution du 4 Mars, dont la substance étoit que la médiation de Sa Majesté l'Impératrice de Russie, ne devoit apporter aucun retardement aux opérations militaires de la République de Hollande, & que les négociations relatives à la paix ne surprendroient, en aucune manière, les armemens entrepris pour la juste défense des Provinces-Unies. En conséquence de cette résolution, Son Altesse Sérénissime le Prince d'Orange, & de Nassau, étoit requise de convenir, le plutôt possible, avec la Cour de France, des mesures à prendre de part & d'autre, pour concerter les opérations navales de la campagne prochaine; de manière à forcer l'ennemi d'accepter des conditions de paix équitables. Leurs Hautes-Puissances, après s'être étendues sur les témoignages de la bienveillance de l'Auguste Monarque françois, dont elles avoient

reçu des preuves réelles dans les Indes orientales & occidentales, & particulierement à Saint-Eustache, finissoient par s'engager à regarder comme stable & sacré, tout plan de mesures navales, arrêté contre l'ennemi commun de la France & de la Hollande, & à ne s'en écarter sous aucun prétexte, & sans le consentement préalable de Sa Majesté Très-Chrétienne. 1782.

En se liant ainsi avec la France, les Etats mettoient un obstacle invincible à la paix séparée que la nouvelle administration d'Angleterre négocioit de bonne foi. Les nouveaux Ministres avoient beau protester contre la démarche frénétique de leurs prédécesseurs, qui s'étoient embarqués si témérairement dans une nouvelle guerre avec les alliés naturels de la Couronne; toute sincere qu'elle étoit, cette déclaration venoit trop tard; & quand bien même la reconnoissance des Etats-Généraux auroit pu se démentir, le Cap, Saint-Eustache, Démérary, l'Entrepôt du commerce batave fixé à l'Orient, étoient pour la France des

Qu'une paix séparée entre l'Angleterre & les Etats de Hollande & d'Amérique est impossible.

1782. otages qui devoient la raſſurer contre la défection des Hollandois. D'ailleurs, quels dédommagemens n'eût-il pas fallu à cette Puiſſance, pour toutes les pertes qu'elle avoit eſſuyées depuis que, par l'injuſte agreſſion des Anglois, elle ſe voyoit en butte à tous les fléaux de la guerre? Le projet d'une paix ſéparée avec la République de Hollande, paroiſſoit chimérique à tous les bons ſpéculateurs, & particulièrement à ceux de l'Angleterre. Une telle paix n'étoit pas moins difficile à conclure avec les Etats-Unis d'Amérique. De ce que les Anglois étoient las de faire la guerre dans cette partie du monde, il ne s'en ſuivoit pas que les Américains ſe laſſaſſent d'une indépendance qu'avoient cimentée leurs victoires; & ſi la paix que les nouveaux Miniſtres leur propoſoient, étoit fondée ſur cette indépendance, que diroient les ex-Miniſtres? Que diroit l'ombre du grand Chatham, cette ombre tutelaire de la nouvelle adminiſtration? Cette paix ſi difficile à terminer étoit cependant deve-

nue néceſſaire depuis la cataſtrophe d'York-Town, & ſur-tout depuis que la ſouveraineté des nouveaux Etats-Unis étoit avouées & reconnue de Leurs Hautes-Puiſſances les Etats-Généraux, & que M. Adams, négocioit à la Haye un traité d'ailliance & de commerce entre les deux Républiques.

1782.

Difficulté de ſe concilier avec l'Irlande.

Il n'étoit guère plus facile à l'Angleterre de ſe concilier avec l'Irlande, qu'avec le Congrès & les Etats-Généraux. L'état de commotion où ſe trouvoit ce Royaume, reſſembloit fort à la guerre; & pour y rétablir le calme & la ſoumiſſion, les nouveaux Miniſtres ſe voyoient forcés d'accorder ſans reſtriction aux Irlandois, tout ce qu'ils demandoient, les armes à la main; cette meſure juſtifiée par la néceſſité, ne donnoit pas à l'Europe une idée impoſante de la vigueur du nouveau Miniſtère. Quoi qu'il en ſoit, les troubles de l'Irlande s'étoient renouvellés d'une manière bien allarmante pour les Anglois; elle paroiſſoit aſpirer à l'indépendance abſolue, & ſi la

1782. paix générale ne les eût traversées, il est probable que ses prétentions auroient eu leur effet.

Comment les troubles renaissent dans ce Royaume.

On se rappelle qu'à la fin de 1780, le Parlement britannique jugea convenable d'affranchir ce Royaume de quelques entraves, qui génoient l'industrie de ses habitans. Ce bienfait fut reçu d'abord avec les démonstrations de la reconnoissance; mais cette liberté partielle accordée au commerce, n'eut pas des effets aussi prompts qu'on s'en étoit flatté. Au lieu de chercher dans la nature des choses, la cause de cette lenteur; le peuple Irlandois crut la trouver dans les loix angloises, dont la modification, restriction, ou ampliation, est toujours au pouvoir du corps législatif. Il regarda ce que l'Angleterre venoit de faire pour lui, comme l'effet d'une condescendance momentanée; il l'accusa de n'avoir fait que suspendre l'exercice d'un prétendu droit, qui n'étant qu'assoupi, pouvoit se réveiller d'un moment à l'autre. Cette inquiétude préoccupoit tous les esprits, lorsqu'un Membre des

Communes proposa en Parlement un acte déclaratoire des droits de l'Irlande. Le Vice-Roi d'alors éluda l'effet de cette proposition, & tâcha de persuader que la Grande-Bretagne alloit renoncer irrévocablement à l'exercice du droit qu'on prétendoit lui contester. Sur ces entrefaites, le Comte de Carlisle fut nommé à la Vice-Royauté d'Irlande. Lorsqu'il y arriva, la session du Parlement étoit finie, & la discussion de ces grands intérêts se trouva suspendue ; le Vice-Roi s'occupa d'arrangemens économiques.

1782.

Prétentions des Irlandois.

Cependant on craignoit pour l'été suivant, une descente des François sur les côtes de ce Royaume ; l'allarme étoit générale dans toute l'Irlande, lorsque les corps de Volontaires vinrent offrir leurs services au Lord Lieutenant. Le dévouement qu'ils montrèrent en cette occasion, leur mérita des remerciemens de la part du Roi d'Angleterre. Les Irlandois paroissoient rassurés sur les dispositions de la Grande-Bretagne ; en effet, plusieurs actes émanés du Par-

1782. lement britannique sembloient justifier leur sécurité. Vers le milieu de la session de 1781, il en parut quatre autres où la convention faite avec le Comte de Carlisle fut transgressée au préjudice de l'Irlande. Il s'éleva de toutes parts des clameurs, auxquelles on répondit que ces actes ne signifioient rien, ou tendoient à l'avantage du Royaume. La replique fut que pour faire planche, on commence toujours par des tentatives peu importantes; mais qu'il étoit évident par le fait, que l'Angleterre n'avoit pas renoncé à la prétention d'imposer des loix à l'Irlande; & dès ce moment, on prit des mesures efficaces pour faire respecter ses droits. Ce fut à cette époque que se tint la fameuse assemblée de Dungannon. (1) De

(1) Ville du comté de Tyronne, dans la Province d'Ulster, où les Volontaires d'Irlande, assemblés par députés le 15 Février de cette année, prirent diverses résolutions, & entr'autres celles de ne plus reconnoître pour les représentans du peuple, les Membres du Parlement qui oseroient déroger aux instructions de leurs

tous

tous côtés on vit pleuvoir des adreſſes, & en moins de quinze jours l'incendie devint général. Les motions déclaratoires des droits de l'Irlande ſe ſuccédoient avec rapidité; pour en retarder l'effet, on objecta que des milliers d'individus ne jouiſſoient de leurs propriétés, qu'en vertu d'actes émanés du Parlement britannique. Voulant obvier aux inconvéniens, ſans renoncer à l'indépendance légiſlative, les Irlandois proposèrent un bill, tendant à donner force de loix irlandoiſes à toutes celles qui regardoient les propriétés & le commerce de l'Irlande. » Nous adoptons, eſt-» il dit dans le préambule de cet » acte, toutes les loix que vous » avez faites pour nous dans les » tems de troubles & de rebellion; » mais obſervez qu'à l'avenir, nous » entendons être nos propres légiſ-» lateurs ».

1782.

On écrivit ſur le champ aux Miniſtres du Roi, pour leur faire

---

Conſtituans, & de rejeter toute loi émanée d'une autre autorité que celle du Roi, des Lords & des Communes d'Irlande.

1782. sentir la nécessité d'accepter ce bill, dont le refus ne pourroit être qu'une affaire d'orgueil de la part de l'Angleterre ; on finissoit par leur déclarer qu'elle avoit malheureusement perdu toute prétention à l'orgueil.

Réponse de M. Fox au discours de M. Eden, Envoyé d'Irlande à la Chambre des Communes.

M. Eden étoit parti d'Irlande, en même-tems, pour aller exposer la situation de ce Royaume à la Chambre des Communes d'Angleterre ; ce qu'il fit en des termes peu mesurés qui lui attirèrent une réponse amère de la part de M. Fox, dont le département embrassoit ce qu'on appelle le *menagement* de la Chambre des Communes. Telles furent les principales réflexions du Ministre sur le discours de M. Eden, & sur la motion relative à l'acceptation du bill envoyé d'Irlande.

Que cette motion ne tend à rien moins qu'à la révocation de l'acte, passé dans la sixième année du regne de George I ; révocation équivalente à une renonciation expresse, de la part de l'Angleterre, au droit de suprématie sur l'Irlande, à l'abandon formel de ses titres les plus chers & les plus précieux,

1782.

à la déſunion complette des deux Royaumes.

Qu'en s'adreſſant d'abord aux Miniſtres du Roi, comme la bienſéance l'exigeoit, M. Eden auroit ſu qu'ils avoient donné l'attention la plus ſérieuſe à la ſituation allarmante de l'Irlande, & qu'à dater de ce jour, (8 Avril) il ne devoit s'écouler qn'un petit nombre d'heures, avant qu'ils propoſaſſent les moyens de concilier à l'Angleterre, l'affection du peuple Irlandois.

Que tous les Miniſtres ſont perſuadés que l'Irlande a de juſtes droits au redreſſement de ſes griefs; mais que la motion relative au bill, ne paroît pas bien adaptée aux circonſtances; & que ſans la rejeter, on croit devoir l'éluder ouvertement en appellant une autre queſtion.

Meſſage du Roi tendant à concilier les deux Royaumes.

Cependant la Chambre des Communes d'Irlande s'aſſembla le 15 Avril, pour délibérer ſur un meſſage, par lequel Sa Majeſté Britannique recommandoit à cette Chambre, de prendre l'objet des troubles & des allarmes de ce Royaume, dans la plus ſérieuſe

considération, & d'arranger les choses de manière à concilier les intérêts de l'Irlande & ceux de la Grande-Bretagne.

M. John Hely Hutchinson, porteur de ce message, promit, en sa qualité de Secrétaire d'Etat pour l'Irlande, d'appuyer les droits si long-tems négligés de ce Royaume, pourvu que l'acte qui devoit en contenir la déclaration solemnelle, fût énoncé en des termes affectueux pour la Grande Bretagne, & qu'il exprimât, d'une manière bien sentie, la soumission & la fidélité des Irlandois envers Sa Majesté Britannique. Lorsque ce ministre eut cessé de parler, & & qu'on eut fait la lecture d'une adresse de remerciement au Roi pour son gracieux message, M. Gratham prit la parole, fit un magnifique éloge de l'Irlande, retraça les progrès de sa révolution, & dit à quel prix les Irlandois mettoient leur soumission & leur fidélité. L'éloquence fière qui caractérise ce discours, offre des traits que les premiers Orateurs des anciennes Républiques n'auroient pas désavoués.

1782.
Beau discours de M. Gratham sur la révolution d'Irlande.

» Quoiqu'assez jeune encore, » dit M. Gratham, j'ai vu la pre » mière enfance de l'Irlande, j'ai » suivi ses progrès. Au sortir du » berceau, je l'ai vu courir aux » armes, & des armes à la liber- » té. Les François ne l'épouvan- » tent plus, elle voit les Anglois » sans effroi, elle ne se craint plus » elle-même. Ses enfans ne sont » plus les jouets d'un pouvoir ar- » bitraire, les victimes de la cu- » pidité, la proie de la misère, » un assemblage révoltant de Pro- » testans oppresseurs, & de Ca- » tholiques opprimés. L'Irlande » sera désormais une terre d'union, » que vont cimenter la force & la » puissance; elle va prendre enfin » le rang que lui ont assigné la na- » ture & la providence. Bien dif- » férente en ce point de la plu- » part des autres nations, c'est » pour se réintégrer dans ses droits » primitifs, qu'elle éprouve une » révolution. La Suede a perdu » sa liberté; l'Angleterre s'ache- » mine à sa décadence; le souve- » nir d'un grand nom, & d'une » haute puissance, est tout ce qui

1782. » reste aux autres Empires. Les » Irlandois sont le seul peuple du » monde qui ait su recouvrer sa » constitution primitive, le seul » qui doive ses prospérités à sa » vertu. Les passions subitement » exaltées ont produit quelque- » fois la renaissance de la liberté ; » l'ancienne Rome dut cette révo- » lution heureuse à l'aventure de la » fille de Virginius ; mais l'histoire » ne fournit point d'exemple d'une » nation qui lasse d'un long escla- » vage, ait ôsé réclamer ses droits, » & rendre libre la terre qu'elle » honoroit. Sous le regne de Char- » les I, on voulut élever un trône » à la liberté ; mais on lui asso- » cia la sombre intolérance. Il n'en » est pas ainsi parmi vous, & » les Protestans du Nord sont de- » venus les défenseurs des Catho- » liques du Sud ; les Presbytériens » de Bangor prêchent l'humanité, » en faveur des uns & des autres ; » vous ne trouvez par-tout que des » Chrétiens tolérans, que des Ir- » landois freres....... Et ce n'est » point à l'Angleterre que nous » sommes redevables de la restau-

» tation de nos droits ; nous la » devons au courage, à la noble » fierté d'un peuple libre : fierté » d'autant plus naturelle à ce peu- » ple dévoué, qu'il n'eſt point de » mouvemens qui lui retracent les » faits héroïques de ſes braves an- » cêtres ; mais au lieu de trophées, » le ciel lui donna des vertus ». 1782.

Ici, M. Gratham récapitula tous les efforts du peuple Irlandois, & juſtifia les entrepriſes des Corps Volontaires.

» Si l'Angleterre, ajouta-t-il, » eſt favorablement diſpoſée pour » l'Irlande, elle n'a rien à craindre » de ſes Volontaires armés ; ils » ſont prêts à verſer leur ſang pour » aider l'Angleterre. L'Irlande » n'eſt pas ſeulement liée à la » Couronne britannique par l'allé- » geance ; leur premier lien eſt » dans la liberté. Mais ſi la Cou- » ronne eſt un grand point d'union ; » une grande charte eſt quelque » choſe de plus encore. Nous pou- » vons trouver un Roi par-tout ; » la conſtitution qui nous plaît, » nous ne pouvons la trouver qu'en » Angleterre. Ce ſont des chartes

1782. » & non le droit de conquête qui » nous lient; la liberté eſt le cen- » tre de cette union, une parfaite » égalité doit la caractériſer. Eh ! » comment nous conteſter nos pré- » tentions, dans un moment où la » Grande-Bretagne vient de paſſer » un acte qui rend la liberté à l'A- » mérique. Nous avons une conſ- » titution à réclamer; nous avons » une charte qui nous déclare li- » bres; l'Amérique n'a rien de tout » cela. Nous n'avons pas verſé une » goutte de ſang anglois, l'Amé- » rique en a verſé des torrens. Elle » ſeroit libre & l'Irlande ne le ſe- » roit pas ! Non, je connois trop » bien le peuple d'Irlande, & ſa » bravoure me répond de ſon éman- » cipation ».

Il propoſe une adreſſe. Son objet.

M. Gratham finit par énoncer les conditions auxquelles l'Irlande promettoit ſon appui au Duc de Portland, le nouveau Gouverneur de ce Royaume. Les principales étoient, que l'appel en dernier reſſort fût rendu à la Chambre des Pairs d'Irlande; que le pouvoir des Conſeils-Privés y fût aboli, & que le bill contre la mu-

tinerie fût révoqué. Dans la motion qui termina cette ſéance, M. Gratham, propoſa une adreſſe de remerciement à Sa Majeſté, pour ſon *gracieux* meſſage. Le ſecond objet de l'adreſſe propoſée, étoit d'expoſer au nom du peuple, que la Couronne d'Irlande eſt une Couronne impériale; que ce Royaume eſt un Royaume diſtinct, dont le Parlement conſtitue le corps légiſlatif; que le Roi, les Lords & les Communes d'Irlande, ont ſeuls le droit de faire des loix qui l'aſſujettiſſent; que les prétentions du peuple Irlandois ſont de partager la liberté de l'Angleterre, de ſubir ſa deſtinée, de combattre, de triompher ou de ſuccomber avec elle. 1782.

Il nous reſte à conſidérer comment les nouveaux Miniſtres accueillirent ces prétentions que l'ancienne adminiſtration avoit éludées, jusqu'au dernier moment de ſon exiſtence politique. Pour terminer cette eſquiſſe du tableau de la révolution de l'Irlande, l'ordre des tems nous ramene à la Chambre des Communes d'Angleterre. Dans

Comment ces prétentions ſont accueillies en Angleterre.

1782. la ſéance du 17 Mai, M. Fox rappella l'humble ſoumiſſion avec laquelle l'Irlande avoit d'abord ſollicité le redreſſement de ſes griefs, & comment les Miniſtres & le Parlement s'étoient concertés pour rejeter le vœu modeſte de ce Royaume. Après un an de ſupplications toujours infructueuſes de la part des Irlandois, la crainte d'une invaſion leur mit les armes à la main. Ils étoient diſpoſés à les tourner contre les ennemis de l'Empire britannique; mais la deſcente n'eut pas lieu, & les braves Volontaires ſentirent que des armes devenues inutiles pour la défenſe de leur Pays, pouvoient être employées au recouvrement de ſes droits; c'étoit un acte de patriotiſme ſubſtitué à un autre. Ils parlèrent ſi haut que le Miniſtère ſe vit forcé de leur accorder quatre fois plus qu'il ne leur avoit refuſé. En changeant de ton, l'Irlande fit changer la face des affaires. Cependant l'adminiſtration ſe croyoit toujours en droit d'opprimer & de tyranniſer les ſujets du Roi d'Angleterre, qui avoient le mal-

heur de vivre en Irlande ou au-delà de l'Atlantique ; les notions étranges que les Miniſtres s'étoient faites de la conſtitution, les portoient à concerter en Angleterre tout ce qui reſtoit de liberté britannique. Après avoir démontré l'injuſtice & le danger d'un pareil ſyſtême, & fait voir que le droit de la Grande-Bretagne à l'exercice de légiſlation ſuprême ſur toutes les dépendances de l'Empire, étoit moins un droit poſitif qu'un ſymbole de ſuprématie, M. Fox propoſa la révocation du ſtatut de la ſixième année du règne de George I, ſtatut en vertu duquel l'Angleterre s'étoit arrogé le pouvoir de faire des loix pour l'Irlande. Ce fut la matière d'une motion qui ne trouva point d'oppoſans. La propoſition de rétablir dans ce royaume la juridiction des appels, fut auſſi généralement adoptée ; ces deux points de la conteſtation étoient les ſeuls ſur leſquels la Chambre eût droit de prononcer. Les autres points regardoient la Couronne, & devoient être décidés entre elle & le Parlement 1782.

1782. irlandois. M. Fox se contenta d'observer que la loi de *Poyning*, qui donnoit au Conseil Privé d'Irlande le droit d'annuller tout acte de ce Parlement, avant de le transmettre en Angleterre, étoit une loi odieuse qu'il falloit abroger. Un autre abus non moins intolérable, & dont la réforme parut également nécessaire au Ministre, fut le droit que s'étoit attribué le Conseil Privé d'Angleterre, de viser les bills passés au Parlement d'Irlande, & de les renvoyer dans un état de mutilation, qui souvent en détruisoit l'objet essentiel. M. Fox conclut, en disant que les Irlandois usoient de leur droit lorsqu'ils réclamoient celui d'être leurs propres législateurs ; & que les y rétablir, lui paroissoit le seul moyen efficace d'affermir la connexion des deux Royaumes. La Chambre convint de présenter à Sa Majesté, une adresse qui, nous le verrons tout-à-l'heure, eut l'effet qu'on devoit en attendre.

Ce qu'on accorde aux Irlandois.

Peu de jours après cette séance, le Duc de Portland reçut l'ordre de se rendre au Parlement d'Irlande ;

& le 27 Mai, il fit part aux deux Chambres assemblées, des *gracieuses* dispositions de Sa Majesté Britannique, & de son consentement royal à tous les actes qui auroient pour objet d'empêcher la suppression ou l'altération des bills émanés de ce Parlement. Il ajouta que l'intention du Roi étoit de borner au terme de deux ans la durée de l'acte relatif à la mutinerie; & que S. M. ne mettoit à ses bienfaits, auxquels son Parlement de la Grande-Bretagne se prêtoit de la meilleure grace, d'autres conditions que la stabilité de l'Irlande dans la résolution patriotique de partager la destinée de l'Angleterre, d'exister ou de tomber avec la nation britannique. 1782.

M. Gratham propose de voter cent mille livres sterling pour les besoins des deux Royaumes.

Les Communes étant rentrées dans leur Chambre, M. Gratham qui, peu de jours auparavant, avoit refusé les honneurs d'une statue qu'on vouloit lui décerner, proposa de signaler cette époque fortunée par un retour de générosité, qui cimentât la réconciliation des deux Royaumes. » Votons, dit-il, une » somme de cent mille livres ster-

1782.

» ling; que cette ſomme ſoit em-
» ployée à lever vingt mille mate-
» lots, à réparer les baſſins & les
» chantiers, à conſtruire des vaiſ-
» ſeaux, à protéger le commerce
» naiſſant de l'Irlande. Ajoutons
» ainſi de nouvelles forces au bou-
» levard naturel de l'Angleterre ».

Que la continuation de la guerre pouvoit amener l'affranchiſſement de l'Irlande.

Dans l'adreſſe de remerciement propoſée à la Chambre, M. Gratham aſſuroit Sa Majeſté, au nom du peuple Irlandois, qu'il ne s'éléveroit plus de queſtions conſtitutionnelles entre les deux nations. Cette partie de l'adreſſe donna de l'inquiétude à ceux des Membres qui regardoient comme poſſible un changement dans les idées de l'adminiſtration actuelle de la Grande-Bretagne. Ils témoignèrent quelque deſir de voir ſupprimer ces aſſurances; mais leurs objections n'entraînèrent point de débats ſérieux; l'adreſſe paſſa ſans reſtriction, & les Membres de la Chambre s'encouragèrent mutuellement à faire un voyage dans leurs terres, pour y réveiller l'ardeur martiale chez ceux de leurs vaſſaux, qu'ils juge-

roient propres à remplir l'objet des cent mille livres ſterling, votées pour la levée des vingt mille matelots. Malgré ces belles apparences, l'Irlande n'étoit pas ſans inquiétude ſur la ſincérité des Anglois, dans la renonciation à leurs anciens droits ſur ce Royaume. L'événement fera voir qu'ils étoient diſpoſés à faire revivre leurs prétentions abandonnées, & que l'ambition de l'Irlande devoit s'étendre un jour à l'indépendance abſolue, dégagée de toute connexion étrangère au commerce ; mais la paix générale vint arrêter l'eſſor de cette nation, & rendre à la Grande-Bretagne ſon premier aſcendant ſur l'Irlande, à qui il n'a manqué, pour opérer le grand ouvrage de ſon affranchiſſement, que de s'aviſer plutôt de cette courageuſe tentative. Encore une année de guerre, & l'Empire britannique ſe voyoit peut-être borné en Europe aux deux Royaumes d'Angleterre & d'Ecoſſe. 1782.

Quoi qu'il en ſoit, les diſpoſitions du peuple Irlandois, ſem- Nouveaux motifs pour l'Angleterre

1782. de conclure une paix générale.

bloient être un motif bien détermi-nant pour le nouveau Miniſtère de hâter l'inſtant d'une paix générale. Mais l'épuiſement de la Grande-Bretagne, fut une raiſon plus déciſive encore de mettre un terme à la guerre. Si la défaite de M. de Graſſe, étoit glorieuſe pour la marine angloiſe, les avantages de ce triomphe n'avoient point répondu à ſon éclat. La priſe de l'iſle Turk, la principale des iſles Lucaies, dont les François s'emparèrent, ſans quil fût au pouvoir des Anglois de la reprendre malgré la ſupériorité de leur eſcadre, ſuivit de près la malheureuſe journée du 12 Avril, & fut une des opérations de cette campagne, qui prouva l'aſcendant du Marquis de Vaudreuil ſur l'Amiral Pigot. Dans cette même campagne & preſqu'à la même époque, les Eſpagnols s'étoient rendus maîtres de l'iſle de la Providence; & ces deux expéditions terminèrent la guerre dans les Indes occidentales. Les hoſtilités étoient au moins ſuſpendues dans l'Amérique proprement dite. Comme on l'a vu, Sir Guy

Carleton y rempliſſoit bien moins les fonctions de Général que celles de Négociateur. La guerre ne ſe faiſoit pas avec beaucoup plus de vigueur en Europe, au moins de la part de l'Angleterre. Le Parlement & les Miniſtres y paroiſſoient plus occupés de réformes économiques que d'opérations militaires.

1782.

Réformes économiques en Angleterre.

Le 2 Mai, Lord *John Cavendish*, Chancelier de l'Echiquier, préſenta de la part du Roi à la Chambre des Communes, un meſſage, par lequel il demandoit l'avis & l'aſſiſtance de cette Chambre, relativement à la liſte civile, dont Sa Majeſté vouloit acquitter la dette & ſupprimer les abus, ſans charger ſon peuple de nouvelles impoſitions. La réforme projetée dans les finances publiques, ne ſe bornoit pas à cet objet; on fit des enquêtes pour conſtater les diminutions ſurvenues dans les différentes branches du revenu public, & les meilleurs moyens de rétablir l'ordre, tant dans la manière de former les emprunts, que dans l'adminiſtration & la perception des taxes.

1782. La ſeule branche de réforme dans l'établiſſement civil, offroit une perſpective économique d'environ ſoixante-douze mille livres ſterling par année; ce qui devoit ſuffire pour liquider avec le tems la dette contractée par la liſte civile. L'exécution de ce plan entraînoit l'abolition d'un grand nombre de places & d'offices abuſifs dans le ſervice de Sa Majeſté Britannique. L'opération n'en fut pas moins approuvée dans les Chambres par ceux mêmes qu'elle dépouilloit d'une partie de leurs revenus; tous déclarèrent qu'ils en faiſoient volontiers le ſacrifice au bien public. Le nouvel ordre établi n'avoit pu s'appliquer à la formation de l'emprunt de dix-huit millions ſterling, ouvert dans les premiers jours de Février; mais il fut obſervé exactement dans la perception des impôts, qu'on porta cette année encore plus loin que les années précédentes. En ſimplifiant l'adminiſtration des taxes, on ajoutoit à leur produit; mais tout conſidérable qu'il pût être, ce produit ne devoit point ſuffire aux frais

d'une campagne active ; & dans le nouveau plan économique, une grande partie des impositions fut destinée à l'acquittement des dettes accablantes de l'état, qu'il étoit impossible de libérer. 1782.

Que les forces militaires y sont insuffisantes.

Cependant, on fit quelques préparatifs de guerre plus imposans que réels. Dès les premiers jours de Mai, on avoit distribué des camps & rassemblé les troupes qui devoient servir sous les ordres du Lieutenant-Général Haviland & du Major-Général Craig, à qui la défense des côtes étoit spécialement confiée, soit à Torbay, soit dans le district de Plymouth ; mais ces troupes réglées & toutes celles qu'on eût pu ramasser à cette époque, se trouvoient insuffisantes pour garantir l'intérieur du Royaume d'une invasion étrangère. D'ailleurs les fortifications des meilleures places avoient été si fort négligées sous l'ancien Ministère, qu'elles étoient pour la plupart hors d'état de soutenir une attaque vigoureuse ; & ce qu'il y avoit de plus allarmant, les vaisseaux anglois alors en Europe,

1782. étoient dans la proportion d'un contre trois, avec ceux des Puissances confédérées.

Projet d'y lever des corps dans chaque ville.

Pour suppléer à cette foiblesse, le plan de la nouvelle administration fut d'armer le peuple & de lever des corps dans les différentes villes du Royaume. En conséquence de ce plan, le Comte de Shelburne écrivit au Lord-Maire de la cité de Londres, une lettre où se trouvoient développées les intentions de Sa Majesté sur le nouveau moyen d'augmenter les forces domestiques de la nation. Suivant le projet, soumis aux observations de ce premier Magistrat de la Capitale, chaque Ville de la Grande-Bretagne devoit fournir un bataillon ou seulement un certain nombre de compagnies, dont les Officiers seroient choisis parmi les Gentils-hommes du voisinage. Les armes destinées à ces compagnies bourgeoises, ne devoient leur être délivrées que pour le tems des exercices; & il étoit enjoint au Major de Ville & aux autres Officiers, de veiller à ce qu'elles fus-

ſent dépoſées chaque ſoir dans les magaſins établis à cet effet. Dans le nouveau plan, les levées de chaque Ville, n'étoient obligées à aucun ſervice extérieur, hors le cas d'invaſion ou de rebellion, qui ſeul impoſoit la loi de ſe tranſporter dans tous les lieux où il plairoit à Sa Majeſté de les employer; & dans ce cas, elles étoient ſoumiſes à la diſcipline militaire comme les troupes réglées, & devoient recevoir la ſolde du gouvernement. 1782.

Le projet indiqué dans la lettre du Comte de Shelburne, avoit été propoſé au Lord-Maire, avant d'être communiqué à la Chambre des Communes. Dans la ſéance du 10 Mai, le ſieur Parker-Cooke fit des obſervations ſur l'exécution de ce plan, prit de l'inquiétude à ce ſujet, & la témoigna en ces termes à la compagnie. Objections contre ce projet. Son utilité.

« Je ne doute pas des bonnes » intentions du Miniſtère, dans les » nouvelles meſures indiquées pour » la défenſe du Royaume, mais à » la première vue de ce plan mi» niſtériel, je me ſuis ſenti frappé

1782. » d'une terreur involontaire. Si le » patriotisme des Ministres actuels » me rassure, l'avenir m'épouvante. Je vois résulter de ces intentions patriotiques, des conséquences funestes pour la liberté » du peuple. Rappellons-nous, » Messieurs, les sages précautions » de nos ancêtres, pour écarter » jusqu'à l'idée d'un gouvernement » militaire; ayons, à cet égard, le » même éloignement pour tout ce » qui paroît tendre le moins du monde à quelque changement dans » la constitution britannique. Je » ne vois rien qui justifie l'empressement avec lequel on paroît » vouloir embrasser une mesure » faite pour donner de l'ombrage » à la nation, & dont la nouveauté » sembloit exiger la concurrence » du Parlement. J'espere qn'à l'avenir, le Ministère, dont je » respecte les intentions, voudra » bien ne plus recourir à des mesures d'une espèce si neuve, » si délicate, si allarmante, sans » demander, le consentement & » l'assistance de cette Chambre ».

M. Fox entreprit de justifier les Ministres, & dit, qu'ils n'avoient dans la circonstance présente ni le droit ni l'intention de rien exécuter, sans la participation du Parlement. Il fit voir ensuite que le plan en question n'avoit d'autre objet, que de mettre sur pied une Milice nationale; & quant au danger de cette mesure, il répondit sur sa tête de la fidélité du peuple anglois; il prit sur lui le crime ainsi que la peine, si jamais les nouveaux corps abusoient de la confiance du gouvernement. Il s'appliqua sur-tout à démontrer la nécessité du nouveau plan. » Supposons, » dit-il, une invasion; quelles forces ne faudroit-il pas employer » à la protection de Ports-Mouth, » de Plymouth, de Chatham, & » de la Capitale même de cet » empire? Toutes les troupes du » Royaume ne suffiroient pas à défendre une si vaste circonférence; » & quel moyen de protéger l'intérieur du Royaume, si ce n'est » de créer une force locale, & » répandue par-tout où doit se » porter le danger! Cette mesure

1782.

Son utilité.

1782. » eſt allarmante, ſans doute, & » c'eſt un bien qu'elle le ſoit; elle » ouvrira les yeux du peuple ſur » le danger de ſa ſituation. Dans » chaque ville, chaque habitant » ſera frappé du péril qui menace » ſes foyers, s'il ne les protège » les armes à la main. L'exécu- » tion de ce plan éveillera la na- » tion, animera ſon courage, ap- » prendra à nos ennemis qu'il n'eſt » pas un ſeul Anglois qui ne » ſoit déterminé à mourir plutôt » que de renoncer à ſon indépen- » dance ».

Ce diſcours du Miniſtre ramena tous les Membres de la Chambre à ſon opinion, & le nouveau plan de défenſe fut approuvé de M. Cooke lui-même, qui rétracta de bonne foi ſa motion.

Que les menaces de guerre de la part des Anglois ne ſont plus qu'une feinte.

M. Fox avoit dit, à la fin de ſon diſcours, que ſi l'inſtant de la paix étoit encore éloigné, ce n'étoit pas faute d'intentions pacifiques chez les Miniſtres de Sa Majeſté; mais qu'ils ne voyoient pas de plus ſûr moyen d'avancer cet inſtant, qu'un redoublement d'activité dans les efforts de la guerre.

guerre. Cette résolution courageuse ne pouvoit se réaliser, & n'étoit sans doute qu'une feinte, aussi bien que la menace d'une déclaration de guerre contre la Maison de Bourbon : cérémonie, jusqu'alors différée, & qui n'eût été que ridicule à cette époque. Mais pour rendre les conditions d'une paix universelle plus supportables, le Ministère britannique employoit toutes les petites ruses qu'il jugeoit capables de faire croire à une paix séparée avec l'Amérique & la Hollande. Un de ces petits moyens étoit de répandre que l'Espagne & la France alloient être attaquées par toutes les forces réunies de la Grande-Bretagne ; on débitoit que, suivant les derniers arrangemens du Ministère, Lord Howe devoit commander la *grande flotte* de la Manche. Tout le monde savoit que cette *grande flotte* ne pouvoit se porter à plus de vingt-trois ou vingt-quatre vaisseaux de ligne, & que par conséquent, ces menaces aboutiroient à l'inaction de la Marine

1782.

britannique pendant tout le cours de la campagne.

1782.

Inaction de l'Amiral Howe. Sa retraite sur les côtes d'Irlande.

Si l'on excepte la prise de deux vaisseaux de guerre qui faisoient partie de l'escorte du nombreux convoi sorti des ports de France au mois de Mai, pour aller renforcer les armées de l'Inde, vaisseaux, dont l'Amiral Barrington s'empara avec des forces très-supérieures, ainsi que de six transports du même convoi, toutes les opérations de cette campagne se bornèrent, du côté des Anglois, à des tentatives ou plutôt à des apparences d'expédition, dont l'effet ne suivit jamais les préparatifs. On a déjà parlé de l'inaction de l'Amiral Howe, parti d'Angleterre dans l'intention de brûler la flotte hollandoise, & qui, après un mois de séjour au Texel, en revint sans en avoir détruit une seule chaloupe. Il ne fut guère plus entreprenant contre les flottes combinées, dont la jonction s'effectua sans le moindre obstacle de la part de l'ennemi. Ces flottes réunies se trouvant de beau-

coup ſupérieures à celle de Howe, balayèrent l'Océan, & forcèrent l'Amiral à ſe retirer ſur les côtes d'Irlande, où peu s'en fallut qu'une grande partie de ſon eſcadre ne tombât au pouvoir des alliés. 1782.

Que le blocus de Gibraltar va ſe changer en ſiége.

Les François attendoient alors des Indes occidentales les convois, dont le retour fut heureuſement protégé par les eſcadres combinées. Ceux des Anglois rentrèrent auſſi ſans accident dans les ports d'Irlande, & ce fut, pour l'Angleterre une faveur bien ſignalée de la fortune. Si les flottes combinées les euſſent apperçus, il eſt probable qu'un grand nombre de ces bâtimens n'auroit jamais revu les ports britanniques; mais elles ſe diſpoſoient à quitter l'Océan, & l'attention des Chefs ſe portoit alors vers la Méditerranée, où ils alloient ſe rendre pour garder le détroit, & intercepter les ſecours envoyées à Gibraltar, dont le blocus étoit au moment de ſe changer en ſiége. Avant que d'eſquiſſer le tableau de cette dernière expédition de la campagne, & par conſéquent de la guerre en

1782. Europe, remontons à quelques détails préliminaires de ce grand événement.

Détails préliminaires.

Le blocus de Gibraltar ſe continuoit depuis trois ans, avec une lenteur déſeſpérante pour les troupes eſpagnoles, qui ſe conſumoient ſans rien terminer, devant cette fortereſſe imprenable. Le Général Elliot avoit encore plus à ſouffrir de cet interminable blocus, dont l'opiniâtreté réduiſoit ſa foible garniſon aux plus rudes extrémités de la diſette. Cette inaction étoit d'autant plus allarmante pour le Gouverneur, qu'elle avoit l'air du calme qui précede la tempête. Les ouvrages avancés des Eſpagnols ſe trouvoient alors à un degré de perfection qui ne laiſſoit plus attendre de préparatifs que pour un aſſaut général. M. Elliot voulant prévenir cette cataſtrophe, ou du moins l'éloigner, avoit projetté de brûler ces ouvrages; il prit ſes meſures en conſéquence, & dans la nuit du 26 au 27 Novembre 1781, il détacha de la garniſon, ſous la conduite du Brigadier-Général Roſs, deux régimens & huit com-

Projet d'une ſortie. Combien elle eſt funeſte aux aſſiégeans.

pagnies de Grenadiers. Ils étoient formés en trois colonnes composées d'un corps avancé, d'un parti de Pionniers & d'Artilleurs ; d'un corps d'appui & d'un corps de réserve à l'arrière-garde. Les Pionniers de la colonne gauche, étoient des Matelots tirés des vaisseaux de Sa Majesté Britannique. L'ordre portoit d'attaquer les batteries élevées du côté de la porte de terre ; & cette expédition eut tout le succès qu'on s'en étoit promis. Le peu de troupes qui défendoient ces postes, n'étoient point en état de résister longtems ; elles furent massacrées en grande partie. Le reste fut pris ou mis en fuite, & les ouvrages écroulés devinrent la proie des flammes. En moins d'une demi-heure, le feu dévora une partie des fascines, & les épaulemens des lignes d'approche & de communication. Pour arrêter les progrès de ce désastre, on avoit dirigé, mais trop tard, contre les assiégés, toute l'artillerie du fort de Sainte-Barbe. Cette expédition fut exécutée en moins d'une heure 1782.

1782. & demie. Les troupes ſorties de Gibraltar à trois heures du matin, étoient rentrées dans ce fort avant cinq heures ; & ce qu'il y eut de plus heureux pour les Anglois, il n'en coûta que dix hommes à la garniſon. Ses bleſſés au nombre de quarante - trois, l'étoient ſi légèrement, que, ſuivant la relation du Général Elliot, aucun d'eux ne paroiſſoit être en danger. Un Volontaire du régiment d'Arragon avoit pris & déſarmé un Soldat anglois ; ce fut le ſeul priſonnier que firent les Eſpagnols. On apprit de lui que la ſortie du 27 Novembre avoit été dirigée & même entrepriſe, ſur les avis & les renſeignemens d'un Caporal & d'un Soldat déſerteurs des Gardes Wallones ; qu'ils avoient guidé les Anglois dans leur marche nocturne, & leur avoient indiqué l'endroit qu'ils pouvoient attaquer ſans riſque.

Dommages réparés. Tentatives moins heureuſes des aſſiégés.

Tout le mois de Décembre fut employé à réparer les dommages de la journée du 27 Novembre, & tout le camp de Saint-Roch

1782.

s'y porta avec une activité qui ne se rallentit pas un instant, malgré le feu de la Place constamment dirigé sur les travailleurs. De leur côté, les Anglois continuoient leurs ouvrages avec une ardeur qui n'étoit pas toujours couronnée par le succès. Les travaux de la forteresse furent vingt fois interrompus par le feu des François & des Espagnols. Dans la journée du 25 Janvier, ils redoublèrent le leur, & toujours infructueusement contre les nouveaux ouvrages de la batterie de Saint-Charles, que les bombes & les carcasses enflammées ne purent endommager. Enfin, les assiégés tentèrent une seconde sortie ; mais on étoit sur ses gardes, & ils rentrèrent précipitamment dans leurs lignes, avant de s'être exposés au feu de l'artillerie.

Difficulté de ravitailler Gibraltar. Le scorbut y fait de grands ravages.

Cependant on manquoit de vivre à Gibraltar, & rien n'étoit plus difficile que de ravitailler cette Place. Trois bélandres ôsèrent le tenter, & l'une fut prise le 11 Janvier, par deux felouques en station à Tanger. Les deux autres

1782. parurent le 16, au Sud de la pointe de Carnero ; elles dirigeoient leur marche vers Gibraltar, d'où elles furent écartées par une division de cinq barques cannonières, qui leur en fermèrent le passage. Cette division soutenue de quelques chebecs & frégates sortis d'Algézire, donna la chasse aux deux bélandres & les poursuivit jusqu'à ce qu'on les eût absolument perdu de vue. Mais deux frégates angloises & de petites barques de Portugal entrèrent dans le port à la faveur de la brume, avec les provisions dont elles étoient chargées. Ce rafraîchissement rendit la vie à plusieurs Soldats attaqués du scorbut, dont l'usage trop constant des viandes salées avoit favorisé les ravages parmi les troupes de Gibraltar. Cette cruelle maladie enlevoit chaque jour cinq ou six hommes à la garnison. On apprit d'ailleurs par un Soldat déserteur, que le feu des Espagnols l'avoit beaucoup diminuée, & que les assiégés attendoient avec impatience, l'escadre angloise qui devoit leur amener, au premier moment, un

renfort de nouvelles troupes. On se proposoit, à leur arrivée, de faire une sortie générale contre les lignes espagnoles. Enfin, l'on sut que le Gouverneur Elliot se disposoit à renvoyer sur les deux frégates pourvoyeuses, les soixante prisonniers faits dans la journée du 27 Novembre.

1782.

Quoique chargés de munitions de guerre & de bouche, les dix-sept navires entrés dans le port de Gibraltar depuis le commencement de Février jusqu'à la mi-Mars, ne suffisoient point à son approvisionnement, & ne pouvoient suppléer longtems à la consommation journalière. C'étoit donc un sûr moyen de réduire la Place, que de s'en tenir au blocus, & de s'attacher uniquement à couper les communications avec Gibraltar ; mais ce moyen trop lent pour l'impatience des troupes, ne paroissoit point assez glorieux au Conseil de Madrid, où l'on ne comptoit pour rien l'acquisition de Gibraltar, si l'on n'y joignoit la gloire de l'avoir emporté de vive force. Toutes les mesures furent dirigées en

Que la garnison de Gibraltar n'est point effrayée par toutes les menaces d'un siége, dont elle prévoit l'issue.

1782. conſéquence ſur ce plan de conquête, & tous les préparatifs annoncèrent déſormais le projet bien formé d'un aſſaut auſſi meurtrier qu'infructueux. D'après ces meſures, on frétoit à Cadix, pour le compte de Sa Majeſté Catholique, tous les gros bâtimens employés au Commerce des Indes ; on les radouboit de manière à ſoutenir le plus grand feu. Leur deſtination étoit de faire les approches du môle neuf & de la pointe d'Europe. On faiſoit paſſer à Algéſire des trains de la plus groſſe artillerie ; & dès les premiers jours de Mars, on y comptoit déjà un grand nombre de chaloupes & de bateaux chargés de mortiers, & de canons du plus fort calibre. Malgré tous ces apprêts menaçans, on ſut par les déſerteurs anglois, que la garniſon de Gibraltar s'étoit raſſurée au point d'attendre avec impatience, l'inſtant d'un aſſaut, dont elle prévoyoit l'événement.

Quoique le vœu général de la nation eſpagnole, fût pour le ſiége de Gibraltar, il s'y trouvoit cependant des ſpéculateurs prévoyans qui en re-

Que cette grande entre-

doutoient le danger, & tout le monde ne s'accordoit pas encore ſur la réalité de cette entrepriſe. Quelques-uns la croyoient différée juſqu'à l'iſſue de l'expédition projetée contre la Jamaïque, dont le ſuccès eût, ſans doute, remis les Eſpagnols en poſſeſſion de Gibraltar, ſans répandre tout le ſang que devoit coûter l'attaque régulière de cette place inacceſſible. Mais le retard de cette grande entrepriſe tenoit à d'autres obſtacles; & ſi le vœu des Eſpagnols & le choix non déclaré du Monarque, appeloient le Duc de Crillon à l'honneur de la diriger, la bienſéance & les égards dus à ſes concurrents, exigeoient qu'on ne précipitât point ſa nomination. Don Martin Alvarez, Commandant du Blocus, avoit ſur-tout des prétentions à faire valoir contre le vainqueur de Minorque; les ſervices de cet Officier eſpagnol, étoient appuyés de recommandations très puiſſantes auprès du Roi d'Eſpagne. Sa Majeſté Catholique devoit conſulter dans ce choix, & ſon inclination naturelle, & les intérêts de la nation eſpa-

1782.

priſe eſt différée. Cauſe de ce retard.

1782.

Le Duc de Crillon est nommé pour la diriger.

gnole. Ce fut pour les concilier, qu'elle donna la préférence au Duc de Crillon; mais sa nomination ne devoit être déclarée qu'à l'arrivée du Général, qui, débarqué tout récemment à Barcelone, étoit attendu à Madrid dans les premiers jours d'Avril. Il arriva le 15 au Château d'Aranjuez, où il y eut de fréquentes conférences avec le Roi & ses Ministres, toutes relatives au siége de Gibraltar. On y discuta les divers plans d'attaque, tant de fois remis sous les yeux de la Cour, depuis quinze années. Parmi tous ces projets, on avoit sur-tout distingué celui de M. de Valliere, Lieutenant-Général au service de la France; celui de M. Gauthier, Constructeur à Cadix; celui du Directeur du génie, & un quatrième de l'Ingénieur en chef du camp de Saint Roch. M. d'Arçon en avoit un cinquième à proposer; & il se tint un Conseil des Ministres & des Généraux, où ce dernier plan fut examiné. Il parut réunir tous les avantages que les quatre autres présentoient séparément. Le Duc de Crillon l'adopta sans restriction, &

Divers plans d'attaque. Celui de M. d'Arçon est [illegible] été.

M. d'Arçon eut ordre de partir le 21 Avril pour Algézire. Il y fut devancé par les bâtimens chargés de batteries destinées à l'attaque des Môles, & qu'on avoit fait escorter par cinq vaisseaux de ligne, dont la mission étoit de croiser vers le Détroit. Cet habile Ingénieur trouva cent soixante-seize canons de fonte au camp de Saint-Roch; & bientôt cinquante autres y arrivèrent de Ciudad-Rodrigo. On attendoit chaque jour à Algézire, les bâtimens de Cadix, qui devoient être disposés en batteries flottantes; mais on avoit beau hâter les immenses préparatifs de cette audacieuse expédition, l'opinion de M. d'Arçon étoit qu'on ne pourroit entamer le siége qu'à la fin du mois d'Août.

1782.

Hommages rendus aux talens du Duc de Crillon.

La présence du Capitaine Général n'étoit point encore nécessaire au camp de Saint-Roch, & le Duc de Crillon ne devoit quitter la Cour de Madrid, que dans les derniers jours de Mai. Il y jouissoit des hommages rendus à l'un des grands noms que l'histoire a consacrés; hommages si flatteurs, quand on les

1782. doit ſur tout, à l'éclat des vertus qui ſont l'unique appui des grands noms. Cet avantage ne fut point conteſté à l'illuſtre deſcendant de l'ami de Henri IV, & la voix des Souverains ſe mêla dans cette occaſion aux acclamations de leurs ſujets, pour célebrer les talens & l'héroïſme de ce digne héritier d'un grand homme. On ſe rappelle avec attendriſſement les paroles flatteuſes que l'auguſte Monarque françois adreſſa au jeune Comte de Crillon, qui lui fut préſenté immédiatement après la conquête de Minorque. On a lu avec une égale émotion celles que le Roi d'Eſpagne avoit adreſſées au Duc lui-même, à ſon retour de cette grande expédition ; on ne ſera pas moins ému à la lecture de cette lettre que Sa Majeſté Impériale lui écrivit dans les mêmes circonſtances :

Lettre de l'Empereur au Duc de Crillon.

« MON GÉNÉRAL, tant que j'ai » vu Votre Excellence lutter ſeule » contre les difficultés qu'on ren- » contre ordinairement dans toutes » les Cours, dès qu'on veut bien » faire & ſe montrer ſupérieur à la » multitude, ... je me ſuis conten-

» té d'adreſſer des vœux au Ciel,
» pour que les deux Souverains, 1782.
» que vous avez l'honneur de ſer-
» vir & que j'aime avec la plus
» grande tendreſſe, comme amis &
« comme alliés, reconnuſſent les
» talens de Votre Excellence, &
« prononçaſſent enfin, *je le veux*,
» ſans vous refuſer aucun des
» moyens néceſſaires pour agir ef-
« ficacement. Mais à préſent que
» Votre Excellence a terminé glo-
» rieuſement ſon entrepriſe, que
» par vos ſages diſpoſitions, le
» fort Saint-Philippe & toute l'Iſle
» de Minorque ſe trouvent au pou-
» voir du Roi, & que Votre Excel-
» lence a eu aſſez d'empire ſur
» elle même, pour laiſſer crier &
» douter, & aſſez de patience pour
» vaincre, en épargnant le ſang des
» hommes qui vous étoient confiés,
» & qui ſont toujours d'un prix
» ineſtimable ; à préſent, dis-je,
» ce n'eſt plus le tems de me bor-
» ner au ſilence ; & je ſuis en état
» de rappeller à Votre Excellence,
» le Comte de FALKENSTEIN,
» à qui elle fit la faveur de montrer
» une partie de l'Eſpagne & d'être

1782. » ſon bon Compagnon, tant à cheval qu'en *Colleras* (1). Depuis ce » moment M. le Duc, il ne m'eſt » pas reſté le moindre doute ſur » votre zèle à entreprendre, & ſur » votre valeur à exécuter des cho-» ſes où les autres ne trouveroient » que des difficultés. Agréez mes » plus ſincères félicitations. Quoi-» qu'en cette occaſion vous en re-» ceviez beaucoup, parce qu'en » effet vous les méritez, j'eſpère » que vous ne ſerez pas indifférent » à ce témoignage, de la part d'un » étranger qui ſe tient à quatre » cens lieues de Votre Excellence, » & qui fait profeſſion d'eſtimer » l'honneur, la valeur & le patrio-» tiſme: je prie Votre Excellence, » en conſervant ſon ſouvenir, de

(1) On appelle ainſi en Eſpagne, les attelages des mules qui portent de gros *colliers*. M. le Duc de Crillon étoit à Bayonne lors du paſſage de l'Empereur dans cette ville. Sa M. I. voulut mettre le pied en Eſpagne; mais elle n'avoit point d'attelage; M. de Crillon lui prêta le ſien & l'accompagna juſqu'à Saint-Sébaſtien. C'eſt à ce petit voyage, que l'Empereur fait alluſion dans ſa lettre.

» me croire toujours, mon cher » Général, votre très-affectionné » JOSEPH ».

1782.

Feu violent de la part des assiégeans & des assiégés.

Cependant on faisoit au camp de Saint-Roch tous les travaux nécessaires pour se garantir d'une surprise. De nouveaux secours étoient entrés dans Gibraltar, & le Commandant du blocus craignoit une sortie des assiégés; le projet en avoit transpiré jusqu'au camp, & don Alvarez y préparoit les troupes, en donnant toutes les nuits de fausses allarmes, pour qu'au premier signal, on les trouvât disposées à une vigoureuse défense. Pendant tout le mois d'Avril, les travaux du camp n'eurent d'autre objet, que d'éviter cette surprise. On garnit de canons tous les endroits par où l'ennemi pouvoit diriger ses approches; & l'on augmenta de six pièces la batterie de Saint-Martin, qui enfiloit la Porte-de-terre. Graces à ces précautions, la sortie n'eut pas lieu; mais les assiégés s'en dédommagèrent en redoublant leur feu, qui devint si vif, qu'ils tiroient jusqu'à cinq cens coups de canon par heure. Une de

1782. ces vigoureuſes canonnades tua dans un ſeul jour quarante hommes aux Eſpagnols, & leur en bleſſa davantage; les Ingénieurs, D. Joachim Villanueva & D. Matthias Octave de Tolede, furent du nombre des premiers. Le feu des Eſpagnols ne faiſoit pas de moindres ravages dans la place où le ſcorbut exerçoit les ſiens avec une telle furie, qu'il y avoit peu de Soldats qui n'en fuſſent plus ou moins affectés. La Garniſon qui d'abord avoit paru braver les menaces de l'ennemi, commençoit à reſſentir la crainte, à la vue des formidables apprêts d'un ſiége, dont MM. de Crillon & d'Arçon alloient avoir la conduite. Trente mille hommes d'excellentes troupes, devoient ſeconder les efforts de ces Chefs redoutables. On voyoit arriver de toutes parts, au camp de Saint-Roch, des tranſports d'artillerie & de munitions de guerre; mais rien ne dut effrayer le Gouverneur & la Garniſon de Gibraltar, comme les redoutables machines, dont M. d'Arçon fut l'inventeur. Je veux parler de ces batteries flottantes

Effets des batteries flottantes exagérés.

qu'on disoit être à l'épreuve du canon & de la bombe, dont l'explosion terrible devoit mettre en cendre tous les ouvrages de Gibraltar, & réduire cette place à subir le sort de la forteresse de Saint-Philippe. On verra tout-à-l'heure, que les effets de ces machines fulminantes étoient éxagérés dans l'opinion publique. Quoi qu'il en soit, le Prince de Nassau qui devoit en commander une, étoit parti le 6 Mai, accompagné d'une nombreuse jeunesse, dont l'intrépidité brûloit de se signaler dans le service périlleux de ces flottantes citadelles.

1782.

Que le Prince de Nassau doit commander une de ces machines.

Le reste du mois fut employé au transport des troupes; & dans les premiers jours de Juin, on comptoit plus de vingt mille hommes devant Gibraltar. Cent bâtimens & neuf ou dix bataillons étoient arrivés de Minorque avec des munitions de toute espèce. La joie, l'abondance, & la santé régnoient dans le camp de Saint-Roch qui offroit par-tout l'aspect d'une ville. Les troupes y avoient construit de petites maisons de bois, dont la distribution régulière for-

Que le camp de Saint-Roch est l'image d'une ville.

1782. moit des espèces de rues. Celles qu'habitoient les Officiers étoient bâties en briques, & chacune avoit un petit jardin où l'on cultivoit des fleurs & des légumes.

Observatoire d'où l'on voit ce qui se passe à Gibraltar. Arrivée du Duc de Crillon.

Depuis l'arrivée du renfort de Mahon, le feu de la place assiégée s'étoit beaucoup ralenti, & celui des Espagnols devenoit chaque jour plus violent. Le 11, une bombe lancée de la cinquième batterie, alla tomber sur un des ouvrages de la place, y fit un ravage affreux, & tua ou blessa soixante-dix Soldats. On avoit élevé sur la rive gauche du Guadron un observatoire d'où l'on pouvoit apprécier les effets de cette explosion. C'étoit de-là qu'on appercevoit toutes les manœuvres de la garnison de Gibraltar, & qu'on s'assura du nombre de ses défenseurs, alors porté à six mille cinq cens hommes. De cet observatoire, on vit la pompe funèbre du Chevalier Grimm, premier Ingénieur de la place, & qui avant sa mort, avoit tout disposé pour une vigoureuse résistance. Mais le Duc de Crillon venoit d'arriver au Camp, & sa présence animoit tous les ou-

Le 18 Juin.

vrages. Rien n'étoit plus imposant que les préparatifs de ce fameux siége, dont le spectacle excita, dit-on, la curiosité du Roi de Maroc. On prétendit que Sa Majesté Maure avoit demandé de se trouver à cette grande expédition, au succès de laquelle il voulut concourir en faisant passer huit mille bœufs au camp de S. Roch. 1782.

Que M. le Comte d'Artois est en route pour se rendre au camp.

On y attendoit un témoin plus cher au assiégeans, & dont la présence devoit contribuer à applanir les difficultés inévitables dans une aussi grande entreprise. M. le Comte d'Artois étoit en route pour Madrid, où il ne devoit séjourner que peu de tems, & se rendre ensuite devant Gibraltar. Il devoit être accompagné du Prince de Nassau, qui se destinoit à commander une batterie flottante. Le 18 Août il y en avoit déjà trois à-peu-près achevées. On avoit porté jusqu'à dix, le nombre de ces terribles machines, dont l'invention appartenoit à M. d'Arçon; elles devoient être garanties de la submersion par la sur-épaisseur des

1782. redoublemens des bordages, & à l'abri d'être incendiées, au moyen d'une circulation aqueuſe répandue dans les épaiſſeurs des maſſes de bois, expoſées à la pénétration des boulets rouges. Arrêtons un moment l'attention du lecteur ſur la conſtruction de ces formidables citadelles.

Conſtruction des batteries flottantes.

Dix vaiſſeaux de commerce furent achetés & deſtinés pour être convertis en batteries flottantes; ils furent raſés & recouverts d'un blindage incliné, compoſé de trois épaiſſeurs contigues de pièces de bois de chêne d'un pied d'écariſſage. Les bombes ne pouvoient percer cet appareil. La partie de bas-bord qui devoit faire face à l'Ennemi étoit renforcée par un redoublement de bois de chêne de cinq pieds d'épaiſſeur. Les plus grandes de ces batteries portoient vingt deux pièces de canon, de vingt-quatre, partagées en deux batteries, l'une de dix & l'autre de onze canons. Ces dix batteries devoient préſenter un enſemble de 155 pieces de canon.

1782.
Premières dispositions du Gouverneur Elliot contre les battreries flottantes.

Quant aux ouvrages de terre, le Duc de Crillon étoit allé les visiter avec M. de Lascy, Général de l'Artillerie; il les trouva formidables, & s'en promit de grands effets contre la place assiégée. Jusqu'alors, le Gouverneur Elliot avoit dirigé de ce côté-là tous les travaux de la garnison. Informé de la construction des batteries flottantes, il tourna son attention vers ces fulminantes machines, & fit creuser dans le roc, de profondes cavités à l'instar de ces vastes mortiers, pratiqués dans les rochers de l'isle de Malthe. Il se proposoit, dit-on, d'en faire usage, non pour lancer des bombes, mais pour répandre au loin, & particulierement sur les batteries, un déluge de pierres & d'autres matières destructives, qui couvrant la mer l'espace d'un quart de mille, n'auroient pas manqué de couler bas les vaisseaux, ou d'écraser les équipages accueillis de cette épouvantable grêle. On verra tout-à l'heure, qu'on devoit opposer à ces châteaux flottans des moyens de dé-

fenſe encore plus efficaces.

1782.

M. le Comte d'Artois & M. le Duc de Bourbon viſitent les ouvrages de terre. Satisfaction des Princes.

Cependant, M. le Comte d'Artois étoit arrivé au Camp dans la matinée du 15 Août. Son premier ſoin fut d'aller examiner les travaux du ſiége; il fut accompagné du Duc de Crillon, & des principaux Officiers de tranchée. Cette viſite dura près de deux heures. Le lendemain 16, M. le Duc de Bourbon étant arrivé, il alla avec M. le Comte d'Artois, viſiter les travaux qui avoient été faits la nuit précédente, & qui conſiſtoient en une parallele qui s'étendoit d'une mer à l'autre. On devoit y élever une batterie de 120 pièces de canon, 60 mortiers & 30 obuſiers.

Cette attaque du côté de la terre, étoit deſtinée à agir auxiliairement ſur les revers des deux fronts de la place, attenants au vieux môle, leſquels devoient être attaqués directement du côté de la mer, par les batteries flottantes. Les troupes Eſpagnoles occupoient la droite de la parallele, & les François la gauche; mais avant que de les ſuivre

dans

dans leurs diverſes opérations, il eſt néceſſaire d'en faire connoître le théâtre.

1782.

Situation de Gibraltar. Que l'art & la nature le défendent également.

La baie de Gibraltar, dont la direction eſt ſur le Nord, peut avoir cinq lieues de profondeur du côté de l'Eſt, ſon entrée eſt fermée par un rocher, & à l'Oueſt, elle a un cap qu'il faut doubler pour entrer dans l'Océan. Au fond de la baie eſt la ville d'Algéſire, ſituée vis-à-vis celle de Gibraltar. Le Camp de Saint-Roch s'étendoit ſur un terrein ſablonneux, à environ deux mille toiſes de la place; les forts Saint-Philippe & Sainte-Barbe terminoient les lignes Eſpagnoles. La montagne de Gibraltar peut avoir une lieue de longueur, ſur un quart de lieue de largeur, & mille pieds dans ſa plus haute élévation. Le côté de l'Eſt oppoſé à la place, offre dans toute ſa longueur un roc vif & coupé à pic; ce qui le rend inattaquable. L'extrémité du Sud, qu'on nomme la pointe de Roch, ſe termine à la mer par un bord eſcarpé de ſix à huit pieds de hauteur dans plu-

1782. ſieurs parties. Ce bord eſt fermé par une muraille ſolide, qui porte une batterie de quelques pièces de canon. En arrière de cette muraille, s'éleve un plateau entouré d'eſcarpement de vingt cinq à trente pieds d'élévation. Les Aſſiégés avoient ſur ce plateau un Camp qui communiquoit à un autre Camp baraqué, dans le quartier du grand Hôpital. La ville qui s'étend à l'Oueſt, le long de la mer, a beaucoup de longueur, & peu de largeur; elle eſt fermée par une ſimple muraille, baignée par la mer. Cette muraille eſt couronnée par une batterie dans toute ſa longueur, preſque ſans interruption. Sur cette étendue les Anglois avoient jetté en avant, & juſqu'à la mer, trois ouvrages conſidérables. Le premier qui eſt au Nord, a cent toiſes de long, & ſe nomme le vieux Môle; on venoit d'y élever une batterie formidable contre les ouvrages de Saint-Roch. Au milieu étoit le Môle des chaloupes, dont la batterie protégeoit le mouillage. Le Môle neuf paroiſſoit le

plus foible des trois ouvrages. Le front qui regarde l'attaque de terre consistoit en deux bastions réunis par une courtine. Ce front couvert par un fossé, une demi-lune, un chemin couvert & un glacis contreminé, étoit encore renforcé par la difficulté de l'accès, au moyen d'une inondation qui défendoit l'approche d'une langue de terre comprise entre le rocher & la mer, par laquelle on arrive à la place. Le côté du Nord qui faisoit face aux lignes Espagnoles, étoit le point d'ataque le plus formidable qu'il y eût en Europe. Dans cet endroit, le rocher s'éleve à sa plus grande hauteur, & les Anglois l'avoient garni de batterie qui, plongeant sur celles des Espagnols, y faisoient pleuvoir une grêle de bombes & de grenades. Depuis trois ans, on s'obstinoit à vouloir entamer la place de ce côté-là, & cent mille hommes des meilleures troupes auroient échoué dans cette entreprise. 1782.

Plan d'attaque de M. d'Arçon.

Le projet de M. d'Arçon avoit été adopté. Suivant son plan, la

1782. grande attaque devoit ſe faire du côté de la mer, celle de terre devoit être auxiliaire, & avoit pour objet de ricocher ſur les revers des fronts qui devoient être attaqués par mer. Après avoir achevé la parallele dont on a fait mention, on ſe propoſoit de faire jouer les batteries diſtribuées dans toute ſon étendue, d'écraſer celles de la montagne, de battre à ricochet le front bas, ſitué entre la mer & le rocher, & de continuer ce feu pendant quinze jours, à raiſon de cinquante coups par pièce en vingt-quatre heures. Ce terme expiré, la marine Eſpagnole devoit travailler à l'emboſſement des batteries flottantes, dont les feux devoient ſe diriger & ſe réunir ſur le vieux Môle; à ces batteries flottantes devoient ſe joindre trente chaloupes canonnières, & trente bombardes qui, avec les feux auxiliaires de l'attaque de terre, formoient un enſemble de quatre cent vingt-cinq bouches à feu. Si on parvenoit à faire taire celui de la place, les batteries flottantes devoient s'ap-

procher à la distance nécessaire pour battre en brèche, & faciliter un assaut qui ne pouvoit manquer d'être sanglant.

1782.

Danger que bravent M. le Comte d'Artois & M. le Duc de Bourbon.

En attendant une attaque générale, il se faisoit de part & d'autre un feu plus bruyant que meurtrier. Les Princes alloient journellement à la tranchée. Le Duc de Crillon leur représenta le danger qu'il pouvoit y avoir. *A quoi serois-je bon ici*, lui répondit M. le Comte d'Artois, *si je ne venois pas encourager ces braves travailleurs?*

Heureux essai des batteries flottantes. Elles gagnent leurs différentes stations.

Dans les premiers jours de Septembre, les ouvrages touchoient à leur perfection, tant pour l'attaque de terre, que pour celle de mer. Les batteries flottantes venoient d'être achevées. L'essai qui s'en fit ne fut relatif qu'à la marche & à la manœuvre de ces machines, il répondit parfaitement aux espérances de cet habile Ingénieur. Enfin le jour fut indiqué pour une attaque générale, & dans la matinée du neuf, l'artillerie de terre com-

1782. mença à faire feu ſur la place. Les trois jours ſuivans, on s'en tint à cette première attaque, & ce fut avec un ſuccès qui ſembloit promettre la réduction de Gibraltar, à la première exploſion des batteries flottantes. Le treize, le vent ſe trouvant favorable, elles levèrent l'ancre ſur les ſept heures du matin, & vinrent prendre leurs ſtations à diverſes diſtances, en s'éloignant vers la droite du point d'attaque qui avoit été indiqué. La *Paſtora* de vingt-quatre canons, commandée par D. B. Moreno, marchoit en tête de l'avant-garde; elle étoit ſuivie de la *Tallapiedra* de vingt-trois canons, aux ordres du Prince de Naſſau. Malgré le feu vif & conſtant de l'ennemi, ces deux batteries s'emboſſerent à environ deux cens toiſes de la place, & dirigèrent ſur le champ leurs bordées contre Gibraltar; les huit autres batteries flottantes arrivèrent ſucceſſivement à diverſes ſtations, & en s'éloignant plus ou moins des fronts qui étoient en arrière du

1782.

vieux Môle, sur lesquels toutes les attaques devoient se réunir; pendant ce tems les lignes Espagnoles & Françoises continuoient leur feu dans l'unique vue, comme on l'a dit, de concourir avec les batteries flottantes, en battant à revers les fronts attaqués par mer. On s'étoit proposé de faire avancer plusieurs divisions de barques canonnières; mais divers accidens ne permirent pas d'exécuter ce projet, convenable à la circonstance. Il entroit aussi dans le plan d'attaque, de faire approcher des vaisseaux de ligne, pour opérer une diversion vers la pointe de Roch. D'autres obstacles ne le permirent pas.

Nouvelles dispositions du Gouverneur. Effet des boulets rouges lancés contre les batteries flottantes.

Cependant le feu se soutenoit de part & d'autre, avec une égale vivacité, & dura pendant cinq heures. Celui des Espagnols parut avoir l'avantage. Les batteries Angloises furent réduites au silence, & le Gouverneur Elliot sembla se résigner au sort dont on l'avoit menacé; mais sur les quatre heures du soir, voyant que l'action des batteries flottantes languissoit, &

1782. que l'attaque auxiliaire de terre reſtoit dans le ſilence, le Gouverneur de Gibraltar ramena ſa garniſon au ſervice de toutes les batteries du rempart, & continua le feu des boulets rouges qui n'avoit point été interrompu.

Juſque-là, on avoit éteint avec facililité tous les boulets de cette eſpèce, mais une circulation aqueuſe qui devoit préſerver les bords, ayant été manquée dans la précipitation de la conſtruction, il falloit employer les mains des hommes pour éteindre ces boulets, ce qui devint d'autant plus difficile, lorſque les feux ceſsèrent de balancer ceux des aſſiégés. Alors l'inquiétude augmenta, il paroiſſoit facile de retirer les batteries flottantes & de les éloigner de la place, mais des circonſtances fâcheuſes en empêcherent, & comme on craignit qu'en les abandonnant, l'ennemi ne s'emparât des équipages & ne profitât de l'artillerie de bronze qu'elles portoient, on ordonna aux Commandans de chaque batterie d'en évacuer les hommes, & l'on y mit le feu.

1782.

La mission de l'Amiral Howe étoit-elle de secourir Gibraltar?

Ce terrible échec des armées combinées devant Gibraltar, n'avoit point ralenti l'ardeur des troupes, & l'on se promettoit toujours ou de l'enlever de force, ce qui étoit impraticable, ou de le réduire par famine, ce qui n'étoit pas impossible avec le concours des élémens ; & malheureusement ils ne devoient point favoriser ce projet. Cependant, Gibraltar avoit plus que jamais besoin d'être ravitaillé, & l'on venoit de prendre d'assez bonne mesures pour empêcher l'Amiral Howe d'y faire passer son convoi. Deux jours avant la malheureuse tentative des batteries flottantes, Don Cordova s'étoit réuni avec toute son armée, aux six vaisseaux de ligne qui croisoient depuis longtems dans la baie d'Algésire. Cette armée supérieure à celle de l'Amiral de huit ou dix vaisseaux, étoit un épouvantail bien fait pour justifier les lenteurs de Howe qu'on affectoit d'attribuer, en Angleterre, à la contrariété des élémens. Mais il est probable que l'intention du Gouvernement n'avoit point été de secourir Gibraltar. Dès le premier

1782. Septembre, la flotte britannique ſe trouvoit en état de faire route vers le détroit ; le vent étoit favorable, & ne ceſſa point de l'être juſqu'au 17. Avec un pareil vent, l'Amiral devoit arriver en dix jours à Gibraltar ; mais il n'y avoit pas un moment à perdre, & trois jours de retard pouvoient rendre vains tous les frais de cet armement. Le ſiége de la Place ſe continuoit avec la plus grande vigueur, & l'on s'attendoit à chaque inſtant, à la voir foudroyer par les batteries flottantes. Cependant l'Angleterre ſe conduiſit en cette circonſtance, comme s'il n'eût été queſtion que de gagner du tems, & que ſon ſalut eût dépendu de la lenteur des opérations. Au lieu de cingler vers la Méditerranée, l'Amiral ſe porta dans les dunes, ſous prétexte d'obſerver les Hollandois qui ne faiſoient aucun mouvement. Après une abſence de quelques jours, il reparut à Plymouth, d'où il mit enfin à la voile le 11 Septembre. Le 13, il étoit encore à Cork ſur les côtes d'Irlande. Après tous ces délais votontaires, la flotte angloiſe fut re-

tardée par de véritables obſtacles ; les vents changèrent, & ſa navigation devint très-laborieuſe. Le 9 Octobre, l'Amiral étoit à peine à la hauteur du cap Saint-Vincent. Suivant ſa relation, il s'étoit flatté de rencontrer l'ennemi devant le cap Marie, comme s'il eût pu ignorer ce que tout le monde ſavoit, que depuis près d'un mois, les flottes combinées avoient établi leur ſtation dans la baie de Gibraltar. Quoi qu'il en ſoit, voici les principales circonſtances du ravitaillement de cette Place, telles que les préſente le rapport de l'Amiral Howe. 1782.

« Dans la matinée du 11, j'entrai, » dit-il, dans le détroit, & ſur le ſoir » il s'offrit pour les vaiſſeaux d'ap» proviſionnement, une occaſion » très-favorable de gagner le mouil» lage de leur deſtination, ſans être » moleſtés par l'ennemi ; mais faute » d'attention à quelques circonſtan» ces relatives à la navigation, des » trente-un navires qui, pendant la » traverſée, avoient marché de con» ſerve avec la flotte, quatre ſeu» lement remplirent leur objet. Ce-

Ravitaillement de Gibraltar. Relation de l'Amiral Howe.

1782. » pendant, il s'étoit élevé dans la
» nuit du 10, une tempête qui avoit
» fort maltraité les escadres com-
» binées. Deux vaisseaux à deux
» ponts s'étoient échoués sur le
» rivage ; un troisième perdit son
» mât de mizaine & son beaupré ;
» un quatrième fut pris, après avoir
» été jetté aux pieds des ouvrages
» de la Place ; deux autres étoient
» sortis de la baie gouvernant du
» côté de l'Est. Dans la soirée du
» 13, l'ennemi fit un mouvement
» avec le reste de ses forces, pour
» empêcher que les autres navires
» d'approvisionnement n'entrassent
» dans Gibraltar. La flotte britan-
» nique étoit alors formée en ordre
» de bataille à la hauteur de Fange-
» rolle ; il parut s'y porter avec l'in-
» tention de la combattre ; mais sur les
» neuf heures, il prit le parti de ser-
» rer le vent, amures à babord. Le
» lendemain matin nous étions au
» Sud, à six ou sept lieues des en-
» nemis ; le vent passa bientôt à l'Est,
» & nous saisîmes cette occasion de
» faire avancer les autres navires
» avitailleurs ; le 18, ils mouillèrent
» tous dans la baie Rosia. Les trou-

» pes distribuées sur les vaisseaux 1782.
» de guerre débarquèrent en même
» tems, avec des munitions de toute
» espèce. Lorsque j'eus pourvu am-
» plement à tous les besoins de la
» garnison, je voulus profiter du
» vent pour regagner la côte de
« l'Est à travers le détroit; mais le
» 19, au point du jour, nous dé-
» couvrîmes à peu de distance au
» Nord Est, les forces combinées de
» l'ennemi, & dans ce moment nos
» vaisseaux se trouvoient également
» éloignés des Points d'Europe & de
» Ceuta, de manière qu'ils man-
» quoient d'un espace suffisant pour
» se former en ordre de bataille, ce
» qui nous mit dans la nécessité de
» passer le détroit, & de fuir devant
» l'Amiral Espagnol. Le lendemain
» matin, les escadres combinées for-
» tes de quarante-cinq ou de qua-
» rante-six vaisseaux de ligne, con-
» servoient encore l'avantage du
» vent qui venoit de tourner au
» Nord. La flotte britannique s'é-
» tant formée pour les recevoir,
» leur laissa le choix des distances.
» Au coucher du soleil, elles com-
» mencèrent leur canonnade; jusqu'à

1782. » dix heures du ſoir, elle continua
» de toute l'étendue de leur ligne,
» mais avec très-peu d'effet. Nous
» rendîmes feu pour feu, autant
» que nous le permettoient les diſ-
» tances, qui n'étoient point à notre
» diſpoſition. Pendant toute la nuit,
» notre flotte porta les mêmes voi-
» les qu'au premier moment de la
» canonnade; mais l'ennemi ſerra le
» vent, & les deux armées ſe trou-
» vèrent bientôt ſéparées.... Quel-
» ques-uns de mes vaiſſeaux ayant
» plus ſouffert dans la journée du
» 20, qu'on ne l'avoit cru d'abord,
» il fallut deux jours pour les ré-
» parer. Le calme qui régna pen-
» dant tout ce tems, ne permettoit
» point de tirer avantage de l'oc-
» caſion qui ſe préſentoit de pour-
» ſuivre l'ennemi. On le vit pour
» la dernière fois le 21, portant au
» large vers le Nord-Nord-Oueſt,
» amures tribord. Je regrete, con-
» tinue l'Amiral Howe, qu'en ſer-
» rant le vent le plus près poſſi-
» ble, il ait empêché le plein effet
» des efforts animés des Officiers &
» Matelots de la flotte à mes or-
» dres; & ſi je m'interdis les élo-

» ges dûs aux Officiers à pavillon, 1782.
» c'eſt pour leur épargner un ſouvenir déſagréable, & ne point mettre ſous leurs yeux la retraite d'un ennemi qui leur avoit ôté le moyen de remplir l'objet de leurs ſtations, en repouſſant une attaque plus ſérieuſe. »

Autre relation extraite de la Gazette de France.

Il y a bien des erreurs, pour ne pas dire bien de la mauvaiſe foi dans cette relation, à laquelle il convient d'oppoſer celle du Général Don Louis de Cordova, & les autres Journaux tant François qu'Eſpagnols des opérations de l'Armée combinée. En voici l'extrait tel que la Gazette de France a cru pouvoir l'adopter, ſans compromettre ſa véracité ordinaire.

« Le 20 Octobre, l'armée combinée de France & d'Eſpagne, qui chaſſoit depuis deux jours celle d'Angleterre, ſe trouva, ſur les cinq heures & demie du ſoir, à portée d'engager un combat à la ſortie du détroit. Notre ligne qui avoit été formée par rang de vîteſſe, n'étoit que de trente-deux vaiſſeaux contre trente-quatre; douze autres de nos vaiſſeaux n'a-

1782. » voient pu joindre. L'Invincible
» que montoit le Comte de la Motte-
» Piquet, commença le feu à la dif-
» tance de deux cables ; il étoit fuivi
» du Guerrier, commandé par le
» fieur Dupleffis-Pafcaut ; du Dicta-
» teur, par M. de la Clue ; du Suffi-
» fant, par M. de Caftelet ; du Ro-
» bufte, par le Marquis de Nieul,
» & du Saint-Ifidro, vaiffeau efpa-
» gnol. Le feu foutenu de cette di-
» vifion obligea le vaiffeau de tête
» de la ligne angloife d'arriver. L'In-
» vincible eut alors à combattre con-
» tre trois vaiffeaux à trois ponts ;
» mais il fut fi bien fecondé par le
» Guerrier, & les vaiffeaux qui le
» fuivoient, que les ennemis cédè-
» rent infenfiblement & cherchèrent
» à s'éloigner. Le feu s'étoit éten-
» du jufques vers le centre de la
» ligne. Le vaiffeau le Majeftueux,
» commandé par le Vicomte de Ro-
» chechouart, arriva vent arrière
» fur les ennemis, & combattit lui
» feul fi vigoureufement contre trois
» vaiffeaux à trois ponts, que fes
» adverfaires furent obligés de s'é-
» loigner. Plufieurs vaiffeaux de l'ar-
» mée venoient alors à toutes voiles,

» pour ſoutenir le Majeſtueux. Le » combat dura juſqu'à dix heures & » demie. Don Louis de Cordova fit » ceſſer le feu, parce que l'ennemi » qui s'étoit toujours replié, ſe trou- » voit alors hors de la portée du » canon. Le lendemain matin, les » vaiſſeaux anglois les moins éloi- » gnés de la flotte combinée, en » étoient à plus de quatre lieues, & » l'on perdit toute eſpérance de les » rejoindre.

1782.

Obſervations ſur les manœuvres des deux armées.

De tout ce qu'on vient d'expoſer, & des rapports même de l'Amiral Howe, on peut conclure, en forme de récapitulation, que jamais ſuccès n'avoit été plus embarraſſant pour l'Angleterre, que ne le fut celui du Général Elliot à Gibraltar. Toutes les forces navales de la nation étoient pour ainſi dire, confiées à l'Amiral, & ces forces ſe trouvoient de beaucoup inférieures aux flottes combinées. Cependant, il n'y avoit plus moyen de reculer, & il falloit ſe montrer dans le détroit, au riſque de voir la flotte & le convoi britanniques, tomber aux mains de l'ennemi ; ce qui n'eût pas manqué d'arriver, ſi par un événement im-

1782. prévu, un coup heureux de la fortune ne les avoit tirés de ce mauvais pas. On a vu qu'il ne falloit pas moins qu'une tempête, pour forcer l'armée combinée à l'inaction qui sauva la flotte britannique dans cette première circonstance. Un vent d'Ouest la jeta dans la méditerranée, & une partie du convoi se trouva dès-lors à portée de ravitailler Gibraltar; mais la situation de Howe n'en fut pas moins critique. Les vaisseaux de Cordova venoient d'être réparés, & il paroissoit impossible que l'Amiral pût regagner l'Océan. Les élémens vinrent encore à son secours, & le tirèrent une seconde fois d'affaire. La flotte combinée se mit à sa poursuite avec trente-deux vaisseaux, les seuls qui eussent entièrement réparé les dommages du dernier ouragan. Elle atteignit près du cap Spartal sur les côtes d'Afrique, les trente-quatre vaisseaux de l'Amiral qui se voyoit alors supérieur à Don Louis de Cordova. Cependant l'armée combinée mit tout en œuvre pour engager un combat auquel l'armée britannique se re-

fusa de tout son pouvoir. Pour éviter le choc de l'avant garde ennemie, l'arrière-garde angloise se retira précipitamment aux Isles Madère, (1) & le reste de la flotte profita du vent, qui la poussoit dans l'Océan, garda toutes ses voiles, & ne se battoit qu'en retraite. Il fut impossible aux escadres espagnole & françoise d'attirer l'ennemi dans une affaire générale. On ne conçoit pas comment l'Amiral Howe a pu s'attribuer l'honneur de cette journée ; comment il a pu supposer que la flotte combinée avoit serré le vent dans la crainte d'aborder la flotte britannique ; comment il ôse avancer qu'il a perdu l'occasion de remporter sur nous une victoire complette. 1782.

« Si, comme le remarque un » Observateur, bon critique de Suite des observations.

(1) Dans sa relation, l'Amiral Howe ne dit rien de cette retraite précipitée de son arrière-garde ; mais à la rentrée du Parlement, l'Amiral Johnstone s'en plaignit comme d'un fait incontestable. Lord Howe n'ôsa le nier, & toute l'Angleterre se tut sur ce fait, qu'il étoit de sa gloire d'anéantir, si la chose eût été possible.

1782. » plusieurs opérations de cette » guerre, la flotte combinée a » raccourci de voiles; c'est qu'elle » se préparoit à combattre avec » vigueur, & qu'elle ne vouloit » pas que le vent l'emportât au-» delà de la ligne ennemie. Si » l'Amiral Howe se fût proposé » d'engager une action, & le mo-» ment étoit favorable, puisqu'il » se trouvoit supérieur en forces, » c'étoit à lui à raccourcir de voiles, » afin de ne pas s'éloigner; car il » voyoit très-bien qu'en gardant » toutes ses voiles, il évitoit néces-» sairement la flotte combinée. Il y » a plus, si l'Amiral eût été dans » l'intention de combattre, non-seu-» lement il eût raccourci de voiles, » mais abattu toutes ses voiles pen-» dant la nuit; c'étoit l'unique moyen » de ne pas s'écarter de la flotte » ennemie, & de se trouver le len-» demain à portée de renouveller » l'engagement; mais il a conservé » toutes ses voiles pendant la nuit, » comme il avoit fait pendant le » combat.... & s'est trouvé le lende-» main..... hors de portée de la flotte » combinée. D'après cette conduite

» constatée par la relation de l'Amiral » lui-même, n'est-il pas évident qu'il » a évité le combat avec toute la cé- » lérité possible..., si l'on excepte, » continue l'Observateur, le rap- » port de l'Amiral Parker, lors du » combat de *Dogger-Banc*, telles » ont été les relations des Ami- » raux anglois pendant toute cette » guerre ».

1782.

Il conclut de toutes les manœuvres de l'Amiral Howe, que l'intention de l'Angleterre n'a jamais été de secourir Gibraltar. En effet, on est tenté de le croire, lorsqu'on fait attention aux lenteurs de l'Amiral qui seroit arrivé un mois trop tard pour sauver la place, si la fortune avoit secondé les efforts des assiégeans.

Dix-huit bâtimens anglois pris à la hauteur d'Ouessant.

Tandis que la guerre déployoit en Europe ses dernières fureurs devant Gibraltar, les Puissances belligérantes sembloient être d'accord pour s'interdire ailleurs toute espèce d'hostilité. Depuis le 26 Juin, que dix huit bâtimens de la flotte de Québec furent pris à la hauteur d'Ouessant par l'escadre combinée aux ordres de l'Amiral Don Louis

1782. de Cordova, & conduits à Breſt ſous l'eſcorte du Lion, vaiſſeau de ſoixante-quatre canons détaché de cette eſcadre, il ne ſe paſſa rien d'important ſur les mers d'Europe juſqu'au 12 Décembre, époque d'un combat aſſez vif où le Médiator reſta vainqueur d'une petite eſcadre de cinq vaiſſeaux aux ordres de M. de Foligné, Capitaine de brûlot, du département de Rochefort. Cette expédition de Sir James Luttrell, commandant du vaiſſeau britannique, offre des ſingularités qui méritent attention.

Combat du vaiſſeau anglois le Mediator contre cinq bâtimens.

Le Capitaine anglois ſe trouvant à la hauteur du Ferrol, reconnut cinq voiles ſous le vent du Médiator. Il ſe diſpoſoit à leur donner la chaſſe; mais il s'apperçut bientôt qu'elles ſe formoient en ligne de bataille, & qu'elles diminuoient de voiles pour l'attendre. Le plus en avant des cinq vaiſſeaux étoit l'Eugénie, frégate de trente-ſix canons, commandée par le Capitaine Baudin; aſſez près de la frégate, étoit un bricq de quatorze canons portant pavillon américain, & à côté de celui-ci, un vaiſſeau à deux

ponts, armé en flûte & appellé la Ménagère, que commandoit M. de Foligné. Immédiatement après, ſuivoit l'Alexandre de vingt-quatre canons, aux ordres du Capitaine Grégory, Irlandois de nation. A côté de ce vaiſſeau, étoit le Dauphin Royal de vingt-deux canons, deſtiné pour les Indes orientales. A l'exception du bricq américain, tous ces bâtimens étoient chargés au compte du Roi de France, & ſpécialement pour le Port-au-Prince. Le Médiator continua d'approcher l'ennemi; & bientôt il fut à portée de la Ménagère, dont il reçut quelques boulets. Le Capitaine Luttrell ſe mit à courir des bordées; à dix heures & demie, il ſe jeta ſur l'arrière-garde de l'eſcadre, & trouva le moyen d'en ſéparer le bricq & le Dauphin Royal qui s'éloignèrent à toutes voiles. S'étant porté ſur les trois vaiſſeaux, il ſut par une manœuvre habile, écarter l'Alexandre de ſes conſerves, & ſe placer de manière à combattre des deux bords. Dans cette poſition, la première bordée qu'il tira ſur le vaiſſeau ſéparé, le

1782.

1782. força d'amener pavillon. Après une légère canonade, la Ménagère & l'Eugénie forcèrent de voiles, & profitèrent du vent. Le Médiator aborda sa prise, lui signifia l'ordre de le suivre ou de gouverner pour l'Angleterre, & se mit à la poursuite de la Ménagère, dont l'Eugénie venoit de se séparer. A cinq heures & demie du soir, MM. Luttrell & de Foligné recommencèrent à se tirer réciproquement des bordées. La canonnade dura jusqu'à neuf heures, & devint si vive, que le Médiator eut une de ses vergues & son mât de grand perroquet emportés par le feu de l'ennemi. Le vaisseau anglois joignit enfin l'arrière de la Ménagère à la portée du pistolet, & mit la barre au vent pour lui donner une bordée entière de ses canons chargés à boulets ou à grappe. M. de Foligné s'en étant apperçu, crut devoir amener pavillon, & sur le champ, le Médiator discontinua son feu. Il étoit alors à cinq milles de l'entrée du Ferrol, où l'on devoit avoir entendu le bruit de la canonnade. Sir James Luttrell se hâta de

de gagner la partie de l'Ouest avec sa nouvelle prise. Sur les onze heures du soir, il fut joint par l'Alexandre, & quoiqu'assez maltraités, les trois vaisseaux se trouvèrent en état de faire petite voile. 1782.
A la pointe du jour, ils découvrirent l'isle Sisarga, à une distance d'environ cinq ou six lieues; ils apperçurent aussi dans un grand éloignement, le Dauphin-Royal & le bricq américain qui étoient désemparés. Le premier gouvernoit vers la terre, & le bricq sembloit diriger sa marche du côté de Bordeaux. Le Capitaine anglois ne crut pas devoir donner chasse à ces deux vaisseaux. Il avoit déjà fait passer cinquante hommes sur la Ménagère & vingt sur l'Alexandre; il ne lui en restoit plus que cent quatre-vingt dix. En se dégarnissant davantage, il eût exposé le Médiator à un péril manifeste, & favorisé le projet du Capitaine Grégory qui avoit comploté de faire soulever les prisonniers. Le signal d'allarme convenu étoit de tirer dans la Sainte-Barbe un canon de dix-huit. Le 14 Décembre, sur les dix heu-

Complot du Capitaine Grégory contre le Médiator.

1782. res du ſoir, Sir James Luttrel ſentit une ſecouſſe terrible qui paroiſſoit venir de quelque grande explosion, & auſſitôt il entendit un cri de feu. Il fut bientôt informé que le coup de canon avoit fait ſauter un côté du vaiſſeau ; il le fit virer pour couvrir l'ouverture. Cependant la Sainte-Barbe étoit embraſée, & ce ne fut pas ſans beaucoup de peine qu'on parvint à éteindre le feu. Il étoit aiſé de convaincre Grégory, qu'on trouva habillé ainſi que ſes complices, quoiqu'ils euſſent feint d'aller ſe coucher ; ils furent mis aux fers en attendant un autre châtiment, & tout fut réparé en moins de vingt-quatre heures. Quoique fort maltraité dans ſes agrès & dans ſa mâture, le vaiſſeau du Capitaine Luttrel avoit conſervé tout ſon équipage, & il n'y eut que dix morts & ſeize bleſſés ſur l'Alexandre & ſur la Ménagère.

Les troupes du Colonel Brown ſont miſes en déroute près de Savannah.

On a dit que l'armée de Carleton en Amérique, avoit, pour ainſi dire, mis un terme à la guerre dans cette partie du monde. En effet, les grandes opérations militaires y furent ſuſpendues à l'inſtant des

premières ouvertures de paix, & dès le commencement de la campagne, les Anglois parurent s'y refuser constamment à toute affaire décisive. Il n'y eut entr'eux & les Américains que de foibles chocs où ces derniers eurent presque toujours l'avantage. Le Général Wayne, informé qu'un détachement considérable s'étoit mis en marche de Savannah, sous les ordres du Colonel Brown, partit le 24 Mai du camp d'Ebenezer, avec les Dragons de White & l'Infanterie de Posey, dans l'intention de couper l'ennemi & de l'enlever, s'il étoit possible. Après une marche pénible, son avant-garde arriva sur le minuit dans la route d'Ogechée, environ à quatre milles au Sud-Ouest de Savannah. Il y surprit les Anglois; & comme la réussite dépendoit du moment, quoique très-inférieur en forces, le Général américain ne crut pas devoir attendre son arrière-garde. Il ordonna la charge ; & au même instant, sa petite troupe marcha vers l'ennemi à pas redoublés, & la bayonnette au bout du fusil. Cette manœuvre hardie déconcerta 1782.

1782. les Anglois, qui, après une résistance confuse & mal ordonnée, se précipitèrent dans les bois & dans les marais où ils abandonnèrent leurs armes & leurs chevaux. Les Américains en recueillirent trente ou quarante, & firent beaucoup de prisonniers, parmi lesquels on distinguoit le Lieutenant-Colonel Douglas. La dispersion des troupes de Brown, ne permit pas d'en assigner la perte avec précision ; mais on juge bien qu'elle dût être considérable. Ce Général ne trouva lui-même son salut que dans une longue & pénible fuite. Il reparut à Savannah la seconde nuit après cette déroute, mais sans être accompagné d'aucun de ses gens. Après avoir rafraîchi sa petite armée, le Général américain la fit avancer à la vue des lignes ennemies dans l'intention de provoquer la garnison angloise. Elle n'accepta point ce défi, & le Général Clarke se tint constamment dans ses redoutes. Wayne n'espérant pas de l'attirer en rase campagne, effectua sa retraite en bon ordre, & regagna le camp d'Ebenezer, où il arriva

ſans autre perte que cinq morts & deux ou trois bleſſés.

1782.

Mépriſe du Général Wayne réparée.

Le début des mêmes troupes dans l'affaire du 23 Juin, fut moins glorieux pour les Américains ; mais comme on le verra tout-à-l'heure, la victoire ne fut retardée que par une mépriſe. Un parti de cent ſoixante Indiens égarés dans une nuit très-ſombre, tomba par haſard ſur l'arrière-garde du camp américain, & crut n'avoir rencontré qu'un ſimple piquet. Dans cette confiance, il chargea les troupes de Wayne, qui, perſuadées qu'elles avoient affaire à toute la garniſon de Savannah, lâchèrent pied ſur le champ & s'enfuirent dans le plus grand déſordre. Les Indiens reſtèrent maîtres du camp américain, & s'y livrèrent au pillage avec la ſécurité d'un ennemi ſupérieur en force. Mais le Général Wayne, s'étoit apperçu de ſa mépriſe; il rallia ſa petite armée, & vint fondre à ſon tour ſur les Indiens qui ſe virent forcés d'abandonner leur butin. Cette action fut peu meurtrière ; mais le lendemain matin ils ôſèrent recommencer l'attaque, & furent repouſſés avec beaucoup de

1782. perte. Pendant ce dernier choc, il y avoit eu une eſpèce de combat ſingulier entre le Général anglois & le chef de la troupe ennemie qui ſe nommoit Emiſteſeco. Wayne eut ſon cheval tué ſous lui, & la victoire alloit ſe décider pour ſon adverſaire ; déjà le fatal tomahawk étoit levé, lorſqu'un de ſes dragons s'élança le ſabre à la main, & fit ſauter la tête du guerrier indien.

Foibles échecs des Américains.

La guerre de terre ſe réduiſoit d'ailleurs ſur le continent, & particulièrement dans la Caroline méridionale, à quelques eſcarmouches peu meurtrières entre des partis américains & royaliſtes. Dans la matinée du 25 Août, une flottille ennemie avoit pris poſſeſſion du bac de Cumbahée, & débarqué trois cens hommes ſur la rive oppoſée de la rivière. Ils n'avoient d'autre expédition en vue que de ſe procurer des vivres & quelque fourrage. Le Brigadier Giſt informé de leur débarquement, détacha contr'eux le Major Call, avec un régiment de Dragons qui avoit ordre de les attaquer le lendemain à la pointe du

jour. Il établit en même tems un poste à Cheaw-Neck, d'où il se promettoit de molester les navires de l'ennemi. Le Colonel Laurens eut la conduite de cette opération dans laquelle il perdit la vie, faute d'être secouru par le Brigadier général qui n'arriva qu'après le combat, mais assez à tems pour couvrir la retraite de l'Infanterie américaine. Elle vint se former à trois cens pas du champ de bataille, & se disposoit à charger les ennemis une seconde fois. Leur position se trouva si favorable, que le Brigadier Gist ne jugea pas à propos de renouveller l'action. Les trois cens hommes débarqués d'un autre côté, avoient gagné leurs bateaux, lorsque le Major Call se présenta pour les combattre. Ainsi les Américains échouèrent dans ces deux tentatives, où ils perdirent quelques Soldats. 1782.

Le Brigadier général Marion fut plus heureux dans l'affaire du 29, où il mit en déroute un parti anglois qui étoit venu l'attaquer près de Watboo. Le Capitaine Robert Gillis périt dans cette action, qui

Avantages du Brigadier Marion près de Watboo.

1782. fut d'ailleurs peu meurtrière, ainsi que les autres expéditions de terre, qui dans cette campagne, eurent pour théâtre l'Amérique septentrionale. La plus importante &, sans contredit, la plus courageuse, fut celle de M. de la Peyrouse dans la baie d'Hudson.

Navigation périlleuse de M. de la Peyrouse dans la baie d'Hudson.

Ce Capitaine, non moins brave guerrier que hardi navigateur, fit voile du Cap François le 31 Mai avec le *Sceptre* de soixante-quatorze canons, & les frégates l'Astrée & l'Engageante de trente-six, commandées par le Chevalier de Langle & le sieur de la Jaille. Il avoit embarqué deux cens cinquante hommes d'Armagnac & d'Auxerrois, quarante hommes d'Artillerie, deux mortiers, trois cens bombes & quatre canons. Sa navigation fut heureuse jusqu'au 17 Juillet, qu'il découvrit l'Isle de la Résolution; mais à peine eût-il fait vingt lieues dans le détroit d'Hudson, que les obstacles de tout genre vinrent l'arrêter dans sa marche. Ses vaisseaux se trouvèrent engagés dans les glaces, & peu s'en fallut que le Sceptre n'y perdît son

gouvernail ; une brume épaiſſe y maſquoit tous les objets. Enfin le 30 Juillet, on découvrit le Cap Walſingham, & M. de la Peyrouſe ſe crut à la veille d'arriver au fort de Prince-Wales, où il ſe propoſoit de commencer ſes attaques ; mais le 3 Août, il ſe vit de nouveau enclavé dans les glaçons, & il crut un moment avoir manqué la ſaiſon d'opérer. Peu s'en fallut qu'il ne renvoyât à l'année ſuivante l'expédition projettée contre les établiſſemens anglois dans cette baie. Enfin le tems s'éclaircit, & l'obſtacle des glaces devint moins inſurmontable. Le 8, l'eſcadre s'approcha très-près du fort ; tout fut diſpoſé pour la deſcente. On mit les chaloupes à la mer, & le détachement aux ordres du Major Roſtaing debarqua ſans obſtacle à trois-quarts de lieue de Prince-Wales. Il envoya ſommer la place de ſe rendre, & ſur le champ le Gouverneur en fit ouvrir les portes. Cependant l'artillerie de ce fort, bâti en pierres de taille, ſe trouvoit dans le meilleur état poſſible. Les magaſins étoient couverts de plomb, & remplis de

1782.

Priſe du fort Prince-Wales.

1782. marchandises, qui toutes furent brûlées, à l'exception de quelques pelleteries qu'on embarqua sur l'Astrée.

Suites des opérations de M. de la Peyrouse.

Le 11, M. de la Peyrouse mit à la voile pour le fort d'York, chef-lieu de tous les établissemens anglois dans la baie d'Hudson; mais il se présenta de nouvelles difficultés encore plus difficiles à vaincre que les premières. Cette côte est semée d'écueils; on n'avoit point de cartes, & les prisonniers anglois refusoient d'y suppléer. Ce ne fut pas sans courir les plus grands dangers, que l'escadre parvint à la vue de l'embouchure du Nelson; elle mouilla le 20 Août, environ à cinq lieues de terre. Des bateaux enlevés au fort de Prince-Wales, furent envoyés à la découverte de la rivière des Hayes sur laquelle se trouve le fort d'York, dont l'approche est impraticable pour de gros bâtimens. D'après un relevé exact des sondes, le Commandant fit ses dispositions pour la descente, & ne voulut se fier qu'à lui du succès de cette opération. N'ayant rien à craindre par mer du côté de l'ennemi,

il se mit à la tête des chaloupes avec le Chevalier de Langle, qui devoit les commander après le débarquement, & jusqu'à l'entiere réréduction de la forteresse.

1782.

L'Isle des Hayes sur laquelle est situé le fort, divise une grande riviere qui, d'un côté prend le nom de cette Isle, & de l'autre celui de Nelson. Tous les moyens de défense étoient sur la riviere des Hayes, où se trouvoit un vaisseau de la compagnie d'Hudson de vingt six canons, où la marée monte & perd avec une rapidité incroyable, où les bancs sont très multipliés, & les courans on ne peut plus impétueux. Il y avoit d'ailleurs à craindre qu'en approchant le fort de ce côté-là, les chaloupes ne restassent échouées à portée du canon de l'ennemi. M. de la Peyrouse se détermina donc pour la riviere Nelson, à l'embouchure de laquelle il arriva le 21 avec ses deux cens cinquante hommes de troupes, ses mortiers, ses bombes, ses canons & des vivres pour huit ou dix jours. Après avoir donné ordre aux douze chaloupes de mouiller par trois brasses à l'entrée

Obstacles à vaincre pour arriver au fort d'York. Coups de vent terribles.

1782. de la riviere, il s'avança dans son canot avec le Chevalier de Langle, le Major Rostaing & le sieur de Monneron, Capitaine du Corps-Royal du Génie. Il sonda l'espace d'une lieue, & découvrit que le Nelson étoit inabordable ; environ cent toises de vase molle en défendoient absolument les approches. Il fallut rester à l'ancre jusqu'au lendemain matin. La marée avoit tellement perdu dans la nuit, que les chaloupes mouillées par deux brasses & demie se trouvèrent à sec sur les trois heures du matin. Alors le Chevalier de Langle proposa de franchir cette vase, & de gagner à pied le bord de la riviere : cet avis fut suivi. Les troupes s'enfoncèrent dans la boue jusqu'aux genoux, & après un quart de lieue de la marche la plus pénible, abordèrent un vaste marais qu'il fallut traverser sans tenir de route certaine. La troupe vint camper à l'entrée d'un bois impénétrable, qu'elle tourna dans la matinée du lendemain avec d'incroyable difficultés. Il s'étoit élevé pendant la nuit, un vent impétueux qui fit craindre pour les vaisseaux

1782.

mouillés en pleine côte, dans un parage où le fond quoique de vase est semé de rochers qui coupoient les cables. La descente étant faite, M. de la Peyrouse se crut obligé de rejoindre sa division exposée au danger le plus imminent. Il laissa le commandement des chaloupes au Chevalier de Langle, & regagna le bord de la mer. La tempête continuoit encore, & il ne put s'embarquer que le lendemain, A peine arrivé à bord de son vaisseau, il fut accueilli d'un second coup de vent qui fit perdre deux ancres à l'Astrée & deux à l'Engageante. Si la tempête eût duré quelques heures de plus, cette dernière frégate étoit submergée avec ses trois cens hommes d'équipage.

Prise du fort d'York. Fin de l'expédition de M. de la Peyrouse.

Cependant la troupe aux ordres de M. de Rostaing, étoit arrivée devant le Fort, dans la matinée du 24. Les portes s'ouvrirent à la première sommation du Commandant François. Ses instructions portoient de brûler la place & tous ses magasins, & de se rembarquer en toute diligence, suivant le desir de M. de la Peyrouse, dont le

mouillage n'étoit plus tenable, & 1782. qui n'attendoit que le retour du Major pour mettre à la voile. Mais ces mesures furent déconcertées par un nouveau coup de vent, qui fit perdre à l'Engageante sa troisième ancre, sa chaloupe & la barre de son gouvernail. Le Sceptre fut aussi très-maltraité dans cette tempête. Le beau tems reparut enfin, & M. de Rostaing en profita pour s'embarquer avec sa troupe & ses prisonniers, parmi lesquels on comptoit les trois Gouverneurs, de Prince-Wales, d'York & de Severn, petit établissement dépendant d'York, qu'on avoit négligé de détruire, pour ne point retarder le départ de la division. Elle mit enfin à la voile le premier Septembre. En brûlant le fort d'York, les François avoient eu la précaution d'épargner un magasin rempli de vivres, afin de ménager aux Anglois réfugiés dans le bois, le moyen de subsister jusqu'à l'arrivée des secours envoyés d'Angleterre. Le dommage que souffrit la Compagnie d'Hudson, lors de cette expédition de M. de la Peyrouse, est évalué environ douze

millions ; & ce fut, sans contredit, la plus importante de toute la campagne d'Amérique, sans excepter les affaires navales, dont une mérite particulièrement l'attention de l'histoire. En voici le récit extrait d'une lettre du Capitaine Elphinston, Commandant d'une division de l'Escadre aux ordres de l'Amiral Pigot. 1782.

La frégate l'Aigle échouée & prise dans la Délaware.

Le 12 Septembre, le vaisseau le Warwick s'étoit emparé, dans le voisinage de la Délaware, d'un bâtiment françois, qui montoit vingt-deux canons & cent quatre hommes d'équipage ; c'étoit la Sophie qui, partie de Bayonne avec une chargement considérable pour Philadelphie, venoit d'être séparée des frégates françoises, l'Aigle & la Gloire. Elles avoient à leur bord un grand nombre de passagers de distinction, des effets d'un grand prix, & une somme considérable. Informé de ces détails, le Capitaine Elphinston n'oublia rien pour se rendre maître des frégates ; & d'abord, il fit passer aux Capitaines du Lion & de la Vestale, l'ordre de gagner la Délaware & d'empê-

1782. cher les vaiſſeaux françois d'y pénétrer ; mais on reconnut le lendemain matin qu'ils étoient entrés dans la rivière. A la faveur du vent qui venoit de tourner à l'Eſt, le Warwick & la Veſtale ſe virent en état de les doubler ; & le canal que cherchoit M. le Comte de la Touche, lui étant coupé, l'unique reſſource de ce Commandant, fut de s'ouvrir un paſſage à travers les bancs de ſable, où des vaiſſeaux de ligne ne pouvoient le ſuivre ſans courir le plus grand riſque. Cependant, le Capitaine du Warwick oſa le tenter, & bientôt les bas fonds l'obligèrent de jeter l'ancre. La frégate françoiſe mouilla en même-tems ; & juſqu'au 15, on ne fut occupé de part & d'autre qu'à jeter & lever l'ancre, à ſonder & chercher les meilleures eaux. Sur les ſix heures du ſoir, le Warwick ſe vit dans l'impoſſibilité d'avancer ; mais au même inſtant, on apprit que la frégate l'Aigle venoit d'échouer, & qu'elle étoit abſolument immobile. A l'exception du Warwick, tous les vaiſſeaux de la diviſion angloiſe furent bientôt à

portée de foudroyer la frégate échouée, qui n'avoit pas un canon qui pût atteindre l'ennemi. M. de la Touche se vit dans la nécessité d'amener pavillon, après avoir essuyé plusieurs bordées de la Vestale. Il n'y eut ni péril, ni gloire pour les Anglois, dans l'acquisition de la plus belle frégate, qui jamais fût sortie des mers d'Europe. Avant de se rendre, le brave Capitaine avoit su ménager aux Officiers passagers le moyen d'échapper à la captivité. On distinguoit parmi eux, le Baron de Viomenil, le Vicomte de Laval-Montmorency le Duc de Lauzun & le Vicomte de Fleury. Ils gagnèrent la côte & parvinrent à sauver une grande partier du trésor confié aux frégates l'Aigle & la Gloire (1). Pour dégager des sables ce premier vaisseau, il fallut un travail incroyable, 1782.

(1) Voici comme s'exécuta le transport des richesses, dont les frégates étoient chargées. Dès que M. le Baron de Vioménil se vit débarqué sur la rive droite de la Délaware, son premier soin fut de ren-

1782. auquel furent employés tous les équipages de la diviſion angloiſe.

---

voyer les chaloupes avec une invitation aux Capitaines de l'Aigle & de la Gloire, de lui faire paſſer tout l'argent confié aux deux vaiſſeaux. Graces à l'activité de MM. de la Touche & de Vallongne, cet envoi s'effectua; mais ce ne fut pas ſans de grandes difficultés. Deux cens réfugiés avoient formé le projet d'enlever cet argent. Ils s'avancèrent ſur des chaloupes, & peu s'en fallut qu'ils ne réuſſiſſent dans leur deſſein; mais la bonne contenance des Officiers françois chargés de l'opération, & l'audace du ſieur Gourgues qui s'étoit jeté à la mer avec les canots de l'Aigle, déconcertèrent les deux cens réfugiés. Quoiqu'ils n'euſſent pas vingt hommes à combattre, ils virèrent de bord & s'éloignèrent. L'argent fut envoyé à Philadelphie ſous l'eſcorte des Aides-de-Camp & de ſix Officiers, tant du Corps Royal de l'Artillerie que de la Légion de Lauzun, commandés par M. Sheldon, à qui ce riche dépôt fut particulièrement confié. On ne fut pas moins redevable de la conſervation de ces précieuſes finances de l'armée françoiſe en Amérique, à MM. de Chabannes, de Monteſquieu, de Loménie, de Melfort, de Brentano, de Ricé, de Talleyrand, de Lameth, de Fleury, de Vaudreuil, de Monmort, de Vioménil fils, de Tiſſeul, de Laval, de Ségur &

Il y avoit à peine deux ans que la frégate l'Aigle étoit conſtruite; on l'avoit doublée en cuivre tout récemment. Elle étoit du port d'environ douze cens tonneaux, & ſes canons étoient de fonderie angloiſe. Ce fut pour l'ennemi, une acquiſition équivalente à celle d'un vaiſſeau de ligne du troiſième rang. Comme la frégate la Gloire, tiroit moins d'eau que ſa conſerve, elle parvint à remonter la Délaware, ſans autre perte que celle des ballots qu'il fallut jeter dans la rivière, pour alléger le bâtiment. 1782.

Les opérations britanniques fu- Les Anglois prennent les forts Dalling & Black-River.

---

de Broglie. Ces deux derniers étoient chargés des dépêches de la Cour pour MM. de Rochambeau, de Vaudreuil & de la Luzerne. Le Duc de Lauzun ſeconda puiſſamment le Baron de Vioménil dans cette circonſtance déciſive; & l'on dut en grande partie à l'activité de ſon zèle, & à la ſageſſe de ſes conſeils, le ſuccès des opérations qui ſauvèrent le tréſor de l'armée. *Les détails renfermés dans cette note, ſont extraits d'une lettre du Baron de Vioménil, au Marquis de Ségur, Miniſtre de la Guerre.*

rent encore moins hoſtiles dans les
1782. Indes Occidentales, que dans l'Amérique proprement dite. Celles de terre s'y bornèrent à quelques tentatives aſſez heureuſes, dont l'objet fut de protéger les Indiens de Muſquito, & d'écarter les Eſpagnols des établiſſemens anglois du cap *Graces à Dieu*. Dans la nuit du 23 Août, le Capitaine John Campbell avoit emporté d'aſſaut le Fort Dalling, où ſoixante-cinq Eſpagnols furent tués ſur la place, & le reſte de la garniſon bleſſé, fait priſonnier, ou mis en fuite. Les Anglois y prirent ſix pièces de campagne tant de fer que de bronze, pluſieurs drapeaux & d'abondantes proviſions. Ce ſuccès joint à celui de quelques eſcarmouches, prépara la conquête de Black-River, l'une des principales ſtations de l'ennemi. En effet, quatre-vingt Chaſſeurs Américains aux ordres du Major Campbell, cinq cens hommes libres de la côte, & ſix cens Indiens de Muſquito qui avoient choiſi pour Commandant le Lieutenant-Général Deſpard, arrivèrent le 30

devant le fort de Black-River, dont le Gouverneur fut sommé de se rendre avec la garnison. Elle consistoit en vingt-sept Officiers & huit cens Soldats du régiment de Guatimala, qui mirent bas les armes comme prisonniers de guerre, à condition qu'ils seroient transférés au port de Saint-Fernandez d'Omoa, de la manière la plus expéditive. L'artillerie de Black-River se montoit à vingt-quatre canons. On y trouva mille mousquets, d'abondantes munitions, & quatre ou cinq drapeaux; mais les fortifications de la place avoient été négligées, & la garnison n'eût opposé qu'une résistance infructueuse; dans sa position, le Commandant ne dut pas courir les risques d'un assaut meurtrier. Cette expédition terminée, les Chasseurs d'Odell reçurent ordre de se rembarquer pour la Jamaïque, où ils arrivèrent avec les drapeaux espagnols, enlevés tant au Fort Dalling qu'au Fort de Black-River. Ces drapeaux furent transferés en Angleterre, & mis aux pieds de Sa Majesté Britannique.

1782.

1782.
Combat du Scipion & du London.

Quoique ſans autre effet qu'une canonnade vive & meurtrière, la rencontre des vaiſſeaux de ligne le London & le Scipion, fut un évènement remarquable dans ces mers, vu l'inaction des forces navales à cette période de la guerre. Les deux vaiſſeaux s'étoient reconnus dans la matinée du 17 Octobre, environ à ſix lieues de l'Iſle de Zacheo. Ils s'approchèrent mutuellement, ſe diſposèrent au combat, & commencèrent à ſe canonner ſur les huit heures du ſoir. L'action fut des plus animées pendant quarante minutes ; elle s'engagea de ſi près, que le Scipion & le London s'abordèrent de l'avant & de l'arrière. S'étant dégagés, ils renouvellèrent le combat à plus de diſtance, & le ſoutinrent quelque tems avec une égale ardeur ; mais ils étoient ſi maltraités, qu'il fallut mettre fin à cette terrible canonnade. A dix heures & demie, les deux vaiſſeaux prirent le large chacun de leur côté. De l'aveu du Capitaine Kempthorne, Commandant du London, ſon vaiſſeau fut preſqu'entièrement déſemparé par

1782.

le feu du Scipion, & sa perte en hommes ne se montoit pas à moins de quatre-vingt tant Officiers que Matelots, y compris les blessés. Le vaisseau françois avoit beaucoup moins souffert; mais, suivant l'usage des Anglois, le Capitaine Kempthorne s'attribua tout l'honneur de ce combat. Quoi qu'il en soit de ses prétentions, l'affaire du 17 Octobre mit fin dans les Indes Occidentales aux hostilités, qui désormais ne devoient se continuer avec vigueur, que dans les grandes Indes. On a vu que la guerre étoit au moins suspendue tant en Europe qu'en Amérique. L'Afrique n'en fut jamais un des principaux théâtres; mais depuis le mois de Juillet de l'année précédente, époque de quelques entreprises britanniques contre le fort Vredenbourg, & de la revanche plus heureuse des Hollandois contre l'établissement de Sacconde, il ne se passa rien dans cette partie du globe qui dût éloigner le retour d'une paix desirée.

Prise du fort Sacconde en Afrique, par les Hollandois.

Tout s'arrangeoit en Europe, & sur-tout en Amérique, pour

Evacuation de Charles-Town.

1782. cet heureux événement; mais rien n'annonçoit les dispositions de l'Angleterre à cet égard, comme l'ordre en partie exécuté d'évacuer Charles-Town, Savannah, & tous les autres postes de la Géorgie & des deux Carolines. L'effet de cette résolution fut retardé quelque tems, du moins à Charles-Town, par la députation des Loyalistes, qui, s'étant rendus chez le Général Leslie, implorèrent son assistance pour qu'on différât une évacuation, qui mettroit en danger leurs propriétés & leurs personnes. L'humanité du Général lui fit écouter favorablement ces représentations, & il les transmit à Guy-Carleton, qui, touché de la position critique de ces infortunés, accorda leurs demandes, en attendant de nouvelles instructions d'Angleterre. Le Conseil de Saint-James n'eut point égard aux allarmes des Loyalistes, & le Général Leslie reçut un second ordre d'évacuer Charles-Town, après en avoir détruit les fortifications. La Garnison de cette place étoit de quatre ou cinq mille hommes, dont le transport à New-York

York ne laissoit aucun poste aux Anglois entre la Floride & la Caroline méridionale. Cetre Province se vit ainsi démembrée de la Couronne britannique ; ce qui fut imputé comme une honte au gouvernement, par tous ceux qui ne voyoient pas dans cette conduite un acheminement à une paix nécessaire & forcée. 1782.

Evacuation de Savannah. Désespoir des Loyalistes de la Géorgie.

L'évacuation de Savannah antérieure à celle de Charles-Town, avoit déjà excité des murmures parmi les frondeurs de la nouvelle administration. En conséquence de cette mesure tendante à la pacification de l'Amérique, plus de sept mille hommes étoient sortis de la Géorgie, & dans ce nombre, on comptoit deux mille blancs & tous les riches habitans de la Province. Ces derniers furent transportés avec leurs effets, d'abord à l'Isle de Tybée, & depuis à la Jamaïque, où l'on transféra plus de quinze cens esclaves. Trois mille autres nègres s'embarquèrent pour Saint-Augustin ; & les Indiens, au nombre de trois cens, suivirent la garnison dans la Floride orientale. A la vue des troupes britanniques,

1782. les Loyaliſtes de cette Province réſolurent, dans leur déſeſpoir, de braver également & le Congrès & la Grande-Bretagne. Ils preſſentoient la réconciliation des Puiſſances déſunies, & le malheur qui devoit réſulter pour eux de ce rapprochement. Aliénés par la terreur & voulant ſe ſouſtraire à leur deſtinée, ils ſe portèrent en foule ſur un terrein naturellement fortifié, en ſe promettant d'y vivre indépendans & de l'Angleterre & des Etats Unis.

Méconten tement de ceux de New York. Leurs repréſentations.

A cette même époque, le bruit ſe répandit que dix mille habitans de Long-Iſland & de New-York ſe diſpoſoient au ſoulèvement, ſi l'on attentoit à leur liberté; mais ce bruit n'avoit d'autre fondement que la déſertion de quelques miliciens de New-York qui s'étoient réfugiés dans le Kings-County en Long-Iſland, où ils prétendoient échapper à l'obligation de toute eſpèce de ſervice, tant pour le Roi que pour le Congrès. Le mécontentement des Loyaliſtes étoit d'ailleurs à ſon comble, mais ſans aucun ſigne de rébellion. Ceux de

New-York informés des propositions d'indépendance faites aux 1782.
treize Provinces Unies en forme de préliminaires d'un traité de paix générale, se bornèrent aux expressions de la douleur & de l'abattement; la consternation se peignoit dans leur mémoire adressé aux négociateurs de cette paix redoutée. Ils y conjuroient Sir Guy Carleton & le Contre-Amiral Digby, d'intercéder auprès de Sa Majesté Britannique, pour qu'un traité funeste à la gloire de la Grande-Bretagne, ne se consommât point dans une circonstance où tout sembloit se réunir, disoient-ils, pour condamner ce parti violent & désespéré. S'il falloit les en croire, la supériorité navale des Anglois se maintenoit glorieusement en Amérique; leurs armes victorieuses dans l'orient, obtenoient les plus brillans avantages; le commerce national, sa force & ses ressources, s'élevoient en proportion de l'abaissement du commerce des Puissances confédérées. » Ce n'est pas » le moment, ajoutoient-ils, de » reconnoître l'indépendance de

1782. » ces Provinces ; l'heure de la victoire eſt, ſans contredit la plus » convenable pour traiter de la » paix ; mais c'eſt la moins propre » au démembrement d'un empire.... » Si le grand évènement de l'indépendance des Colonies eſt déterminé, ſi notre infortune eſt à » ſon comble & que nous devions » être à jamais privés de la protection de Sa Majeſté Britannique, il ne nous reſte plus qu'à » ſupplier vos Excellences d'employer toutes les conſidérations » de l'humanité pour aſſurer nos » propriétés & nos perſonnes, plus » ſolidement que ne le feroient les » ſimples formes d'un traité ; de » mettre ſous les yeux de notre gracieux Souverain, la détreſſe de » notre ſituation ; & de ſolliciter » en notre faveur, une retraite » ſûre où nous puiſſions nous ſauver de la ruine & du déſeſpoir, » ſous leſquels nos perſonnes dévouées ne peuvent autrement » manquer de ſuccomber ».

Propoſitions de Guy-Carleton aux réfugiés dans les lignes de New-York.

La réponſe des Commiſſaires, à cette adreſſe des Loyaliſtes, ne fut ni prompte ni ſatisfaiſante, &

le mécontentement des Réfugiés qui servoient dans les lignes britanniques de New-York, se manifesta d'abord par des actes de désespoir. Ils déchirèrent leurs uniformes, & les foulèrent aux pieds, en s'écriant, que, pour prix de leur dévouement aux intérêts de la cause royale, ils se voyoient lâchement abandonnés à la merci de leur patrie irritée. Les murmures de cette classe de Loyalistes devinrent si bruyans, que, pour les appaiser, Sir Guy-Carleton jugea convenable de leur faire les propositions suivantes. 1°. De rester à New-York & de tenter de se réconcilier avec leurs compatriotes. 2°. De passer en Europe sur des transports du gouvernement. 3°. D'aller cultiver les terres qui leur seroient concédées dans la Nouvelle-Ecosse (1).

1782.

---

(1) Plusieurs Loyalistes acceptèrent cette offre, & vinrent s'établir avec leurs familles dans la Nouvelle-Ecosse. Ils obtinrent des terres en proportion de leurs moyens de culture; mais il avoit été reglé qu'on n'accorderoit point à une seule personne plus de 1000 acres. John Parr,

1782. 4°. De s'enrôler à leur choix, dans les régimens de Cavalerie ou d'Infanterie britannique. Telle fut l'option offerte à ces Américains infideles à leurs pays, & justement punis d'avoir fondé l'espoir de leur fortune, sur la ruine de leurs concitoyens. La paix alloit enfin renverser leurs projets ambitieux, & déjà un traité secret & provisionnel en assuroit l'infaillible retour.

Traité de paix provisionnel entre les Anglois & les Américains.

Le Jeudi 5 Décembre, Sa Majesté Britannique s'étant rendue au Parlement, y déclara aux deux Chambres assemblées, qu'elle avoit pris toutes les mesures nécessaires pour effectuer une réconciliation cordiale avec les Colonies d'Amérique, & qu'usant de ses pouvoirs

---

nommé Capitaine-Général & Gouverneur en chef de cette province, eut ordre d'accueillir tous les Emigrans, & de les protéger sans distinction. Son impartialité à cet égard, & les soins qu'il se donna pour faire prospérer les Colonies naissantes de la Nouvelle-Ecosse, eurent des succès déjà sensibles vers la fin du mois de Juillet, époque de l'adresse qui lui fut présentée au nom des Loyalistes associés dans l'établissement appellé *Shelburne*. Ils y félicitoient le Gouverneur, sur les améliorations du terrein confié à leur industrie.

dans toute leur étendue, elle avoit offert de reconnoître l'indépendance des Etats; qu'on étoit convenu d'articles provisionnels, dont le plein effet alloit dépendre du succès des négociations pacifiques entamées avec la Cour de France, & les autres Puissances belligérantes; qu'après le triomphe de ses armes à Gibraltar, elle pouvoit, sans compromettre la dignité de sa Couronne, accepter des termes honorables d'arrangement avec ces Puissances; mais que si des changemens imprévus dans leurs dispositions, frustroient son attente, elle se flattoit de trouver son peuple & son Parlement disposés à seconder les plus vigoureux efforts dans la poursuite ultérieure de la guerre.

1782.

Forfanteries déplacées de Lod Sandwich.

Le Roi s'étant retiré, le Marquis de Carmarthen fit la motion d'usage pour l'adresse de remerciement, sur laquelle on proposa diverses modifications, qui d'abord n'occasionnèrent point de débats. Lord Sandwich fit à l'occasion de cette adresse, des observations bien déplacées dans la circonstance où se trouvoient les Anglois; il

1782. renchérit encore sur la hauteur qu'on a dû remarquer dans le discours de Sa Majesté Britannique. Il rappella les triomphes de Rodney & du Général Elliot, & toutes les prétendues victoires de la Grande-Bretagne, comme autant de titres qui devoient laisser aux négociateurs britanniques, le choix & la disposition des termes du traité.

Que le traité provisionnel, suivant Lord Stormont, peut devenir funeste à l'Angleterre.

Le Vicomte de Stormont envisagea la position des Anglois sous un point de vue moins favorable. » Ne voit-on pas, s'écria-t-il, dans » cette convention provisionnelle » faite entre nos Commissaires & » ceux de l'Amérique, les traces » d'une conduite *imbecille*, & ré» préhensible ? Cette convention » ne porte-t-elle pas que, sans » conditions ou stipulations quel» conques, l'Amérique sera indé» pendante au moment où il plai» ra à la France de mettre un ter» me à la guerre ? Cette conven» tion dite provisionnelle n'est elle » pas irrévocable ? N'est-elle pas » une renonciation, de notre part, » au point contesté entre les Puis» sances belligérantes ? Enfin, n'a-

» vons-nous pas accordé l'indépen- 1782.
» dance de l'Amérique, ſans nous ré-
» ſerver le droit de rétracter cette
» conceſſion. Que la France, l'Eſ-
» pagne & la Hollande nous faſſent
» la guerre, n'importe ſous quel pré-
» texte, l'Amérique n'en eſt pas
« moins indépendante; nous avons
» reconnu ſa ſouveraineté en traitant
» avec elle. Voilà donc un traité fait
» ſans équivalens; voilà donc la
» Grande-Bretagne livrée au juſte
» mépris de l'Europe entière, pour
» avoir abandonné le plus reſpec-
» table de ſes droits ».

Si le traité avec les Etats-Unis eſt irrévocable ou conditionnel? Diſcrétion du Miniſtère ſur ce point.

Mais le Vicomte de Stormont ſe débattoit ſur un point encore indé-
» cis, ſavoir: ſi l'indépendance de
» l'Amérique étoit effectivement re-
connue par le traité proviſionnel; ou bien ſi ce traité ne devoit avoir d'effet que dans le cas où la négociation entamée avec la France, aboutiroit à une paix générale. Interrogé ſur ce point, le Comte de Shelburne répondit qu'il avoit fait ſerment de tenir ſecrets les conſeils du Roi ſon maître; & il ſe contenta d'affirmer qu'un traité proviſionnel quelconque étoit ſigné & ſcellé, que

1782. dans peu de jours, il seroit mis sous les yeux de la Chambre, & qu'il seroit tems alors d'en fixer l'interprétation. Le Duc de Richmond approuva la discrétion du Ministère, & le Comte de Shelburne ajouta qu'un des grands avantages d'une partie essentielle de la constitution britannique, étoit de confier au Roi seul le pouvoir de faire la paix; ce qui remplissoit divers objets importans, & entr'autres celui du secret si nécessaire à la conduite des négociations. Il convint que sa qualité de Ministre le rendoit responsable des suites du traité en question; mais il demanda que jusqu'à nouvel ordre, on le laissât conduire à cet égard les affaires du Gouvernement, sans troubler des opérations qu'il n'étoit pas tems de soumettre à la censure du Parlement. Plusieurs membres de la Chambre haute persistèrent à blâmer l'affectation d'un prétendu secret, dont quelques uns trouvoient l'explication dans l'énoncé du discours même de Sa Majesté Britannique qui, disoient-ils, parloit de l'indépendance des Colonies comme d'un acte ir-

révocable & consommé. Le silence des Ministres excita de plus longs débats à la Chambre des Communes. 1782.

Grands débats à ce sujet, dans la Chambre des Communes.

Dans la séance du 11 Décembre, il y fut question de voter cent dix mille hommes pour le service de l'année 1783. A cette proposition, des voix s'élevèrent dans plusieurs parties de la Chambre; on demandoit à quoi bon des préparatifs de guerre, si l'on devoit avoir la paix, si le traité provisionnel alloit metre un terme aux hostilités. Plusieurs membres concluoient de leur incertitude à cet égard, qu'avant de rien entamer relativement aux subsides, il falloit éclaircir le mystère de la convention provisionnelle si diversement interprêtée dans les deux Chambres. Lord North entreprit de satisfaire la Chambre sur ce point, & tel fut le précis de ses conjectures à ce sujet.

Que suivant Lord Norsh, le traité n'est pas irrévocable.

Le traité est provisionnel, & ne doit avoir son effet qu'après la conclusion d'un autre traité entre la France & l'Angleterre. Les Ministres ont raison de ne point communiquer au Parlement la première

1782. convention, avant de ſavoir à quoi s'en tenir ſur le ſort des négociations ultérieures. La conduite des Miniſtres eſt ſage & meſurée, & je les approuve en bon citoyen; mais de tout ceci, je conclus que l'indépendance des Etats-Unis d'Amérique n'eſt reconnue que conditionnellement, puiſqu'elle dépend de telles circonſtances données, qui ſont en elles-mêmes des conditions: ſans cela, tous les raiſonnemens fondés ſur l'imprudence qu'il y auroit à divulguer le traité proviſionnel, pendant qu'on eſt en négociation pour une paix générale, tomberoient abſolument d'eux-mêmes. D'ailleurs, pourquoi l'Angleterre accorderoit-elle aux Etats-Unis des conditions avantageuſes, dont ils jouiroient à la concluſion de la paix, dût la guerre ſe prolonger encore dix ans? Cette longue période ameneroit peut-être une infinité d'événement qui placeroient la Grande-Bretagne & l'Amérique dans une poſition tout-à-fait différente de celle où nous les voyons maintenant; & ce qu'il eſt prudent d'accorder aujourd'hui, pourroit devenir une

concession folle à toute autre époque. Ces considérations me portent à croire que la reconnoissance provisionnelle de l'indépendance de l'Amérique est nécessairement conditionelle & révocable.

1782.

Mais l'interprétation de Lord North, ne détruisoit par celle du Chancelier de l'Echiquier qui avoit déclaré dans les termes les moins équivoques, que suivant sa manière de concevoir le traité provisionnel, l'indépendance de l'Amérique étoit reconnue sans conditions, & que par conséquent elle ne pouvoit se révoquer. De cette contradiction dans la manière d'envisager le traité, plusieurs membres concluoient qu'avant de voter des subsides, il falloit exiger des Ministres un éclaircissement qui conciliât les différentes opinions. Tel étoit en particulier l'avis de M. Fox, que la mort du premier Ministre le Marquis de Rockingam son ami, avoit rendu trop foible pour qu'il pût réaliser au Conseil les vues de domination qu'on l'accusoit d'y avoir portées. Quoi qu'il en soit, dès le mois de Juillet de cette année, il avoit donné

L'avis de plusieurs Membres est qu'avant de voter des subsides, on exige un éclaircissement sur ce point.

Tel est l'avis de M. Fox.

1782. Incertitude sur les vraies causes de la démission de cet Ex-Ministre

la démiſſion de ſa place de Secrétaire d'Etat, pour redevenir ſimple membre de la Chambre des Communes, où il ne manqua pas de ſiéger du côté de l'oppoſition. On chercha les raiſons de ſa retraite ſubite, & l'on crut les trouver dans la promotion du Comte de Shelburne qui venoit d'être mis à la tête de la tréſorerie. L'ex-Miniſtre ne pouvoit convenir d'un pareil motif, & tels furent ceux qui, s'il falloit l'en croire, avoient juſtifié ſa démiſſion.

« On vient d'accuſer, dit-il, » à la Chambre des Communes, les » membres du nouveau Miniſtère » de reſſembler à leurs prédéceſ- » ſeurs, à ces anciens Miniſtres » de diſcordante mémoire, dont j'ai » tant de fois dénoncé la méſintel- » ligence; & j'obſerverai à ce ſujet, » que je ne les blâmois pas d'être » diviſés entr'eux, mais d'avoir la » baſſeſſe de reſter en place, mal- » gré leurs diviſions. J'ai particu- » lièrement blâmé le noble Lord » qui gouvernoit alors les Finances, » de la conſtance avec laquelle il » tenoit ſon poſte, quoique l'unani- » mité fût bannie de l'adminiſtration, » & qu'il ſe vît forcé d'adopter des

» mesures qu'il réprouvoit dans sa » conscience. Après m'être si long- » tems & si ouvertement expliqué » sur ce point ; que devois-je faire, » lorsque je me suis trouvé dans » une situation pareille ? Me retirer ; » & c'est ce que j'ai fait, au mo- » ment ou j'ai vu mes collégues di- » visés sur des points importants. » Je devois ce sacrifice à mon pays, » puisque ma démission & celle des » membres (1) qui voyoient comme » moi, pouvoient seules rétablir dans » le cabinet l'harmonie si nécessaire » dans les circonstances présentes.... » J'aurois cru trahir l'Angleterre si, » ne pouvant réunir les sentimens & » les ramener à des principes con- » formes au vœu unanime du peu- » ple, j'avois continué d'agir avec » des Ministres qui violoient, ou » étoient sur le point de violer les » clauses les plus sacrées du pacte » en vertu duquel ils étoient en pla- » ce. On a prétendu que ma dé-

1782.

(1) Lord John Cavendish, Chancelier de l'Echiquier, avoit donné sa démission à la même époque, & pour les mêmes raisons que M. Fox.

1782. » mission étoit une affaire de pique; » qu'ayant succombé dans l'essai (1) » que j'ai voulu faire de mon influen- » ce & de mon pouvoir, je me suis » retiré l'ennemi de tous les mem- » bres de l'administration actuelle. Je » n'en veux point aux Ministres, & » je ne suis ennemi que de leur con- » duite ».

Quoi qu'il en soit, des vrais motifs de la brièveté de son ministère, nous allons hasarder nos conjectures sur quelques détails de l'administration de M. Fox & dévoiler en peu de mots, quelques méprises de sa politique tant au Parlement que dans le Cabinet de Saint-James.

De l'administration de M. Fox.

Après avoir invectivé les Ministres dans les termes les plus durs, &

(1) On prétendit que cet essai avoit doublement manqué : que M. Fox ayant besoin d'un homme sans conséquence à la tête des finances, avoit proposé le Duc de Portland; mais que la place étoit déjà donnée au Comte de Shelburne, qu'ensuite il avoit demandé la nomination du Secrétaire d'Etat qui devoit remplacer le Comte de Shelburne, & qu'à cet égard, il avoit encore été prévenu. Que tout cela fût vrai ou faux, M. Fox ne pouvoit pas en convenir.

les avoir menacés de leur faire perdre la tête sur un échafaud, M. Fox s'étoit engagé vers la fin de 1781, à réparer tous les désordres de leur administration, si on vouloit se fier à lui de la conduite de la paix avec les Américains. Cette assertion faite en plein Sénat, & pour ainsi dire à la face de l'univers entier, accrut le nombre de ses partisans, & le fit regarder comme le sauveur de la patrie. On ne doute pas qu'il n'eût en sa disposition un moyen honorable pour l'Angleterre, de la réconcilier avec ses anciennes Colonies. L'opposition triompha, & les anciens Ministres furent éloignés. Il étoit naturel que M. Fox obtînt une des premières places de la nouvelle administration. Il fut nommé Secrétaire d'Etat au département du Nord, & par la cession que lui en fit Lord Shelburne, il se trouva encore chargé de toute la partie des négociations du Sud. Ainsi M. Fox se vit placé au centre de toutes les relations politiques de l'Angleterre avec les Puissances étrangères. C'étoit le moment de réaliser ses magnifiques

1782.

1782. promesses; mais à peine eût-il mis la main à ce grand ouvrage, qu'il y vit des difficultés insurmontables. Il comprit qu'il s'étoit trop avancé, & qu'une paix également avantageuse pour les deux nations étoit une entreprise où devoient échouer sa politique & ses talens. Il fallut rétracter sa première assertion, & trancher le mot sur la nécessité de connoître l'indépendance des Etats-Unis; mais, pour adoucir ce que cette proposition avoit de trop révoltant, il ajouta qu'on mettroit à cette reconnoissance des conditions d'où il résultoit beaucoup d'entraves pour la navigation des Américains, & les plus grands avantages pour le commerce de la Grande-Bretagne en Amérique. L'accord de cette indépendance & des bornes à laquelle on vouloit la restreindre, impliquoit même dans les termes, & ce n'étoit pas à l'époque d'une défaite aussi ruineuse que celle de Lord Cornwallis, qu'on pouvoit se flatter d'imposer des loix aux Américains. M. Fox en vit l'impossibilité. Sa ressource fut d'exagérer aux yeux de la nation, la foiblesse de l'Angleterre & la

force des Puiſſances confédérées, d'en conclure la néceſſité d'accorder aux Etats-Unis une indépendance complete & ſans condition, de ſe repoſer enfin ſur la gratitude des nouveaux Républicains, qui ſans doute, ajoutoit-il, ne ſeroient pas inſenſibles à la g*nérosité* des Anglois & la reconnoîtroient par des ſacrifices. De l'aveu de M. Fox, le ſalut de la Grande-Bretagne alloit dépendre de cette prompte conceſſion de l'indépendance américaine; & dans ce cas, on ne voit point en quoi pouvoit conſiſter la généroſité de l'Angleterre. Cette conceſſion étoit un acte de néceſſité abſolue, & par conſéquent, elle n'exigeoit des Américains ni reconnoiſſance ni ſacrifices.

1782.

Mauvaiſe politique de ce Miniſtre.

Juſqu'ici la conduite du nouveau Miniſtre n'avoit rien opéré qui juſtifiât le déplacement des anciens Adminiſtrateurs; auſſi trouva-t-il de grandes oppoſitions parmi ſes collègues. Sa propoſition de reconnoître, ſans dédommagement, la ſouveraineté des Etats-Unis en Amérique, révolta juſqu'à ſes partiſans les

1782. plus enthousiastes. Il quitta brusquement le Conseil, & comme on l'a vu, il donna pour prétexte de sa retraite, le défaut d'unanimité dans les opinions ministérielles. D'autres opérations du Ministère de M. Fox prouvent également qu'il n'y soutint point l'idée qu'on s'étoit faite de ses lumières & de sa politique. Lors de sa promotion, l'Angleterre se trouvoit dans les circonstances les plus fâcheuses ; elle venoit de perdre toute l'armée de Cornwallis, Saint-Christophe n'étoit plus aux Anglois, & la Jamaïque se voyoit menacée. Dans cette conjoncture, le Général Carleton fut envoyé en Amérique avec ordre de se mettre à la merci des Américains, ou ce qui revient au même, de s'interdire à leur égard toute espèce d'hostilité. Cette prétendue modération fit sur eux l'impression qu'elle devoit faire. Ils y virent de l'impuissance ou de la mauvaise foi, & n'en furent que plus disposés à regarder les propositions de paix séparée, comme un piége de la part de l'Angleterre, qui cherchoit à les désunir pour mieux les accabler. Ce piége étoit grossier

Ses effets, tant en Amérique qu'en Europe.

1782.

& ne réussit pas mieux à M. Fox en Europe qu'en Amérique. Sa démarche avoit été regardée par le Congrès comme une insulte faite à la bonne foi des Etats ; il en fut révolté au point de rejeter les offres de la Grande-Bretagne, sans daigner prendre communication des dépêches du Général Commissaire. La politique de M. Fox produisit le même effet dans les Cours des autres nations alliées, & la défiance que sa conduite ministérielle avoit inspirée, fit soupçonner de l'astuce dans toutes les négociations britanniques jusqu'à la conclusion de la paix générale.

Que les négociations de la paix ne ralentissent point les préparatifs de la campagne.

Ces Puissances y travailloient de la meilleure foi ; mais sans ralentir les préparatifs d'une nouvelle campagne. L'Espagne & la France n'avoient rien négligé pour terminer celle-ci à l'avantage de la confédération ; & les succès momentanés de la Grande-Bretagne ne causèrent point de véritables allarmes, parce que les forces navales de la France & de l'Espagne se maintenoient constamment dans cet état de supériorité qui, malgré les efforts ruineux de l'Angleterre, lais-

1782.

ſoit, pour ainſi dire, à la diſcrétion des deux Puiſſances & les événemens de la guerre, & les conditions de la paix. En attendant un réſultat général des négociations pacifiques, les Cours alliées ſe concertoient pour des opérations non moins étendues, que ſi les hoſtilités n'avoient fait que commencer.

Bonne contenance des Hollandois.

La Hollande venoit de conclure ſon traité d'alliance avec les Etats-Unis d'Amérique, & de braver les menaces des Anglois, en rejetant les offres d'une paix ſéparée. Avec une marine de trente vaiſſeaux de ligne, la République ſe voyoit en état de réparer ſes pertes, & ſe propoſoit de venger des inſultes antérieures à la déclaration de guerre. Ce fut dans cette confiance, que les eſcadres du Texel ſe mirent en mer à différentes repriſes. L'ardeur des Hollandois étoit particulièrement fondée ſur la protection de la France, dont ils ſe promettoient l'aſſiſtance pendant tout le cours de la guerre, & dont ils attendoient les bons offices au retour de la paix générale. En effet, Sa Majeſté Très-

Condition des ſecours promis à la République.

Chrétienne ne devoit pas négliger les intérêts des Provinces-Unies, & M. de la Vauguyon avoit donné aux Etat-Généraux des assurances à cet égard bien propres à tranquilliser Leurs Hautes Puissances. Mais ces témoignages de la bienveillance de Sa Majesté exigeoient un retour de services de la part de cette République, & l'Ambassadeur de France eut ordre de mettre à l'épreuve les bonnes dispositions de la Hollande.

1782.

La France demande dix vaisseaux aux Hollandois.

On faisoit à Brest des armemens considérables, dont l'appareil menaçant n'avoit d'autre objet que de hâter les derniers triomphes de la confédération, & d'accélérer le retour d'une paix desirée de toutes les Nations belligérantes. Leurs Hautes Puissances venoient d'unir, par de nouveaux liens, leurs intérêts à ceux de la France, & devoient concourir aux moyens de faire triompher la cause commune. En conséquence de ces engagemens, M. le Duc de la Vauguyon eut ordre de leur proposer, au nom de sa Cour, de faire passer à Brest dix vaisseaux de guerre équipés aux frais de la République, pour agir

1782. de concert avec les vaisseaux de Sa Majesté. Le mémoire de l'Ambassadeur avoit été remis le 21 Septembre à Son Altesse Sérénissime le Prince Stadhouder, & toutes les Provinces-Unies attendoient avec empressement l'effet prompt & salutaire des demandes de la Cour de France ; mais l'expédition des vaisseaux n'eut pas lieu, & le mécontentement fut général dans tous les Etats de la République. Ceux de Hollande, de Frise & de Groningue se montrèrent les plus sensibles à ce manquement fait à l'auguste Chef de la confédération ; ils s'invitèrent mutuellement à des recherches vigoureuses contre les coupables, & promirent d'employer le bras vengeur de la Justice sur la tête de ceux qui venoient de fouler aux pieds l'honneur de ces Provinces.

Cet envoi n'a pas lieu.

Mécontentement des Provinces-Unies.

Les griefs articulés dans la résolution des Etats de Groningue, étoient sur-tout à la charge du Vice-Amiral Artsinck, qui, en vertu d'un ordre spécial de Leurs Hautes Puissances, avoit été chargé d'expédier les vaisseaux destinés pour Brest,

Breſt, & de les délivrer, avant le 8 Octobre, au Chef-d'eſcadre Comte de Byland. A la veille de l'expédition, le Vice-Amiral avoit mandé à ſon bord tous les Capitaines des vaiſſeaux déſignés, &, ſur leur déclaration, avoit ſigné un certificat par lequel ils dépoſoient que, faute de vivres & d'autres proviſions néceſſaires, leſdits vaiſſeaux étoient abſolument hors d'état d'exécuter l'expédition projettée. « Cette négligence, ajoutoient les Etats, eſt » de l'eſpèce la plus grave, en ce » qu'elle compromet la gloire de la » nation. Par elle, l'autorité ſuprême » de la République eſt énervée; » Son Alteſſe Séréniſſime eſt contrariée » dans ſes vues ſalutaires » pour le bien être de la patrie, ſes » ordres ſont rendus infructueux; » toute confiance eſt éteinte chez » l'étranger; l'état libre des Provinces-Unies » ſe trouve ébranlé ». 1782.

Ce qu'il y a de certain, c'eſt que la plupart des vaiſſeaux qui, le 8 Octobre, n'étoient point en état de ſe rendre à Breſt, appareillèrent le 10 du même mois, pour aller croiſer dans la mer de Norwege.

1782. Tandis que le mécontentement des Provinces-Unies s'exhaloit en des termes respectueux pour son Altesse Sérénissime le Prince Stadhouder, des particuliers moins réservés se permettoient des libelles contre ce Prince, qu'ils accusoient d'avoir sacrifié dans cette circonstance, les intérêts de la Hollande à des considérations anti-patriotiques. Dans sa réponse aux murmures des Etats de Frise, Son Altesse crut devoir écarter des soupçons injurieux, en protestant que s'il y avoit eu de la négligence de la part des Officiers chargés de l'approvisionnement des vaisseaux, ils avoient agi contre son intention, & s'étoient rendus coupables de désobéissance à ses ordres. Quoi qu'il en soit, l'escadre hollandoise ne parut point à Brest, & personne n'imputa ce manquement à la République; mais le peu de vigueur qu'elle mit à cette époque, dans ses opérations contre l'ennemi commun, pouvoit influer sur les conditions qui devoient régler son partage à la fin de la guerre.

On s'en prend de ce manquement à S. A. S. le Prince Stadhouder.

On alloit toucher à ce moment

Une flotte

desiré, & vers la mi-Décembre, il se répandit un bruit général, que les préliminaires de la paix étoient signés. On ne doutoit pas que le sort de l'Amérique ne fût dès-lors fixé; cependant les Puissances belligérantes n'en mettoient pas moins d'activité dans leurs armemens. Une flotte destinée pour les Antilles n'attendoit, pour mettre à la voile de la rade de Brest, qu'un vent favorable, & l'arrivée de M. le Marquis de la Fayette qui, disoit-on, alloit s'embarquer avec le titre de Maréchal-Général des Logis de l'armée qui devoit agir dans cette partie du monde. Cette flotte partit en effet sous l'escorte de neuf vaisseaux de ligne & six frégates aux ordres de M. Vialis; les troupes distribuées sur trente bâtimens de transport, formoient environ sept mille cinq cens hommes. Une autre escadre, à-peu-près d'égale force, étoit au moment d'appareiller pour se joindre à l'armée navale, dont M. le Comte d'Estaing étoit allé prendre le commandement à Cadix. Ce Vice-Amiral avoit pris congé de Sa Majesté dès le mois d'Octobre; il arriva le 7

1782.

part de Brest pour les Antilles.

Départ du Comte d'Estaing pour aller commander l'escadre de Cadix.

1782. du mois ſuivant à Bordeaux, où les ordres du Roi l'arrêtèrent quelques jours; ils avoient pour objet la création d'un nouveau corps d'Officiers tirés de la Marine marchande. Voici dans quels termes encourageans Sa Majeſté expliquoit ſes intentions à cet égard.

Création d'un nouvel ordre d'Officiers dans la Marine Militaire.

« M. le Comte d'Eſtaing, je vous » ai choiſi pour aller faire entendre » en mon nom à la Chambre du » Commerce de Bordeaux, la ſatisfaction que j'ai de la fidélité & de » l'attachement dont les Négocians » de mon Royaume ſe ſont empreſſés de me donner des marques. » J'attends d'eux un nouveau témoignage de leur zele. Vous leur demanderez de vous indiquer ceux » d'entre les Officiers marchands » employés ſur leurs bâtimens, qui » leur paroîtront pouvoir contribuer à ſoutenir la dignité de mon » pavillon & la proſpérité de mes » armes, dans une guerre dont l'avantage de mes ſujets & la liberté » du commerce ſont l'unique objet. » —— Je vous autoriſe à promettre » en mon nom à tous les Officiers » marchands qui vous ſeront pré-

» sentés, & que vous reconnoîtrez » susceptibles des fonctions aux- » quelles je les destine, un état per- » manent, honorable & tous les » avantages & distinctions que doi- » vent attendre de leur patrie, ceux » qui se sacrifient pour elle ». 1782.

Flattés de cette mission honorable, MM. de la Chambre du Commerce de Bordeaux, nommèrent un Comité maritime de six armateurs, pour travailler à cette importante affaire, & ce travail ne fut point interrompu jusqu'au départ de M. le Comte d'Estaing. Cent cinquante sujets furent désignés pour remplir les vues de Sa Majesté sur les vaisseaux de la Marine Royale. Les ports de Dunkerque, du Havre-de-Grace, de Saint-Malo, de Bayonne, &c, fournirent aussi un nombre d'habiles marins proportionné à l'étendue de chaque département. L'exécution de ce plan non moins sage que vigoureux, ne fit qu'ajouter un nouveau degré d'encouragement à la marine françoise.

Edit du Roi contre les rançons.

A cette même époque, Sa Majesté fut informée que les Armateurs & les Capitaines éludoit sous di-

1782. vers prétextes, les dispositions de l'Arrêt qui restreignoit les rançons. Pour arrêter un abus préjudiciable aux intéressés dans les armemens, & particulièrement aux Invalides de la marine, elle crut devoir étendre la défense de rançonner, aux cas exceptés par l'Ordonnance de 1780. A dater du premier Décembre de cette année, le nouveau réglement fut exécuté sans restriction.

Création de dix millions de rentes perpétuelles.

Même en dirigeant ses principales vues du côté de la paix, la France, comme on l'a dit, ne négligeoit aucune des mesures qui préparent les succès de la guerre; & comme les finances en sont le ressort le plus décisif, Sa Majesté qui s'étoit vue forcée, au mois de Juillet, d'établir un troisième vingtième sur les objets assujettis aux deux premiers, fut encore, au mois de Décembre, dans la nécessité de recourir au dévouement patriotique de la classe aisée de ses sujets, pour terminer glorieusement, & selon le vœu de la nation, une guerre entreprise sous les auspices de l'honneur françois.

Ainſi fut motivé l'Edit, portant création de dix millions de rentes perpétuelles.

1782.

Deux partis dans le Conſeil de Saint-James, relativement aux conditions de paix.

Cette ſage prévoyance du Gouvernement, & les préparatifs de guerre qui ſe faiſoient dans nos ports, ſembloient juſtifier les craintes du peuple ſur l'inutilité des négociations pacifiques. Rien ne tranſpiroit de toutes les diſpoſitions des Cabinets reſpectifs; mais on ſe livroit aux conjectures, & vers la mi-Décembre, l'opinion générale étoit à Paris & à Londres, que le Cabinet de Saint-James avoit changé de diſpoſitions à cet égard. On aſſuroit qu'il venoit de s'y former deux partis; que le Roi, Lord Shelburne & Lord Gratham, ſucceſſeur de M. Fox, avoient accepté les propoſitions ſuivant leſquelles l'Angleterre auroit cédé Gibraltar en échange des Iſles qu'on devoit lui reſtituer dans les Indes occidentales, & de la Guadeloupe qu'on promettoit d'y ajouter; mais que le Duc de Richmond, Lord Keppel & M. Townshend perſiſtoient à demander Porto-Rico. On prétendoit que dans

cette conjoncture embarrassante
1782. pour le Comte de Shelburne, ce premier Ministre s'étoit vu forcé, pour échapper à la censure de ce dernier parti, de faire demander à la Cour de Versailles, qu'outre la Guadeloupe, on laissât aux Anglois Sainte-Lucie, & qu'on leur garantît la possession de Trinquemale dans l'isle de Ceylan. Ces demandes ne pouvoient être faites sérieusement; mais dans la position désespérée où se trouvoit l'Angleterre, pour obtenir quelque chose, elle crut devoir afficher des prétentions exorbitantes. Heureusement que les Ministres de France & d'Espagne étoient dans le secret de sa détresse. Ils savoient qu'à cette époque, la dette nationale de la Grande-Bretagne étoit portée à deux cens quarante millions sterling; ce qui formoit, suivant l'évaluation du Docteur Price, plus de la moitié de la valeur de toutes les terres du Royaume. Quant aux forces navales, dont elle faisoit alors un étalage plus imposant que redoutable, on n'ignoroit pas qu'elles se montoient encore, tant

Demandes exorbitantes des Anglois.

en Europe que dans les deux Indes, à plus de quatre-vingt-dix vaisseaux de ligne ; mais on étoit instruit que le nombre de bras nécessaires pour mettre en action tous ces châteaux flottans, répondoit mal à cette apparence respectable. La guerre d'Amérique avoit mis à cet égard, la Grande-Bretagne dans une disette qu'elle n'avoit jamais connue. En un mot, la révolution d'Amérique venoit de réduire les Anglois à la cruelle alternative, ou de continuer une guerre, dont la prolongation eût menacée leur existence politique, ou de se livrer à la discrétion de leurs ennemis, en faisant une paix, dont les conditions les plus dures n'auroient été, de la part de la France, qu'une représaille très-légitime ; mais la paix & la guerre devoient également signaler le désintéressement généreux de Louis XVI, & la Grande-Bretagne trouva son salut dans la modération, qui justifie si bien l'Epigraphe qui se lit au frontispice de cet ouvrage.

1782.

A l'ouverture des négociations pour la paix, il restoit à la Marine de France & d'Espagne une su-

Les Espagnols renoncent à Gibraltar.

1782. périorité de quarante-six vaisseaux de ligne ; & cette prépondérance laissoit à la disposition des Cours alliées, les conditions d'une paix devenue nécessaire pour les Anglois. Cependant la fierté britannique opposoit encore des obstacles à sa publication ; la Grande-Bretagne osoient paroître exigeante même au bord du précipice. Dans les circonstances, il étoit naturel que Gibraltar rentrât sous la domination du Roi d'Espagne ; mais le Cabinet de Saint-James mit un si haut prix à cette renonciation, & la saine politique en attachoit si peu au recouvrement de cette Place, que la Cour de Madrid ne crut pas devoir l'acheter par de trop grands sacrifices. Les Plénipotentiaires britanniques s'étant montrés intraitables sur ce point, leurs prétentions excessives donnèrent, à cet égard, une autre face aux négociations.

Lenteurs dans les négociations.

L'article des concessions demandées par la France dans l'Indostan, occasionna de longs débats, qui devoient enfin se terminer à l'amiable. Les Circars septentrio-

naux du Coromandel, ſur leſquels portoient ſes demandes, étoient des Provinces dépendantes de l'Empire Mogol; l'Angleterre les tenoit à ferme, moyennant quinze lakes de roupies par année, & ne pouvoit par conſéquent en diſpoſer en faveur de la France. Ce point éclairci, il fallut recourir à d'autres compenſations ſur leſquelles on ne s'accorda que difficilement. La guerre avoit eu pour théâtre les quatre parties du monde; on eut beſoin d'une attention minutieuſe pour éviter les mépriſes dans la diſcuſſion des prétentions reſpectives en tant de contrées différentes; il en réſulta des lenteurs qui donnèrent de l'inquiétude ſur le ſuccès des négociations. Mais le vœu général étoit contre la guerre, & l'auguſte Monarque François avoit réſolu de pacifier l'Europe, après avoir affranchi l'Amérique. Ce grand ouvrage venoit d'être conſommé par le traité proviſionnel, entre l'Angleterre & les Etats-Unis; traité bien antérieur à ceux de France, d'Eſpagne & d'Angleterre, mais dont la concluſion n'eut

1782.

1782. lieu que le 20 Janvier, époque des termes de paix convenus entre cette dernière Puissance & la Maison de Bourbon. Il est tems de faire connoître le fameux traité, dont les articles tenus secrets par les Ministres britanniques, avoient donné lieu à tant de murmures, d'impatience & de fausses interprétations dans les deux Chambres du Parlement d'Angleterre.

Articles abrégés du traité provisionnel entre la Grande-Bretagne & les Etats-Unis d'Amérique.

Traité de Paix entre l'Angleterre & l'Amérique.

ARTICLE I. Le Roi de la Grande-Bretagne reconnoît, dans les termes les plus amples, l'indépendance des Etats-Unis, & renonce à toutes les prétentions de gouvernement, propriété & droits de territoire sur lesdits Etats, pour lui, ses héritiers & successeurs.

ART. II. Etablit pleinement les limites respectives. (1)

---

(1) Par ces limites, qu'il seroit trop

ART. III. Admet & garantit aux Américains le droit de pêche ſur les Bancs de Terre-Neuve & leurs environs. 1782.

ART. IV. Les créanciers de part & d'autre ne rencontreront aucun obſtacle au recouvrement de leurs dettes.

ART. V. Le Congrès recommandera aux différents Etats, la reſtitution de la propriété confiſquée des ſujets britanniques, des Loyaliſtes, &c. (1)

---

long d'aſſigner ici, l'Angleterre céda un immenſe quantité de terrein aux Etats-Unis d'Amérique, & cette ceſſion parut trop étendue à quelques Anglois ; mais pour juſtifier le Miniſtère à cet égard, il ſuffit d'obſerver que c'étoient les bornes de ce pays avant ſon indépendance ; que les limites du Canada avoient été prodigieuſement reculées par l'acte de Quebec en 1774 ; que cet acte étoit tyrannique & vexatoire pour l'Amérique ſeptentrionale, & que, par conſéquent, il ne pouvoit ſervir de baſe au traité de paix.

(1) Les Commiſſaires américains, & M. Richard Oſwald, Plénipotentiaire pour Sa Majeſté Britannique, ne pouvoient rien de plus en faveur des Loyaliſtes, qui, faute de prévoir l'iſſue de cette guerre,

1782. ART. VI. Nulles confiscations ou perſécutions n'auront lieu à l'avenir.

ART. VII. Les priſonniers de part & d'autre ſeront élargis. L'artillerie américaine ne ſera pas emportée, non plus que les Négres & autres propriétés. Les archives, les actes & papiers publics & privés ſeront reſtitués. Les flottes & armées britanniques ſeront retirées de toutes les parties des Etats-Unis.

---

avoient ſuivi les drapeaux du Roi d'Angleterre, de préférence à ceux de leurs concitoyens. Le pouvoir même du Congrès ſe bornoit, en cette occaſion, à les recommander aux différentes Provinces. Chacun des Etats qui compoſent l'aſſociation américaine eſt maître chez lui, & n'eſt dirigé par aucune autre Puiſſance dans l'exercice de la ſouveraineté. Il étoit convenable & prudent de s'en rapporter dans l'affaire de Loyaliſtes, à la généroſité des Américains, & le Gouvernement britannique ne pouvoit demander au Congrès qu'une recommandation en leur faveur; plutôt que de continuer la guerre, il fit bien de ſe charger des dédommagemens auxquels avoient droit de prétendre des malheureux qui venoient de trahir leurs concitoyens pour lui reſter fidèles.

ART. VIII. La navigation du Miſſiſſipi ſera ouverte aux deux Parties. 1782.

ART. IX. Toutes places priſes de part ou d'autre, avant l'arrivée de ces articles en Amérique, ſeront reſtituées.

Comment ce traité eſt reçu en Amérique.

Le traité fut ſigné le 21 Janvier, & le Congrès le reçut dans les derniers jours de Mars. Toute l'Amérique belligérante accueillit cette nouvelle avec tranſport, & la paix fut proclamée ſolemnellement à New-York, à Philadelphie & à la tête des armées reſpectives de la Grande-Bretagne & des Etats-Unis. Ce fut un jour de triomphe pour le brave Washington. Il avoit préparé ſon armée à cette glorieuſe cérémonie, par un diſcours où reſpirent également l'héroïſme, le patriotiſme & l'humanité. Un fragment de cette belle harangue où ſe peint l'ame du guerrier citoyen, confirmera l'idée qu'on s'eſt déjà faite de ſon éloquence naturelle quoique fière & métaphorique, mais toujours aſſortie aux circonſtances. « La glorieuſe tâche qui » nous avoit fait courir aux armes,

1782. « eſt enfin remplie ; la liberté de » notre pays eſt ſuffiſamment re- » connue & ſolidement établie par » le ſourire que le ciel accorde à » la pureté de notre cauſe, aux « efforts généreux d'un peuple foi- » ble, mais libre, & fait pour tou- » jours l'être. La réputation de ceux » qui ont perſéveré, étant aujour- » d'hui immortaliſée par le titre il- » luſtre & ſi bien acquis *d'armée » patriote*, il ne reſte plus aux » acteurs de cette ſcène majeſtueu- » ſe, qu'à conſerver juſqu'au der- » nier acte, la dignité de leur carac- » tère ; à terminer le drame d'une » manière qui leur attire des applau- » diſſemens ; à quitter le théâtre » militaire avec cette même appro- » bation des anges & des hommes, » qui a couronné toutes leurs actions » vertueuſes ».

Le Général finit par annoncer qu'il ne tolérera aucune négligence des devoirs militaires, juſqu'au licenciement abſolu des troupes. Il promet à chaque Soldat des honneurs & des récompenſes proportionnés à ſon grade, à ſes ſervices, & particulièrement à ſa ſoumiſſion

aux loix d'une sévère discipline,

1782.

Fermentation dans l'armée américaine.

Le principal objet de ce discours étoit de ranimer la confiance des troupes, & de les affermir contre la séduction de quelques traîtres, dont les tentatives séditieuses avoient allarmé le Congrès & les chefs de l'armée. Voici la cause ou le prétexe de cette fermentation inquiétante.

Au mois de Décembre 1782, une partie de l'armée, peu satisfaite de son traitement, avoit exposé ses griefs dans un mémoire que le Général Mc Dougal & deux Officiers de l'état major, furent chargés de présenter au Congrès. Après deux mois de vaines poursuites, les Commissaires informèrent l'armée qu'on n'avoit encore rien prononcé sur ses demandes. Alors il parut une invitation aux Officiers généraux de s'assembler le Mardi suivant, pour délibérer sur les mesures à prendre dans cette circonstance. L'invitation étoit accompagnée de cette adresse non moins éloquente que séditieuse.

Discours séditieux.

« MESSIEURS, un Soldat que l'intérêt & l'affection attachent à vo-

1782.

Suite du même discours.

tre destinée, qui a souffert avec vous, & qui veut continuer de partager votre fortune bonne ou mauvaise, demande la permission de vous adresser ses plaintes. Il n'a pour lui ni l'âge, ni les dignités qui donnent du poids aux conseils; mais l'expérience marche quelquefois sans la vieillesse, & la sincérité n'a pas besoin de rang. Comme la plupart d'entre vous, il aima la vie privée; il l'a quittée avec regret & dans la ferme résolution d'y rentrer, dès que la nécessité ne lui mettra plus les armes à la main. Alors les ennemis de sa patrie, les esclaves du pouvoir, les soutiens mercénaires de l'injustice n'avoient pas encore éprouvé que les Américains sont aussi redoutables sur le champ de bataille, que soumis & pacifiques dans leurs remontrances. C'est avec cette perspective qu'il fut le compagnon de vos longues fatigues, qu'avec vous il brava tant de périls. Il a senti la main glaciale de la pauvreté, & n'a point murmuré; il a vu se développer l'insolence de l'homme opulent, sans se permettre un soupir.

1782.

Suite du même discours.

Longtems aſſez crédule pour ſacrifier à l'opinion, il a juſqu'à ce jour, eſpéré dans la juſtice de ſon pays. Il ſe flattoit que lorſque les nuages de l'adverſité ſeroient diſſipés, lorſque le rayon de la paix commenceroit à luire, la froideur & la ſévérité du gouvernement ſe relacheroient; que la reconnoiſſance verſeroit des bienfaits ſur ces hommes, dont les bras vigoureux avoient ſoutenu l'Etat, dans le périlleux paſſage de la ſervitude menaçante à une indépendance reconnue. Mais la confiance a ſes limites comme la modération; il eſt un point où l'une dégénère en crédulité & l'autre en baſſeſſe. Telle eſt votre ſituation; amenés à ce point délicat, un pas de plus vous perdroit ſans retour. Etre tranquille, être indifférent lorſque les injuſtices s'accumulent & peſent ſur nos têtes, ſeroit plus que de la foibleſſe. Se borner à des ſupplications ſans développer de mâles efforts, ſeroit dégrader votre caractère & montrer à l'univers que vous méritiez bien ces chaînes que vous venez de rompre. Conſidérons le point où nous ſommes, & de-là portons

1782. nos regards ſur les expédiens qui ſe préſentent à nous.

Suite du même discours. Après ſept ans de combats & de travaux, l'objet qui vous arma vient de vous être accordé..... Votre courage a conduit à la paix les Etats-Unis de l'Amérique, au travers d'une guerre douteuſe & ſanglante : il l'a fait aſſeoir ſur le trône de l'indépendance, & le calme renaît pour le bonheur. —— De qui? Eſt ce d'une patrie qui vous accorde la douceur de rentrer dans vos foyers, en verſant ſur votre retraite les larmes de la reconnoiſſance, en l'accompagnant du ſourire de l'adminiſtration? Eſt-ce d'une patrie qui brûle de partager avec vous cette indépendance que lui donne votre valeur, & ces richeſſes achetées au prix de votre ſang? N'eſt-ce pas plutôt d'un pays ingrat, qui foule aux pieds vos droits, dédaigne vos cris, inſulte à vos misères? Navez-vous pas fait connoître au Congrès vos deſirs & vos beſoins? Ces beſoins & ces deſirs que la gratitude & l'honnêteté devoient prévenir, & non pas éluder! N'avez-vous pas dernièrement, dans le langage

soumis d'un mémoire, demandé de sa justice, ce que vous ne pouviez plus espérer de sa faveur? Quelle a été sa réponse? La lettre qui sera le sujet des réflexions de l'assemblée vous le dira mieux que moi.

1782.

Suite du même discours.

Si tel est votre traitement, lorsque les armes que vous portez sont encore nécessaires pour la défense de l'Amérique; qu'avez-vous à attendre de la paix, lorsque vos cris s'affoibliront, & que la séparation anéantira votre force & votre influence? Lorsque ces épées, instrumens de votre gloire, vous seront enlevées; qu'il ne vous restera d'autres marques de vos travaux, d'autres distinctions de vos services, que les blessures, les infirmités, les cicatrices? Pouvez-vous consentir à être les seules victimes dans cette révolution, à vous retirer du champ de bataille, pour aller vieillir dans la pauvreté, la misère & le mépris? Consentirez-vous à croupir dans la fange de la dépendance, à devoir à la pitié les misérables restes d'une vie jusqu'ici illustrée dans le champ de l'honneur? Si vous le pouvez....... allez, emportez avec vous les

1782. Suite du même discours.

railleries des Torys, & les dédains des Whigs, le ridicule &, ce qu'il y a de pire, la compaſſion de l'Univers; allez mourir victimes de la faim, & que vos noms périſſent dans l'oubli. Mais ſi votre courage ſe révolte à cette idée.... Eveillez-vous, ſortez de votre léthargie, ouvrez les yeux ſur votre ſituation, & réparez vous-mêmes les outrages que vous avez ſoufferts. Si vous laiſſez échapper ce moment, c'en eſt fait de vous pour toujours; des efforts tardifs ſeront utiles; vos menaces ſeront auſſi vaines que vos ſupplications actuelles.

Déterminez donc, d'une manière poſitive, & ce que vous pouvez ſupporter, & ce que vous voulez ſouffrir: ſi votre réſolution eſt en raiſon de vos maux, n'invoquez plus la juſtice; mais éveillez les craintes du Gouvernement. Laiſſez le ton mielleux des mémoires, prenez-en un plus élevé, plus convenable; qu'il ſoit décent, mais ferme, mais animé, mais déciſif; défiez-vous des hommes qui vous inſinueroient d'avoir plus de modération & de patience.

1782.

Suite du même discours.

Que deux ou trois d'entre vous, de ceux qui écrivent & sentent vivement, dressent une dernière remontrance; qu'on y rappelle, dans un langage qui ne vous trahisse point par ses craintes, ce que le Congrès a promis, & ce que le Congrès a fait; qu'on y retrace ce que vous avez souffert, & combien vous avez demandé, & combien peu de vos demandes ont été accordées! Dites au Congrès, que vous avez été les premiers à vous précipiter dans le danger, que vous desirez en sortir les derniers; que le désespoir ne vous fera jamais prendre une résolution déshonorante; mais qu'il peut vous entraîner hors du champ de bataille. Dites-lui qu'une blessure souvent irritée, peut enfin devenir incurable, & qu'une démarche indiscrette peut désormais avoir le terrible effet de la mort; que dans les événemens politiques, l'armée peut avoir son alternative. Dites aux membres du Congrès, que s'ils veulent la paix, rien ne vous séparera de leurs armes, que le tombeau. S'ils veulent la guerre, dites leur qu'invitant votre

1782.

Suite du même discours.

illuſtre chef à vous commander toujours, vous vous retirerez, ſous ſes auſpices, dans quelque pays inhabité ; que là, vous ſourirez à votre tour, lorſque leurs craintes ſeront excitées par de nouveaux dangers.

Qu'on repréſente au Congrès, que s'il accède au contenu de votre dernier mémoire, il vous rendra plus heureux, il ſe rendra plus reſpectable ; que tant que la guerre continuera, vous ſuivrez ſes drapeaux; que lorſqu'elle ceſſera, vous vous retirerez dans l'ombre d'une vie privée ; que vous y donnerez à l'Univers de nouveaux ſujets détonnement & d'admiration, le ſpectacle d'une armée victorieuſe de ſes ennemis, victorieuſe d'elle-même ».

Washington aſſemble les Officiers de l'armée.

On ignore quels euſſent été les effets de cette pièce anonyme, & le réſultat de l'aſſemblée à laquelle les Officiers de l'Etat Major étoient invités pour le 11 Mars ; mais le Commandant en chef prévint ce coup, en défendant de s'aſſembler au jour indiqué, & les mêmes Officiers reçurent ordre de ſe trouver, le Samedi ſuivant, aux nou-

veaux

veaux bâtimens de New-Windsor, pour entendre le rapport du Comité de l'armée nommé près du Congrès, & pour arrêter, après une mûre délibération, des mesures assorties aux circonstances. Cette assemblée du 15 Mars fut présidée par le Major général Gates ; & Washington ouvrit la séance par une adresse où les intentions perverses de l'auteur anonyme étoient démasquées, où le Congrès étoit justifié, où le Commandant en chef se rendoit garant des promesses de cette honorable compagnie. Il finit par conjurer l'armée au nom de la patrie, de l'honneur & de l'humanité, de témoigner son indignation contre l'ennemi secret, qui, sous de vains prétextes, cherchoit à renverser la liberté de l'Amérique, & qui, par une ruse infâme ouvroit la porte à une guerre civile. « La dignité de cette conduite, ajouta-t-il, fera dire à la postérité, lorsqu'elle célébrera ce glorieux événement, (la révolution de l'Amérique) si ce modele n'eût pas existé, l'Univers n'auroit jamais su à quel

1783.

1783. » degré de perfection peut s'élever » l'espèce humaine ».

Leurs résolutions patriotiques.

Ce discours eut tout l'effet que s'en étoit promis Washington. Son Excellence s'étant retirée, on forma un comité pour dresser l'instruction de l'affaire sur laquelle l'assemblée avoit à délibérer ; & le rapport ayant été fait & sérieusement examiné, il fut déclaré unanimement que les Officiers des troupes américaines, toujours animés de cette flamme patriotique qui leur avoit mis les armes à la main, ne souilleroient jamais une gloire acquise au prix de leur sang ; que l'armée avoit une confiance inébranlable dans la vertu du Congrès, & qu'elle étoit pleinement convaincue que les représentans de l'Amérique ne *licencieroient point les troupes, sans acquitter la dette de l'état, envers les Officiers & les Soldats.* L'assemblée témoigna avec la même unanimité, son mépris & son indignation pour l'Auteur des propositions séditieuses contenues dans l'adresse anonyme aux Officiers de l'armée.

La proclamation de la paix

affermit les Américains dans leurs dispositions patriotiques, & le contentement général se manifesta dans les fêtes militaires auxquelles ses premiers loisirs furent consacrés. Aux transports de l'allégresse publique, se mêloient des sentimens de reconnoissance pour le Prince auguste à l'assistance duquel les Etats affranchis & pacifiés devoient le bienfait de la révolution qu'ils célébroient. Pour en éternifer le souvenir par un monument expressif de leur gratitude, il fut décidé en plein Congrès, qu'on érigeroit à Philadelphie, une statue de bronze en l'honneur de Louis XVI.

1783. On projette d'ériger à Philadelphie une statue en l'honneur de Louis XVI.

Cette paix, dont l'Amérique goûtoit déjà les prémices, avoit été cimentée à la même époque, entre la France, l'Espagne & l'Angleterre. Les traités qui la garantissoient, en assurant l'existence de la Grande-Bretagne, attestoient, comme on l'a dit, la modération, pour ne pas dire la clémence de la Maison de Bourbon. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter les yeux sur la position des Anglois à l'époque de la signature de ces articles pré-

Traité de Paix entre la France & l'Angleterre.

1783. liminaires entre leurs Majeſtés le Roi de France & le Roi de la Grande Bretagne.

ARTICLE I. Auſſitôt que les préliminaires ſeront ſignés & ratifiés, l'amitié ſincère ſera rétablie entre Sa Majeſté Très-Chrétienne & Sa Majeſté Britannique, leurs Royaumes, Etats & Sujets, par mer & par terre, dans toutes les parties du monde. Il ſera donné des ordres aux armées, aux eſcadres, & à tous les Sujets des deux Puiſſances, d'arrêter toutes hoſtilités, & de vivre dans la plus parfaite union, en oubliant ce qui s'eſt paſſé, de quoi leurs Souverains leur donnent l'ordre & l'exemple; & pour l'exécution de cet article, il ſera donné de part & d'autre, des paſſeports de mer aux vaiſſeaux qui ſeront dépêchés pour en porter la nouvelle aux poſſeſſions deſdites Puiſſances.

ART. II. Sa Majeſté, le Roi de la Grande-Bretagne conſervera la propriété de l'Iſle de Terre-Neuve, & les Iſles adjacentes, ainſi que le tout lui a été cédé par l'Article XIII du traité d'Utrecht, ſauf

les exceptions qui seront stipulées par l'Article V. du présent traité. 1783.

Art. III. Sa Majesté Très-Chrétienne, afin de prévenir les querelles qui, jusqu'à présent, se sont élevées entre les deux nations d'Angleterre & de France, renonce au droit de pêche qui lui appartient en vertu dudit article du traité d'Utrecht, depuis le Cap de Bonavista jusqu'au Cap Saint-Jean, situé sur la côte orientale de Terre-Neuve, environ par le cinquantième degré de latitude septentrionale ; au moyen de quoi, la pêcherie françoise commencera audit Cap Saint-Jean, fera le tour par le Nord, & descendant la côte occidentale de l'Isle de Terre-Neuve, aura pour limites la place appellée Cap Raye, située par le quarante-septieme degré cinquante minutes de latitude.

Art. IV. Les pêcheurs françois jouiront de la pêcherie qui leur est assignée par l'Article ci-dessus, comme ils ont le droit d'en jouir en vertu du traité d'Utrecht.

Art. V. Sa Majesté Britannique

1783. cédera en plein droit à Sa Majesté Très-Chrétienne, les Isles de Saint-Pierre & Miquelon.

ART. VI. Quant au droit de pêcher dans le Golfe de Saint-Laurent, les François continueront d'en jouir conformément au cinquieme Article du traité de Paris.

ART. VII. Le Roi de la Grande-Bretagne restituera à la France, l'Isle de Sainte-Lucie, & lui cédera & garantira celle de Tabago.

ART. VIII. Sa Majesté Très-Chrétienne restituera à la Grande-Bretagne les Isles de la Grenade & les Grenadines, Saint-Vincent, la Dominique, Saint-Christophe, Névis & Montserrat; & les forteresses de ces Isles conquises par les armes de la Grande-Bretagne & par celles de France, seront restituées dans la même condition dans laquelle elles étoient, lors de la conquête; il est entendu cependant que le terme de dix-huit mois, à compter de l'époque de la ratification du traité définitif, sera accordé aux Sujets respectifs des Couronnes de France & de la Grande-Bretagne, lesquels peuvent être

établis dans lesdites Isles, & en d'autres places qui seront restituées par le traité définitif, afin de vendre leurs biens, recouvrer leurs dettes, transporter leurs effets, & se retirer sans être restreints à raison de leur religion, ou aucune autre cause quelconque, excepté le cas de dettes, ou de poursuites criminelles. 1783.

ART. IX. Le Roi de la Grande-Bretagne cédera & garantira en plein droit, à Sa Majesté Très-Chrétienne, la riviere du Sénégal & ses dépendances, avec les forts de Saint-Louis, Podor, Galam, Arguin & Portendic; Sa Majesté Britannique restituera aussi l'Isle de Gorée, qui sera remise dans la condition où elle étoit, lorsque les armes britanniques en ont pris possession.

ART. X. Le Roi Très-Chrétien garantira de son côté, à Sa Majesté le Roi de la Grande-Bretagne, la possession du fort Jacques, & de la riviere Gambie.

ART. XI. Afin de prévenir toute discussion dans cette partie du monde, les deux Cours conviendront,

1783. ſoit par le traité définitif, ſoit par un acte ſéparé, des limites à fixer pour leurs poſſeſſions reſpectives. Le commerce de la gomme ſe fera à l'avenir, comme les nations angloiſe & françoiſe le faiſoient avant la guerre de 1755.

ART. XII. Quant au reſte des côtes d'Afrique, les Sujets des deux Puiſſances continueront de les fréquenter, conformément à la coutume qui a prévalu juſqu'à préſent.

ART. XIII. Le Roi de la Grande-Bretagne reſtituera à Sa Majeſté Très-Chrétienne tous les établiſſemens qui lui appartenoient au commencement de la guerre préſente ſur la côte d'Orixa & dans le Bengale, avec liberté d'entourer Chandernagor d'un foſſé pour l'écoulement des eaux ; & Sa Majeſté Britannique s'engage à prendre les meſures qui peuvent être en ſon pouvoir, pour aſſurer aux Sujets de la France dans cette partie de l'Inde, ainſi que ſur les côtes d'Orixa, Coromandel & Malabar, un commerce ſûr, libre & indépendant, tel qu'il ſe faiſoit par la derniere compagnie fran-

çoise des Indes orientales ; soit qu'ils le fassent comme individus, ou qu'ils se forment en compagnie. 1783.

ART. XIV. Pondichéry, ainsi que Karical, seront également restitués & garantis à la France ; & Sa Majesté Britannique procurera, pour servir d'arrondissement à Pondichéry, les deux districts de Velanour & Bahour ; & comme dépendance autour de Karical, les quatre Magans contigus.

ART. XV. La France rentrera en possession de Mahée & du comptoir de Surate ; & les François trafiqueront dans cette partie de l'Inde, conformément aux principes établis par le XIIIe Article de ce traité.

ART. XVI. En cas que la France ait des alliés dans l'Inde, ils seront invités, ainsi que ceux de la Grande-Bretagne, à accéder à la présente pacification ; & à cette fin, un terme de quatre mois leur sera accordé pour se décider ; & en cas de refus de leur part, leurs Majestés Britannique & Très-Chrétienne conviennent de ne leur donner aucune assistance directe

1783. ou indirecte, contre les possessions britanniques ou françoises, ou contre les anciennes possessions de leurs alliés respectifs, & leursdites Majestés offriront leurs bons offices pour les amener à une réconciliation mutuelle.

ART. XVII. Le Roi de la Grande-Bretagne, desirant donner à Sa Majesté Très-Chrétienne une preuve sincere de réconciliation & d'amitié, consentira à l'abrogation & suppression de tous les articles relatifs à Dunkerque, à compter du traité de paix, conclu à Utrecht en 1713, inclusivement jusqu'à ce jour.

ART. XVIII. On renouvellera & confirmera par le traité définitif, tous ceux qui ont subsisté jusqu'à présent, entre les deux hautes parties contractantes & auxquels il n'aura pas été dérogé par le présent traité; & les deux Cours nommeront des Commissaires pour travailler sur l'état du commerce entre les deux nations, afin de convenir de nouveaux arrangemens, sur le fondement de la réciprocité & de la convenance mutuelle. Lesdites Cours fixeront ensemble amiable-

ment un terme compétent pour la durée de ce travail. 1783.

ART. XIX. Tous les pays & territoires qui pourroient avoir été conquis, ou qui pourroient l'être, dans quelque partie du monde que ce soit, par les armes de Sa Majesté Britannique, ou par celles de Sa Majesté Très-Chrétienne, & qui ne sont pas compris dans les présens articles, seront rendus sans difficulté & sans exiger de compensation.

ART. XX. Comme il est nécessaire d'assigner une époque fixe, pour les évacuations & restitutions à faire par chacune des hautes parties contractantes, il est convenu que le Roi de la Grande Bretagne fera évacuer les Isles de Saint-Pierre & Miquelon, Sainte-Lucie aux Antilles, & Gorée en Afrique, trois mois après la ratification du traité définitif, ou plutôt si faire se peut. Au même terme, Sa Majesté Britannique rentrera également en possession des Isles de la Grenade & Grenadines, de Saint-Vincent, la Dominique, Saint-Christophe, Nevis & Montserrat ; quant aux territoires, villes & comptoirs qui

1783. doivent être cédés ou restitués dans les Indes orientales, la cession ou restitution s'en fera respectivement six mois après ladite ratification.

ART. XXI. Les prisonniers seront rendus de part & d'autre, sans rançon, en payant les dettes qu'ils auront contractées dans leur captivité, & chaque couronne soldera respectivement, les avances qui auront été faites pour la subsistance & l'entretien de ses prisonniers.

ART. XXII. Pour ôter tout sujet de plaintes à l'occasion des prises qui pourroient être faites en mer après la signature de ces articles préliminaires, on est convenu que les vaisseaux pris dans la Manche & dans les mers du Nord, après douze jours écoulés depuis cette signature, seront restitués de part & d'autre; que le terme sera d'un mois, depuis lesdites mers jusqu'aux Isles Canaries inclusivement; de deux mois, à compter depuis ces Isles, jusqu'à la ligne équinoxiale; & enfin de cinq mois dans toutes les autres mers.

ART. XXIII. Les ratifications des préſents articles ſeront expédiées en bonne forme, & ſeront échangées dans l'eſpace d'un mois, à compter du jour de la ſignature. 1783.

Fait à Verſailles, le vingtième jour de Janvier mil ſept cent quatre-vingt-trois.

GRAVIER DE VERGENNES.

ALLEYNE FITZ-HERBERT.

Traité entre l'Eſpagne & l'Angleterre.

Le Miniſtre d'Angleterre & M. le Comte d'Aranda ſignèrent le même jour les articles préliminaires de la paix, entre leurs Cours reſpectives. De ces onze articles, quatre ſeulement trouveront place ici; les autres font partie du traité qu'on vient de lire.

Le deuxième article porte que Sa Majeſté Catholique conſervera l'iſle de Minorque.

Par le troiſième, le Roi d'Angleterre cède au Roi d'Eſpagne la Floride orientale; & Sa Majeſté Catholique conſerve la Floride occidentale. Le terme de dix-huit mois eſt accordé aux Sujets de Sa Majeſté Britannique, établis dans l'iſle de Minorque & dans les deux Florides, pour vendre

1783. leurs biens, recouvrer leurs dettes & transporter leurs effets ainsi que leurs personnes, sans être gênés à cause de la religion, & sous quelque autre prétexte que ce puisse être, hors celui de dettes & de procès criminels. Bien entendu que le Roi d'Angleterre fera transporter de la Floride orientale tous les effets qui peuvent lui appartenir, sans excepter l'artillerie.

Le quatrième article porte, que dans un district, dont on fixera les limites, les Sujets de Sa Majesté Britannique pourront sans être inquiétés en aucune manière, exploiter & transporter les bois de teinture ou de campêche, & pour cet effet, bâtir sans empêchement, occuper sans interruption dans un endroit convenu, des maisons & magasins nécessaires à cette exploitation; mais par les stipulations ci-dessus, Sa Majesté Catholique ne prétend déroger en aucune manière aux droits de sa Souveraineté.

Le Roi d'Espagne s'engage par le cinquième article, à restituer

ſans exception, les iſles de Providence & des Bahamas, dans le même état où elles étoient lorſqu'elles ont été conquiſes par les armes de Sa Majeſté Catholique. 1783.

Que l'Angleterre ne pouvoit être mieux traitée.

Toute l'Europe fut émerveillée, qu'on me paſſe cette expreſſion, du traitement fait à l'Angleterre par ces traités, objet des murmures d'une partie de cette nation ambitieuſe, exigeante & jamais ſatisfaite. Elle rentroit en poſſeſſion de la Grenade & de Saint-Chriſtophe, les ſeules iſles d'une grande valeur qui lui euſſent été enlevées pendant la guerre; elle acquéroit la Dominique, iſle précieuſe & faite pour le devenir davantage. Tout conſidéré, les huit Colonies à ſucre qui reſtoient à la Grande-Bretagne, quoique moins importantes quant à l'étendue du territoire, étoient d'un produit égal à celles de la France, & pouvoient rendre, chaque année, au moins cent ſoixante mille tonneaux.

Le droit acquis par les traités, de naviguer avec les Américains

1783. dans le Miſſiſſipi, rendoit ce fleuve précieux aux Anglois, & devoit naturellement diriger leur attention vers la Nouvelle-Orléans, Province immenſe, dont ils s'aſſuroient la propriété.

Le Canada eſt une contrée de douze cens lieues d'étendue, qui nourrit cent mille habitans. L'Angleterre conſerve encore les vaſtes poſſeſſions de la Nouvelle-Ecoſſe, dont le territoire de trois cens lieues ſur la côte, entre la Nouvelle-Angleterre & le fleuve Saint Laurent, offre naturellement aux iſles Caraïbes le grand magaſin qui doit les approviſionner.

D'un autre côte, les Anglois ſe maintiennent toujours à Terre-Neuve dans la ſupériorité des pêcheries.

En Afrique, leur commerce des gommes n'a reçu aucune diminution.

Leurs poſſeſſions dans l'Inde, continuent d'être ſupérieures à celles des autres Etats.

La liberté de couper le bois de

campêche ſur la côte d'Honduras, eſt un article avantageux pour la Grande-Bretagne, en ce qu'elle met ſa navigation dans ces mers à l'abri des interruptions ci-devant occaſionnées par les querelles, dont la coupe de ce bois étoit la raiſon ou le prétexte. 1783.

Le ſeul inconvénient qui pouvoit réſulter de cette paix, étoit un commerce interlope entre les Etats-Unis & les planteurs des Indes occidentales; mais cet inconvénient qui commençoit à ſe faire ſentir avant la guerre, ne peut ſouffrir de grands accroiſſemens, parce que la majeure partie de la propriété territoriale des iſles Angloiſes appartient à des particuliers qui réſident en Angleterre, ou à des négociants, dont l'intérêt eſt de conſerver la balance dans l'importation & l'exportation, ou enfin à des colons qui réſidant ſur les lieux, ſont intéreſſés à ſe ménager des retours avec la mere contrée qui ſeule peut leur fournir beaucoup d'articles qu'ils ne ſauroient tirer de l'Amérique ſeptentrionale.

Sous quelqu'aſpect qu'on envi-

1783.

Plaintes du Vicomte de Stormont à la Chambre des Pairs.

ſageât cette paix, les conditions en étoient tolérables & ſouvent très-avantageuſes pour l'Angleterre. Dans ſa ſituation, elle ne pouvoit ſe flatter d'un traitement auſſi favorable, & ces conditions durent remplir ſes vœux & paſſer ſes eſpérances. Mais une partie de la nation crut qu'il étoit de ſa dignité de paroître mécontente, & malgré les adreſſes de remerciement à Sa Majeſté Britannique ſur le bienfait de la paix, quoique toutes les cités & corporations du royaume euſſent porté dans cette occaſion les témoignages de leur reconnoiſſance aux pieds du trône, & que la Chambre haute eût donné, par la même conduite, un exemple bien manifeſte de ſon approbation, il s'étoit pourtant élevé des voix dans cette Chambre contre les divers traités. Une des plus impoſantes fut celle du Vicomte de Stormont, dont le premier reproche au Comte de Shelburne porta ſur l'incapacité de M. Oſwald qu'on avoit mal-adroitement oppoſé aux quatre plénipotentiaires du Congrès, parmi leſquels on nommoit MM. Laurens

& Franklin. Suivant le noble Vicomte, le premier devoir de l'Agent britannique ou plutôt de ses constituans, étoit d'assurer la restitution complette de toutes les propriétés des loyalistes ». La justice, » l'honneur, la reconnoissance, tout » demandoit que la Grande-Bretagne protégeât ces infortunés ; & » pour sa honte & leur malheur, » ils ont été le prix d'un traité flétrissant.... L'histoire ne fournit point » d'exemple de la bassesse avec laquelle nous avons abandonné nos » amis... Comment nous sommes-nous conduits avec les Indiens » nos fidèles alliés ? Les sermens » les plus sacrés, la fraternité la » plus solemnellement jurée, rien » n'a pu les soustraire à notre ingratitude ». 1783.

Puis revenant à M. Oswald qu'il qualifie ironiquement de grand géographe, il trace avec lui la ligne de démarcation qui doit fixer à jamais les limites des Etats Américains, limites qui, s'il faut l'en croire, ne laissent à la Grande-Bretagne que les possessions, dont la nouvelle République n'a

pas ambitionné l'acquisition. Le
1783. Vicomte de Stormont passe ensuite à l'examen des traités conclus avec les deux branches de la Maison de Bourbon, & à chaque article, il se plaint que les intérêts de l'Angleterre ont été sacrifiés. « Ici, » dit-il, c'est une étendue immense » que nous donnons aux pêcheries » de la France à Terre Neuve; » là, nous lui cédons Miquelon & » Saint-Pierre, qui sont d'autant » plus à sa bienséance, qu'étant » fortifiées, ces isles commande- » ront l'entrée du fleuve Saint- » Laurent. D'un autre côté, c'est la » liberté de s'établir dans la Nou- » velle Ecosse, que nous accordons » aux Américains. Nous cédons Pe- » nobscot; nous renonçons à tout » ce que nous avons de précieux » dans le Canada; nous abandon- » nons les Florides, dont la situa- » tion, le sol & le climat étoient » pour nous d'un si grand prix; » enfin nous rendons Sainte-Lucie, » dont la possession est d'une im- » portance si décisive, que pour » y rentrer, il n'est point de sa- » crifices auxquels la France ne se

» fût déterminée. Sur la côte d'Afrique, comme dans l'Inde, je vois toujours des cessions de la part de la Grande-Bretagne, & pas un équivalent de la part de l'ennemi. Quant au port de Dunkerque, nous devons nous attendre à voir fondre un jour ses vaisseaux de guerre sur notre marine marchande ; & nous nous rappellerons alors les paroles que le ministre actuel a mises dans la bouche de notre gracieux Monarque, & dont voici le véritable sens » : *voulant prouver à mon frère le Roi des François, avec combien d'empressement je desire son amitié, je lui ouvre le port de Dunkerque comme étant à sa bienséance pour faire la guerre à mes sujets bien-aimés.* 1783.

Le Comte de Shelburne répondit aux plaintes du Vicomte de Stormont, concernant la ligne de démarcation entre les Etats-Unis & le Canada : qu'en partageant avec lesdits Etats le commerce des pelleteries, l'Angleterre avoit cessé d'exercer le monopole, crime d'état, qui, tôt ou tard, ne man- Réponse du Comte de Shelburne.

1783. que pas d'être puni; mais qu'eût-elle ſacrifié ce commerce tout entier, c'eût été pour la Grande-Bretagne un avantage de trente mille livres ſterling par année, puiſqu'il étoit démontré que l'importation des pelleteries ne montoit annuellement qu'à cinquante mille livres ſterling, & qu'il lui en coûtoit quatre-vingt mille pour protéger cette importation. Quant à la permiſſion accordée aux Américains de pêcher dans tous les ports Anglois, & particulièrement ſur les bancs de Terre-Neuve, il prétendit, que vu leur ſituation, il étoit impoſſible de leur interdire cette pêche dans la première ſaiſon; & que, pour la leur fermer dans la ſeconde, il s'agiſſoit encore de continuer l'exercice d'un monopole odieux. Le Comte de Shelburne ne dit autre choſe ſur l'article des loyaliſtes, ſinon qu'il avoit fallu ſacrifier quelques victimes pour ſauver la totalité de l'empire; que toute la nation demandoit la paix, & qu'on ſe voyoit réduit à cette alternative, ou de continuer la guerre, ou d'en paſſer

par les termes du Congrès. Le noble Comte obſerva que les clauſes inſérées dans les traités précédens au ſujet de Dunkerque, n'avoient jamais été miſes en exécution; qu'on ne feroit jamais de ce port rien de formidable pour l'Angleterre; que la France inſiſtoit ſur ce point, moins par intérêt que par un motif de dignité, & qu'il y auroit de la folie à faire dépendre d'une ſi foible conſidération le ſort de la paix ou de la guerre. A l'égard des arrangemens pris avec cette nation pour la pêche de Terre-Neuve, il fit valoir la néceſſité de mettre un terme aux querelles qui réſultoient de la concurrence des pêcheurs anglois & françois; & quant aux iſles de Saint-Pierre & de Miquelon, il prétendit qu'elles n'étoient ni l'une ni l'autre ſuſceptibles de fortifications capables de les défendre contre la plus petite frégate. « Dans les Indes occidentales, nous recouvrons, ajouta-t-il, toutes nos poſſeſſions, à l'exception de Sainte-Lucie & de

1783.

1783. » Tabago. Il plaît au noble Lord » d'attacher un grand prix à cette » première isle ; & le fait est qu'elle » ne vaut pas mieux aujourd'hui » qu'elle ne valoit en 1763. Les » objections relatives à nos affaires » sur la côte d'Afrique, n'ont guère » plus de fondement. Parce que » nous cédons le Sénégal, on en con- » clut que le commerce des gom- » mes est perdu pour nous ; mais » compte-t-on pour rien la foi du » Roi de France engagée à nous » admettre au partage de ce com- » merce ? D'ailleurs, n'avons nous » pas gardé *Sénégambie*, qui est » encore plus heureusement situé. » Passons aux Indes orientales.

» Pourquoi, nous dit-on, avez- » vous rendu Pondichéry aux Fran- » çois ? Pourquoi leur avez-vous » permis de creuser un fossé au » tour de Chandernagor ? On en » peut donner deux excellentes » raisons. 1°. L'impossibilité de con- « tinuer la guerre. 2°. La situa- » tion déplorable où se trouvent » les Etats britanniques dans cette » partie du monde, où, selon les

» les derniers avis, les troupes » mal payées menacent de se ré» volter ».

1783.

Débats à la Chambre des Communes. Réponse de M. Pitt aux objections des Frondeurs

Les objections relatives aux termes de la paix qu'on alloit conclure, furent combattues plus victorieusement encore, dans le beau discours par lequel M. Thomas Pitt ouvrit la séance du 17 Février à la Chambre des Communes. Il mit sous les yeux de cette Chambre un tableau de l'épuisement de la Grande-Bretagne à cette époque, d'où il résultoit que, non compris les arrérages de la liste civile qui montoient à deux millions & demi sterling, les Anglois avoient à payer annuellement treize millions sept cent quatre-vingt treize mille cent trente-sept livres sterling; intérêts énormes auxquels ils ne pouvoient faire face, même en laissant subsister toutes les taxes au sein d'une paix profonde, & de ce fait bien constaté, il tiroit cette induction, que pour la Grande-Bretagne, c'étoit la même chose de continuer la guerre & de se dévouer à une ruine absolue. Mais,

1783. comme le ſuppoſoient gratuitement M. Fox, Lord North & beaucoup d'autres Frondeurs de la Chambre, l'Angleterre pouvoit-elle faire une paix moins déſavantageuſe ? M. Pitt répond en détail à cette queſtion, & il établit d'abord qu'il n'y a que deux manières de faire une paix quelconque : l'une, en reſtituant des priſes, & l'autre, en faiſant des conceſſions, ſuivant que les événemens de la guerre ont bien ou mal tourné pour chacune des parties contractantes, Or, pour calculer en pareil cas la perte & le gain avec exactitude, il faut partir de la ſituation reſpective où ſe trouve chacune de ces parties; & ſi l'on applique cette règle à la circonſtance préſente, on conviendra que la France, l'Eſpagne & les Etats-Unis d'Amérique ne pouvoient être moins exigeans.

Suite des débats à ce ſujet.

M. Pitt conclut pour l'adreſſe de remerciement à S. M. Britannique, relativement au bienfait de la paix qu'elle venoit de procurer à la nation. Mais Lord North que de nouveaux intérêts venoient d'aſſocier

à M. Fox, se mit en devoir de fronder, article par article, les nouveaux traités de pacification; il n'y en eut pas un seul qu'il ne présentât dans un jour très-défavorable à l'Angleterre, & sa motion fut de soumettre ces traités à la révision de la Chambre. 1783.

L'avis de Lord Mulgrave étoit encore moins modéré; il manifesta sa répugnance à souscrire aux termes d'une paix qui, disoit-il, étoit la honte de l'Empire Britannique. Il parla de l'état florissant des forces angloises, dont il affirma la supériorité sur les forces combinées de l'ennemi dans les quatre parties du monde, & particulièrement aux isles du vent & sous le vent. Mais dans la séance du 21 Février, Sir Keithstewart releva cette assertion, & commençant par les indes occidentales : » Il y avoit, » dit-il, dans le port de Cadix soi- » xante vaisseaux de ligne aux or- » dres de M. le Comte d'Estaing, » prêts à faire voile pour les An- » tilles, où ils devoient se joindre » à vingt-huit vaisseaux tant fran- » çois qu'espagnols : aviez-vous,

1783. » continua-t-il, la perſpective d'y » balancer la puiſſance des alliés? » Quant aux Indes orientales, je ne » crains pas d'avancer que ſix vaiſ- » ſeaux de ligne, & cinq ou ſix au- » tres de moindre force, étoient au » moment d'appareiller pour aller » renforcer le Bailli de Suffren, & le » maintenir dans ſa ſupériorité, mê- » me après la jonction de Sir Ri- » chard Bickerton avec Sir Edward » Hughes ». Il affirma avec la même aſſurance, que, ſi la guerre eût duré une année de plus, l'activité des Hollandois ſe fût réveillée, & qu'à l'ouverture de la campagne, ils devoient mettre en mer cinquante-deux vaiſſeaux à deux ponts qui, joints à ce que la Maiſon de Bourbon eût conſervé de forces navales en Europe, auroient écraſé l'Angleterre & ſon commerce. Il conclut que la paix étoit indiſpenſable pour la Grande-Bretagne, & qu'elle ne pouvoit l'obtenir à des termes plus avantageux.

L'opinion des Frondeurs prévaut. Changement dans le Miniſtère.

La majorité n'en perſiſta pas moins dans l'opinion, que les conceſſions faites aux trois Puiſſances étoient beaucoup trop étendues, même en

considérant la ſituation relative des parties contractantes. On ſe fit un point d'honneur de ſoutenir cette motion qui devoit entraîner un changement dans le Miniſtère britannique: événement, dont les détails ſont étrangers à l'hiſtoire de cette paix que Sa Majeſté Très-Chrétienne avoit ratifiée le 3 Février.

1783.

Vaiſſeaux expédiés pour aller annoncer la ceſſation des hoſtilités.

A cette époque, on expédia des vaiſſeaux, tant des ports de France que de ceux d'Angleterre, pour aller annoncer la ceſſation des hoſtilités dans les différentes parties du monde; mais l'humanité des Puiſſances réconciliées, eut à gémir en cette circonſtance, des obſtacles que les élémens apportèrent à l'exécution de ces ordres pacifiques. Une tempête qui dura pluſieurs jours, força tous ces vaiſſeaux à relâcher plus ou moins long-tems; & ce retard pouvoit faire couler, en pure perte, des flots de ſang humain aux Indes orientales, où la guerre ſe continuoit avec une fureur égale, & des ſuccès partagés dans tous les lieux où la terrible influence du Bailli de Suffren ne ſe faiſoit point

1783. sentir. Les Hollandois éprouvoient des échecs plus ou moins funestes par-tout où ce Général ne se trouvoit pas pour les protéger.

Affaires de l'Inde. La conquête de Négapatam, avoit signalé, dès la fin de 1782, les armes britanniques sur la côte de Coromandel. Les dépêches de l'Amiral Hughes, arrivées le 16 Mai de l'année suivante, confirmèrent cette nouvelle à la Compagnie des Indes. On apprit aussi que l'Amiral ayant fait voile pour l'isle de Ceylan, avec sept vaisseaux de ligne, avoit attaqué le port de Trinquemale, & forcé le Gouverneur à capituler; qu'après cette conquête, une partie de l'escadre avoit regagné la côte de Coromandel, où d'autres places s'étoient rendues à la première sommation du Général Anglois. On ajoutoit que le Roi de Candy s'étant déclaré contre les Hollandois, avoit favorisé l'expédition de Trinquemale; & il est vrai que cette conquête fut moins l'ouvrage de la bravoure angloise, qu'une suite nécessaire de la défection des naturels du pays. Ils se joignirent à

l'ennemi, & l'engagèrent à rétablir le Gouvernement de leur Prince, qui, resserré dans sa Capitale, se voyoit forcé d'abandonner toute la côte aux Hollandois, & de les laisser en possession des plus riches produits de l'Isle, & particulièrement de la canelle, dont ils avoient le commerce exclusif. Les deux expéditions de Négapatam & de Trinquemale sont d'une importance qui justifie les détails qu'on va présenter au Lecteur : la plupart sont tirés des relations du Vice-Amiral Sir Edward Hughes, & de Sir Hector Munro, Major général des troupes de la Compagnie dans les Grandes-Indes.

1783.

Dispositions des Anglois pour l'attaque de Négapatam.

Vers la mi-Octobre 1781, ce dernier Général s'étoit porté dans le pays de Tanjaour, afin de coopérer avec l'escadre britannique dans l'attaque de Négapatam. Quoique la garnison de cette place eût été renforcée nouvellement par un gros détachement des troupes d'Ayder-Aly, qu'on eût ajouté de nouveaux ouvrages aux fortifications, & que la saison déjà fort avancée fît

1783. craindre le retour des Mouffons, l'importance d'une telle conquête ferma les yeux des Anglois fur les rifques de l'entreprife, & le 21 Octobre leurs troupes fe préfentèrent à Nagores. Le Major général les ayant fait débarquer, fe mit à leur tête, & les conduifit vers la place avec des bataillons de marine, dont la réunion formoit un corps d'environ quinze cens hommes, aux ordres des Capitaines Thomas Mackenzie, Mc Coy & Henry Reynolds. L'artillerie néceffaire fut auffi débarquée le même jour; elle confiftoit en feize pièces de dix-huit & quelques-unes de douze; en deux mortiers, & une quantité proportionnée de poudre, de bombes & de boulets. Dans la nuit du 29, les Anglois donnèrent l'affaut, & emportèrent les lignes que l'ennemi avoit fortifiées pour découvrir & défendre l'approche de la Ville. Le 3 Novembre, la tranchée fut ouverte contre la partie feptentrionale du fort, & le 7, douze pièces de dix-huit étoient difpofées pour battre la place, à cent cinquante

Siége de cette place.

toises de son enceinte. Dans la matinée du 6, l'Amiral étoit descendu à terre, pour concerter avec le Général Munro, les moyens de pousser vigoureusement le siége. Mais avantque de rien exécuter, ils convinrent d'envoyer cette sommation au Gouverneur Reynier Van-Ulissengen. 1783.

Sommation faite au Gouverneur.

» MONSIEUR, connoissant la foiblesse de la Ville & de la citadelle de Négapatam, & combien la garnison est insuffisante pour les défendre contre les vaisseaux & les autres forces militaires soumises à notre commandement, des motifs d'humanité nous engagent, dans l'unique vue d'éviter l'effusion du sang & de prévenir les calamités, dont les habitans de Négapatam sont menacés, à vous demander la reddition immédiate de cette place à des termes raisonnables. C'est dans cette intention, que nous vous accordons deux heures, pour délibérer sur une réponse. Si vous convenez de vous rendre par capitulation, des Commissaires seront envoyés de votre part au Général dans son camp,

1783.

» Si vous rejetez l'offre que nous » vous faisons, nos batteries joueront contre vos murailles; & ne » vous flattez pas d'obtenir, à une » époque plus reculée, les termes » que nous sommes disposés à vous » accorder dans ce moment-ci ».

» Nous avons l'honneur d'être » avec beaucoup d'égard, &c. » EDWARD HUGHES. HECTOR » MUNRO ».

Le Gouverneur se trouvant alors indisposé, le Commandant en second fit la réponse suivante au nom de Reynier Van-Ulissengen.

Réponse faite au nom du Gouverneur.

» MESSIEURS, comme je suis » obligé par serment & par hon- » neur, de défendre Négapatam en » tout ce qui dépendra de moi, je » ne puis entrer dans aucun ar- » rangement concernant la reddi- » tion de cette place; mais lors- » que vous m'attaquerez, j'em- » ployerai, comme je le dois, toute » la résistance qui sera en mon pou- » voir ».

» J'ai l'honneur d'être, Messieurs, » avec respect, &c. MOSSEL.

Sorties des assiégés. Ils sont forcés de capituler.

Sur cette réponse, les troupes britanniques procédèrent aux opé-

rations du ſiége ; &, dans la journée du 10, on fortifia de pluſieurs canons la batterie deſtinée à jouer le lendemain ſur le front du baſtion qu'on ſe propoſoit de battre en brèche. Pour arrêter le feu de cette terrible batterie, les aſſiégés firent deux ſorties déſeſpérées avec la majeure partie de la garniſon. Le mauvais ſuccès de ces tentatives où ils perdirent beaucoup de monde, les força de capituler ; ils envoyèrent des Commiſſaires au Général Munro ; & dès ce moment, le feu ceſſa de part & d'autre. L'Amiral Hughes deſcendit à terre, & dans la matinée du 12, on convint des articles de la capitulation qui, dans l'après-midi, fut ratifiée par le Gouverneur de la place, & contreſignée par les Généraux britanniques. 1783.

Garniſon de Négapatam.

La garniſon de Négapatam conſiſtoit en huit mille hommes, dont cinq cens Européens de troupes réglées & de milice. On y comptoit ſept cens Malayes, quatre mille cinq cens Sypahis, & deux mille trois cens hommes des troupes d'Ayder-Aly, dont mille de

1783. Cavalerie qui prirent la fuite à la première attaque des lignes. La plupart des Malayes & des Sypahis avoient aussi jeté leurs armes & déserté la garnison pendant la nuit du 11 au 12.

Relevé des munitions de guerre.

Suivant le relevé des munitions de guerre trouvées dans la ville & dans la citadelle de Négapatam, lors de la reddition de cette place, le nombre des pièces d'artillerie fut de cent quatre canons, tant de fer que de bronze, & d'environ huit mortiers.

Perte des assiégeans.

L'escadre aux ordres de l'Amiral Hughes perdit, à cette expédition, dix-sept Matelots & treize Soldats de marine; le nombre des blessés fut de cinquante-six hommes. La perte de l'armée de terre ne fut portée qu'à cent treize tant Indiens qu'Européens, en y comprenant les blessés & ceux qui s'égarèrent.

Importance de cette acquisition.

Si la perte des hommes pouvoit être balancée par quelques avantages, cette acquisition compensoit bien les frais de la conquête. A cette époque, Négapatam étoit regardé par les Généraux britanniques, comme une place dont l'impor-

tance égaloit celle de Pondichéry, & qui alloit devenir l'Arſenal des François & des Hollandois ſur la côte de Coromandel, & le centre de leurs opérations contre les poſſeſſions de la Compagnie angloiſe dans cette partie de l'Inde. 1783.

L'Eſcadre angloiſe met à la voile pour Trinquemale.

Quoi qu'il en ſoit, l'Amiral Hughes employa le reſte du mois aux préparatifs d'une autre expédition non moins importante. Après avoir embarqué les priſonniers militaires & les cinquante-ſix Officiers de la Compagnie Hollandoiſe qui furent envoyés à Madraſs ſur le Rocheford, la Panthere & l'Active, cet Amiral tenta de mettre à la voile pour Trinquemale, dont il ſe propoſoit de renforcer la garniſon, dans le cas où cette place ſeroit au pouvoir des Anglois, & d'en former le ſiége, ſi elle étoit encore ſous la domination de l'ennemi; mais pendant tout le mois de Décembre, il fut en butte aux viciſſitudes des Mouſſons, & ſe vit retenu dans la rade de Négapatam, juſqu'au 2 Janvier, qu'il appareilla avec ſon eſcadre, & pluſieurs vaiſſeaux ou tranſports de la Com-

pagnie. Il arriva le 4, dans la baie de Trinquemale, où il trouva le Capitaine Montagu ſtationné depuis le mois d'Août à la hauteur de cette place où il bloquoit les Hollandois avec un vaiſſeau de ligne & quelques frégates. Dans la matinée du 5, l'Amiral commença le débarquement des troupes, & toutes avoient pris terre avant la nuit. Elles ſe formèrent ſur le champ; & marchèrent vers le fort qui n'étoit qu'à trois milles. Dans la nuit même, une compagnie de Grenadiers l'enleva preſque ſans coup férir. Ils trouvèrent le Gouverneur occupé à rédiger les termes d'une capitulation. L'artillerie de la place ſe bornoit à dix canons de fer, & ſa garniſon n'étoit alors que de quatre cens hommes; mais l'ennemi venoit de raſſembler ſes principales forces dans le poſte d'Oſtenburg, ſur le ſommet d'une haute montagne qui commande le port.

1783.

Débarquement des troupes angloiſes. Priſe du fort.

La journée du 6 fut employée à débarquer les munitions & les bagages néceſſaires aux troupes nouvellement établies dans le fort de Trinquemale. Le 7, les Officiers de

Siége du fort d'Oſtenburg.

l'Etat Major & l'Ingénieur Geils, allèrent reconnoître le chemin qui conduit ſur les hauteurs; & le lendemain, la majeure partie des troupes ſe porta vers un poſte ſitué à cent toiſes du fort d'Oſtenburg; elle en délogea l'ennemi, en prit poſſeſſion & fit les diſpoſitions pour l'attaque du fort qui, ſuivant l'opinion du Major Geils, pouvoit être emporté d'aſſaut; mais avant que de rien tenter, l'Ingénieur eut ordre de faire délivrer au Commandant d'Oſtenburg une ſommation conçue dans les mêmes termes que celle qui avoit été envoyée au Gouverneur de Négapatam. Les inſtructions d'Albertus Homœd portoient l'ordre de ne ſe rendre qu'à la dernière extrémité; il répondit à la ſommation conformément à ſes inſtructions.

1783.

Aſſaut du fort d'Oſtenburg.

Cependant le Major Geils perſiſtoit à vouloir enlever de force cette place, dont la partie baſſe paroiſſoit ſuſceptible d'être emportée d'aſſaut. L'avis de cet Ingénieur prévalut. On dirigea les opérations en conſéquence, & l'aſſaut fut ordonné pour le 11 Janvier.

1783. Dès la pointe du jour, on fit marcher vers le fort quatre cens cinquante, tant Matelots que Soldats de marine; leurs flancs étoient couverts par une compagnie de Pionniers, & par vingt autres Matelots armés de coutelas, qui portoient des échelles d'escalade; six autres compagnies les soutenoient avec deux pièces de Campagne. Toutes les troupes suivoient, à peu de distance, ce parti qui devoit livrer l'assaut. L'attaque fut prompte & décisive, & l'ennemi se vit bien-tôt délogé de ses ouvrages. La réduction du fort entraîna celle des vaisseaux amarrés dans le Havre. Deux bâtimens, dont un appartenoit à la Compagnie, se trouvèrent richement chargés; les autres étoient des espèces de bateaux, dont les cargaisons avoient peu de valeur. Les Anglois perdirent dans cet assaut trois Officiers & vingt Matelots ou Soldats de marine; le nombre de leurs blessés étoit tout au plus de quarante hommes. Cette expédition fut encore moins meurtrière pour les Hollandois; mais ils eurent à regretter une artillerie con-

Pertes respectives des Anglois & des Hollandois.

ſidérable, d'abondantes proviſions de toute eſpèce, & plus de trois cens priſonniers européens. L'Amiral en avoit fait quatre cens à Trinquemale, & plus de cinq cens à Négapatam. Le Major Geils, excellent Ingénieur au ſervice de la Compagnie angloiſe, dirigea les attaques des forts tant ſur la côte de Coromandel que dans l'iſle de Ceylan. C'eſt à lui qu'appartient ſur-tout la gloire d'avoir expulſé les Hollandois de cette côte, & d'avoir fait luire quelque tems aux yeux de la Compagnie britannique, la perſpective d'un établiſſement dans cette Iſle ſi riche en épiceries.

Rencontre des flottes angloiſe & françoiſe.

Sir Edward Hughes ſe diſpoſoit à faire voile de la rade de Trinquemale, pour aller attaquer d'autres établiſſemens hollandois dans l'iſle de Ceylan, lorſqu'il apprit que l'eſcadre françoiſe étoit arrivée ſur la côte de Coromandel; il cingla vers Madraſs pour y renouveller ſes proviſions. Le 8 Février, il mouilla dans la rade, où Lord Macartney lui fit ſavoir le lendemain, que trente vaiſſeaux ennemis étoient à l'ancre

1783. environ à vingt-huit lieues du port. Le 15, on vit paroître à quatre milles de la rade douze vaiſſeaux de ligne, ſix frégates, huit gros tranſports & quelques priſes. Sir Edward avoit emboſſé ſon eſcadre de manière à pouvoir diriger efficacement ſes bordées dans le cas d'une attaque générale; mais ſur les quatre heures après-midi, les vaiſſeaux françois gouvernèrent vers la partie du Sud, dans l'eſpérance d'y attirer l'ennemi. Sir Hughes les pourſuivit en effet; mais à ſi petites voiles, que les deux armées ſe trouvèrent le lendemain matin à une diſtance de cinq ou ſix lieues. Dans cette marche, les vaiſſeaux de guerre françois avoient laiſſé trop en arrière les tranſports & les priſes qui cingloient directement vers Pondichéry. L'Amiral anglois voulant profiter de cette circonſtance, fit le ſignal de chaſſe générale au Sud-Oueſt, atteignit les navires ſéparés, en prit ſix, parmi leſquels ſe trouvoit le Lauriſton. Ce tranſport chargé d'approviſionnemens de guerre, & d'environ trois cens hommes du

régiment de Lauzun fut envoyé à Négapatam, avec les cinq autres prises.

1783.

Cependant M. de Suffren informé de cette chasse, força de voiles sur l'ennemi qui continuoit de gouverner au Sud-Ouest. Il l'atteignit le lendemain matin, & Sir Edward n'ayant plus d'espoir d'éviter le combat, fit le signal à son escadre de se former en ligne de tête. Sur les quatre heures du soir, l'Exeter qui de tous ses vaisseaux étoit le plus en arrière, se trouva, par une fausse manœuvre, trop éloigné de celui qui le précédoit; trois vaisseaux de la première ligne françoise portèrent sur lui, tandis que quatre vaisseaux de la seconde ligne conduits par le Héros que montoit le Général, serroient le vent pour gagner le centre de l'armée britannique. Le feu dirigé contre l'Exeter ouvrit l'attaque qui devint bientôt générale de l'arrière-garde au centre des ennemis. Il étoit composé de cinq vaisseaux contre lesquels huit bâtimens françois dirigèrent leurs bordées avec le plus grand succès. L'avant garde de la

Combat du 17 Février 1782. Victoire du Bailli de Suffren.

1783. ligne angloiſe ne pouvoit entrer en action, faute de vent pour exécuter les ſignaux, & ſans un danger manifeſte de ſe voir ſéparée de l'arrière-garde. Sur les ſix heures, le vent s'éleva du Sud-Eſt, & l'engagement ſe renouvella juſqu'à la nuit, avec moins de déſavantage pour l'ennemi, dont tous les vaiſſeaux avoient plus ou moins ſouffert dans ce combat. Le Superbe que montoit l'Amiral, y perdit ſa grande vergue, & fut violemment endommagé dans ſa mâture; lorſque les deux armées ſe ſéparèrent, il avoit cinq pieds d'eau dans ſa cale. L'Exeter étoit preſque réduit à l'état d'un vaiſſeau naufragé. Il avoit fait un ſignal de détreſſe, qui ſans doute auroit été celui de ſa perte, pour peu que l'action eût continué.

L'Amiral anglois vint ſe réparer à Trinquemale, d'où il fit voile pour Madraſs le 4 Mars, avec ſon eſcadre réduite à dix vaiſſeaux de ligne même avant le combat du 17 Février. Elle avoit perdu l'Annibal, vaiſſeau de cinquante canons, dont M. de Suffren s'étoit emparé, lors

de son passage à la côte de Coromandel, où M. d'Orves étoit mort peu de jours après l'arrivée de l'escadre françoise. Dès ce moment, le Bailli de Suffren avoit pris le commandement des forces navales dans les Grandes Indes ; le combat qu'on vient de décrire d'après les relations britanniques, y fut le prélude des triomphes de notre marine.

1783.

L'action du 12 Avril fut encore plus glorieuse pour M. de Suffren, en ce qu'il eut à combattre, dans cette journée, un ennemi devenu supérieur en forces par la jonction des vaisseaux de ligne le Sultan & le Magnanime. Ces deux vaisseaux de soixante-quatre & de soixante-quatorze canons, s'étoient réunis le 30 Mars à l'armée de Sir Edward, qui, se fiant trop à ce renfort, discontinua sa route vers Madrass, & reprit celle de Trinquemale où il vint débarquer ses malades. En traversant la baie, il avoit reconnu l'escadre françoise dans la partie du Nord-Est. Depuis le 8 jusqu'au 11 Avril, elle fut toujours en vue & toujours

Combat du 12 Avril 1782, encore plus glorieux pour M. de Suffren.

1783. dans la même position; mais le 12, à la pointe du jour, elle en changea de manière à prendre le vent sur l'escadre angloise, & bientôt on la vit toutes voiles dehors, se porter avec rapidité sur l'arrière-garde ennemie. Il fallut se déterminer au combat; & sur les neuf heures du matin, l'Amiral anglois donna le signal de former la ligne de bataille. Les manœuvres préliminaires se continuèrent de part & d'autre jusqu'à midi quinze minutes, que l'escadre françoise arriva pour engager l'action. A une heure & demie, les avant-gardes des deux armées, commencèrent à se canonner, & presqu'au même instant, le Héros & l'Orient se portèrent sur le Superbe, qu'ils combattirent à la portée du pistolet, l'espace de neuf ou dix minutes; mais pour faire place aux vaisseaux de son arrière-garde, & les mettre à portée d'attaquer le centre de l'ennemi, M. de Suffren s'avança sur le Monmouth qui se trouvoit engagé, dans ce moment, avec un autre vaisseau françois, & dont le

grand mât & le mât d'artimon furent emportés, ce qui l'obligea de quitter la ligne, & d'abandonner le combat, qui se soutint encore trois heures avec une fureur égale de part & d'autre. Enfin les deux armées se séparèrent, & vinrent mouiller chacune de leur côté, à quelque distance du champ de bataille. A l'exception du Héros, dont il fallut transporter le pavillon sur l'Annibal françois, les autres vaisseaux de M. de Suffren n'avoient pas infiniment souffert dans la journée du douze Avril; tous conservoient leurs principaux mâts, & le 19, les dommages de l'escadre furent si bien réparés, qu'elle se vit en état de renouveller le combat contre l'escadre britannique; mais les vaisseaux de Sir Edward étoient maltraités de manière à ne pouvoir se tirer d'un second engagement. Pour l'éviter, il gagna Trinquemale où il acheva de se réparer, après avoir débarqué ses blessés & ses malades, qui se montoient à sept à huit cens hommes. S'il falloit s'en tenir aux relations de l'Amiral Hughes, il

1783.

1783. n'auroit péri que cent soixante Anglois dans les actions du 12 Avril & du 17 Février; mais on sait quelle confiance il faut accorder à ces relevés infidèles. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en ces deux circonstances, l'escadre françoise perdit une fois moins de monde que l'escadre britannique.

Les troupes d'Ayder sont battues par les Anglois.

Les Anglois soutenoient mieux l'honneur de leurs armes sur terre que sur mer, & se dédommageoient avec Ayder-Aly, des échecs que leur faisoient essuyer les François. Le Général Méadows étoit arrivé à Bombay le 6 Janvier, avec une grande partie de la flotte, ci-devant aux ordres du Commodore Johnstone. Il y débarqua environ trois mille Européens, & ce renfort balançoit au moins celui des troupes françoises nouvellement arrivées à Porto-Novo, & dont la destination étoit d'assister le Conquérant indien. Une suspension d'hostilités entre les Marates & les troupes de la Compagnie britannique, favorisoit d'ailleurs, à cette époque, le succès des expéditions projetées contre Ayder-Aly-Kan. Le Gouverneur & le Conseil

de Bombay, profitant de ces circonstances, détachèrent auſſitôt deux mille Sypahis pour aller ſecourir Tellychery, que les troupes d'Ayder tenoient aſſiégé depuis longtems. Moyennant ce renfort, le Major Abington qui commandoit la garniſon de cette Place, fit une ſortie vigoureuſe où il tua cinq cens hommes à l'ennemi, en prit douze cens & mit le reſte en déroute. Le Général Sarder Cawn, beau-frère d'Ayder-Aly, s'étoit réfugié dans un fort voiſin avec quelques braves Indiens; Abington l'y pourſuivit, inveſtit le fort, s'en rendit maître, fit Sarder Cawn priſonnier, & lui enleva ſa caiſſe militaire qui contenoit trois lackes de roupies. Cette victoire des Anglois coûta d'ailleurs cinquante pièces de canon à l'ennemi, un pareil nombre d'éléphans, ſoixante chevaux, & d'abondantes munitions de bouche. Pour completter ſon triomphe, le Major Abington alla former le ſiége de Mahé, qu'Ayder-Aly avoit fortifié; la place ſe rendit à la première ſommation du Général anglois.

1783.

1783.

Politique d'Ayder-Aly. Ses triomphes.

Ces revers n'abattirent point le courage du Héros de l'Inde, & lorſque Sir Eyre Coote propoſa d'échanger les troupes d'Ayder faites priſonnières à Négapatam, pour le Colonel Braithwaite, qui étoit tombé au pouvoir des Indiens avec le détachement qu'il commandoit, la réponſe du brave Aſiatique fut qu'en ſe laiſſant prendre, ces lâches Indiens s'étoient rendus indignes de l'échange propoſé. La politique dicta cette réponſe de l'inexorable Nabab, qui avoit encore plus à cœur de multiplier les pertes de l'ennemi, que de réparer les ſiennes. Pour remplir cet objet, il valoit mieux garder ſes priſonniers, que de recouvrer quelques Soldats d'une bravoure ſuſpecte. Il entroit dans le plan du Conquérant indien d'épuiſer les forces britanniques, même par ſes défaites; mais ce fut par une victoire qu'il les affoiblit, en battant l'armée de Sir Coote dans le Bengale, où il fit un grand maſſacre de cette armée. Cet événement réduiſoit le Général anglois à la plus affreuſe détreſſe. Les en-

nemis venoient de lui enlever la majeure partie de ſes munitions, & dès le commencement de cette campagne, il ſe vit privé des bêtes de ſomme employées au tranſport des vivres, des bagages & de l'artillerie; ce qui tint longtems ſes troupes dans l'inaction, & les expoſa vingt fois aux horreurs de la famine. Entrons dans quelque détail ſur les opérations de terre, dont l'Inde fut le théâtre.

1783.

Expéditions de Goudelour & de Pormacoli.

Après la défaite du Colonel Braithwaite, qui fut battu le 18 Février par Tippo-Saïb, fils d'Ayder-Aly, & par le fameux Lallé, Officier françois, (1) qui commandoit

(1) Ce brave guerrier communément appellé Lally, ſuivant la prononciation angloiſe, naquit dans un Village de la Lorraine. Il s'étoit fait Capucin dans ſa première jeuneſſe. Il ſe laſſa bientôt de la vie contemplative, & paſſa dans l'Inde, après s'être engagé dans le Régiment de Pondichéry. Il s'y diſtingua par ſon intelligence & ſon activité, & fut fait Sergent de ſa compagnie. Mais le déſordre qui régnoit parmi les troupes françoiſes de l'Inde, le dépit de ſe voir commandé par des gens qui ne le valoient pas, & la punition qu'on lui infligea, pour quelques

1783. les troupes indiennes ſous le Prince Aſiatique ; l'armée aux ordres de M. Duchemin ſe mit en route pour Goudelour, place importante qui

---

paroles peu reſpectueuſes, adreſſées à un Magiſtrat de Pondichéry, déterminèrent M. Lallé à deſerter. Il avoit débauché quatre-vingts hommes de ſon bataillon, qui le ſuivirent avec leurs armes & leurs bagages. Ils trouvèrent auprès d'Ayder-Aly d'autres mécontens auxquels ils s'aſſocièrent. Le Sergent françois montra tant de capacité, de prudence & de bravoure, qu'il ſe fit bientôt remarquer de ſon nouveau maître. Il obtint le commandement de ſa troupe, & juſtifia le choix d'Ayder dans toutes les occaſions. Peu de tems après, le Nabab déclara la guerre aux Anglois, & ce fut alors que M. Lallé déploya ſon attachement pour la France. Tout ce qu'il avoit de crédit & de talens fut employé à l'avantage de ſes anciens compatriotes, dont il ſe montra conſtamment le défenſeur & l'ami. La Cour de France informée des bons offices de M. Lallé, non-ſeulement lui pardonna ſa déſertion, mais jugea convenable de lui envoyer le brevet de Lieutenant-Colonel, & la croix de Saint-Louis, qu'il reçut en 1782. Telles ſont l'origine & la fortune de l'Officier françois, auquel Ayder-Ali-Kan dût une grande partie de ſes triomphes & de ſa gloire, pendant les deux dernières guerres.

ſe rendit le 3 Avril, aux termes d'une capitulation honorable. Les Officiers européens furent envoyés à Madraſs avec leurs troupes, pour y être échangés contre un pareil nombre d'Officiers du même rang, & de troupes également européennes. Le ſurlendemain, l'armée victorieuſe ſe porta vers Pormacoli, dont elle forma le ſiége. La place capitula le 17, & ces deux expéditions terminées, les François & les Indiens vinrent prendre leur ſtation ſur les montagnes rouges. Sir Eyre-Coote n'ôſa les attaquer dans ce poſte avantageux; mais pour les attirer dans la plaine, il fit des mouvemens qui ſembloient menacer le grand magaſin d'Arnée, où Ayder-Aly avoit raſſemblé d'immenſes proviſions. Le premier Juin, les troupes angloiſes en étoient à cinq milles, & ce jour-là même, Sir Coote fut informé qu'Ayder s'avançoit à grandes journées: il précipita ſa marche vers le magaſin, dont l'acquiſition ne lui permettoit rien moins que l'expulſion totale des ennemis dans toute l'étendue du Carnate. Déjà ſon avant-garde étoit

1783.

Le grand magaſin d'Ayder eſt menacé.

1783. devant Arnée, & commençoit à tracer les lignes du camp, lorſque l'arrière-garde fut aſſaillie d'une canonnade qui ſuſpendit tout-à-coup les travaux de l'armée. Cette attaque ſoudaine annonçoit l'approche d'Ayder, & le Général anglois fit ſes diſpoſitions pour le combat, malgré le déſavantage de ſa poſition. Sa ligne étoit alors étendue dans un bas fond, & commandée par un terrein élevé, dont les ennemis avoient pris poſſeſſion. Leurs diverſes attaques ſe réduiſirent à un point déterminé, & Sir Eyre-Coote ſaiſit ce moment pour charger l'armée d'Ayder, qui ne vouloit point courir les riſques de ce choc dangereux. Il fit une retraite précipitée, quoiqu'aſſez régulière, & laiſſa derrière lui un canon, cinq tombereaux, & deux ou trois chariots chargés de munitions. Son principal objet étoit de couvrir le magaſin d'Arnée, & cet objet fut rempli le 3 Juin, ſans que le Général anglois eût pu ſoupçonner la marche de l'armée indienne. Sir Coote garda ſa poſition avancée, juſqu'au moment où le défaut de vivres l'obligea d'en

Il vient couvrir ce magaſin.

chercher une autre. Le 8, il vint camper dans le voisinage de Trivatore. 1783.

Une partie considérable de l'armée y fut attirée dans une embuscade où six mille hommes, l'élite de la Cavalerie d'Ayder, la taillèrent en pièces. Ce terrible échec réduisit les troupes de Sir Eyre-Coote à une fâcheuse inaction pour le reste de la campagne. Le secours porté à la garnison de Villore dans les derniers jours d'Août, fut le seul mouvement avantageux qu'elle exécuta; mais pour sauver cette place, il fallut faire plus de deux cens milles, & cette longue & pénible marche, dans une saison très-rigoureuse, occasionna des maladies qui enlevèrent un grand nombre d'Officiers & de Soldats. Sir Eyre Coote lui-même eut beaucoup à souffrir de la contagion. Sa santé s'affoiblit au point, qu'il fut obligé de remettre la conduite de son armée au Major général Stuart qui, par la démission & la retraite de Sir Hector Munro nouvellement embarqué pour l'Europe, se trouva chargé du commandement en chef

Echec de l'armée de Sir Coote. Son inaction.

Maladie de Sir Coote. Stuart prend le commandement général.

des troupes de la Compagnie dans
1783. cet établissement.

Opérations de terre peu décisives

Pendant tout le reste de la campagne, la suite des opérations de terre fut peu décisive de la part des Anglois & des Indiens. Le 2 Septembre, le Colonel Humberstone s'étoit mis en marche de Callicut ; après avoir réduit quelques petits forts, il arriva le 19 du mois suivant, devant Palacatcherry où il fut bientôt harcelé par l'ennemi, & contraint de fuir jusqu'à Mungunycottah, l'un des forts qu'il avoit enlevés dans sa première marche. Cette retraite précipitée lui coûta tous ses bagages & la majeure partie de ses provisions. La position du Colonel étoit des plus critiques ; ce qui détermina le Gouvernement de Bombay à lui faire passer un renfort de quatre cens Européens, & de quinze cens Sypahis, auxquels devoient se joindre trois bataillons attendus de la station du Nord. Ce détachement aux ordres du Général Matthews n'arriva point à Callicut assez à tems pour dégager Humberstone qui, se voyant au moment d'être assailli par Tippo-Saïb,

fit sauter, le 12 Novembre, le fort de Mungurycottah, & vint se réfugier à Ramgarée. Il abandonna ce poste huit jours après, afin d'éviter l'armée indienne qui consistoit en mille hommes de Cavalerie, huit mille d'Infanterie réglée, & environ six mille Poligars. Elle atteignit le Colonel à Panamy, où le Général Mac-Leod prit le commandement de l'armée angloise. M. Lallé l'attaqua dans ce poste naturellement très-fort, & son entreprise ne fut pas heureuse. Les Européens qu'il commandoit, quoique vaillamment soutenus par les Indiens aux ordres de Tippo-Saïb, ne purent forcer les lignes de Panamy, & l'échec qu'ils essuyèrent en cette occasion, leur coûta cinq ou six cens hommes. Le reste des troupes repassa la riviere dans la matinée du 12 Décembre, & vint se retrancher à Palacatcherry. Cependant le Général Matthews apprenant à Goa que le détachement du Sud n'étoit plus en danger, crut pouvoir en retirer quelques troupes, dont il renforça l'armée avec laquelle il se porta sur le fort Onore, qu'il prit

1783.

Le Général Matthews prend le fort Onore.

1783. d'assaut le 5 Janvier. Trois cens hommes, la plupart Indiens, périrent dans cette expédition.

Mort d'Ayder-Aly. Activité du Marquis de Bussy.

Ces foibles avantages ne redonnoient point aux Anglois une supériorité marquée dans cette partie de l'Inde ; mais la mort d'Ayder-Aly-Kan, dont la nouvelle parut confirmée à cette époque, fit luire à leurs yeux l'espoir, ou d'une paix utile, ou d'une guerre plus décisive avec les Indiens. Heureusement que M. le Marquis de Bussy avoit envoyé ses expéditions politiques aux différens Princes de l'Asie ; & il est à croire que, si la guerre avoit continué dans l'Inde, cet infatigable Général auroit ménagé de puissans alliés parmi les Nababs. Il faisoit d'ailleurs, tant à l'Isle de France qu'à l'Isle de Bourbon, tous les préparatifs militaires que pouvoient comporter les foibles moyens de ces colonies, & tâchoit de balancer par son activité, ce que la fortnne avoit opposé de contrariétés & d'obstacles à l'exécution des projets, dont il étoit chargé. Disons en peu de mots quels furent ces projets & ces obstacles.

1783.

Contrariétés qu'éprouve ce Général.

En quittant les ports de France, la miſſion de ce Général fut d'aller attendre à Sainte-Croix de Ténériffe, la flotte qui partit de Breſt le 11 Décembre 1781. Après cette réunion, il devoit ſe rendre au Cap de Bonne-Eſpérance, & n'y ſéjourner que le tems néceſſaire pour ravitailler ſon eſcadre, & ſe munir d'approviſionnemens pour celle de M. d'Orves. Avec le génie expéditif de M. de Buſſy, le plan du Miniſtère pouvoit s'exécuter en cinq ou ſix mois, & il étoit probable que les forces de terre & de mer ſe réuniroient à l'Iſle de France, dès les premiers jours de Juin. Cette jonction effectuée avant l'arrivée des ſecours britanniques, eût garanti le ſuccès des opérations dans l'Inde. Mais débarqué à Sainte-Croix de Ténériffe, M. de Buſſy attendit vainement le convoi de Breſt qui venoit d'être diſperſé par les vents contraires, après l'attaque de l'Amiral Kempenfelt. Il partit ſeul pour le Cap de Bonne-Eſpérance, où il fut informé de cette diſperſion qui dérangeoit ſes projets ultérieurs. Il

1783. apprit auſſi que M. d'Orves avoit fait une expédition pour l'Inde; & ce qui dut ajouter à ſa perplexité, le Gouverneur lui fit part des avis qu'il recevoit d'Angleterre & de Hollande, & qui tous annonçoient le départ d'une eſcadre angloiſe avec cinq ou ſix mille hommes, dont la miſſion étoit de tenter une entrepriſe ſur le Cap de Bonne-Eſpérance. Quoique privé des ſecours attendus d'Europe, & de ceux qu'il s'étoit flatté de trouver à l'Iſle de France, dont les forces venoient d'être tranſportées dans l'Inde, le Marquis de Buſſy fut obligé de laiſſer au Cap cinq ou ſix cens hommes. Il étoit néceſſaire de préſerver cette place importante du coup de main, dont elle étoit menacée par les Anglois, ou de leur faire acheter le ſuccès aſſez cher, pour les mettre hors d'état de conſerver l'égalité de forces dans les Indes. Cet arrangement pris, le Général mit à la voile pour l'Iſle de France avec un convoi chargé de vivres, d'agrès & d'autres approviſionnemens. Il arriva le 31 Mai à Port-Louis où

il trouva le Vicomte de Souillac occupé des secours tant en hommes qu'en munitions, dont le Bailli de Suffren sollicitoit l'envoi. M. de Bussy se hâta de faire expédier à ce Commandant un convoi de neuf flûtes escortées des vaisseaux de ligne l'Illustre & le Saint-Michel, & de la frégate la Consolante. Ce renfort devoit conserver à l'escadre françoise une supériorité de trois vaisseaux, tant que ceux des Anglois expédiés des ports d'Europe n'auroient pas effectué leur jonction avec l'Amiral Hughes ; mais l'espoir du succès étoit moins fondé sur la force de l'escadre aux ordres de M. de Suffren, que sur les talens, l'expérience & l'intrépidité de ce Général qui par ses opérations, alloit terminer si glorieusement la guerre de l'Inde : opérations décisives, dont quelques détails importans, mais omis dans les relations précédentes, nous obligent de reprendre la chaîne à l'époque du commandement en chef, dont la mort du Comte d'Orves arrivée le 9 Février, avoit, pour ainsi dire, investi M. de Suffren.

1783.

Le 15 de ce mois, l'armée navale de France se trouvant en vue de

Détails omis dans les relations des af-

1783. faires navales du 17 Février & du 12 Avril

Madrafs, fit route fur l'efcadre angloife alors emboffée fort près de terre. Il furvint un calme, & la pofition de l'ennemi étoit avantageufe; il y auroit eu de l'imprudence à livrer le combat. M. de Suffren vint mouiller à une lieue de la flotte de Hughes, dont il obferva les mouvemens pendant quelques heures. Sur le foir, il fit fignal d'appareiller, & dirigea fa marche vers Pondichéry. L'armée angloife avoit mis à la voile prefqu'au même inftant; on l'apperçut au Nord-Nord-d'Oueft. Auffitôt M. de Suffren marcha fur deux colonnes, & fit fignal aux vaiffeaux françois de fe diriger de manière à ne pas tomber fous le vent qui étoit alors Nord-Nord Eft. Les précautions du Général n'empêchèrent pas que l'efcadre ne fe trouvât le lendemain matin entièrement féparée du convoi, dont quelques bâtimens tombèrent au pouvoir des Anglois. Cependant l'Amiral Hughes, après s'être mis en panne, avoit fait fignal de ralliement à fon efcadre. L'avant-garde de l'efcadre françoife fe trouvoit alors à trois lieues de l'ennemi, & l'arrière-garde en étoit à cinq lieues. L'op-

1783.

position des vents fut un autre obstacle qu'il fallut vaincre avant d'engager le combat. Les deux armées n'en vinrent aux prises qu'à trois heures & demie, & l'action cessa deux heures après. Une brume épaisse favorisa la retraite de l'Amiral Hughes, & ces contrariétés enlevèrent à M. de Suffren une victoire qui pouvoit décider du sort de l'Inde. L'escadre françoise vint mouiller le 19 à Pondichéry. Le premier Mars, M. de Beaulieu, Commandant de la Bellonne y reparut avec la corvette angloise le Chasseur qu'il avoit prise à la fin de sa croisière, dont quinze bâtimens enlevés à l'ennemi constatèrent le succès.

Du 12 Avril.

Après avoir fait débarquer à Porto-Novo, les munitions & les troupes qu'il avoit à bord de ses transports, le Bailli de Suffren remit à la voile le 23, pour aller chercher l'Amiral anglois. Le 9 Avril, il apperçut dans le Nord quatorze vaisseaux ; c'étoit l'escadre de Sir Hughes. Elle avoit les amures à babord par un vent de Nord-Est. L'escadre françoise tint la bordée

1783. opposée jusqu'à onze heures du matin que M. de Suffren fit signal de former l'ordre de bataille, en virant de bord sur les Anglois qui tenoient le vent, & prenoient la fuite. On continua la chasse les deux jours suivans, toujours à une assez grande distance des vaisseaux britanniques. On s'apperçut enfin, à quelque mouvement de l'Amiral, que son intention étoit de passer en avant de l'escadre françoise pour gagner Trinquemale, ce qui détermina M. de Suffren à faire courir largue dans la route du Sud-Sud-Est. Sur les sept heures du lendemain matin, il fit signal de chasse générale vers l'ennemi qui gouvernoit au Sud-Ouest & fuyoit vent-arrière. Deux heures après, l'escadre angloise se vit tellement génée par la terre, qu'il fallut se résoudre à combattre. Comme plusieurs des vaisseaux de M. de Suffren étoient alors fort éloignés, la ligne de bataille ne se trouva formée qu'à midi, sur le même bord que les Anglois. Bientôt M. de Suffren fit signal à toute son escadre d'arriver, & à l'arrière-garde de forcer de voiles. Le

Bizarre eut ordre d'attaquer par la hanche le vaiſſeau de guerre de la ligne ennemie, & même de le doubler. L'Artéſien & le Vengeur eſſuyèrent le premier feu de l'eſcadre britannique; mais bientôt le Héros ouvrit le ſien ſur le vaiſſeau de l'Amiral Hughes. Les deux Amiraux combattirent, pendant une demi-heure, avec un acharnement ſans exemple. Mais les manœuvres du Héros furent tellement hachées, qu'il dépaſſa l'Amiral anglois & vint combattre le Monmouth qui étoit plus en avant. En moins de vingt minutes, ce vaiſſeau fut démâté de ſon grand mât & de ſon mât d'artimon; mais le Héros étoit dans un état à ne pouvoir plus gouverner. Cependant il repouſſoit encore le feu de l'avant-garde ennemie, lorſque l'Orient & le Brillant vinrent le dégager. L'Amiral anglois arriva en même tems, & ſe porta ſous le vent du vaiſſeau démâté, qui fut remorqué & conduit dans ſa ligne au moment qu'on alloit s'en emparer. Le Général François étoit paſſé ſur l'Ajax; il continua le combat juſqu'à ſix heures du

1783.

1783. soir, avec un avantage qu'il se proposoit de rendre plus décisif le lendemain. A la pointe du jour, ses vaisseaux se trouvèrent mouillés à deux lieues de l'escadre angloise. Toute la nuit avoit été employée à réparer les bâtimens endommagés. Le Bailli de Suffren appareilla sur les onze heures, & pendant trois jours, il louvoya devant les ennemis qui étoient embossés sans faire aucun mouvement. Leur position avantageuse ne permettant pas de les attaquer au mouillage, l'escadre de M. de Suffren fit route vers Batacolo où elle débarqua ses blessés, (1) prit quelques rafraîchissemens, & remit incessamment en mer, pour chasser l'escadre ennemie dès qu'elle sortiroit de Trinquemale. Dans la soirée du 5 Juin, l'armée françoise vint mouiller à Tranquebar, où trois

---

(1) Ils étoient au nombre de trois cens soixante-quatre, qui, avec les cent trente-neuf hommes tués pendant le combat, formoient une diminution de cinq cens trois hommes, dans les équipages de l'escadre. Le Vicomte de Bourdeille & le Baron de Rochemore furent du nombre des morts.

vaiſſeaux Hollandois expédiés par la régence de Batavia, l'attendoient avec des cargaiſons de riz & d'autres proviſions de bouche. Le Bailli de Suffren y reçut des lettres d'Ayder-Aly-Kan, par leſquelles ce Nabab lui témoignoit beaucoup de confiance & d'amitié, & lui demandoit une entrevue particulière. Cette invitation détermina M. de Suffren à gagner le mouillage de Goudelour, où il étoit d'ailleurs néceſſaire qu'il allât prendre quatre cens Européens & huit cens Sipahis, deſtinés à remplacer les pertes de ſes équipages.

1783.

Combat du 6 Juillet. Sir Hughes abandonne le champ de bataille.

Ce fut à Goudelour que la frégate la Bellone vint donner avis au Général, que dans la matinée du 25, elle avoit été chaſſée par l'eſcadre britannique. Le Bailli de Suffren ne perdit pas un moment: il hâta l'embarquement des renforts, y joignit trois cens hommes d'artillerie, & fit toutes ſes diſpoſitions pour aller former le ſiége de Négapatam. Son eſcadre appareilla le 3 Juillet, & le ſurlendemain, elle apperçut les vaiſſeaux anglois au mouillage de cette place. Les ſiens ſe mirent

1783. en ligne pour approcher l'ennemi, & se formèrent, en prenant la bordée du large. Ils étoient sous le vent qui souffloit alors du Sud-Ouest, & le vaisseau l'Ajax venoit d'essuyer un grain qui lui avoit enlevé deux mats. A l'entrée de la nuit, les deux Généraux firent mouiller leurs escadres; elles mirent sous voiles dès la pointe du jour; l'Ajax n'étoit point encore réparé. Sur les dix heures & demie, les armées s'approchèrent à la distance de deux cens cinquante toises. L'Amiral Hughes commença le combat; le vaisseau françois le Brillant fut absolument désemparé. Ce vaisseau dériva, & le Héros, que montoit le Général, força de voiles pour le couvrir. Le Sphinx, serre-file du Héros, n'étoit pas en meilleur état que le Brillant. Enfin les deux lignes se rompirent, M. de Suffren fit signal à l'escadre de virer vent-arrière, pour sauver la ligne à l'autre bord, & secourir le Brillant, qui ne pouvant plus gouverner, avoit pris les amures à babord. Le Sévère qui avoit eu sa vergue emportée, faisoit route sur

l'escadre devant le Sultan, vaisseau anglois détaché à sa poursuite. Le Bailli de Suffren vint dégager le Sévère qui se rangea sous le vent de l'escadre. Le combat se prolongea dans cette position encore plus d'une heure. Les Anglois étoient si maltraités, qu'il abandonnèrent enfin le champ de bataille. Le Général François serra la côte, & vint mouiller à Karical. Le 7, il fit route pour Goudelour, où il arriva dans la matinée du 8 Juillet. Les deux armées avoient également souffert dans la journée du 6; (1) mais l'Amiral Hughes fit le premier sa retraite, & la gloire de cette journée est due par conséquent au Bailli de Suffren.

1783.

---

(1) La France y perdit cent soixante-dix-huit hommes, sans compter les blessés, dont le nombre fut d'environ six cens; mais la perte des Anglois n'étoit pas moins considérable, quoique dans le relevé de l'Amiral Hughes, le nombre des morts ne soit porté qu'à soixante-dix-sept, & celui des blessés à deux cens vingt-trois. Dans cette liste infidelle, les pertes de l'escadre britannique sont constamment diminuées de plus de moitié.

1783.

Prife de Trinquemale.

Après avoir réparé fes vaiffeaux, M. de Suffren appareilla de Goudelour, & fit route pour l'Ifle de Ceylan où il avoit une grande expédition en vue. M. d'Aymar qui étoit arrivé à Galles avec l'Illuftre, le Saint-Michel, & les tranfports expédiés de l'Ifle de France, rallia l'efcadre avec fon convoi dans la foirée du 21 Août, & les trois jours fuivans furent employés aux préparatifs d'une defcente à Trinquemale. Le 25, la flotte vint mouiller à Bak-baie fans rencontrer un feul navire. Les batteries de la côte tirèrent plufieurs coups de canon, ce qui n'empêcha pas le Général de l'envoyer reconnoître fur les dix heures du foir, & d'effectuer le débarquement dans la matinée du lendemain. Les troupes aux ordres du Baron d'Agoult, fe portèrent fur le champ vers la place, dont M. Defrois, Ingénieur en chef, alloit diriger l'attaque. Les batteries furent dreffées en moins de trois jours, & le 29, à fept heures du matin, celles de la gauche ouvrirent leur feu, & celles de la droite s'étant avancées, firent

taire en peu de tems celui des ennemis. Enfin, dans la matinée du 30, le Bailli de Suffren & le Baron d'Agoult, ſommèrent le Gouverneur Mac-Dowal de rendre la place. La capitulation fut ſignée le même ſoir, & les portes s'ouvrirent à la vue des troupes françoiſes. Le lendemain matin, l'armée ſe préſenta devant le fort d'Oſtenbourg, qui ſe rendit aux mêmes conditions que Trinquemale ; elles furent honorables pour la garniſon. Le premier article portoit qu'après avoir dépoſé les armes ſur les glacis, elle ſeroit conduite à Madraſs ſur des bâtimens équipés aux frais de Sa Majeſté Très Chrétienne, & que les troupes angloiſes y ſeroient traitées comme les équipages françois.

1783.

Engagement partiel entre les deux eſcadres. Perte du vaiſſeau l'Orient.

A l'exception des Compagnies détachées pour la sûreté des places conquiſes, toute l'armée victorieuſe ſe rembarqua le premier Septembre. Le 2, on découvrit l'eſcadre angloiſe, & le lendemain, à la pointe du jour, elle étoit à deux lieues ſous le vent de la baie de Trinquemale. Le Bailli de Suffren mit ſous

1783. voiles en ordre de bataille, & poursuivit les ennemis, dont toutes les manœuvres annonçoient l'intention d'éviter le combat. Ce ne fut qu'à deux heures après-midi, que le Général François les joignit avec quelques vaiſſeaux. Le Héros, qu'il montoit, fut puiſſamment ſecondé dans ce combat par l'Ajax & l'Illuſtre. Cet engagement partiel dura juſqu'à ſix heures & demie. L'Amiral Hughes profita de l'obſcurité pour ſe retirer, & l'eſcadre françoiſe fit route vers Trinquemale. Dans cette marche on perdit l'Orient, vaiſſeau de ſoixante-quatorze canons, dont on ne ſauva que l'équipage & quelques effets. Les dommages de ce dernier combat exigeoient des réparations, qui, juſqu'au 28 Septembre, forcèrent à l'inaction le Général impatient de regagner la côte de Coromandel, d'y combattre l'eſcadre britannique, & de ſe meſurer une ſixième fois avec ſon Amiral.

Hughes s'attribue fauſſement l'honneur de ces divers combats.

Il eſt bien démontré que le Bailli de Suffren eut l'avantage dans ces divers combats, dont M. Hughes ôſa pourtant s'attribuer le ſuccès

succès dans ses dépêches à l'Amirauté d'Angleterre. On se contentera de relever ici quelques propositions de sa lettre à M. Stephens, sur l'affaire du 6 Juillet. « Je m'estime » heureux, dit-il, de pouvoir informer leurs Seigneuries, que » dans cet engagement, les vaisseaux à mes ordres ont obtenu » une supériorité décidée sur l'escadre ennemie. Si le vent les eût » poussés hors de l'action au moment où l'ennemi prenoit la fuite » avec ses vaisseaux désemparés, » j'ai tout lieu de croire que plusieurs vaisseaux de ligne seroient » tombés au pouvoir de Sa Majesté ».

1783.

Contradictions de ce Général.

L'Amiral anglois avoit dit quelques lignes plus haut ; « Dans » la matinée du 7, mon escadre » me parut si maltraitée, que je ne » songeai plus à poursuivre l'ennemi ». Cet aveu de M. Hughes ne dément-il pas absolument toutes ses assertions relatives aux prétendus avantages de l'escadre britannique sur l'escadre françoise ? Une autre preuve, que la gloire de cette journée appartient à

1783. M. de Suffren, c'eſt la néceſſité où ſe trouva l'Amiral anglois d'aller réparer ſes dommages dans la rade de Madraſs, d'abandonner ainſi l'Iſle de Ceylan, & d'expoſer l'importante conquête de Trinquemale à tomber aux mains des François ; ce qui arriva peu de jours après. M. Hughes avoit prévu cet événement ; il déclare ſes craintes à ce ſujet, dans pluſieurs de ſes lettres. Il paroît ſuffiſamment prouvé, que ſi, dans une telle circonſtance, il perdit de vue la flotte françoiſe, c'eſt qu'il avoit été battu à l'affaire du 6 Juillet. Dans tout autre hypothèſe, ſa retraite à Madraſs ne ſeroit pas excuſable.

Autres détails ſur le combat du 3 Septembre.

Quoi qu'il en ſoit, l'eſcadre à ſes ordres ne fut réparée que le 19 Août. Il quitta la rade le lendemain, tant pour couvrir l'arrivée des renforts attendus par le convoi de Sir Richard Bickerton, que pour ſauver Trinquemale, s'il en étoit encore tems. Il parut le 2 Septembre à la hauteur de cette place, & découvrit le pavillon françois qui flottoit ſur les remparts. Dans la matinée du 3, le Bailli de Suffren

vint à la rencontre des ennemis, & , comme on l'a dit, engagea une action dans laquelle il soutint victorieusement l'honneur du pavillon françois. Pour cette fois, l'Amiral Hughes n'ôsa réclamer la victoire, & s'il n'avoua pas sa défaite, il convint du moins qu'il avoit été fort maltraité. Il se vit obligé de renoncer à l'Isle de Ceylan, de laisser les François paisibles possesseurs de Trinquemale, & de se réfugier à Madrass où il se consola de ses pertes, en les affoiblissant dans le tableau qu'il en fit passer à l'Amirauté d'Angleterre : tableau peu fidele, où l'avantage de son adversaire dans la journée du 3 Septembre est au moins dissimulé ; mais où la supériorité de ses forces est visiblement exagérée. Le 16 Octobre, M. Hughes étoit encore dans la rade de Madrass ; il se disposoit à faire voile pour Bombay, où il espéroit de trouver Sir Richard Bickerton. Il arriva dans cette baie le 21 Décembre, mais si maltraité, qu'il lui fallut encore deux ou trois mois pour se réparer complettement. Comme il s'étoit vu forcé de 1783.

1783. condamner deux de ses vaisseaux, il ne pouvoit espérer, même après la jonction du renfort de Bickerton, une supériorité bien marquée sur l'escadre de M. de Suffren. La perte de l'Orient & du Bizarre, qui venoit d'échouer sur la côte de Coromandel, l'avoit réduite à douze vaisseaux ; mais elle devoit être de seize à l'arrivée de MM. de Bussy & de Peynier (1), à qui le Bailli de Suffren avoit donné rendez-vous à Achem, dans l'Isle de Sumatra. Il se flattoit d'y recevoir par cette voie un renfort de trois mille hommes. En quittant Trinquemale, le Général françois avoit laissé, aux ordres de M. Desrois, un corps de troupes suffisant pour rassurer cette place contre les tentatives de l'ennemi.

Positions diverses des escadres angloise & françoise.

La flotte françoise partit d'Achem le 20 Décembre, & traver-

(1) M. de Bussy s'étant embarqué avec tout ce qu'il avoit pu ramasser de troupes & de munitions, sur l'escadre de M. de Peynier, mit à la voile de l'Isle de France le 18 Décembre 1782. Cette escadre étoit composée de quatre vaisseaux de guerre & quarante transports.

ſant la baie de Bengale, arriva le 1783.
6 Janvier à Ganjam, où elle prit la frégate la Coventry, & le vaiſſeau de la Compagnie angloiſe le Blandford. A ſon départ d'Achem, M. de Suffren avoit laiſſé en croiſière entre Ganjam & la rade de Ballaſore, l'Annibal & la Bellonne qui firent auſſi quelques priſes. Il ne reſta que peu de jours ſur la côte, & regagna Trinquemale où deux frégates nouvellement arrivées du Cap de Bonne-Eſpérance, renforcèrent ſon eſcadre accrue tout nouvellement de deux vaiſſeaux de cinquante canons, l'un Hollandois & l'autre Portugais. Ce dernier à peine ſorti des chantiers de Bombay, s'étoit vu réduit à baiſſer pavillon devant notre eſcadre. L'Amiral françois n'attendoit que l'arrivée de M. de Buſſy & la jonction des deux eſcadres, pour ſe porter vers Madraſs. Il avoit envoyé à Pondichéry une frégate chargée d'y recueillir des rapports fideles ſur l'état des affaires dans cette partie de l'Inde. Il ſut, par cette voie, que l'Amiral Hughes avoit perdu quatre de ſes vaiſſeaux dans une tempête, & que ce déſaſtre le re-

1783. tiendroit à Bombay jusqu'à la fin du mois de Mars. En effet, ce Général n'arriva que le 13 Avril à Madrass, toujours plus incertain sur la position de l'escadre françoise, qui venoit de mettre à la voile, mais dont il ignoroit la direction. Dans cette incertitude, il fit voile vers le Sud pour coopérer avec l'armée aux ordres du Général Stuart, dans l'expédition contre Goudelour. Avant que d'en faire connoître l'issue, l'ordre des tems nous ramène à des événemens antérieurs.

17 Janvier. Avantages des Anglois dans le pays de Bédanore.

La prise de Bédanore & de Candapore fut un des plus décisifs en faveur des Anglois; cette conquête n'enleva pas un Soldat à l'armée de Matthews, & s'il faut s'en rapporter aux dépêches du Gouverneur de Madrass, elle entraîna la soumission de tout le pays. Syringapatam, Hyder-Nagur & toutes les autres places capitulèrent sans coup férir; le seul fort de Mangalor opposa de la résistance. Suivant les mêmes dépêches, le Gouverneur du pays de Bédanore avoit offert aux conditions qu'il ne seroit point déplacé, de renoncer à toute dé-

pendance de Tippoo-Saïb, de livrer Bédanore & les autres places, de fournir aux troupes victorieuses une somme équivalente au pillage qu'elles s'interdiroient, enfin de se reconnoître tributaire de la Compagnie, & de lui payer annuellement quinze lackes de pagodes, en reconnoissance & pour prix de son alliance & de sa protection; ce traité conclu avec le Gouverneur Hyat-Saïb, déplut même aux principaux Officiers de l'armée que la perspective d'un butin considérable avoit sur-tout animés dans l'expédition de Bédanore; & la retraite des Colonels Mac-Leod & Humberstone fut une des suites de cette fermentation. Ils vinrent porter leurs plaintes au Conseil de Bombay, qui n'ôsa d'abord prononcer entre le Général en chef & les Officiers & Soldats de son armée. Le Gouverneur indien fut la seule victime de cette mutinerie qui donne une idée bien peu avantageuse de la discipline parmi les troupes de la Compagnie britannique dans les grandes Indes. L'emprisonnement d'Hyat-Saïb, & les traitemens barbares qu'on lui fit essuyer, durent affer-

Fermentation dans l'armée. Ses suites.

1783. mir dans le parti des Nababs ennemis, quiconque auroit eu quelque disposition à s'en détacher. Enfin le malheureux Gouverneur fut relâché; mais aux conditions qu'il distribueroit une grande partie de ses trésors à l'armée, dont le Colonel Mac-Leod fut nommé Commandant à la place du Général Matthews qu'on somma de justifier sa conduite.

La mort d'Ayder Aly Kan se confirme.

Sur ces entrefaites, on reçut de Bombay la nouvelle bien confirmée de la mort d'Ayder-Aly-Kan; & à la même époque, on apprit que les Marattes avoient signé le 24 Février, un traité de paix avec la Compagnie. Cette paix fut proclamée solemnellement, & l'on prit toutes les mesures nécessaires pour en faire observer les conditions. L'événement qu'on va rapporter, atteste & la mauvaise foi & la barbarie des Indiens en cette circonstance.

Contravention au traité de paix entre les Anglois & les Marattes.

Les Colonels Mac-Leod, Humbestone & plusieurs autres Officiers, avoient fait voile de Bombay pour se rendre à l'armée de Bénadore. Le vaisseau le Ranger qu'ils montoient, étoit commandé par le Lieutenant Pruen, dont les ordres por-

toient de s'interdire tout acte d'hostilité contre les Marattes. Il voguoit avec la confiance de la paix, lorsque le troisième jour de sa navigation, il se vit attaqué par trois gros vaisseaux & quatre galiottes. C'étoit une flotille indienne contre laquelle il eut à soutenir avec douze canons, un combat qui coûta la vie aux trois quarts de son équipage. Après cinq heures d'une résistance héroïque, il se vit contraint d'amener pavillon, & de se laisser conduire à Gheriah, où le Subedar prétendit ne rien savoir de l'existence du traité de paix. Il refusa de mettre en liberté le vaisseau le Ranger, & les débris de son malheureux équipage. Le Colonel Humberstone mourut de ses blessures le 30 Avril. On craignit longtems le même sort pour le Lieutenant Pruen & le Colonel Mac-Leod; mais ils recouvrèrent la vie, & ce fut à leurs soins qu'on dut le retour du vaisseau anglois qui fut relâché de Gheriah dans les derniers jours de Mai. Madajée-Scindia avoit ratifié le traité de paix; sur les plaintes de M. Anderson,

1783.

1783. il écrivit au Miniſtre maratte, pour qu'il eut à punir de mort le principal auteur de l'outrage fait aux Anglois ; mais la contravention au traité n'en reſta pas moins impunie ; & pour acquitter la promeſſe qu'il en avoit faite, Scindia ne balança point à ſe ranger du parti de la Compagnie Angloiſe. Elle ne crut pas devoir ſe montrer trop exigeante dans cette circonſtance ; & s'il n'y eut pas de ſatisfaction de la part des Marattes, il y eut du moins un raccommodement avec le Gouvernement britannique.

Terrible revanche de Tippo-Saïb. Défaite de l'armée de Matthews.

Cependant Tippoo-Saïb avoit retiré ſon armée du Carnate, pour la conduire dans le Bédanore, où il projetoit de recouvrer les riches territoires qu'on lui avoit enlevés. En effet, il arriva dans ce pays avec mille François & cinquante mille Indiens ; il eſſuya d'abord quelques échecs de la part du Général Matthews que le déſaſtre du Ranger laiſſoit toujours en poſſeſſion du commandement ; mais ce Général apprit bientôt que les troupes du Nabab s'étoient emparé des

postes établis aux Gauts, postes importans qui se rendirent sans opposer de résistance, & dont la perte coupoit toute communication avec la mer. Ceux qui échappèrent des Gauts se sauvèrent à Cundapore, où la même erreur excita le même désordre : toute la garnison prit la fuite même avant que l'ennemi se présentât. Une grande partie vint se réfugier à Onore, où commandoit le Capitaine Torriano, qui, par sa conduite résolue, sut garantir sa garnison de cette terreur panique ; mais il fit de vains efforts pour recouvrer Cundapore. La prise de Bédanore mit le comble à ce désastre. Après une défense vigoureuse, le Général Matthews fut obligé de se rendre prisonnier avec une grande partie de son armée. Il avoit perdu dans cette malheureuse affaire six cens Européens, & plus de quinze cens Sypahis.

1783.

Le Major Campbell craint pour Carwer & Onore.

Les cinquante mille hommes aux ordres de Tippoo vinrent camper le 19 Mai devant Mangalore, où commandoit le Major Campbell. Ce brave Officier se flattoit de conserver cette place ; mais dans ses dépêches

1783. au Comité de Bombay, il ne dissimula pas ses inquiétudes sur Onore & Carwer, deux autres places de cette partie de l'Inde, où les Anglois avoient des forces respectables. Elles se montoient à trois mille hommes, & malgré les pertes qu'ils avoient essuyées, ils espéroient encore de recommencer sur la côte Malabar, une puissante diversion contre les territoires de Tippoo-Saïb.

Siége de Goudelour, interrompu à la nouvelle de la paix.

Depuis la défaite du Général Matthews, les troupes méridionales avoient fait une irruption dans le pays de Coimbature, & s'étoient emparé de Caroor & Dindegul. Elles s'avancèrent vers Darampore, enlevèrent ce fort, & dirigèrent leur route vers Palingacheri. Le Colonel Fullarton qui les commandoit, en étoit à six journées, lorsqu'il fut arrêté dans sa marche victorieuse par un ordre du Général Stuart, qui l'appelloit à Goudelour, dont il formoit le siége avec une puissante armée. Le 13 Juin, il avoit attaqué les François dans leurs lignes, emportés deux redoutes de la place, & repoussé la garnison

dans ſes derniers retranchemens. Cette entrepriſe coûta cher aux aſſiégeans, & le Général anglois y perdit trois cens Européens & plus de deux cens Sypahis ; le nombre des bleſſés fut encore plus conſidérable. Le 25, les aſſiégés firent une ſortie, & s'avancèrent juſques ſous les ouvrages des Anglois. Leur attaque vive & meurtrière fut ſoutenue avec la dernière intrépidité; mais ils y perdirent deux cens hommes, & le Colonel d'Aquitaine y fut fait priſonnier. On ignore quel auroit été le réſultat de cette expédition, ſi au moment de l'aſſaut, on n'eût reçu de part & d'autre, avec la nouvelle du traité de paix, l'ordre d'interrompre toute hoſtilité.

1783.

Dernier combat des eſcadres angloiſe & françoiſe.

Malheureuſement pour les Anglois, cet avis ne parvint aux Généraux des armées navales qu'après le combat du mois de Juin, qui, ſans être déciſif, n'en fut pas moins glorieux pour le Bailli de Suffren. Ce Général le termina par une ſixième victoire ſur l'Amiral Hughes. Comme on n'a point encore de Journal fidèlement circonſtancié

1783. de cette dernière expédition de l'armée navale de France, dans les Grandes Indes, on se contentera d'ajouter que le Général victorieux vint jouir de son triomphe à Goudelour, qu'il avoit délivré, & que Sir Edward Hughes cingla vers Madrass pour y réparer ses désastres.

Générosité de la France à l'égard de la Hollande.

Graces aux talens, à l'expérience, à l'intrépidité du Vice-Amiral, la France ne termina les hostilités sur aucun théâtre de la guerre, d'une manière aussi honorable que dans les grandes Indes, si toutefois il y a plus de gloire attachée aux exploits qui firent triompher les armes de Sa Majesté dans cette partie du monde, qu'aux sacrifices volontaires qui signalèrent son généreux désintéressement aux yeux de toute l'Europe. Le traité définitif conclu le 3 Septembre entre les Cours de France, d'Espagne & d'Angleterre, confirma cette modération héroïque déjà consacrée par les articles préliminaires du même traité. Mais si l'auguste Monarque crut devoir cimenter sa réconciliation avec une Puissance ennemie, par des sacrifices, dont la

nobleſſe eſt preſque ſans exemple, vu la circonſtance où ſe trouvoient les deux nations, on conçoit que la France dut ſe montrer encore moins réſervée dans l'abandon de ſes droits ſur les dépouilles d'une Puiſſance aſſociée, dans cette guerre, aux intérêts de la Maiſon de Bourbon. La République de la Hollande n'eut pas beſoin de reclamer les poſſeſſions que les armes françoiſes avoient reconquiſes ſur l'ennemi commun. Par un dernier trait de magnanimité, Sa Majeſté fit ſignifier à Leurs Hautes Puiſſances, qu'elle n'exigeoit pour la reſtitution de toutes ces conquêtes, aucune eſpèce de compenſation ou d'indemnité.

1783.

L'Angleterre ſe montre plus exigente avec les Hollandois.

L'Angleterre ſe montra moins accommodante avec la République de Hollande ; & les Plénipotentiaires anglois eurent ordre de ne ſe relâcher, en aucune manière, de la dureté des conditions exigées par la Cour de Saint-James. Envain, M. le Comte de Vergennes employa ſes bons offices auprès du Miniſtère britannique, & fit les plus fortes inſtances pour obtenir des

1783. adouciſſemens à la rigueur de quelques articles du traité préliminaire entre Leurs Hautes Puiſſances & l'Angleterre ; toutes les négociations devinrent inutiles, & Son Excellence n'eut que des regrets à témoigner aux Etats-Généraux. Mais pour convaincre leurs Plénipotentiaires de l'affection de Sa Majeſté, le Comte de Vergennes crut devoir rappeller tout ce qu'elle avoit fait en faveur de la République, depuis le commencement des hoſtilités. Il ne diſſimula pas que la Hollande avoit montré peu d'activité dans les dernières opérations de la guerre, & que l'ennemi profitoit des avantages qu'elle lui avoit laiſſé prendre. « Telle fut, ajouta-t-il, » la poſition de la France en 1763 ; » elle eut à ſubir les conditions les » plus dures de la part de l'Angleterre ; mais elle ne perdit rien de » ſa dignité, & prit de ſages meſures » pour n'être plus expoſée à de pareilles diſgraces ».

M. le Comte de Vergennes s'emploie vainement en leur faveur.

La Cour de France avoit tellement à cœur les intérêts des Provinces-Unies, qu'elle retarda, ſous divers prétextes, la concluſion

de la paix ; on s'étoit flatté d'amener l'Angleterre à des conditions plus modérées. Mais les instances des autres Puissances intéressées, & ce que le Roi devoit à ses propres sujets, forcèrent enfin de mettre un terme aux négociations, & de prendre jour pour la signature du traité définitif entre la Grande-Bretagne & les deux branches de la Maison de Bourbon.

1783.

De toutes les demandes de l'Ambassadeur britannique, une des plus révoltantes pour les Hollandois, étoit celle d'une libre navigation sur les côtes d'Afrique (1) : ce fut avec la même répugnance, & après de

La paix se conclut entre ces puissances, aux conditions énoncées dans les préliminaires.

(1) Les Directeurs de la compagnie des Indes avoient remis aux Etats-Généraux, une lettre dans laquelle ils se plaignoient amèrement des facilités que l'Angleterre ménageoit aux Portugais, pour frauder le droit que la compagnie prétendoit avoir au commerce exclusif des Esclaves, depuis le cap Palmas jusqu'au pays de Benin. On vit, avec peine, le traité définitif retardé pour des arrangemens relatifs au commerce des hommes. O! siècle de philosophie, vous n'êtes pas encore le siècle de l'humanité.

1783. longs débats qui firent craindre la rupture de toute négociation, que les Miniſtres de la République ſe ſoumirent enfin au quatrième article du traité de Veſtminſter, concernant le ſalut accordé au pavillon Anglois. Enfin, les préliminaires de la paix entre l'Angleterre & la Hollande, furent ſignés à Paris le 22 Septembre, par les Miniſtres reſpectifs des deux Puiſſances. Quant au traité définitif, de nouvelles chicanes en reculèrent la confection. La Cour de Saint-James fit propoſer, ſous de vains prétextes, de conclure ce traité à Londres ou à la Haye. Leurs Hautes Puiſſances qui n'attendoient rien de favorable des nouvelles diſcuſſions, & dont toute l'eſpérance étoit de voir changer les préliminaires en traité définitif, déclarèrent que ce ſeroit manquer à la France, que d'évoquer la négociation hors de ſa Capitale. Le Miniſtère britannique n'ôſa plus inſiſter, & le Comte de Mancheſter reçut ordre de conclure la paix aux conditions énoncées dans les préliminaires.

Ainſi fut conſommé le grand

1783. Expédition des Anglois contre New-Providence.

ouvrage de la pacification de l'Europe. Le traité définitif qui devoit affermir le calme en Amérique, n'y fut point connu d'abord assez généralement, pour arrêter ou prévenir toute espèce d'hostilité. Le premier Avril, on ignoroit encore à Saint-Augustin, que la paix fût conclue à cette époque. Le Colonel Deveaux avoit formé le plan d'une expédition contre New-Providence; il l'entreprit avec deux ou trois cens hommes, la plupart recrutés à ses frais. Le 14, il emporta un fort de l'Isle, situé dans la partie de l'Est, & vint, sur le champ, sommer le Gouverneur de la grande forteresse de se rendre aux armes de Sa Majesté britannique. Celui-ci ayant fait attendre sa réponse, le Colonel se porta sur les hauteurs qui commandoient le fort, y dressa ses batteries, & fit arborer sur chacune l'étendard de la Grande-Bretagne. Le Gouverneur Don Antonio fit tirer des boulets & des bombes sur les batteries angloises; mais voyant que tout son feu ne produisoit aucun effet, il prit le parti de capituler, & la place se

1783.

rendit le 18 Avril, à des conditions honorables pour la garnison.

Que l'Amérique est menacée de troubles civils.

Le retard du traité définitif eut d'ailleurs un effet salutaire pour l'Amérique, en ce qu'il tint unis pour la cause commune, les partis disposés à se séparer pour des intérêts particuliers. Cette bonne intelligence, qui jusqu'alors avoit fait la principale force du Congrès, des Provinces & de l'armée, cessa de régner un moment entre ces trois Puissances de l'Amérique affranchie. Elle se vit menacée de perdre, au sein de l'anarchie, cette tranquilité intérieure sans laquelle son indépendance même eût été le principe de sa ruine. Remontons à la source de cette division intestine qui sembloit annoncer une guerre civile, dont le sage Washington eut encore la gloire de préserver ses concitoyens.

Etat de ses finances à la fin de la guerre.

Jusqu'ici nous avons sur-tout envisagé les Américains sous des rapports militaires; il faut les considérer un moment sous les rapports civils & économiques. Comme ils n'ont pas acquis moins d'honneur à surmonter les difficultés qui résultoient du

mauvais état de leurs finances, qu'à vaincre au Champ de Mars, il importe à leur gloire que nous constations l'état de ces Finances à l'époque de la paix qui vient d'affermir l'indépendance des Etats-Unis. Même avant la fin de la guerre, leur dette nationale se montoit à plus de quarante-deux millions de dolars qui, bien évalués, revenoient à deux cens trente millions tournois. La majeure partie de cette dette immense étoit étrangère, & les engagemens du Congrès avec la France & d'autres Puissances de l'Europe ne pouvoient être acquittés sans de fortes contributions de la part des Provinces; mais elles n'étoient point d'accord relativement aux impositions sur les marchandises importées, le peuple se prêtoit difficilement aux autres taxes, & déjà les créanciers de la République avoient à se plaindre de quelque négligence à cet égard. Elle fut bientôt divulguée, & fit beaucoup de tort aux emprunts. 1783.

Dans sa lettre du 23 Décembre, au sur-Intendant des Finances ame- Négligences des Etats relativement

ricaines, M. Franklin se plaignit de cette inexactitude, & fit voir de l'inconséquence dans la conduite des Etats qui, même en affectant une passion déméfurée pour la liberté, se refusoient aux contributions nécessaires à sa défense. Il insistoit sur la nécessité de rétablir le crédit de la nouvelle République, en assignant des fonds certains destinés au paiement régulier, sinon de la totalité, au moins des intérêts de la dette nationale.

1783. à la dette nationale. Plaintes à ce sujet.

Derniers emprunts des Etats-Unis. Quelles en sont les conditions?

Trois mois après, le Ministre de France à Philadelphie témoigna son inquiétude sur le même objet, en des termes qui supposoient un grand désordre dans les Finances de l'Amérique. Sa lettre au même sur-Intendant annonçoit le nouvel emprunt du six millions que Sa Majesté vouloit bien procurer aux Etats, sur les assurances qu'il avoit fait passer à M. le Comte de Vergennes des bonnes dispositions du peuple américain à remplir les engagemens du Congrès. « Mais, » continuoit-il, je me vois obligé » d'informer le Ministre, que mes » espérances se sont évanouies, &

» que mes assurances étoient sans » fondement ». 1783.

Il rappelle au sur-Intendant que les six millions sont prêtés aux conditions énoncées dans l'emprunt de l'année précédente ; c'est-à-dire, que les paiemens s'en feront chaque année, sur le pied de cinq cens mille livres, sans y comprendre les intérêts. Il finit par lui signifier que c'est le dernier effort de la France, & que dans tous les cas possibles, les Etats doivent renoncer à de nouvelles avances de la part de Sa Majesté. Quant aux ressources qu'ils pourroient chercher ailleurs, qu'ils ne se flattent pas, ajoute M. de la Luzerne, du moindre espoir de succès, avant que d'avoir établi un revenu public, solide & permanent ; leurs délais & leur répugnance à cet égard, sont malheureusement connus de toute l'Europe.

Que l'acquittement des dettes exige le dévouement des Etats-Unis.

Par le contrat solemnel passé le 16 Juillet 1782 entre MM. de Vergennes & Franklin, les Etats s'étoient engagés à rembourser chaque année, un douzième des dix-huit millions déja prêtés à la Ré-

1783. publique. L'emprunt de cinq millions de florins fait aux Hollandois ſous la garantie de la France, le 17 Juin de la même année, fut moins à charge pour le moment aux Etats-Unis, en ce que, par une clauſe des actes paſſés entre M. Adams & les différens prêteurs, il étoit ſtipulé que le capital reſteroit fixé l'eſpace de dix ans, & ne ſeroit racheté pour la cinquième partie, qu'au premier Juin 1793, & de la même manière d'année en année, juſqu'au premier Juin 1797 incluſivement. Il n'en eſt pas moins vrai, qu'en y comprenant les dettes domeſtiques, la totalité de l'intérêt annuel ſe montoit à plus de deux millions de dollars. La dette militaire étoit la plus ſacrée de toutes ces dettes; on la portoit à près de onze millions, ſans compter les gratifications promiſes aux ſoldats. Pour ſubvenir aux beſoins de la patrie dans cette conjoncture preſſante, il n'y avoit de reſſource que dans le dévouement des Provinces. Le Congrès ne ceſſoit de les inviter à des efforts patriotiques, & tel fut l'objet

l'objet de son adresse aux différens Etats confédérés. En voici la substance.

1783.

Invitation du Congrès à ce sujet.

» Les circonstances critiques où » se trouve la Confédération, imposent au Congrès l'obligation » d'en faire le tableau, de pourvoir aux dettes que la guerre » vient d'accumuler à la charge des » Etats-Unis, & de prévenir les dangers qui peuvent interrompre l'harmonie & la tranquillité de la République. Dans ce moment de crise, » le premier devoir du Congrès est » d'inculquer dans les esprits la nécessité de faire des fonds pour » l'acquittement de la dette nationale. Quoique très-forte, cette » dette l'est beaucoup moins qu'on » ne devoit l'attendre, quand on » considère la cause qui l'a fait naître, quand on la compare aux » fardeaux, dont les autres nations » sont accablées pour des guerres » d'ambition & de vaine gloire. » Mais la grandeur de la dette ne » fait rien à la question. Il suffit » qu'elle ait été contractée légitimement, & que la justice exige » qu'elle soit acquittée. Nous con-

1783. » jurons les différens Etats d'adop-
» ter une manière simple & légitime
» d'acquitter cette dette, de réflé-
» chir sur les conséquences que sa
» *réjection* peut entraîner, & de se
» persuader que le Congrès n'en sera
» pas responsable. S'il falloit, pour
» vous engager à effectuer ces paie-
» mens, employer d'autres motifs
» que ceux de la justice, quelle
» nation en eut jamais de plus forts !
» Car, avec qui l'Amérique doit-
» elle se libérer ? Avec un Allié
» qui, aux efforts de ses troupes ar-
» mées pour notre défense, a joint
» le secours de ses trésors ; qui, à
» des avances considérables, ajouta
» les dons généreux de la magna-
» nimité : avec des individus, qui,
» membres d'une République em-
» pressée à marquer notre rang par-
» mi les nations indépendantes, nous
» ont donné des marques signa-
» lées de leur attachement à notre
» cause & de leur confiance en no-
» tre gratitude. Une autre classe de
» créanciers est cette troupe illustre
» de citoyens, qui ont défendu, au
» prix de leur sang, nos foyers &
» notre liberté, & qui, en récom-

» pense de leurs services, ne de- 1783.
» mandent qu'une portion de leurs
» gages suffisante pour leur faire
» trouver au sein de la paix & de la
» vie domestique, une ressource ho-
» norable contre la mendicité. La
» dernière classe de créanciers com-
» prend ceux de nos concitoyens
» qui ont reçu des prêteurs le pa-
» pier du Congrès, & ceux dont
» la propriété a été sacrifiée pour
» le service du public. La voix de
» la politique, de la justice & de
» l'humanité plaide en faveur de ces
» différentes classes. Jamais les for-
» mes pures du Gouvernement ré-
» publicain n'ont eu une plus belle
» occasion de se justifier par leurs
» fruits, de tous les reproches qu'on
» leur a faits. Sous ce point de vue,
» les citoyens des Etats-Unis sont
» responsables du plus grand dépôt
» qui jamais ait été confié à une
» Société politique ».

Continuation du schisme politique.

Cette adresse fut accompagnée ou suivie d'une autre pièce où il étoit recommandé aux différentes provinces, comme indispensablement nécessaire à la restauration du crédit public, de revêtir les Etats

1783. en Congrès assemblés, du pouvoir relatif à la levée des droits sur les marchandises importées des pays étrangers. Mais cette recommandation & cette adresse n'arrêtèrent point le schisme politique qui divisoit les Américains. Quelques Provinces en conçurent de l'ombrage, & ces invitations patriotiques donnèrent lieu à des soupçons offensans contre les vues secretes de l'assemblée de Philadelphie. On vit paroître à cette époque de nouvelles instructions, où la défiance & l'aigreur respiroient dans chaque paragraphe. On en jugera sur cette lettre des habitans de Fair-Fax dans la Virginie à leurs Délégués à l'assemblée du 30 Mai.

. . . .

Lettre des Habitans de Fair-Fax.

» MESSIEURS, nous vous recommandons expressément de vous opposer, de tout votre pouvoir, à ce qu'il soit fait aucune infraction au dernier traité de paix, relativement au paiement des dettes ou à tout autre article du traité; infraction qui violeroit la foi publique garantie par les Commissaires Américains, & qui pourroit nous replonger dans les calamités de

» la guerre, ou le danger des re- 1783.
» présailles. Nous vous prions aussi
» de vous opposer à toute usurpa-
» tion de la part du Congrès amé-
» ricain, sur la Souveraineté & Ju-
» risdiction des Etats séparés; à toute
» usurpation de pouvoir qui ne se-
» roit point spécifié dans les articles
» de la confédération. Car si le Con-
» grès, sous prétexte de la nécessi-
» té, pouvoit s'arroger une fois des
» pouvoirs non garantis par ces arti-
» cles, il le pourroit dans cent autres
» cas, & chaque usurpation seroit
» confirmée & fortifiée par les usur-
» pations précédentes. Nous vous
» recommandons sur-tout de vous
» roidir contre les efforts du Con-
» grès pour obtenir un revenu per-
» pétuel, ou la nomination d'Offi-
» ciers préposés aux revenus. Ces
» pouvoirs ajoutés à ceux dont le
» Congrès est déjà revêtu, met-
» troient en danger la constitution
» de ce Gouvernement dans les
» différens Etats; les articles de con-
» fédération ne seroient plus qu'un
» vain parchemin; & le rempart
» de la liberté américaine se trou-
» veroit renversé. Nous n'aimons

1783. » point le langage de la dernière » adresse du Congrès aux différentes » provinces, & du rapport des Comités au sujet des revenus, publié » dans le même *pamphlet*. Si on » examine ces pièces attentivement, » on y trouvera de fortes preuves » que le Congrès convoite le pouvoir. Elles renferment la même » espèce d'argumens employés d'abord dans l'affaire de l'impôt » pour la marine, & dont on s'étoit » servi pour justifier les mesures » arbitraires de la race des Stuarts » en Angleterre, &c. ».

Pourquoi les petits Etats sont plus décisifs que les autres.

Le petit Etat de Rhode-Island fut un de ceux qui s'opposèrent, avec le plus de vigueur, à ce qu'on revêtit le Congrès d'une autorité suffisante pour lever des impôts; & nous observerons à ce sujet, qu'en général, les petits Etats sont les plus décisifs & les plus tranchans; l'impulsion s'y fait sentir plus vivement du centre aux extrêmités, &, comme dans le monde physique, la force y est peut-être en raison inverse de la longueur des rayons. Quoi qu'il en soit, les principales objections d'une partie des Etats

contre l'extenſion de la puiſſance du Congrès relativement aux taxes publiques, étoient, comme on l'a vu, que la confédération n'autoriſoit point cet accroiſſement de puiſſance, que tout pouvoir tend à l'agrandiſſement & à l'uſurpation, que, ce premier pas fait, on verroit bientôt le Congrès s'arroger le droit d'impoſer une capitation ou une taxe foncière, & la démocratie de l'Amérique ſe changer inſenſiblement en Ariſtocratie. 1783.

Les circonſtances forcent le Congrès à congédier l'armée ſans récompenſes.

Cependant les engagemens contractés avec les créanciers des Etats, ne pouvoient être remplis à des termes également précis, tant chez l'étranger qu'au ſein de la République ; & dans ce moment de criſe, pour conſerver au-dehors l'honneur de la patrie, le Congrès ſe vit forcé de négliger les intérêts de l'armée. La demi-paye ſolemnellement promiſe aux troupes licenciées, fut au moins ſuſpendue juſqu'à nouvel ordre, & l'on vit paroître cette réſolution de l'Aſſemblée de Philadelphie.

» Que le Commandant en chef » ſera prévenu d'accorder des con-

1783. » gés aux Officiers & Soldats qui » doivent être licenciés à la conclusion du traité de paix définitif, & qu'il prendra de sages » mesures pour faire conduire ces » troupes à leurs demeures respectives, de manière à les satisfaire, sans nuire aux provinces » qu'elles doivent traverser. Que » les hommes ainsi licenciés pourront emporter leurs armes avec » eux ».

Le mécontentement des troupes se manifesta d'abord par une Adresse au Général, où la modération présidoit même aux expressions de la douleur & de l'abattement.

L'armée adresse ses plaintes à Washington

» VOTRE EXCELLENCE, est-il » dit dans cette Adresse, connoît si » bien l'état actuel de l'armée, qu'il » seroit inutile de vous le peindre. » Vous avez été le témoin de nos » souffrances; vous l'êtes du fardeau de misère qui nous accable. » Nous nous étions flattés, d'après » l'assurance que vous nous en aviez » donnée, que nos comptes seroient » liquidés, & qu'avant de nous licencier, on assigneroit des fonds » pour en payer le montant. C'est

» avec un mélange de surprise & 1783.
» de douleur, que nous apprenons
» la dernière résolution du Congrès,
» qui ordonne de congédier les Of-
» ficiers & les Soldats, sans avoir
» terminé aucun de ces objets im-
» portans. Pour comble de maux,
» on nous oblige de quitter l'armée
» sans aucun titre qui assure notre
» dette, sans aucune ressource pour
» acquitter celles que nous avons
» contractées au service de la patrie,
» sans appui, sans crédit, sans aucun
» moyen de pourvoir à notre subsis-
» tance & à celle de nos familles
» indigentes. Le souvenir de nos
» périls communs nous enhardit
» à solliciter Votre Excellence, à
» lui demander que l'ordre fondé
» sur l'acte du Congrès du 26 Mai
» dernier, puisse être suspendu;
» que nul Officier, qu'aucun Sol-
» dat ne soit obligé de recevoir son
» congé, avant que cette honorable
» Compagnie ait pris connoissance
» de l'état déplorable où sa résolu-
» tion va nous plonger, avant que
» la liquidation de nos comptes soit
» effectuée, & que chacun de nous
» ait obtenu une somme d'argent

» suffisante pour le transporter du » camp dans ses foyers ».

1783. Réponse du Général. Ses démarches auprès du Congrès.

Le Général Washington fit à cette Adresse une réponse, dont l'objet principal étoit d'offrir aux troupes la perspective d'un adoucissement prochain dans leur situation ; mais en même tems qu'il rassuroit l'armée sur les bonnes dispositions du Congrès, il plaidoit la cause des troupes auprès de cette Compagnie, en des termes qui lui faisoient sentir qu'un des grands moyens de conserver le crédit national, & d'assurer la tranquillité future des treize Républiques américaines, étoit d'acquiescer aux justes demandes de leurs braves défenseurs. « Leurs services, » ajoutoit-il, sont connus de tout » l'Univers, & je regarde comme » inutile de m'étendre sur leurs » droits aux dédommagemens les » plus amples. Il résulte de l'exa- » men des titres de l'Armée à la re- » connoissance des Etats, que les » souffrances & les sacrifices des Of- » ficiers exigent une compensation » supérieure à leurs appointemens » ordinaires ; que toute l'armée

» des droits aux récompenſes; que 1783.
» ſon dernier mémoire adreſſé au
» Congrés, ne contient que de juſ-
» tes réclamations. Si les Officiers
» de cette armée doivent être les
» ſeules victimes de la révolution,
» ſi leur deſtinée eſt de quitter le
» champ de bataille pour aller vieil-
» lir dans la pauvreté, la misère &
» le mépris; s'ils ſont condamnés à
» vivre dans une ſervile dépendan-
» ce, à devoir aux ſecours de la
» compaſſion les reſtes malheureux
» d'une vie ſacrifiée avec honneur;
» alors j'aurai appris ce qu'eſt l'in-
» gratitude, je réaliſerai le ſonge qui
» doit répandre l'amertume ſur tous
» les inſtans de ma vie future. Mais
» je n'ai point de pareilles allarmes.
» Une contrée échappée à la ruine
» par les armes de la claſſe des ci-
» toyens la plus dévouée, ne s'e-
» xemptera jamais de leur payer la
» dette de la reconnoiſſance ».

Le Congrès avouoit cette dette; il deſiroit l'acquitter dans toute l'étendue de ſa gratitude, & toutes ſes Adreſſes aux différens Etats, repréſentoient l'armée comme une claſſe

Que les Officiers de l'armée rendent juſtice au Congrès ſur ſes diſpoſi-

1783. de créanciers privilégiés; mais une partie de ces Etats se montroit toujours plus éloignée d'accorder à ses Délégués un pouvoir, sans lequel la restauration du crédit public & l'acquittement de la dette militaire, ne pouvoient s'effectuer. Cette obstination de quelques Provinces mit le Congrès dans l'impossibilité, non-seulement de satisfaire les troupes au terme convenu, mais d'assurer l'objet de leurs réclamations pour l'avenir. Les Officiers de l'armée soutinrent avec autant de modération que de constance, une épreuve d'autant plus dure, qu'elle paroissoit être l'ouvrage de l'ingratitude, & que ce traitement pouvoit être envisagé par les étrangers, comme un témoignage du mécontentement de la République, & peut-être affoiblir à leurs yeux les titres de cette brave armée à la reconnoissance de ses concitoyens. En gémissant sur l'injustice, dont ils alloient être les victimes, ces Officiers patriotes étoient bien loin de l'attribuer au Congrès, dont ils connoissoient les dispositions. Le soldat

moins inſtruit, ne cherchoit point les auteurs de ſa détreſſe hors de l'aſſemblée de Philadelphie. Les repréſentans de la nation étoient pour lui les ſeuls dépoſitaires du pouvoir, & il crut devoir s'en prendre aux membres du Congrès, des torts de leurs Conſtituans.

1783.

Soulèvement des troupes en quartier à Philadelphie. Le Congrès quitte cette ville.

Au ſentiment anticipé de la détreſſe, dont cette dernière claſſe de l'armée prévoyoit les honneurs avec effroi, ſe joignoit cet eſprit turbulent que donne quelquefois la vie militaire, & dont l'effet trop ordinaire eſt d'étouffer le reſpect pour les loix, & d'inſpirer du mépris pour l'autorité d'une adminiſtration civile. Cet eſprit de révolte & de ſoulèvement fermentoit plus ou moins dans tous les corps de la Milice américaine. Le Samedi 21 Juin, il éclata d'une manière bien allarmante pour les repréſentans des Etats-Unis. Une partie des troupes, en quartier à Philadelphie, ſortit en armes de ſes caſernes, avec des intentions hoſtiles contre cette honorable Compagnie, inveſtit la ſalle d'aſſemblée, & par des menaces répétées qui préſageoient une exé-

1783. cution tragique, mit ces vénérables chefs de la confédération dans la néceſſité de chercher un aſyle hors de Philadelphie. Le Congrès réfugié d'abord à Prince Town, dans l'Etat de New-Jerſey, y prit des meſures long-tems infructueuſes pour conjurer l'orage qui menaçoit la République.

Le ſalut de l'Amérique eſt dû une ſeconde fois à Washington.

Dans cet Etat d'anarchie, tout ſembloit annoncer une guerre civile, qui ſans doute auroit détruit le grand ouvrage de la révolution américaine. Heureuſement pour les Etats-Unis, Washington ne s'étoit point encore retiré dans ſes terres, & ce génie tutélaire de la patrie devoit conſerver le monument que ſes talens militaires venoient d'élever à la liberté. Après avoir affranchi l'Amérique, il ſut la pacifier, en l'éclairant ſur ſes véritables intérêts. Les Etats déſunis reprirent leur ancienne harmonie; ils retrouvèrent leur force dans cette réunion. L'armée redevenue patriote, mit ſa gloire à ſouffrir pour ſon pays, & déſormais elle attendit ſans murmurer, les récompenſes promiſes à ſa valeur; chaque citoyen

libre de l'Amérique régénerée, vit dans la liberté une compenſation de tous les ſacrifices ; & ce grand changement fut l'ouvrage d'une lettre de Washington. Je ne puis mieux terminer cette hiſtoire, qu'en mettant ſous les yeux du lecteur ce monument précieux de la ſageſſe, de l'éloquence & du patriotiſme de ce Héros légiſlateur. 1783.

Lettre circulaire de Washington datée du 18 Juin.

» MONSIEUR, le grand objet
» pour lequel j'ai eu l'honneur de
» ſervir ma patrie, étant rempli, je
» me diſpoſe à réſigner mon em-
» ploi entre les mains du Congrès.
» Impatient de regagner cette re-
» traite domeſtique, à laquelle je me
» ſuis arraché avec la plus grande ré-
» pugnance, je ſoupire après le repos,
» & ma réſolution eſt d'y paſſer le reſ-
» te de ma vie, loin du tumulte & du
» fracas du monde. Mais avant que
» d'effectuer ce projet, je dois vous
» communiquer mes penſées pour
» la dernière fois ; vous féliciter ſur
» les évènemens glorieux qu'il a plu
» au ciel de produire en notre fa-
» veur ; vous ouvrir mon ame ſur
» quelques objets intimement liés à
» la tranquillité des Etats-Unis, &

1782. Suite de la lettre circulaire de Washington.

» prendre congé de Votre Ex-» cellence, en donnant ma bénédic-» tion à ce pays, au service duquel » j'ai consacré la fleur de mes ans, » pour le bien duquel j'ai consumé » tant de jours dans l'anxiété, tant » de nuits dans les veilles, & dont » le bonheur, qui m'est extrêmement » cher, sera toujours la base de ma » félicité. Qu'il me soit permis à cet-» te époque heureuse, de réclamer » la liberté de m'étendre sur le sujet » de nos félicitations mutuelles.

» Si nous considérons l'impor-» tance du prix que nous disputions, » la nature douteuse de la dispute, » la manière favorable, dont elle » s'est terminée, nous trouverons » les plus grands motifs de joie & » de reconnoissance. L'évènement » est infiniment heureux comme » source de jouissances présentes, & » comme présage du bonheur à ve-» nir. Nous avons lieu de nous fé-» liciter du sort que nous a fait la » Providence, sous quelque point » de vue que nous le contemplions, » naturel, politique ou moral. Pro-» priétaires & Souverains uniques » d'un vaste Continent qui com-

» prend dans toutes leurs variétés
» les différens ſols & les divers cli-
» mats du monde, qui produit en
» abondance toutes les choſes né-
» ceſſaires & agréables à la vie, les
» citoyens de l'Amérique ſont dans
» une ſituation faite pour remplir
» l'idée de la félicité humaine. Li-
» bres & indépendans par le bien-
» fait de la paix qui les comble de
» tous les avantages de la nature,
» à dater de cette période, ils doi-
» vent être enviſagés comme des
» acteurs chargés de déployer leurs
» talens aux yeux de l'Univers en-
» tier, ſur un théâtre que la Pro-
» vidence a ſpécialement conſacré
» au développement du bonheur &
» de la dignité de l'homme. Dans ces
» contrées fortunées, non-ſeulement
» ils ſont environnés de toutes les
» choſes faites pour completter
» les jouiſſances privées & do-
» meſtiques; mais le ciel a cou-
» ronné toutes les bénédictions
» répandues ſur eux, en leur don-
» nant, pour aſſurer leur félicité,
» des moyens infaillibles, qui ne
» ſont à la diſpoſition d'aucun autre
» peuple.

1783.
Suite de la lettre circulaire de Waſhington.

1782.

Suite de la lettre circulaire de Washington.

» Rien ne démontre mieux la » justesse de ces observations, que » le souvenir des circonstances dans » lesquelles notre République a pris » son rang parmi les nations. Les » fondemens de notre Empire n'ont » point été posés dans les siécles té- » nébreux de la superstition & de l'i- » gnorance; mais à une époque où » les droits du genre humain étoient » mieux entendus & plus clairement » définis qu'à aucune autre époque » antérieure. Les recherches de l'es- » prit humain sur la félicité sociale, » ont été portées à une grande éten- » due de lumières. Le trésor des » connoissances acquises par les tra- » vaux des philosophes, des sages & » des législateurs, dans une longue » succession d'années, est ouvert à » l'usage du monde entier, & la » sagesse réunie de tous les grands » hommes peut être heureusement » appliquée aux formes de notre » Gouvernement. La culture libre » des belles-lettres, l'extension il- « limitée du commerce, le rafine- » ment progressif des manières, l'é- » lévation insensible des idées, &, » par-dessus tout, la lumière pure

» & bienfaisante de la révélation, » ont, par leur influence, amélioré » l'espèce humaine, & beaucoup » ajouté aux avantages qui résultent de la société. C'est sous les » auspices de cette période fortunée, que les Etats-Unis ont reçu » l'existence politique; de sorte que, » s'il arrivoit que leurs citoyens ne » fussent pas complettement libres » & heureux, ce seroit entièrement » leur faute.

1783. Suite de la lettre circulaire de Washington.

» Telle est notre situation actuelle, telle est la perspective qui » nous est offerte. Mais quoique la » Providence nous tende ainsi la » coupe de bénédiction, quoique la » félicité devienne notre appanage, » si nous sommes disposés à saisir » l'occasion qui la met à notre portée; cependant il est encore au » choix des Etats-Unis de l'Amérique de se faire respecter ou mépriser comme corps de nation, » de fixer ses prospérités, ou de » les laisser échapper. Ce moment » est pour eux la pierre-de-touche; c'est dans ce moment, que » les yeux du monde entier sont » arrêtés sur eux; ce moment est

1783.
Suite de la lettre circulaire de Washington.

» celui d'établir ou de perdre à ja-
» mais leur caractère national. Il faut
» saisir ce moment pour donner au
» Gouvernement fédéral le nerf &
» l'énergie qui le mettront en état
» de remplir les fins de son institu-
» tion ; ou ce moment peut être
» l'époque fatale de notre anéan-
» tissement. Il ne faut pour cela, que
» du relâchement dans les ressorts
» de l'union. Que le ciment de la
» confédération s'affoiblisse, & nous
« serons exposés à devenir les jouets
» de la politique européenne, qui,
» pour arrêter l'accroissement de la
» Puissance américaine, soulevera les
» Etats les uns contre les autres, &
» fera servir leur mésintelligence au
» succès de ses vues ambitieuses.
» C'est d'après le systême qu'ils vont
» adopter dans ce moment, qu'ils
» se soutiendront, ou qu'ils tombe-
» ront en ruine. En attendant l'issue
» de cette alternative, il est encore
» à décider si la révolution de l'A-
» mérique doit être considérée ul-
» térieurement comme une béné-
» diction ou comme une malédic-
» tion. —— Bénédiction ou malé-
» diction pour la génération actuelle

» & pour les générations futures;
» car la destinée de plusieurs mil-
» lions d'hommes à naître est enve-
» loppée dans la nôtre.

1783.
Suite de la lettre circulaire de Washington.

» Convaincu, comme je le suis,
» de l'importance de la crise actuelle,
» garder le silence seroit un crime.
» Je parlerai donc à Votre Excel-
» lence, & sans aucun déguisement,
» le langage de l'homme libre &
» sincère. Je ne me le dissimule pas,
» tous ceux qui pensent & voient
» différemment en matières poli-
» tiques, me reprocheront que je
» m'écarte de la ligne tracée par
« mon pouvoir; peut-être attribue-
» ront-ils à l'arrogance, à l'osten-
» tation ce que je sais être le ré-
» sultat des intentions les plus pures;
» mais la droiture de mon cœur,
» le rôle que j'ai rempli jusqu'à
» présent dans les affaires, le parti
» que j'ai pris de ne plus m'en mêler,
» le desir ardent que j'ai toujours
» manifesté, de jouir, au sein d'une
» vie privée, des avantages qui ré-
» sultent d'un gouvernement sage
» & bienfaisant, tout, j'ôse l'espé-
» pérer, convaincra mes conci-
» toyens, que je ne puis avoir des

1783. Suite de la lettre circulaire de Washington.

» vues ſiniſtres, en communiquant » ſans réſerve les opinions renfer- » mées dans cette Adreſſe.

» Quatre choſes me paroiſſent » eſſentielles au bien-être, pour ne » pas dire, à l'exiſtence des Etats- » Unis envisagés comme Puiſſance » indépendante.

» 1°. Une union indiſſoluble » des Etats ſous une tête fédé- » rale.

» 2°. Un égard ſacré pour la juſ- » tice publique.

» 3°. L'adoption d'un établiſſe- » ment convenable en tems de » paix.

» 4°. Cette diſpoſition pacifique » & amicale parmi les habitans des » Etats-Unis, qui ſeule peut les » conduire à mettre en oubli les » préjugés locaux, les opinions po- » litiques affectées à certains lieux, » à faire des conceſſions mutuelles » qu'exige la proſpérité générale, » & même dans certains cas, à ſacri- » fier leurs avantages perſonnels à » l'intérêt de la Communauté.

» Telles ſont les colonnes ſur leſ- » quelles doit porter le glorieux » édifice de notre indépendance &

1783. Suite de la lettre circulaire de Washington.

» de notre caractère national. La » liberté en est la base, & quiconque ôseroit en sapper les fondemens, mériteroit l'exécration publique & le châtiment le plus sévère que puisse infliger une nation lésée.

» Je ferai quelques observations » sur les trois premiers articles; » mais j'abandonne le dernier au » bon sens & à la considération de » ceux qui y sont immédiatement » intéressés.

» Relativement au premier point, » quoiqu'il ne soit pas nécessaire » d'entrer ici dans une discussion » particulière des principes de l'union, & de renouveller la question souvent agitée, & qui consiste » à décider s'il est convenable de » déléguer au Congrès une portion » plus étendue de pouvoir; il est » pourtant de mon devoir & de celui de tout vrai patriote, de poser » sans réserve, les propositions suivantes.

» Que si les Etats ne permettent » point au Congrès de mettre en » exercice les prérogatives, dont la » constitution l'a indubitablement

1783. Suite de la lettre circulaire de Washington.

» revêtu, tout doit tendre rapide-
» ment à l'anarchie & à la confusion;
» qu'il est indispensable pour le bien
» des Etats pris séparément, qu'il
» réside quelque part un pouvoir
» suprême pour régler & gouverner
» les intérêts généraux de la Répu-
» blique confédérée; que sans cela,
» l'union ne peut durer; qu'il faut
» que chaque Etat se prête fidèle-
» ment aux dernières propositions
» & demandes du Congrès, & que
» du parti contraire il résulteroit
» les suites les plus funestes; que
» toutes mesures tendantes à dis-
» soudre l'union, contribuant à vio-
» ler ou à diminuer l'autorité sou-
» veraine, doivent être considérées
» comme hostiles envers la liberté &
» l'indépendance de l'Amérique, &
» que leurs auteurs doivent être
» traités en conséquence; qu'en un
» mot, à moins que, par la concurren-
» ce des Etats, nous ne soyons mis
» à portée de participer aux fruits
» de la révolution, & de jouir des
» avantages essentiels de la société
» civile sous une forme de gouver-
» nement aussi libre, aussi pur, aussi
» bien en garde contre les usurpa-
teurs

» tions du pouvoir arbitraire, que » celui dont l'adoption est consacrée » par les articles de la confédéra- » tion; on aura à regretter tant de » sang, tant d'argent prodigués sans » objet, tant de sacrifices inutiles, » tant de souffrances supportées sans » compensation.

1783. Suite de la lettre circulaire de Washington.

» Je pourrois exposer ici quan- » tité d'autres considérations faites » pour nous convaincre, que sans » une entière conformité à l'esprit » de l'union, nous ne pouvons exister » comme Puissance indépendante; » mais il suffit à mon objet, d'en » présenter une ou deux qui me » paroissent d'une grande impor- » tance.

» Ce n'est que dans notre carac- » tère d'Etats-Unis, formant en- » semble un seul empire, que notre » indépendance est reconnue par » les nations étrangères, que notre » Puissance peut y mériter des égards, » & notre crédit s'y soutenir. Les » traités des Puissances européennes » avec les Etats-Unis de l'Améri- » que deviennent nuls au moment » de la dissolution de l'union: nous » nous retrouvons alors à-peu-près

1783.

Suite de la lettre circulaire de Washington.

» dans l'état de nature, où peut-» être une expérience funeste nous » apprendra qu'il est une progres-» sion nécessaire de l'extrémité de » l'anarchie à l'extrémité de la ty-» rannie, & que le pouvoir arbi-» traire s'établit aisément sur les » ruines de la liberté, quand on l'a » portée jusqu'à la licence.

» A l'égard du second article, » concernant l'observance de la » justice publique, le Congrès dans » sa dernière adresse aux Etats-Unis, » a presque épuisé ce sujet. Il a si » bien enveloppé ses idées & fait » sentir si fortement l'obligation où » se trouvent les Etats, de rendre » une justice complette à tous nos » créanciers publics; il s'est expri-» mé sur cet objet, avec tant d'é-» nergie & de dignité, qu'on ne » peut s'intéresser réellement à l'hon-» neur & à l'indépendance de l'Amé-» rique, & hésiter un instant sur la » nécessité d'adopter les mesures » proposées. Si les argumens du » Congrès ne produisent pas la con-» viction, si le système proposé par » cette honorable Compagnie, n'est » pas mis en exécution immédiate,

» les circonſtances ſont ſi preſſantes, » qu'avant de pouvoir adopter aucun » autre plan, nous verrons arriver » une banqueroute nationale avec » toutes ſes funeſtes ſuites; telle eſt » l'alternative qui, dans ce moment, » ſe préſente aux Etats-Unis. N'en » doutons pas, l'Amérique eſt en » état d'acquitter les dettes qu'elle » a contractées pour ſa défenſe; je » me flatte qu'elle y eſt diſpoſée. » Le ſentier qui nous trace le de- » voir, eſt devant nos yeux; dans » tous les cas poſſibles, on trou- » vera toujours que l'honnêteté eſt » la meilleure, la ſeule vraie poli- » tique. Soyons donc juſtes comme » nation; rempliſſons les contrats » publics que le Congrès avoit le » droit de paſſer; rempliſſons-les » avec cette même bonne foi à » laquelle nous nous croyons tenus » dans nos engagemens perſonnels. » Qu'en attendant, les Citoyens de » l'Amérique ſe livrent avec em- » preſſement à leurs occupations, » & comme individus, & comme » membre de la ſociété. C'eſt alors » qu'ils donneront du nerf aux reſ- » ſorts du gouvernement, & qu'ils

1783.

Suite de la lettre circulaire de Washington.

1783.

Suite de la lettre circulaire de Washington.

» vivront heureux ſous ſa protec-
» tion ; chacun recueillera les fruits
» de ſon travail, chacun jouira de
» ſes acquiſitions avec une pleine
» ſécurité.

» Dans cet état de liberté abſo-
» lue, qui pourroit marquer de la
» répugnance à ſacrifier une foible
» portion de ſa propriété, pour
» ſoutenir les intérêts communs de
» la patrie, & donner de la conſiſ-
» tance à la protection du gouver-
» nement ? Qui ne ſe rappelle pas
» les déclarations ſi ſouvent répé-
» tées au commencement de la
» guerre, que nous ſerions com-
» plettement ſatisfaits, ſi, au prix de
» la moitié de nos poſſeſſions, nous
» pouvions défendre le reſte ? Où
» trouvera-t-on un homme qui
» veuille être redevable de la dé-
» fenſe de ſa perſonne & de ſa pro-
» priété, aux efforts, à la bravou-
» re, à l'effuſion du ſang d'autrui,
» ſans faire lui-même un généreux
» effort pour acquitter la dette
» de l'honneur & de la reconnoiſ-
» ſance ? Dans quelle partie du
» Continent trouverons-nous un
» homme, ou un corps d'hommes,

» qui ôſe, ſans rougir, propoſer » des meſures tendantes à fruſtrer » le Soldat de ſa ſolde, & le créancier public de ſa dette ? S'il étoit » poſſible qu'on vît jamais un exemple d'injuſtice auſſi révoltant, » cet exemple n'allumeroit-il pas » l'indignation générale, n'attireroit-il pas la vengeance du Ciel » ſur ceux qui le donneroient ? Au » reſte, ſi l'on voyoit ſe manifeſter » dans aucun des Etats, l'eſprit de » déſunion, d'entêtement & de perverſité ; ſi des diſpoſitions ſi flétriſſantes tendoient à nous fruſtrer » de tous ces heureux effets que » nous avons lieu d'attendre de » l'union, ſi l'on ſe refuſoit à la demande des fonds deſtinés à payer » l'intérêt annuel de la dette publique ; & ſi un pareil refus produiſoit tous les maux, faiſoit revivre toutes les inquiétudes, dont » nous venons de voir l'heureux » terme ; le Congrès qui, dans tout » ce qu'il a fait, a montré beaucoup » de juſtice & de magnanimité, ſeroit » juſtifié aux yeux de Dieu & des » hommes, & ceux des Etats-Unis » qui agiſſant en oppoſition avec la

1783.

Suite de la lettre circulaire de Washington.

1783.
Suite de la lettre circulaire de Washington.

» ſageſſe collective du Continent, » ſe livreroient à des conſeils ſi pernicieux, répondroient ſeuls de » toutes les conſéquences.

» Quant à moi, convaincu dans » le fond de ma conſcience d'avoir » toujours agi de la manière qui » m'a paru la plus avantageuſe aux » intérêts réels de mon pays; m'étant, en quelque ſorte, rendu » garant envers l'armée, que les » Etats finiroient par lui faire juſtice » ample & complette; ne cherchant » à dérober aux yeux de l'univers » aucune partie de ma conduite » officielle, j'ai jugé convenable » de mettre ſous les yeux de votre » Excellence la collection des papiers relatifs à la demi-paie, & à la » commutation qui en a été accordée par le Congrès aux Officiers » de l'armée. La communication » de ces pièces expliquera clairement les principes de mes ſentimens, & les raiſons qui, dans une » période antérieure, me portèrent » à recommander avec inſtances » l'adoption de cette meſure.

» Comme les procédés du Congrès, ceux de l'armée & les

» miens, ſont ſous les yeux de tout » le monde, & préſentent une » ſource d'information ſuffiſante » pour détruire les préventions & » les erreurs qui peuvent s'être » emparées de quelques eſprits ; je » crois ſuperflu d'en dire davanta- » ge, & je me contenterai d'obſer- » ver que les réſolutions du Con- » grès dont il s'agit ici, ont abſo- » lument force de loi ſur les Etats- » Unis, comme les actes les plus » ſolemnels de confédération ou de » légiſlation.

1783.
Suite de la lettre circulaire de Washington.

» On ſe feroit une idée bien » fauſſe, & de la demi-paie, & de » ſa commutation en une ſomme » une fois payée, ſi on les conſidé- » roit ſous le point de vue odieux » des penſions ; c'eſt une idée qu'il » faut abſolument rejetter. Dans ſa » réalité, cette meſure eſt une com- » penſation raiſonnable offerte par » le Congrès, dans un tems où il » n'avoit autre choſe à offrir pour » des ſervices à rendre ; c'étoit l'u- » nique moyen qui lui reſtât de » prévenir l'abandon total du ſer- » vice ; c'étoit pour les Officiers » de l'armée, une partie de leur

1783.
Suite de la lettre circulaire de Washington.

» contrat d'engagement, le prix de » leur ſang & de votre indépendance : c'eſt par conſéquent quelque choſe de plus qu'une dette » ordinaire, c'eſt une dette d'honneur. Elle ne peut être conſidérée, ni comme penſion, ni comme » gratification, & ne doit ceſſer » d'exiſter que lorſque la bonne foi » l'aura acquittée.

» Quant aux objections relatives » à la diſtinction entre l'Officier & » le Soldat, il ſuffit pour y répondre que l'expérience uniforme de » toutes les Nations du monde, » combinée avec la nôtre, prouve » l'utilité de cette diſtinction ; le » Public doit inconteſtablement à » tous ſes ſerviteurs des récompenſes proportionnées à l'importance des ſervices qu'il en tire. » Dans quelques lignes de l'armée, » les amples gratifications accordées » aux Soldats, équivalent peut-être » à ce qui peut revenir aux Officiers, de la commutation propoſée. Dans d'autres lignes, le partage des Soldats a été encore » plus favorable ; & ſi aux conceſſions de terre, au paiement des

» arrérages, des vêtemens & des » gages, nous joignons l'année de » paie qui leur est promise, je » n'exagere point en disant que le » traitement fait aux Soldats est au » moins égal à celui des Officiers. » Au reste, si l'on croyoit juste » d'accorder aux premiers des ré- » compenses ultérieures, telles » qu'une exemption de taxes pour » un tems limité, ou quelques au- » tres priviléges, j'ôse assurer que » personne au monde ne desire plus » que moi le bien-être de tous ces » braves défenseurs de la cause » américaine; mais quel que soit, » à cet égard, l'effet de leurs de- » mandes, elles ne peuvent militer » contre l'acte par lequel le Con- » grès offre aux Officiers de l'armée » cinq années de paie entière, au » lieu de la demi-paie à vie.

1783.

Suite de la lettre circulaire de Washington.

» Avant de passer à un autre su- » jet, je ne puis me dispenser de » rappeller les obligations que nous » avons à cette classe méritante de » Vétérans, tant Soldats qu'Offi- » ciers subalternes, qui, d'après une » résolution du Congrès du 23 » Avril 1782, ont été congédiés

1783.
Suite de la lettre circulaire de Washington.

» avec une pension viagère. Leurs » souffrances & leurs services leur » donnoient de justes droits à ce » qu'il fût ainsi pourvu à leurs » besoins. Il suffit de rappeller ces » droits, pour réveiller en leur fa- » veur tous les sentimens de l'huma- » nité. Rien ne peut les soustraire » à toutes les miseres de l'indigen- » ce, qu'une exactitude scrupuleuse » dans le paiement de cette dette » annuelle. En effet, quel spectacle » plus affligeant que de voir tant » de braves gens qui, après avoir » versé leur sang ou perdu leurs » membres au service de la patrie, » n'auroient de ressources que celles » de la mendicité. On ne peut trop » recommander ceux de cette classe » à la protection la plus active du » Corps Législatif dans chaque » Etat.

» Je n'ai que peu de choses à » dire sur le troisième article qui » concerne particulièrement la dé- » fense de la République. Il est » important de mettre les Milices » de l'Union sur un pied respecta- » ble en tems de paix, & je ne » doute pas que le Congrès ne re-

» commande un établissement convenable à ce sujet. Je vais en » démontrer les avantages.

1783.

Suite de la lettre circulaire de Washington.

» La Milice de ce pays doit être » considérée comme le *palladium* » de notre sécurité ; c'est la res» source à laquelle il nous faudroit » d'abord recourir, en cas d'hosti» lités. Il est par conséquent essen» tiel qu'elle soit formée d'après un « même systême, que la discipline » y soit uniforme, & que l'on intro» duise dans chaque partie des » Etats-Unis les mêmes armes, & » le même appareil militaire. A » moins que l'espérance ne l'ait » appris, on ne sauroit concevoir » les difficultés, les dépenses & la » confusion qui résultent d'un sys» tême contraire, ou des arrange» mens vagues qui ont été pris jus» qu'à ce jour.

» Si, en traitant des questions » politiques, j'ai donné une étendue » plus qu'ordinaire à cette adresse, » l'importance de la crise, & l'im» mensité des objets discutés feront » mon excuse. Je ne desire cepen» dant, & n'attends aucun égard » pour les observations précéden-

1783.

Suite de la lettre circulaire de Washington.

» tes, qu'autant qu'elles paroîtront » dictées par la bonne intention, » conformes aux règles immuables « de la justice, calculées de ma» nière à produire un système rai» sonnable de politiques, & fondées » sur tout ce que peut avoir ac» quis l'expérience, par une longue » application aux affaires publi» ques.

» Je pourrois, d'après mes ob« servations, m'expliquer sur ce » dernier point avec quelque con» fiance; & si je ne craignois d'é» tendre cette lettre, déjà prolixe, » au-delà des bornes que je me » suis prescrites, je pourrois dé» montrer à quiconque a l'esprit » ouvert à la conviction, qu'en » moins de tems, avec beaucoup » moins de dépenses, on auroit pu » conduire la guerre à cette même » issue, si l'on avoit developpé, d'une » manière favorable, les ressources » du continent : que les détresses, » les attentes frustrées, & tous leurs » fâcheux résultats, ont eu souvent » pour cause le défaut d'énergie » dans le Gouvernement continen» tal, plutôt que le défaut de

1783.

Suite de la lettre circulaire de Washington.

» moyens de la part des Etats in-
» dividuels. Une autorité insuffi-
» sante dans le pouvoir suprême,
» une condescendance trop par-
» tielle aux requisitions du Con-
» grès, le défaut de ponctualité de
» la part de quelques Etats; telles
» ont été les vraies causes de l'inef-
» ficacité de certaines mesures,
» du refroidissement dans le zèle
» de ceux même qui étoient le
» mieux disposés à bien faire. Les
» dépenses de la guerre se sont ac-
» cumulées, les plans les mieux
» concertés ont souvent manqué
» leur effet, le découragement s'est
» fait sentir quelquefois parmi les
» troupes, parce qu'il n'y avoit
» point assez d'accord, point assez
» d'harmonie entre les différentes
» branches du pouvoir législatif.
» De-là naissoient mille inconvé-
» niens, qui, sans doute, auroient
» entraîné la dissolution d'une armée
« moins patiente, moins patriote,
» moins persévérante que celle dont
» on m'a confié le commandement.
» En faisant mention de ces faits qui
» sont notoires, & qui attestent
» le vice de notre constitution fé-

1783. Suite de la lettre circulaire de Washington.

» dérale, vice que la conduite d'une » guerre rend sur-tout sensible, je » n'en reconnois pas moins l'assistance, dont toutes les classes de » citoyens m'ont souvent donné » lieu de m'applaudir ; & je m'estimerai toujours heureux de pouvoir rendre justice aux efforts » sans exemple qu'ont développé « les Etats individuels en beaucoup » d'occasions importantes.

» Telles sont les observations » que j'avois à faire, avant de résigner mon emploi public entre les » mains de ceux qui me l'ont confié. Ma tâche est remplie, & je » prends congé de votre Excellence. Je fais en même-tems mes » derniers adieux à toutes les fonctions de la vie publique. La seule » requête qui me reste à vous faire, » c'est de communiquer mes réflexions à votre Corps Législatif, » & de les considérer comme le » legs d'un citoyen, dont la passion » fut toujours d'être utile à son » pays, & qui, dans l'ombre de sa » retraite, ne cessera jamais d'implorer pour lui la bénédiction divine. La prière fervente que j'a-

» dresse au Ciel, est que Dieu vous » prenne, ainsi que l'Etat que vous » présidez, dans sa sainte protection; qu'il dispose le cœur des » citoyens à la subordination & à » l'obéissance. Puissent-ils se pénétrer mutuellement d'une affection » vive & fraternelle, puissent-ils » l'étendre à tous les individus des » Etats-Unis, & particulièrement » à ceux de leurs concitoyens, qui » ont prodigué leur sang & leur vie » pour la liberté de l'Amérique! » Qu'il plaise au Ciel de nous inspirer à tous cet esprit de justice, » de charité, de clémence & de paix » qui formoit le caractère de l'Auteur divin de notre sainte religion! Sans une humble imitation » de l'exemple qu'il nous a donné, » en vain nous flatterions nous de » devenir une nation heureuse ».

1783. Suite de la lettre circulaire de Washington

Du quartier général de Newburg, le 18 *Juin.*

WASHINGTON.

Heureux effet de cette lettre.

Les vœux du Général furent exaucés, & sa lettre eut l'effet qu'il en devoit attendre. Les troubles annoncés ou produits par cette espèce de schisme élevé entre quel-

1783. ques Etats & le Congrès, se calmèrent insensiblement; son pouvoir fut rétabli sur sa première base d'autorité législative, & cette Compagnie, réfugiée à Trenton jusqu'au mois de Novembre, y reçut différentes adresses, où le Peuple américain désavouoit la conduite des Soldats révoltés contre l'honorable assemblée de Philadelphie. Les Habitans & la Milice des Etats de Jersey, signalèrent d'une manière particulière leur dévouement patriotique, en offrant au Congrès leurs vies & leurs fortunes pour le maintien de l'union dans sa *tête* fédérale. Ces mêmes troupes qui, peu de tems auparavant, avoient menacé de ruiner la confédération, se retirèrent paisiblement dans leurs provinces respectives, où, sans autres ressources que la patience & le travail de leurs mains, elles attendirent que des circonstances heureuses leur en fissent trouver de plus abondantes dans la reconnoissance de la patrie. Ainsi les Américains se virent tranquilles possesseurs de cette indépendance pour laquelle ils avoient combattu

huit années conſécutives; ainſi, par les bienfaits de la France combinés avec le développement de leurs efforts patriotiques, ils acquirent des avantages qui doivent les élever un jour au niveau des plus grandes Puiſſances de l'univers. 1783.

Que la France a plus fait pour ſes Alliés que pour elle-même.

On ne peut conteſter à la France la gloire d'avoir moins enviſagé ſes intérêts que ceux des Alliés dans preſque toutes les opérations de cette guerre, & de l'avoir terminée par des ſacrifices encore plus généreux. Contente pour ſon partage, de ſe rétablir dans le même état d'où la guerre de 1756 l'avoit fait déchoir, elle voulut que, par le dernier traité de paix, l'Eſpagne regagnât les Florides & l'iſle de Minorque; & pour faire ceſſer les juſtes allarmes de la Hollande, qui devoit naturellement payer une grande partie des frais de la guerre, la France oublia ſes griefs contre cette nation, & lui rendit, comme on l'a dit ailleurs, les poſſeſſions que les Anglois lui avoient enlevées dans la guerre précédente, & qu'elle leur avoit repriſes dans les dernières campagnes: poſſeſ-

1783. ſions pour leſquelles elle étoit en droit d'exiger une grande compenſation de la part de l'Angleterre. Les bons appréciateurs de la gloire, conviendront qu'il y en a beaucoup plus dans cette modération de la France, que dans l'acquiſition de pluſieurs provinces.

Fin du troiſième & dernier Volume.

